N° 409 — Tome CX

1er Juillet 1914

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-cinquième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY,
FERNAND BENOIT, GEORGES BOHN, R. DE BURY,
FRANCIS CARCO, HENRIETTE CHARASSON, JACQUES DAURELLE,
HENRY-D. DAVRAY, JEANNE DOIN, GEORGES DUHAMEL,
THÉOPHILE GAUTIER, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, E. HERPIN,
CHARLES-HENRY HIRSCH, PHILÉAS LEBESGUE,
HENRI MALO, JEAN MARNOLD, GEORGES PALANTE, C.-F. RAMUZ,
ANDRÉ ROUVEYRE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIV

SOMMAIRE

—

N° 409. — 1er JUILLET 1914

JEANNE DOIN	*Odilon Redon*	5
THÉOPHILE GAUTIER	*Lettres familières*, publiées par M. Henri Boucher	23
FRANCIS CARCO	*Réflexions sur l'Humour*	42
FERNAND BENOIT	*Ronde autour d'une Rose*, poésies	64
HENRI MALO	*Le Vaincu de Bouvines*	72
ANDRÉ ROUVEYRE	*Visages* (2e série) : *VII. Pierre Loti.*	87
C.-F. RAMUZ	*Le Règne de l'Esprit malin* (V-VI), roman	88

REVUE DE LA QUINZAINE

REMY DE GOURMONT	*Insinuations*	125
GEORGES DUHAMEL	*Les Poèmes*	128
HENRIETTE CHARASSON	*Les Romans*	132
JEAN DE GOURMONT	*Littérature*	136
EDMOND BARTHÉLEMY	*Histoire*	145
GEORGES PALANTE	*Philosophie*	146
GEORGES BOHN	*Le Mouvement scientifique*	152
CHARLES-HENRY HIRSCH	*Les Revues*	156
R. DE BURY	*Les Journaux*	163
JEAN MARNOLD	*Musique*	167
HENRI ALBERT	*Lettres allemandes*	171
HENRY-D. DAVRAY	*Lettres anglaises*	176
PHILÉAS LEBESGUE	*Lettres portugaises*	180
H. HERPIN	*Variétés : Le Marchand d'hommes*	186
GUILLAUME APOLLINAIRE	*La Vie anecdotique*	192
JACQUES DAURELLE	*La Curiosité*	194
MERCVRE	*Publications récentes*	197
—	*Echos*	200

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

ouveautés

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE
DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

Dr PIERRE BONNIER

ÉFENSE ORGANIQUE ET CENTRES NERVEUX

n volume in-18 — Prix..... 3 fr. 50

La doctrine pasteurienne a longtemps détourné la mentalité médicale de l'étude du terrain et rtout de la défense immédiate du terrain organique par le système nerveux. L'auteur reprend question par son autre bout et cherche à montrer qu'un microbe n'est infectant que dans la esure où le système nerveux est désarmé.

COLLECTION PARISIENNE

CHARLES MULLER et PAUL REBOUX

RIKETTE AUX ENFERS

Texte illustré de nonante dessins par Carlègle

n volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

Avec leur verve audacieuse et mordante, les auteurs de *A la manière de...* racontent ici mment une Parisienne, descendue aux Enfers, y rencontre — comme jadis le Dante — la plu- rt de ses ennemis et connaissances. L'ouvrage est précédé d'une lettre inédite, écrite par Gus- ve Flaubert aux auteurs. Du moins ils le disent...

PIERRE WOLFF

LA BARONNE DE PORTEJOIE

Roman

n volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

Dans une série de scènes narquoises, rapides et vivantes, l'auteur déploie devant nous la vie lante et diverse de cette charmante Baronne de Portejoie qui n'est du reste point Baronne mais ginaire simplement du petit village normand où sa mère est maîtresse d'école.

litions de luxe et DÉFINITIVES de nos grands romanciers modernes

l. in-8 écu (14 × 21) sur papier vergé. Tirages entièrement numérotés. Prix : 5 fr.

PIERRE LOUŸS

APHRODITE

MŒURS ANTIQUES

Édition définitive

volume in-8 écu. — Prix..... 5 fr.

OUVRAGES PARUS DANS CETTE COLLECTION :

MARCEL PRÉVOST.....	L'AUTOMNE D'UNE FEMME
ALPHONSE DAUDET.....	SAPHO
HENRY BORDEAUX	LES ROQUEVILLARD
COLETTE (COLETTE WILLY).....	LA RETRAITE SENTIMENTALE
GEORGES RODENBACH.....	BRUGES-LA-MORTE

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (V

Viennent de paraît

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

L'ANNÉE PHILOSOPHIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE **F. PILLON**

Vingt-quatrième année, 1913

(Publication couronnée par l'Institut)

1 vol in-8°..... 5

PRÉCÉDEMMENT PARUES : *1re année (1890) à 23e année (1912)*, chacune 1 vol. in-8 5

(Les 4e, 5e et 6e années sont épuisées)

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

LA SOCIÉTÉ JAPONAIS

ÉTUDE SOCIOLOGIQUE

PAR

TÉRUAKI KOBAYASHI

Professeur de Pédagogie à l'Ecole Normale supérieure des filles de Tokio,
Chargé de cours de sociologie à la Faculté des Lettres de l'Université de Tokio.

Traduit du japonais par M. JUNKICHI YOSHIDA

Avec le concours de Mme LAUDENBACH, sous le contrôle de l'auteur

PRÉFACES DE M. TONGO TAKÉBÉ

Professeur de sociologie à la Faculté des Lettres de l'Université Impériale de Tokio.

INTRODUCTION : *Les progrès de l'homme. — Qu'est-ce que la sociologie? — Etu la société japonaise.* — FACTEURS PHYSIQUES DE LA SOCIÉTÉ JAPONAISE : *Considérat générales. — Géographie. — Peuples.* — PSYCHOLOGIE DE LA SOCIÉTÉ JAPONAISE : *C cience nationale des Japonais. — Caractère du peuple japonais. — L'aveni la civilisation japonaise.*

1 vol. in-8°..... 5

AU SERVICE DE LA NATIO

LETTRES DE VOLONTAIRES (1792-1798)

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par le Colonel Ernest PICARD

1 vol. in-16..... 3 fr

VIIIe ANNÉE

LE TEMPS PRÉSENT

Revue mensuelle de Littérature et d'Art

Directeur : Jean LŒW

Secrétaire général : Roger AUDOUIN

Le *Temps Présent*, outre ses chroniques mensuelles, qui sont parfois de vrais articles, et qui tiennent au courant de toutes les manifestations intéressantes du moment, donne dans chaque numéro des articles de fond signés des auteurs les plus recherchés parmi les jeunes, et de leurs inédits que leur sympathie rattache encore à la jeune littérature, des poèmes, romans, études documentaires, etc. Soucieux de soutenir son nom, il ne se désintéresse d'aucune question, mais il se défend d'entrer dans les polémiques courantes de politique et de religion ; il reste dans le domaine de la littérature, de la critique et de l'art ; le *Temps Présent* n'est inféodé à aucune école et s'efforce uniquement d'être très *français*, avec largeur et liberté d'esprit, sans se lier à un faux traditionalisme étroit, ni à des théories excentriques, éphémères et étrangères à notre goût.

SOMMAIRE DU 2 JUILLET 1914

CHARLES MORICE : Tableau de l'Art vivant (I). — MAURICE BEAUBOURG : Madame Chicot (*roman*) (I). — ANDRÉ ROMANE : Poèmes. — Comtesse VAN DEN STEEN : Une mère (*nonvelle*). — ROGER AUDOUIN : Colette ou les multiples visages (I). — ALBERT DE BERSAUCOURT : Nina de Villard et ses amis (III, *fin*). — EMILE COTTINET : *Vues et aperçus.*

CHRONIQUE DU MOIS : *Les Poèmes :* HENRIETTE CHARASSON : Émilé Henriot ; Anthologie des poètes russes. — *Les Romans* : HENRI CLOUARD : Livres sur les Aveugles ; le Séducteur, par Gérard d'Houville. — *Critique et littérature* : ALBERT DE BERSAUCOURT : A. Retté, R. de Gourmont, L. Daudet, E. Pilon, P. Lasserre, Aurel, etc. — *La Philosophie* : TANCRÈDE DE VISAN : Introduction à la philosophie, de W. James. — *Parmi les Livres. — Le Mouvement des Idées :* ROGER AUDOUIN : Les Revues. — *Les Théâtres* : GEORGES LE CARDONNEL : l'Otage, la Sauvageonne. — *Courrier des Lettres et des Arts :* JOSÉ DE BÉRYS : page d'album de Victor Hugo. — Notes bibliographiques.

LES CHRONIQUES DU TEMPS PRÉSENT :

Notes actuelles : Jean Lœw.
Vues et aperçus : Emile Cottinet.
Les Romans : Henri Clouard.
Le Mouvement des Idées : Roger Audouin.
La Philosophie : Tancrède de Visan.
L'Histoire : André Delacour.
Chronique du Midi : Marcel Provence.
Les Arts : Charles Morice.
Les Poèmes : Henriette Charasson.
Critique et Littérature : Albert de Bersaucourt
Le Théâtre : Georges Le Cardonnel.
La Musique : Paul le Flem.
Les Arts industriels : Emm. de Thubert.
Courrier des Lettres et des Arts : José de Bérys
Parmi les Livres

Le numéro : **1** fr. **25** ; ÉTRANGER **1** fr. **50**
(Envoi franco contre mandat)

ABONNEMENT :

France (Paris et départ.) : Un An..... 14 fr. ; Six Mois..... 7 fr. 50
Étranger (Union postale) : Un An..... 16 fr. ; Six Mois..... 10 fr. »
Pour les membres du corps enseignant { France, un an..... 10 fr. ; Six mois..... 6 fr. / Étranger, — . 11 fr. ; — . 7 fr.

76, rue de Rennes, 76
PARIS

NUOVA ANTOLOGIA

REVUE ITALIENNE DE SCIENCES LETTRES, POLITIQUE ET BEAUX-ARTS

Paraît à Rome le 1er et le 16 de chaque mois

Chaque numéro forme environ 200 pages

Directeur : MAGGIORINO FERRARIS

La **NUOVA ANTOLOGIA** est la plus ancienne et la plus importante Revue Italienne. Ses articles inédits sont signés par les plus éminents littérateurs, sénateurs députés et professeurs des Universités Italiennes.

Enrico Ferri, G. Finali, L. Luzzatti, Sidney Sonnino, P. Villari, sont parmi ses collaborateurs.

La **NUOVA ANTOLOGIA** publie dans chaque numéro des romans inédits par F. Castelnuovo, Grazzia Deledda, Matilde Serao G. Verga, S. Farina, etc.

Abonnement à la NUOVA ANTOLOGIA

(*France et Union Postale*)

Par an..... 46 francs | Par semestre. 23 francs

Piazza di Spagna, ROME (Italie)

EDGARD POE

istoires étranges et merveilleuses. raduites de l'anglais par M. D. Calvocoressi. Vol. in-18... 3 50

A. VAN GENNEP

eligions, Mœurs et Légendes, Essai d'Ethnographie et e Linguistique, 5e série. Vol. in-18... 3 50

WILLIAM LINDSEY

e Manteau parti, roman. Traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18... 3 50

MAURICE MAETERLINCK

Euvres de Maurice Maeterlinck, II : La Sagesse et la Destinée. Vol. gr. in-18 (0,20 × 0,135) tiré sur eau papier... 7 »

FRANCIS JAMMES

omme d'Anis. Illustr. en coul. de Henri Georget. Volume in-4 carré (0,26 × 0,20) tirage à 350 ex.;
) ex. sur Japon... 70 fr. (souscrits)
)0 ex. sur vélin d'Arches... 30 fr.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

oix d'Ionie. (Le Délire de Tantale. Pasiphaé. Galatée. Les Noces d'Atalante. La Sagesse d'Ulysse. Prédés de quelques Poèmes). Vol. in-18... 3 50

CAMILLE PITON

aris sous Louis XV. Rapports des inspecteurs de Police au Roi, annotés par Camille Piton, suivis d'un index des noms cités, Ve série. Vol. in-18... 3 50

FRANCIS CARCO

sus-la-Caille, roman. Vol. in-18... 3 50

HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie Française

Euvres de Henri de Régnier. II : La Sandale ailée. Le Miroir es Heures. Vol. gr. in-18 (0,20 × 0,135), tiré sur beau papier... 7 »

ALFRED DE VIGNY

es plus belles pages d'Alfred de Vigny. Livre mystique. Livre antique. Livre moderne. Les Destinées. Cinq-Mars. tello. Servitude et Grandeur militaires. Daphné. Quitte pour la peur. hatterton. Journal d'un Poète Correspondance. Appendice.) Notice par an de Gourmont. Avec un portrait. Vol. in-18... 3 50

POET-LORE

A MAGAZINE OF LETTERS

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

Rédacteurs :

CHARLOTTE PORTER. | EDWARD O'BRIEN.
HELEN CLARKE. | PAUL GRUMMANN.

LITTÉRATURE, THÉATRE, POÉSIE
CRITIQUES, LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES.

Paraît tous les deux mois.

LE NUMÉRO..... 7 fr. 50 | UN AN..... 2

Direction et administration :

RICHARD G. BADGER, 194, Boylston Street, Boston, Mass., U. S. A

POET-LORE est la seule revue internationale de littérature pu dans la langue anglaise qui résume régulièrement toutes les manifestations portantes des littératures étrangères. Sa place est aujourd'hui la première p les revues littéraires de la langue anglaise.

Depuis sa fondation POET-LORE a publié des drames, poèmes, articles, etc., par

MAURICE MAETERLINCK.	G. D'ANNUNZIO.	HERMANN SUDERMANN
GERHART HAUPTMANN.	ARTHUR SCHNITZLER.	MAXIM GORKI.
JOSÉ ECHEGARAY.	JOHN M. SYNGE.	LEONID ANDREYEV.
BJORNSTJERNE BJORNSON.	PEREZ GALDOS.	FRIEDRICH HEBBEL.
PAUL HERVIEU.	JAROSLAV KVAPIL.	STANISLAS PSRIBISHEV
ANTON TCHEKHOV.	HOLGER DRACHMANN.	JAROSLAV VRCHLICKY.
WALT WHITMAN.	JOHN BURROUGHS.	RICHARD HOVEY.

Numéros spéciaux prochains :

PAUL CLAUDEL.	GEORGES DUHAMEL.	FRANCIS JAMMES.
ÉMILE VERHAEREN.	" HUMILIS ".	LUCIEN ROLMER.
SEOSAMH MACCATHMHAOIL.	LASCELLES ABERCROMBIE.	PAUL FORT.

La liste complète des ÉDITIONS DE POET-LORE, *y compris la sér* POET-LORE PLAYS, *est envoyée franco à quiconque en fait la dema*

BLIOTHÈQUE DES CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS(6e)

Vient de paraître :

LES MAITRES DE L'AMOUR

L'ŒUVRE DE PÉTRONE

LE SATYRICON

Traduction inédite et entièrement nouvelle de M. Louis de LANGLE
Huit illustrations hors texte de SAUVE

volume in-8 carré..... 7 50

Dans la même Collection :

L'ŒUVRE DE PIGAULT-LEBRUN

LA FOLIE ESPAGNOLE. — LE CITATEUR

Cinq illustrations hors texte

volume in-8 carré..... 7 50

L'ŒUVRE AMOUREUSE DE LUCIEN

Suivie des LETTRES D'ARISTENETE

Nouvelle édition ornée de huit illustrations hors texte

volume in-8 carré..... 7 50

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE

MÉMOIRES D'UNE FEMME DE CHAMBRE

ECRITS PAR ELLE-MÊME (1786)

POINT DE LENDEMAIN

Par VIVANT-DENON

Suivi de *les Filles Femmes et les Femmes Filles*

LES FAITS ET GESTES DU VICOMTE DE NANTEL

MA VIE DE GARÇON (1774)

Chaque volume sur papier de Hollande numéroté..... 6 fr.

Vient de paraître :

BULLETIN PÉRIODIQUE DES PUBLICATIONS NOUVELLES
DU 15 AVRIL, ENVOYÉ FRANCO SUR DEMANDE

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Livre charme dans la prospérité " ;
" Le Livre console dans l'infortune ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO

43 volumes in-4°
2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*
750 fr. au lieu de **1.290 fr.**
Payable 30 fr. par mois
Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les ÉVANGILES

3 beaux volumes in-4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES
400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*
650 fr. au lieu de **1.100 fr.**
Payable 40 fr. par mois
Prospectus détaillé gratuitement sur demande

ODILON REDON

—

Depuis 1894, le *Mercure* a relaté la plupart des expositions de M. Odilon Redon, témoignant de cette manière l'intérêt très vif porté à son art. Tour à tour, MM. C. Mauclair, A. Fontainas, C. Morice, J.-E. Blanche ont marqué ici leur opinion sur les œuvres groupées temporairement par la volonté d'un petit nombre. Le but de ces manifestations n'était pas d'émouvoir le public; dès l'origine, celui-ci s'était prononcé contre des images dépourvues de traits plaisants. Par ses fantaisies préméditées ou involontaires, M. Redon déroutait le jugement.

Puis, de quel droit troublait-il les consciences ? et pourquoi tenait-il pour précaire l'équilibre admirable de nos facultés? La démence est une exception ; les tares sont bien cachées, et les stigmates quelquefois trompeurs. Il était malicieux de les étaler. Enfin, M. Redon touchait à des questions que notre apathie ou notre indifférence écartent volontiers, parce qu'il est plus agréable de conclure à l'excellence des choses que d'envisager le mal qui corrompt, désagrège et cependant maîtrise l'univers, principe actif et fécond de tout progrès, de toute souffrance. Si commode est le voile d'or de l'optimisme ! et si redoutable l'excursion dans l'obscure genèse des sentiments ! Les affres en sont terribles. M. Redon a eu l'audace inouïe d'évoquer le monde de l'inconscient, le monde des chimères, des cauchemars, des rêves. Il s'est penché sur des gouffres où la pensée sombre, éperdue.

Il était naturel que tout cela indignât le vulgaire. Après avoir blâmé, on fit silence, mais ce silence, qui était un châtiment, servit à souhait M. Redon. Il a échappé de cette façon à la publicité fatigante qui détaille, inventorie, numérote les productions contemporaines. La ritournelle des louanges n'a point déshonoré son œuvre ni dissipé son esprit. Ainsi M. Redon est resté à l'écart, tel le grand-prêtre d'un temple dont l'inscription serait : mystère et recueillement. Ces mots, qui ont pour vertu de mettre en fuite les passants, lui assuraient un bien inestimable, la liberté. C'est par quoi son œuvre fleurit sans à-coup, selon des lois secrètes que nul n'a pénétrées.

M. Redon est un sage. Quand on parle à tort et à travers de son génie fantasque et indiscipliné, il sourit. Parfois, il répond doucement que le hasard n'est pour rien dans ses ouvrages; le plus souvent, il se tait. L'erreur le chagrine, la vérité lui est chère, et, quoi qu'on en dise, la raison aussi. Il cultive cette dernière avec un soin extrême. Après tout, les apparences qui frappent le public n'ont qu'une durée relative. La postérité survient et juge. Clairvoyant, ordonné et courtois, le démon de M. Redon attend cette heure tranquillement.

M. Redon est un sage, parce que l'intérêt de son art passe avant toute autre préoccupation. « L'art seul fait vivre entièrement », assure-t-il. Le conseil est bon, et l'exemple à retenir; c'est indiquer à l'effort le but le plus élevé et peut-être le moins décevant. Au surplus, les aléas de sa carrière déjà longue fournissent matière à réflexions. L'histoire en est mêlée aux luttes que soutinrent l'Idée et l'Imagination à une époque où *faire nature* était la formule du parti triomphant. Ceci élargit sensiblement les recherches. M. Redon fut un des promoteurs du nouvel ordre entrevu depuis trente ans, et la primauté de son rôle apparaît, en 1879, avec l'album *Dans le rêve*.

Pour apprécier les éléments de cette première œuvre et en saisir la portée, il ne suffirait pas de rappeler la présence de M. Redon, vers 1877, dans le salon de M^me^ de Reissac, où, rabroué par Chenavard, il écoutait les conseils de Fantin-Latour et les encouragements de Janot. Déjà, à cette époque, l'esprit était mûr, le goût formé, l'œuvre conçue. Il ne suffi-

rait pas non plus de remonter à la tourmente guerrière de 1870 qui galvanisa en quelque sorte son être; ni de le suivre les années d'après, fréquentant les jeunes hommes graves, vertueux, enthousiastes, les habitués du café Voltaire. De même, il ne siérait pas d'accorder une part trop grande à la *Tentation* de Flaubert, qui devait, parce qu'elle répondait à son désenchantement des théories naturalistes, le séduire tout de suite et le hanter plus tard si heureusement. C'est aux premières visions d'une enfance maladive qu'il conviendrait de se reporter, ainsi qu'aux impressions ineffaçables d'une jeunesse mélancolique et concentrée.

Dans des notes publiées il y a quelque temps par une revue hollandaise (1), M. Redon exprimait le regret de ne pas être né en plein océan. « Un lieu sans patrie sur un abîme » l'eût satisfait. Le destin, qui a pour principal objet de contrarier les mortels, lui fit voir le jour à Bordeaux, le 20 avril 1840. Mais son enfance se passa dans le Médoc, où il vécut languissant et à peu près oisif jusqu'à l'âge de onze ans. De très bonne heure, la tradition le captive. C'est elle qui éveille son âme morose. Elle lui dispense maintes émotions dont le souvenir se déforme peu à peu au profit de quelques traits saillants.

Plus tard, quand il reviendra dans le vieux logis paternel, il se délectera à la source des légendes et des cantilènes qui le bercèrent tout petit. Seulement, il sera plus inquiet et plus exigeant. Les très anciennes histoires l'attristeront. La nature, dans laquelle il cherchera un soutien, se révélera sous son aspect énigmatique et insensible. Les visages qu'il interrogera traduiront presque tous la lassitude de vivre. Quelques-uns porteront le signe de la résignation, d'autres, la marque indélébile du vice ou de l'idiotie. L'hérédité de ces populations stagnantes est si lourde qu'il n'y a nulle expression de joie possible. Il en sera très assombri comme si lui-même sentait couler en ses veines le sang des êtres lents, mornes, pour ainsi dire fossiles, qu'il connut enfant. Et par une conséquence naturelle, la configuration fuyante ou bosselée des têtes se gravera dans sa mémoire, ainsi que l'asymétrie des traits si douloureusement comique lorsqu'un rictus en accuse l'étran-

(1) *Van Onzen Tijd*, 1909.

geté. Enfin, il se rappellera, jusqu'à en être obsédé, le regard fixe, brûlant ou trouble des yeux qui roulent dans des orbites démesurées. Et comme ces signes seront pour lui en correspondance avec le secret de chaque conscience, avec crainte et passion, il commencera à s'en préoccuper. Quelques-unes des images de *Dans le Rêve*, et certaines des albums suivants, sont des réminiscences de spectacles entrevus jadis et transposés, sous l'effet d'une expansion d'autant plus ardente qu'elle aura été longtemps contenue.

Il fait ses classes à Bordeaux ; c'est un élève facilement distrait qui fréquente, de préférence à l'école, les vieux quartiers, et les vieilles églises. L'art du moyen-âge le charme ; les chants sacrés le ravissent. D'une manière instinctive, il cherche à connaître les superstitions, les ferveurs, les abandons, les transes, les misères de l'âme tendre et cruelle de l'âge médiéval. C'est un romantique en herbe. Que, sur ces entrefaites, il apprenne l'existence de Delacroix, et il s'exaltera. Une autre cause d'enthousiasme sera la musique. Beethoven, Gluck, Schumann, puis Berlioz adoucissent ses nostalgies et le conduisent vers un monde où il ressent de profondes et secrètes délices.

Trois personnages de talents divers contribuèrent au début à stimuler ses efforts, à éveiller ses facultés. Gorin lui enseigna le dessin, l'observation patiente et exacte du monde extérieur, le respect dû aux maîtres. Le botaniste A. Clavaud l'intéressa aux sciences, aux lettres, et, par son esprit ferme et délié, exerça sur lui un sérieux ascendant. Enfin R. Bresdin l'encouragea à n'obéir qu'à son imagination. Mais aucun d'eux ne vit nettement le but où il tendait. Ses perpétuelles hésitations les incitèrent au doute, et, à tour de rôle, ils renièrent l'expression finale de son art. Cette expression, il la trouvera de lui-même, après nombre d'essais infructueux, d'atermoiements, de luttes décevantes. Tout d'abord, son père avait voulu faire de lui un architecte. Il s'y était prêté sans joie, et, la tentative ayant échoué, il était entré à l'Ecole des Beaux-Arts, dans la classe de Gérome. Il n'y apprit pas grand' chose. En silence, il souffrit d'une férule appliquée lourdement ; elle eut pour effet naturel de rendre la révolte imminente. Quand M. Redon quitta l'Ecole, il désavoua toute autorité.

C'est à cette époque, vers 1863, qu'il rencontra, un jour, à Bordeaux, Bresdin, qui traînait par la ville sa misère farouche. La sympathie fut immédiate et réciproque. Bresdin apprit à graver au jeune artiste. Il lui fit reporter sur cuivre des vues de Bretagne où le caractère âpre de ce pays était sévèrement accentué. Sous cette direction passagère, M. Redon précise la ligne, s'éprend du clair-obscur, fouille et cisèle les détails. Il s'intéresse aux marches des armées, aux fourmillements des casques et des hallebardes, aux tumultes des batailles, ainsi qu'aux ciels gros de nuées rappelant par leur puissance ceux de Dürer. Il suit la construction des villes-lumière qui flambent au sommet de roches cyclopéennes, tandis qu'à leur base les défilés s'assombrissent, enténébrés d'une nuance de romantisme, du bon, à la Delacroix. En 1865, il compose et grave *le Gué*, *la Peur*, *la Bataille*, *la Lutte de Cavaliers*. C'est du Bresdin, et ce n'en est pas. Les mêmes goûts ne suffisent pas à pallier l'antagonisme des tempéraments. Bresdin avait accordé le plus souvent sa fantaisie avec le monde visible. M. Redon commençait à entrevoir l'instant où il mettrait « la logique du visible au service de l'invisible ». Leur commune admiration pour Rembrandt ne pouvait empêcher un débat qui, en fin de compte, devait les diviser. Lorsque Bresdin vit plus tard les albums *Dans le Rêve* et *A Edgar Poe* (1882), il fut consterné. Cela n'empêcha pas M. Redon de lui garder un souvenir reconnaissant. N'était-ce point sur son exemple qu'il avait débridé son imagination, enchaînée jusqu'alors, comme s'il l'avait crainte ou méconnue ?

Quand la guerre éclata, M. Redon était plus que jamais irrésolu. Il avait peint, gravé, sculpté, écrit et beaucoup lu. Il n'éprouvait pas le besoin de se fixer; sa vie matérielle était assurée, et les phénomènes extérieurs, par leur diversité sans cesse renaissante, mettaient en action toutes les forces vives de son intelligence. « Je suis le fils de mes loisirs », me dit-il, un jour. L'éclosion de son art eût été tout autre si la nécessité de produire se fût imposée dès la première heure. Survenue en pleine maturité, l'œuvre cachait, sous son apparence spontanée, une incubation longue et mystérieuse. La campagne de 1870 exerça sur lui une double énergie : l'effort corporel fit une diversion heureuse à des idées trop abstraites pour être fécondes; l'horreur de l'homicide autorisé commu-

niqua à son esprit une gravité nouvelle. Au lendemain de la paix, M. Redon songea à vivre pour travailler.

Il dessine assidûment au Louvre, médite sur un trait, tend au fac-similé. Et quels sont ses modèles préférés? Les Tanagras, la Sainte-Anne du Vinci. Il n'est pas inutile de noter cette propension classique. N'est-ce pas l'aurore du néo-traditionnisme, comme l'a dénommé M. Maurice Denis? Par sa science du dessin formée à si bonne source, M. Redon égalera, quand il le voudra, les plus grands maîtres. Les *Yeux clos* et le *Profil de femme* l'apparentent à Puvis de Chavannes. Et les portraits à la sanguine de MM. Roger Marx, Chausson, Vuillard, Bonger, Sabouraud ne dépareraient pas une Rétrospective où figureraient des Nicolas Quesnel, des Benjamin Foulon, des Dumonstiers.

Pendant la période qui précéda l'apparition de l'album *Dans le Rêve*, M. Redon mit beaucoup de variété dans ses recherches. Par intervalles, il délaissa le Louvre pour faire de l'anatomie à l'École de Médecine, et de l'ostéologie comparée au Muséum. Cette dernière étude l'aida à établir la solide charpente de ses monstres. Pasteur admirait en eux leur apparence rationnelle, tandis que Huysmans, hanté par une idée fixe, voulait leur donner à toute force pour origine le monde fluent des microbes.

Il est vrai que M. Redon s'était penché transitoirement sur l'infiniment petit, quand Clavaud, poursuivant ses travaux de botaniste, essayait de définir la limite où le règne végétal devient animal. Mais c'est surtout la cellule, unité élémentaire de la vie, qui séduisit alors M. Redon. A maintes reprises, il utilisa sa forme sphéroïdale ou aplatie, dessinant à la place du noyau un œil, un masque, des méandres. Toujours est-il que le savant initia l'artiste à des problèmes qui orientèrent sa curiosité vers les sciences biologiques. Il y trouva des éléments précieux dont il se souvint à propos pour créer la faune qui enrichit aujourd'hui le répertoire déjà si vaste de la tératologie. Quelques-uns de ces animaux sont des êtres rudimentaires, d'autres appartiennent au genre fabuleux, d'autres encore font songer à l'époque des mers triasiques et des marnes du lias, à cet âge secondaire où nombre d'espèces périrent sous l'effort des convulsions géologiques. Certaines planches des *Origines* et de la *Tentation* ont la puissance évocatrice d'em-

preintes fossiles. On y voit la spirale des ammonites, et l'osselet des céphalopodes. Et parmi les mastodontes de l'âge suivant, les sirènes aux phanères cornés, les pachydermes au mufle quasi-humain, les polypes monstrueux eussent fort bien été les contemporains d'un *dinothérium* roulant sa masse énorme dans le limon de quelque Gange. Peut-être qu'un vague souci des théories transformistes agita un instant M. Redon. Mais il rejeta vite tout système pour se livrer sans réserve à sa fantaisie.

Cette fantaisie est en tout point différente de celle qui anima jadis le pinceau de S. Lochner, de M. Schongauer, de J. Bosch, de Breughel le Vieux. Les anomalies qu'ils brossèrent avec tant de patience et de bonne humeur violaient la réalité sans pour cela altérer les parties du moule, et le résultat était terrible ou saugrenu, soit que l'idée du péché se dissimulât sous le pied fourchu du bouc, soit que des membres grêles de lutin fissent mouvoir une panse de grenouille ou une carapace de tortue. Par l'effet d'un contresens à peu près pareil s'était développé le monstre des peuples anciens. Les structures invraisemblables sont l'œuvre de la symbolique. Dans les temps modernes, il n'y a guère que William Blake qui fit dans le même domaine quelques découvertes, encore qu'il fût un anthropomorphiste invétéré afin de servir et d'habiller ses prophéties. Somme toute, doter la nature d'une forme viable inédite est bien malaisé. Elle semble avoir résolu, selon les milieux, toutes les combinaisons possibles. Goya se contenta de la copier en exploitant les perturbations du type spécifique, et il trouva dans les monstruosités originelles une mine suffisante pour éveiller l'effroi.

L'originalité de M. Redon, comme tératologue, réside principalement dans la trouvaille suivante. Au lieu de réunir, ainsi que ses prédécesseurs, des organes hétérogènes, il dissocie un ensemble et emploie les fractions à son gré. Ce scindement très particulier, gros de conséquences quant à l'effet obtenu, dépend, d'une part, de la sensibilité, de l'autre, du mécanisme de la pensée. Dans un tout, certaines parties affectent spécialement la vision de M. Redon. Retenues et mûries un long temps, ces images partielles sont exhumées de la mémoire, et deviennent les véhicules d'une idée. Ainsi verra-t-on se multiplier, au début, l'aile, ou l'œil, ou encore le visage qui, séparé

du tronc, et animé quelquefois d'un mouvement rotatoire par l'addition d'ailettes ou de cils vibratiles, devient un phénomène angoissant avec ses stigmates, ses flétrissures ou ses rayonnements. M. Redon communique à ces fragments en voie de division ou de jonction, l'unité d'un individu complet. La composition est habilement dissimulée, l'imprévu n'a qu'une part restreinte, et le jeu des ombres et des lumières est soumis au but final : l'expression. Tout l'art de M. Redon tend à objectiver un souvenir, à rendre concret un sentiment, l'un et l'autre amendés et souvent altérés par l'examen critique.

Cet art n'est donc point *surnaturel* au sens propre du mot. Et il faut être singulièrement ignorant des phénomènes de l'inconscient pour chicaner sur la réalité d'images qui proviennent à peu près toutes de la mémoire émotive. Le rôle de l'imagination, dans ce cas, est de raccorder d'une façon plus ou moins inopinée les choses vues, entendues ou éprouvées. La vie complexe de l'esprit, son action obscure, fréquemment morbide est la raison cachée des compositions de M. Redon qui est resté toujours et en tout profondément humain. Analyste averti du « moi profond », il en a exploré les replis les plus ignorés, et les plus redoutables. Jamais aucun artiste n'avait tenté cette aventure. Elle semblait jusqu'alors réservée aux psychologues et aux écrivains. Or, il appert que bon nombre de fusains et de lithographies de M. Redon dérivent d'états affectifs, et quelquefois aussi de la vie onirique. Lui-même ne l'atteste-t-il pas en intitulant son premier album *Dans le Rêve ?*

Passer d'un sujet à un autre sans transition est le propre du rêve. L'activité mentale déforme ceci, accuse cela, et toute justification est impossible, le contrôle étant absent. Les images de cet album se succèdent de cette façon. M. Redon a conservé le caractère spontané et extravagant de l'objet projeté subitement du sensorium, et il lui a laissé sa portée élastique, ce quelque chose de flottant, d'indéterminé, d'essentiellement psychique, révélateur cependant de la personnalité. Il a extériorisé des sujets qui, par leurs côtés macabres, voluptueux ou tragiques, tiennent de la nature même du cauchemar. Il en a marqué les vertiges, les sursauts, les affres, les soudaines rémissions; il en a montré l'aspect absurde, inco-

hérent, fugace, effroyable, lorsque le délire s'empare du cerveau, l'égare dans un tissu d'invraisemblances, puis l'immobilise tout à coup, frappé d'horreur, devant l'apparition hors nature d'un œil gros comme un monde, s'enfonçant lentement dans l'espace, entre deux colonnes de basalte... Dans la suite *A Edgar Poe*, cet œil subit une métamorphose, et *comme un ballon bizarre se dirige vers « l'infini »*.

Ce n'est pas la machine volante de Monck Mason, ni l'invention diabolique de Hans Pfaall qui suggèrent à M. Redon l'idée de construire un aérostat à l'aide d'une pièce anatomique. Le texte de Poe l'impressionne moins vivement que la vue d'un ballon captif. La part du réel est ici tangible. La sphère étant à ses yeux la forme parfaite, il la répète avec enthousiasme, lui donnant tantôt l'apparence de spores, tantôt celle de lunes, de globules ou d'astres. Il suffit de l'adjonction d'un organe quelconque pour provoquer l'image hallucinatoire.

D'ailleurs, dans cet album *A Edgar Poe*, les légendes que d'aucuns crurent tirées des *Histoires extraordinaires*, — même Huysmans s'y laissa prendre, — étaient imaginées par M. Redon. Formulées dans un sens ambigu, intentionnellement concises, et pleines de sous-entendus, elles rappelaient d'une manière étonnante le style de Poe. Toutes les légendes de M. Redon sont des révélations inachevées qui laissent l'esprit en suspens. M. Redon use des mots avec une parcimonie bien remarquable dans un temps où l'on a oublié toute mesure. Il les pèse, les assemble avec un soin et un raffinement évidents pour ménager la félicité de quelques délicats qui cherchent, au delà du signe, une figure ou une harmonie.

En somme, d'un spectacle vulgaire, M. Redon tire des conclusions inattendues. Une rencontre fortuite est presque toujours le point de départ de ses ouvrages. Il multiplie les Pégases et les chars d'Apollon lorsque le hasard lui donne pour voisin un maquignon. Après l'analyse vient la généralisation, après le choc émotif, l'idée poétique ou le désir de l'absolu, c'est le fait de tous les classiques, et M. Redon tient dûment sa place dans la descendance illustre.

§

La première exposition de M. Redon eut lieu à *la Vie Moderne* en 1881. Fourvoyé dans un milieu qui formait céna-

cle, l'artiste fut traité comme un intrus. Il prit sa revanche l'année suivante au *Gaulois*. Dans la salle des dépêches du journal, il présenta, outre les lithographies des deux premiers albums, une vingtaine de fusains dont les plus marquants étaient *Faust et Méphisto*, *Fleur étrange*, *le Boulet*, *l'Araignée en pleurs*, *Caliban*. Le public afflua, mais ce fut surtout pour s'ébaubir. On était en pleine victoire naturaraliste. *Le Gaulois* donnait *Pot-Bouille* en feuilleton, et, certes, l'hésitation n'était pas permise : on préférait Trublot et Bachelard aux figures hautaines et mystérieuses de M. Redon. Toutefois, cette renaissance de l'imagination et du symbole fut appréciée par quelques critiques d'avant-garde, comme E. Hennequin et J.-K. Huysmans.

Dans un très remarquable article, publié par la *Revue littéraire et artistique* du 4 mars 1882, le premier saluait en M. Redon « le chef et le représentant de cette classe d'esprits qui recherche ardemment en art, non des certitudes scientifiques, mais des beautés inconnues, l'étrangeté, la création, le rêve, des moyens d'expression neufs, précieux, saisissants ». De son côté, Huysmans, conquis entièrement par *les Visages de mystère*, les ciels fuligineux, les eaux bourbeuses et peuplées, aussi bien, du reste, que par le hiératisme marqué de certaines planches, traçait les pages célèbres que chacun connaît. Emporté par sa phraséologie imagée et savante, obéissant d'autre part à ses impulsions, il projeta sur les œuvres décrites sa mentalité inquiète, son goût subtil et raffiné, et il parla de bien des choses auxquelles l'artiste n'avait pas songé. Ce malentendu, fréquent entre l'art et la critique, M. Redon l'avait en quelque sorte provoqué en donnant à ses ouvrages le qualificatif de *suggestif*. Cela permettait de paraphraser sur l'ensemble et le détail sans se soucier autrement de la pensée créatrice. Mais Huysmans, tout en insistant outre mesure sur les origines du monde redonesque, *micrococcus*, *bacillus*, *spirillum* de toutes sortes, ne pouvait se méprendre sur la signification d'un œuvre qu'il était mieux que personne en état de juger. Sa science consommée des misères humaines, science pessimiste s'il en fut, et qui correspondait assez exactement à celle que M. Redon avait acquise de son côté, lui fit pénétrer les traits saillants, les formes variées d'un art dont l'objet principal était l'expression quintessenciée d'un monde

occulte de chimères, de ruses, de vésanie, de luxure, sur lequel planait l'ombre sinistre de la mort.

L'invitation au rêve, présentée de cette façon, n'était pas sans promettre des surprises. A la suite de l'exposition au *Gaulois*, de jeunes écrivains se groupèrent autour de M. Redon. Il ne tint qu'à lui de jouer alors un rôle actif. Le droit de l'imagination, qu'il revendiquait d'une manière si péremptoire, répondait à l'attente d'une minorité, lasse des clichés de l'école réaliste. Mais M. Redon n'était ni ambitieux, ni combatif. Il souhaitait avant toute chose le silence et le recueillement. Pour sauvegarder ces deux biens, il vécut dans la retraite. Néanmoins, son influence reste prépondérante, ses actes portent fruits, et on peut le considérer, avec Gustave Moreau et Puvis de Chavannes, comme un des premiers représentants du mouvement symboliste et idéaliste, mouvement dont les différents stades s'échelonnent d'une façon si nette, dans les lettres, avec l'apparition de *A Rebours* et des *Xipéhuz*, en peinture, avec Gauguin et l'école de Pont-Aven, au théâtre, avec les drames d'Ibsen, et cette *Assomption d'Hannele Mattern*, qui étonna tant de gens.

Cependant, M. Redon sortit à plusieurs reprises de sa retraite, soit pour attaquer avec Huysmans les jurys de peinture et participer à la fondation des Indépendants, soit pour contribuer aux salons des XX à Bruxelles, aux expositions des Impressionnistes, des Trente-Trois, des Peintres-Graveurs, etc. De 1882 à 1896, il produisit principalement ses « noirs ». L'ensemble comprend plusieurs centaines de fusains, de nombreux frontispices pour des revues et des livres, et enfin dix albums lithographiques, dont quatre représentent des sujets de son invention : *les Origines* (1883), *Hommage à Goya* (1885), *la Nuit* (1886), *Songes* (1891), et six interprètent plus ou moins librement le texte d'autrui : *le Juré* de E. Picard (1887), *la Maison hantée* de Bulwer Lytton (1896), les trois *Tentations*, parues successivement en 1888, 1889 et 1896. La dernière couronne magistralement cette période qui ne prend fin, pourtant, qu'en 1899 avec *l'Apocalypse de Saint Jean*. A cette époque, M. Redon s'adonnait, depuis plusieurs années déjà, à la couleur, qui était devenue pour lui synonyme de joie.

Son œuvre lithographique (1) est un des plus beaux monu-

(1) Voir Jules Destrée, *Catalogue descriptif*, Bruxelles, 1891, — forcément incomplet. — Les 192 planches formant l'*œuvre graphique* ont été publiées par les soins de MM. Artz et de Bois, de la Haye, en 1912.

ments de l'estampe contemporaine.Il n'est jamais vain de confronter les époques. Quand la relativité des choses s'ordonne, la mise en valeur des tentatives et des réussites se justifie suivant des corollaires certains. Depuis près d'un siècle, la lithographie a subi des fortunes diverses. La méconnaissance de ses vertus essentielles en est la principale raison. Après la période d'éclat qui suivit la découverte de Senefelder, ses qualités pédagogiques et vulgarisatrices prévalurent au détriment de l'art pur. Il fallut l'initiative de Cadart, puis l'ingéniosité d'un essayiste de la maison Lemercier, correspondant à la verve de Fantin-Latour, pour jeter un nouveau lustre sur la pierre que Delacroix appelait « une sorcellerie ».

L'aspect inconsistant des lithographies de la Restauration tenait à la réserve extrême avec laquelle l'artiste attaquait le bloc. Parce qu'il craignait de brutaliser le grain, il obtenait seulement l'effet d'un dessin à la mine de plomb. Un peu plus tard, le groupe des romantiques tenta de réaliser, sans toujours y réussir, les apparences de la gravure à l'eau-forte, à l'aquatinte, à la manière noire, et au lavis. Subordonnée à l'idée d'imiter, la lithographie devint en bien des cas un art de traduction. Le travail direct sur la pierre paralysait la main. Cette contrainte rendait les noirs difficiles. Dans *Gœtz de Berlichingen*, ils sont très pénibles. Ceux de Devéria sont mesquins. Beaucoup d'artistes s'en passent et négligent l'une des meilleures propriétés de la matière. Les noirs francs, on ne les connaîtra qu'avec Daumier. Mais M. Redon dépassera aisément l'auteur de *la Rue Transnonain*, et il sera secondé dans son entreprise par l'invention du papier autographique que Fantin-Latour lui fit connaître.

D'ailleurs, par la nature de son esprit et l'objet même de ses recherches, M. Redon était appelé à devenir un prestigieux virtuose de l'Ombre. S'il s'ingénie à laisser filtrer, ici, une lueur douteuse, pour rendre l'inconnu plus séduisant, il excelle, d'autre part, à amonceler d'épaisses ténèbres qui fouaillent la peur et font délirer le cerveau. De tout temps, l'Ombre a été le réceptacle des puissances mauvaises, ennemies de l'homme et des religions. La lutte du Jour et de la Nuit identifiée à celle du Bien et du Mal, c'est l'éternel combat où depuis tant de siècles les chances s'équilibrent d'une manière égale. Dépourvu de visées théologiques, M. Redon a spiritualisé l'Ombre à sa

manière. Il en connaissait la secrète et troublante attraction, et toute la gamme des paniques folles. Cette épouvante, il l'a traduite, en multipliant les jeux du clair-obscur, en usant parfois de l'arbitraire pour obtenir des effets plus saisissants.

Le papier autographique a servi M. Redon en lui permettant de masser rigoureusement ses noirs, et de lancer sans contrainte ses arabesques. Il n'a touché la pierre, en général, que pour faire des reprises sur les parties délicates, comme les phosphorescences et les modelés. Il réalise ainsi, par des grattages ou des estompages savants, ces halos transparents, ces dégradés subtils, ces gloires douces et vibrantes, cette lumière polarisée qui baigne une *Fleur du marécage*. Ces reprises ont aussi pour effet d'assagir sa pensée. *Le Buddha* et *l'Oannès* de la grande *Tentation* ont bénéficié de ces recherches patientes ; de même les trois planches qui illustrent le dialogue de la Luxure et de la Mort. Les fictions terribles de M. Redon égalent la prose immortelle de Gustave Flaubert. Il a enlacé et confondu les sœurs omnipotentes, destructrices et libératrices du genre humain. Il a étalé sur le champ ténébreux et opaque les chairs nacrées prêtes à se décomposer. « Mon ironie dépasse toutes les autres ! »... Et la Mort se dresse sous l'aspect d'un corps jeune, sain, vigoureux, superbe, mais les cuisses se terminent par un enroulement vermiculé, le bras se décharne, et, sous le panache de fleurs qu'emporte une rafale, on devine le rictus des maxillaires et le trou noir du nez.

Souvent aussi, M. Redon permet le tirage sans voir la pierre et, dans ces cas-là, la flamme est plus mystérieuse, la vie plus palpitante. Tel le Python, telle l'Isis, telle également la planche où Antoine se demande : « Quel est le but de tout cela? » Et le malin de répondre par la négation décevante. M. Redon a suivi presque de point en point le texte de Flaubert. Il est bon de le marquer, car, à maintes reprises, il a prouvé son indépendance en matière d'interprétation. Sur des vers de Baudelaire, il a construit d'étranges concepts (1), et en rêvant à l'histoire du *Juré*, il l'a refaite, — ou en partie. Son imagination ne connaît pas de limites ; elle va au delà des faits, et dans ses courses vagabondes, elle rencontre parfois l'ironie.

(1) *Les Fleurs du Mal*, 1890, ne sont pas des lithographies, mais des reproductions par le procédé Evely.

Mais M. Redon est un ironiste d'un genre particulier : il prend la contre-partie d'une idée, d'une définition. Au bel oiseau Simorg-Anka, il donne une tête de chouette, à la Chimère, *légère et joyeuse*, des ailes en plomb. Choisit-il pour légende : « Partout des prunelles flamboient » ? il montre *un* œil suspendu dans l'espace. S'agit-il de bêtes effroyables ? il accuse une singulière répugnance à les tirer du néant. Pourquoi s'en plaindre ? M. Redon excite par là l'attention, cingle l'esprit, le surprend, l'ensorcelle, pour ensuite le ravir en extase devant telle vision qui est un modèle d'intelligence et de perfection.

Il faut dans cette partie qui touche l'œuvre lithographique faire place au rôle de l'imprimeur. Ce rôle est passé généralement sous silence, et cela bien à tort. Entre des mains inexpérimentées, les dessins de M. Redon eussent été fort maltraités. Il trouva chez Lemercier, puis chez Becquet, des collaborateurs avisés. Le premier se distingua par un tirage très égal, le second, par des noirs magnifiques. Clot travailla une fois pour lui (*la Maison hantée*), et enfin Blanchard exécuta la grande *Tentation* qui est, sans conteste, un chef-d'œuvre lithographique. Il y avait juste quatre-vingts ans que de Lasteyrie avait reproduit les *Mamelucks* de Gros, qu'Engelmann s'était lancé dans les compositions militaires de Touchemoulin.

Il semble que M. Redon ait été prévenu contre la valeur de ses lithographies lorsque, dans sa lettre à E. Picard (1), il nie le « souci de faire donner à la pierre ce qu'elle a en soi », et la tient seulement pour « humble agent de transmission ». Sans doute, sa préférence allait au fusain, matière grave et triste, qualifiée pour exprimer l'invisible. Toutefois son œuvre graphique retenait à bon escient ses soins, et lui conférait une autorité incomparable. Il a tiré de la pierre des effets tout à fait neufs, savoureux ou effrayants suivant l'humeur de son génie, et, mieux que ses devanciers, il a été un facteur énergique de sa réhabilitation.

§

Entre 1891, date de l'album *Songes*, et 1896, année de *la Maison hantée* et de la grande *Tentation*, la couleur commence à captiver M. Redon. Il ne cède pas d'emblée à cette séduction. Il est un peu craintif, un peu hésitant. Sans modi-

(1) Parue dans la revue bruxelloise *l'Art moderne*, le 25 août 1894.

fier le fond même de son art, la couleur va cependant le rajeunir et l'éclairer. Avec le cycle des ténèbres qui prend fin, l'âme en peine de M. Redon se libère de ses terreurs, exulte et tressaille devant les papillotages brillants. Et dans ce nouvel essor, il sera tour à tour portraitiste et décorateur. Il sertira autour des visages des teintes pures et chaudes, et sèmera sur les murs des flocons de soie et de neige. Enfin il sera le bon jardinier qui cultive des fleurs réelles ou imaginaires pour réjouir les yeux et apaiser les esprits.

Une boîte de pastels, offerte par une main amie, opéra le miracle. Le maniement du crayon coloré lui rappela la mollesse de ce fusain qui avait fait ses souffrances et ses délices. Le pastel l'achemine insensiblement vers la peinture à l'huile. Il débute par des « fugues » sur deux ou trois tons, pour se lancer bientôt dans des harmonies plus compliquées. Assimiler sa couleur à la musique est un lieu commun. On a abusé de la comparaison. Les sons et les couleurs ont des fins dissemblables ; mais aujourd'hui, on se plaît à tout confondre parce que les cœurs ne sont plus simples. M. Redon les ramène à l'innocence avec ses tableaux fleuris. Leur éclat et leur fraîcheur enchantent. Au milieu d'un parterre, on méprise les joies troubles de la vie, les disputes vaines, le sort impitoyable. La nature resplendit ! Pour des citadins, c'est toujours une surprise. Et l'on s'étonne, et l'on est sans souci, d'autant plus que M. Redon ne prétend pas faire un cours de botanique à la manière M. Madeleine Lemaire.

S'il montre, ici, un pot de géranium, là, une touffe d'anémones ou de volubilis, ailleurs, un bouquet de coquelicots et de marguerites, sa science est discrète et légère. *Fleurs* est le nom dont il désigne son parterre ; et l'on s'y promène fort à l'aise, sans chercher les étiquettes, en mélangeant les familles, les vertus, les espèces. Epis, chatons, ombelles, capitules, solitaires se touchent. Sœurs des âmes, les corolles ont dit à M. Redon leur secret. Les unes sont folles et dissipées ; d'autres affectent une fausse modestie ; d'autres encore, uniquement amoureuses, montrent à tout venant leur cœur, et parce qu'un papillon les a visitées, elles s'effeuillent et passent, exténuées. Virginité du bouton, rutilance des baies, attente du pistil, déhiscence des anthères, quel chapitre M. Redon a ajouté à la flore vulgaire !

Les gerbes, liées hâtivement et formées au hasard de la promenade, achèvent de mourir dans les grès cérames. Jadis on tressait précieusement des corbeilles pour y placer des pièces montées qui s'écroulaient dans un désordre factice. Cela fit le succès des Redouté et des Van Spaendock, lesquels mariaient roses et carquois, myosotis et flèches dans le boudoir des dames huppées. Du vase de fleurs posé avec négligence sur la table de travail, M. Redon devait aboutir logiquement à l'ornementation. Il a fait des écrans, des paravents, et, comme Ranson, il a donné aux Gobelins, des cartons. Enfin, selon les propres tèrmes de Roger Marx, il a paré les murs « de la somptuosité des tapis d'Orient, de la végétation luxuriante d'un Paradou idéal ».

Sur de grands espaces, la fantaisie de M. Redon pouvait s'épandre librement. Des fleurs chimériques couvrent ses panneaux décoratifs. On y voit des pompons, des aigrettes, des masses polliniques virevoltant vers des ovaires, des palmes bigarrées, des akènes entr'ouverts, des semis, des tourbillons, des myriades de pétales roses, blancs, mauves, de toutes nuances, fugitifs, vaporeux, impalpables. On y devine des choses bien autrement troublantes : hybrides monstrueux, ramaux étrangement florifères, granulations qui se coagulent, gaines d'où s'échappent des lèvres échancrées et bâillantes, tubercules comparables à des mollusques ondoyant dans d'extraordinaires aurores boréales. Les fonds ont le scintillement changeant de l'opale, la transparence du cristal de roche, le teinte laiteuse des calcédoines pâles. Les jaspes voisinent avec les topazes, les béryls tristes et sourds avec les hyacinthes rouges. Plein d'artifice, M. Redon mélange l'huile, le pastel, la détrempe. Le pinceau pique des paillettes et des étincelles, le crayon amortit le feu des gemmes.

Cette science des couleurs se retrouve dans les marines, les paysages, les natures mortes, et aussi dans quelques portraits dont le champ bariolé fait ressortir les tons bistres de la peau, le dessin toujours sévère du visage. M. Redon a traité le masque de ses contemporains avec une gravité bien rare de nos jours (1). L'exemple de Dürer et de Vinci a soutenu ses

(1) Outre les portraits à la sanguine mentionnés plus haut, signalons les portraits lithographiques de MM. Bonnard, Sérusier, Denis, Vines ; les portraits au pastel de MM^mes^ O. Redon, A. de La Rochefoucauld, de Gonet, Fayet, Sabouraud, Bonger, etc.

patientes recherches. Il porte aux physionomies un intérêt extrême ; il les détaille avec une tendresse infinie, une profondeur sereine. Le tracé est fin et altier, précis et noble, d'une intégrité absolue. Et si M. Redon indique sur les faces émaciées et viriles le ravage de certains sillons, le reflet d'une passion, la paix ou la résignation, il n'en est pas moins sensible au charme des adolescents. Le profil rayonne alors d'une joie pure (1).

Mais tout en s'adonnant au portrait et à la décoration, M. Redon ne rompait point avec le monde fictif, si cher à sa pensée contemplative. Il a repris sur toile quelques-uns des thèmes traités en blanc et noir, ceux qui expriment principalement l'idée du génie poétique et musical : Pégase, Chiron, Orphée, le char d'Apollon, mythes d'une application universelle, renouvelés d'une façon très heureuse par son esprit inventif et enthousiaste. Le quadrige du Dieu de Delphes traversant l'éther lui a inspiré des compositions d'une beauté souveraine, et il s'est plu également à remettre en honneur l'histoire pitoyable de la fille de Céphée. A ces drames fabuleux, vieux comme le monde, il a communiqué une forme moderne, d'un attrait puissant par l'envolée jeune, franche, un peu lyrique aussi, ce qui, après tout, n'est pas déplaisant.

Quelques sujets de source chrétienne ne déparent point son œuvre pictural. *Le Christ au buisson*, *la Fuite en Egypte*, *le Calvaire* attestent le même souci de rénover les motifs traditionnels. Enfin il a peint des visions qui ramènent au temps de l'album *Dans le Rêve*. Chefs auréolés dont Jean Lorrain admirait « l'inflexibilité du sourire », chefs mitrés, voilés, casqués, chefs tranchés net par la main du tortionnaire, chefs fuyant dans l'espace sidéral en quête d'inconnu, chefs formant des promontoires, sortes de caps Misène fantasmagoriques, frangés des vagues d'un océan surnaturel, furieux et doux, clair et opaque. La fatalité inexorable dirige ces choses. Sphères qui éclatent, disques dont *l'Etrange jongleur* s'embarrasse, les roues qui tournent inutilement depuis des siècles et pour des siècles encore, barques au port attendant l'occasion d'aller faire naufrage. Redon a montré les névroses qui corrompent, les folies qui embrasent, les prunelles ardentes qui implorent et flamboient, puis agonisent. Et c'est avec une

(1) Portrait de Mlle Fayet.

noblesse singulière qu'il a fixé la mélancolie de Satan, ainsi que la stupeur de l'être devant la grandeur et l'insanité de l'univers, de ce tout qui n'est rien qu'un peu de matière agglomérée fortuitement. Mais parce que M. Redon est poète, le gouffre s'éclaire de lueurs. Les marais se dessèchent, les fleurs malsaines se désagrègent, les cimes apparaissent. Recherchant un bien libérateur, la pensée se lance à la poursuite de l'idéal qui, jamais atteint, engendre des splendeurs. Alors défile le bataillon des puissances incarnées pour illuminer le monde : Ennoïa et son compagnon le Magicien, saint Jean fin et suave comme un ange du Pérugin, Vierges et Déesses, Mages, Messie, Buddha, expressions suprêmes d'un art qui défie toute critique, alliant au galbe le plus parfait l'éclat de l'esprit.

M. Redon a résolu la première condition de l'art, qui est son perpétuel renouvellement. Tributaire du passé par les impressions reçues dans la prime jeunesse, il en a extrait la tradition, se tenant toujours à l'écart des recettes contenues dans les manuels pratiques. Son dédain des formules stéréotypées assurait la persistance de ses efforts, et, en demeurant spectateur attentif de la vie, il enrichissait son imagination. Ainsi le cercle des découvertes s'est élargi sans cesse, et M. Redon, exempt des redites stériles, s'est manifesté sous les aspects les plus divers et les plus étonnants.

Dans très longtemps, lorsque l'on se préoccupera de reviser, dans l'intérêt de l'histoire ou de la philosophie, les jugements que nous portons si hâtivement sur nos contemporains, il se peut que le nom de M. Redon s'inscrive en tête d'un ouvrage qui traitera du rôle de l'Imagination dans l'art à la fin du XIX^e^ siècle, — et justice sera rendue. Mais peut-être qu'à cette époque lointaine la manie du calcul et des systèmes, les sports, la lutte féroce pour la vie, le machinisme à outrance, et la folie de la vitesse auront éteint l'imagination. Fille du caprice et des longues siestes, elle aura cessé d'être, — pour l'art du moins, — l'inspiratrice spontanée et magnifique. Et, en admettant ce malheur déplorable, ne serait-ce pas pour elle l'occasion inespérée de ressusciter, lorsque des albums que nous connaissons surgiront, aux yeux des générations futures, les tourments, les extases, les hantises, les élans passionnés, exprimés par M. Redon au gré de son rêve ?

JEANNE DOIN.

LETTRES FAMILIÈRES
DE
THÉOPHILE GAUTIER

—

Le petit groupe de lettres de Théophile Gautier, mis ici sous les yeux du lecteur, s'il ne présente pas un caractère d'unité, trouve son intérêt, invoque son motif dans la variété, seul guide qui présida au choix qui le constitue.

Adressées à divers destinataires, ces quelques lettres s'étendent par leur date sur un long espace de temps, de sorte que le Gautier de 1837 s'y trouve représenté aussi bien que celui de l'avant-dernière année de son existence.

Et en attendant que la correspondance du grand Théo, si longtemps espérée, voie enfin le jour, on percevra par ces feuillets épars certaines données, quelques lueurs sur la valeur qu'elle nous réserve. Et encore ai-je pensé que cet essai ne restera pas sans effet pour déterminer la publication totale.

Ce que révélera, au jour dit, cette correspondance de Théophile Gautier, en est-il beaucoup qui en aient la juste notion ? Les lettres publiées présentement ne le feront-elles pas pressentir ? sinon pleinement, quelque peu sans doute. Car, si on y retrouve entre temps et naturellement le poète, le pur et délicat écrivain, le critique, le voyageur même, en un mot, tout ce que fut Gautier aux yeux du public contemporain, il est un homme qu'on a fort peu deviné ou entrevu et qui s'y dévoile, c'est l'être bon, aimant, dévoué aux siens et aux amis, le cœur tendre et sensible qu'il masquait sous une sorte d'impassibilité olympienne tantôt voulue, tantôt devenue machinale par l'habitude et la règle matérielle auxquelles il avait dû plier ses plus hautes comme ses plus chères aspirations (1). Et dans cette région mal connue, inexplorée, quelle belle sincérité se découvre toute nuancée de tact, de délicatesse selon qu'il convient, ou toute française, quasiment rabelaisienne, quand il peut lâcher la bride à sa brillante fantaisie.

Encore une fois, ce n'est là qu'une esquisse de ce que fera connaître

(1) Voir la lettre XXIX du 23 avril 1871 : esprit désabusé, cœur dolent, tristesse profonde allant jusqu'au renoncement à l'espoir, angoisse paternelle, fraternelle, amicale. Gautier poète reflète fort bien cet homme sensible dans plus d'une pièce de ses deux volumes de vers.

la publication de la correspondance générale. Ce jour-là, peu éloigné maintenant, doit-on le souhaiter, la révélation sur la nature du *bon Théo* fera choir tout l'édifice de légende, l'échafaudage conventionnel dont est restée enveloppée et masquée, malgré tout, sa vraie et captivante physionomie, et on verra alors l'homme s'élever de quelques nobles degrés dans l'esprit et la mémoire des générations qui lui ont survécu et qui rendront le juste hommage dû à cette belle et honnête figure d'écrivain français.

H. B.

I [1]

Monsieur
Monsieur Arsène Houssaye,
place de l'Odéon nº 38.

[14 octobre 1837].

Mon cher Houssaye (de laon *) je t'ai incorporé dans la rédaction du nouveau Figaro, sans t'en demander la permission ; je pense que la chose t'ira ; *'y a gras* — on paye 2 fois par mois, le 15 et le 30 ; j'ai vu l'argent : cent mille francs !!! dont il faut prendre le plus possible — fais entendre à Louis Desessarts et Cie ** qu'il est un fameux cochon de n'être pas venu ; mais c'est égal. — Viens demain samedi chez moi, on ajustera la mécanique.

je te baise, ô chantre de Margot.

* ville célèbre par ses artichauts et ses poëtes.

** éditeur de cinquantième ordre.

THÉOPHILE GAUTIER.

II [2]

Monsieur
Monsieur Eugène Guinot,
rue d'Alger 5.

29 juin 1841 [mardi].

Par la queue de défunt le cheval Rouge, je vous supplie, ô Guinot, d'être clément pour Giselle et en outre je vous recommande (pour cette fois seulement) de faire violence à votre conscience littéraire et de traiter élogieusement et bénignement mon collaborateur. — J'ai été chez vous, dimanche, pour vous dire cela, mais vous étiez sorti. Si vous voyez les

(1) Copie prise sur l'original de la collection Henry Houssaye. Même origine pour toutes les lettres adressées à Arsène Houssaye.

(2) M. de Saint-Georges, collaborateur de Théophile Gautier avec Coralli pour le ballet de Giselle, joué le lundi 28 juin 1841 à l'Académie Royale de Musique.

vieux chevaux de l'écurie, donnez-leur un coup de sabot en passant et les avertissez de la chose ;

je vous remercie d'avance de tout ce que vous direz d'obligeant pour M. de S[t] Georges.

Dites aussi un mot de Nathalie qui a vraiment bien dansé son pas du 1[er] acte.

THÉOPHILE GAUTIER.

III [1]

Monsieur
Mons Arsène Houssaye
au théâtre franç.

[1844.]

La belle Arsène,

Il faut que tu donnes ses entrées à Boulay Paty, un des vieux de la vieille, notre ami ancien, celui d'Hugo qui a dû t'écrire à ce sujet et de toute la clique. Tu peux faire valoir aux yeux de tes muffles que c'est un Lauréat de l'Académie et qu'il a eu la première mention à propos de l'éloge de Molière. Ce sont des titres pour cette vieille et classique casine où il désire entrer le soir pour se chauffer les pieds au foyer et s'asseoir dans les stalles vides.

à toi

THÉOPHILE GAUTIER.

Fais ceci pour moi qui fais cela pour toi et envoie-lui la chose quai Billy 26, où demeure cet être solitaire. j'y tiens.

IV [2]

Monsieur
Monsieur Arsène Houssaye
Directeur de la Comédie Française.

Mon cher Arsène

Donne demain mardi une bonne loge à l'ami Fernand Boissard qui désire les voluptés d'un spectacle d'Été.

tout à toi

THÉOPHILE GAUTIER.

Ce Lundi.

(1) En haut de la feuille de papier, un petit croquis au crayon d'un Phébus ou Phaëton conduisant un char attelé de deux chevaux sur des nuages. — Boulay-Paty (Evariste-Cyprien-Félix), poète. La pièce de vers couronnée par l'Académie, *le Monument de Molière*, est de janvier 1844, ce qui permettrait de dater la présente lettre de la même année.

(2) Lettre sur papier blanc, sans date.— Buste d'homme, croquis à la plume, de la main de Gautier, au-dessus des mots *ce Lundi*, fort probablement le portrait du dit Fernand Boissard, peintre et ami de Gautier.

V [1]

Monsieur
Monsieur Arsène Houssaye
à Bruyères par Laon
(France).

[Timbre de la poste : Paris, 2 août 49.]

Mon cher ami,

Je reçois ta lettre et je relis mon article. la phrase malheureuse qui t'a chagriné toi et ta femme n'a pas le sens « commercial » que ta famille y attache, elle veut dire pour tout esprit droit que dans l'état de ruine où la république a mis les arts il n'y avait que des poètes capables de se donner le luxe d'un charmant volume de vers bien imprimé. Y voir le sens de ta ruine particulière me paraît bien raffiné. C'est la petite inscription qui termine ton volume qui m'a donné cette idée rendue peut-être d'une façon peut-être trop elliptique et trop rapide. Je suis désolé de t'avoir fait de la peine en cherchant cordialement à te faire plaisir, excuse-moi au moins sur l'intention. Je mettrai sur l'artiste les phrases les moins ruinées et même les plus cossues, de façon à ce que Stéphanie qui, j'espère, ne me gardera pas rancune, puisse porter sur ses charmantes épaules non seulement un cachemire mais tous les diamans de l'ex-couronne.

tout à toi de cœur

THÉOPHILE GAUTIER.

VI [2]

[*A Mme Lhomme.*]

Bilbao (Biscaye), 29 août 1849.

Regina Felicitatis (en Espagne, je puis me permettre ce nom tout espagnol).

Je ne vous ai pas écrit plus tôt, car, en laissant passer quelque temps entre ma lettre et le charmant voyage que nous avons fait ensemble, je vous montre que je ne vous ai pas

(1) L'article auquel G. fait ici allusion, intitulé : *Mélanges, Poésies complètes d'Arsène Houssaye*, venait de paraître dans *la Presse*, 30 juillet 1849.

(2) Copie, ainsi que toutes celles des lettres à Mme Régina Lhomme ou à son mari, communiquée par Mme Paul Hillemacher. — Gautier fait ici allusion au voyage à Londres que M. et Mme Alphonse Lhomme, le peintre Charles Landelle et lui avaient fort gaiment effectué durant tout le mois de juin 1849. Ils avaient noué connaissance sur le paquebot en se rendant en Angleterre. — L'Abbaye de l'Eau, maison de campagne que possédait M. Lhomme près de Chartres.

oubliée au bout de quelques jours, comme vous me le disiez. — En ce moment, je suis à Bilbao pour une course de taureaux, et vous pouvez avoir cette certitude que quelqu'un s'est souvenu de vous au-delà des pyrénées. J'ai bien des fois pensé à vous en route et je me suis dit qu'il me serait bien doux de voir toutes ces belles choses avec vous qui avez un instinct si vrai et si naïf. Comme je regrette que notre quatuor si bien assorti ait été obligé de se dissoudre ! Il me semble que nous eussions fait le tour du monde ensemble sans éprouver un moment d'ennui et de contrariété.

J'espère que notre excursion à Londres n'a pas compromis votre dynastie et que maître Alphonse, un peu mélancolique dans le chemin de fer, a retrouvé toute sa sérénité à l'Abbaye de l'Eau où je compte vous faire une visite pour terminer mes courses et savoir comment se porte mon filleul ou ma filleule.

Je vous embrasse de tout mon cœur et serre amicalement la main de votre mari.

THÉOPHILE GAUTIER.

VII [1]

[*A M. Lhomme.*]

Ce samedi 19 janvier 1850.

Mon cher Maître

J'ai envie de faire guillotiner tous les portiers de la rue Rougemont qui vous ont caché mon adresse. Je demeure dans cette aimable rue n° 14 et je suis désolé que notre rencontre n'ait pu avoir lieu. J'aurais été très heureux de devoir à votre bon souvenir ce que le hasard m'a procuré dans notre charmante excursion à Londres, mais la volonté ne suffit pas toujours à réunir, car j'ai eu de mon côté le plus vif désir de retrouver mes chers compagnons de voyage. Une visite à Chartres malgré l'hiver ne m'effraie nullement, et lorsque votre aimable femme m'écrira le mot que vous m'annoncez, je partirai. Je me souviens très bien d'avoir promis de donner un prénom au petit ange qui se préparait pendant notre voyage et je tiendrai ma promesse, qu'il soit fille ou garçon.

Tout à vous de cœur et mille souhaits pour la jeune mère.

THÉOPHILE GAUTIER.

(1) Ce cher maître était M. Alphonse Lhomme. — On a déjà vu dans la lettre précédente une allusion à ce parrainage, auquel Gautier s'était engagé durant le voyage à Londres.

VIII [1]

[*A Mme Lhomme.*]

Chère félicité

[Fin janv. 1850.]

Je partirai Lundi par le convoi le plus près de midi et je resterai quelques jours avec vous après m'être livré à mes fonctions baptismales. Votre lettre m'avait plongé dans une profonde perplexité ; car la pièce annoncée ne s'y trouvait pas. Je tâcherai, malgré mon ignorance de ces sortes de choses, de ne pas être un parrain trop ridicule. En tout cas vous excuserez les fautes de l'auteur, comme on dit dans les comédies espagnoles, et vous me ménagerez l'indulgence de ma commère.

Mille choses aimables au père Alphonse, et embrassez pour moi celui qui va recevoir le nom de Théophile.

Ernest vous salue cordialement et se réserve le droit d'invasion à l'Abbaye de l'Eau, pour plus tard.

THÉOPHILE GAUTIER.

IX [2]

[*A Léon Riesener.*]

[1850.]

Mon cher Maître

Ne m'attendez pas aujourd'hui. J'ai une indisposition très légère au point de vue médical, très grave au point de vue pittoresque : je suis malade dans mes contours, ayant attrapé une fluxion au sortir d'un théâtre. Je ne puis offrir à vos pastels une joue bouffie et sans le moindre méplat ; vous ne voudriez pas faire le portrait d'un ballon.

tout à vous et à bientôt, je me hâterai de désenfler.

THÉOPHILE GAUTIER.

Mes respects affectueux à Madame.

(1) On voit par la fin de la lettre précédente que la naissance du petit Lhomme est imminente, et comme ladite lettre est datée 19 janvier 1850 on ne peut que tenir très rapprochée comme date la présente lettre d'après sa teneur et il faut nécessairement la placer fin janvier ou début de février 1850. — Ernest est Ernest Reyer, le célèbre musicien dont les Lhomme avaient fait la connaissance chez Gautier et qui était devenu ami commun.

(2) Lettre, non datée, à Léon Riesener : commencement de 1850, avant le Salon, relative au portrait au pastel que le peintre exposa la dite année au Salon. Communiquée par Mme Vve L. Riesener et publiée en facsimile dans l'*Iconographie générale de Théophile Gautier*, Paris, 1913.

X

[*A Mme Lhomme.*]

Chère Régina

Ce lâche X, aux mœurs infâmes, dans l'idée de séduire votre mari, lui adresse une lettre confidentielle où il lui dit que je vous attends à deux heures pour aller à l'ouverture des *Arènes Nationales*.

Cette lettre, le barbe bleue, le Henri VIII qui vous sert d'époux peut la supprimer dans son atroce et infernale jalousie. Je vous écris ce mot pour déjouer les projets du musicastre et du plus malin des bourgeois.

A vous de cœur.

THÉOPHILE GAUTIER.

XI[1]

[*A M. Lhomme.*]

[Fin juillet 1850.]

Mon cher Maître.

Je n'ai pas encore terminé mes affaires d'argent et autres. J'y travaille avec férocité et vigueur. Je pense que nous pourrons partir irrévocablement lundi ou mardi. Venez à la maison un jour ou deux d'avance et ne faites pas la bêtise d'aller manger à l'hôtel des pièces de cent sols qui vous serviront très bien sur la route de Naples. La grande chambre d'Ernesta, qui se reploira sur mon quartier, est à votre disposition. Vous aurez en outre la nourriture, le chauffage et la chandelle, aux frais de la Princesse. Oh! que nous serons heureux là-bas! Vous verrez quel agrément il y a à ne pas être dans sa patrie, terre des huissiers, des bottiers en chambres, et des belles manières ! Mes amitiés les plus affectueuses à la compagnonne de notre future odyssée, à la reine de félicité. Ernesta se met en course pour faire les commissions dont elle l'a chargée.

Excusez-moi de ne pas vous avoir écrit ces jours derniers. Je me débattais contre le féroce César Picou huissier de pre-

(1) *Jean et Jeannette* ayant paru en feuilleton dans *la Presse*, du 9 au 26 juillet 1850, il s'en suit que cette lettre se date, par l'indication qu'elle renferme, fin juillet 1850 ; on pourrait même lui attribuer vraisemblablement la date exacte du 24 ou 25 juillet. Cette attribution trouve ici même une confirmation dans l'allusion au petit Théophile Lhomme, dont la naissance ne remontait qu'à quelques mois.

mière scélératesse et contre Jean et Jannette, qui se trouvaient trop courts.

Tout à vous de cœur, et à bientôt. Embrassez pour moi le jeune Hercule à qui j'ai donné mon nom.

THÉOPHILE GAUTIER.

XII[1]

[*A Lecou, éditeur?*]

[1850.]

Mon cher Editeur.

La clef est revenue de Danemark et j'ai fouillé mon tiroir — voici l'autographe en question — soignez le comme la prunelle ardente de vos yeux. Vous concevez aisément que j'y tienne beaucoup.

tout à vous

THÉOPHILE GAUTIER.

l'autogr. était la dernière lettre qu'ait écrite Balzac; elle ne contient que ces seuls mots :

Je ne puis plus lire ni écrire.

le tiroir dans lequel cet autog. était renfermé fit le désespoir de Gautier, car sa femme en avait emporté la clef en voyage et aucun serrurier ne put venir à bout de l'ouvrir (le tiroir) avant son retour (de la femme).

XIII[2]

[*A Mme Lhomme.*]

[Juillet ou août 1850 ou 1851.]

Ma chère Régina

Que devenez-vous dans votre Glandier, les rats sont-ils venus vous manger la plante des pieds pendant votre sommeil? Jouez-

(1) Cet éditeur devait être Lecou. — Toute la note subséquente à la signature a été ajoutée par une autre main que celle de Gautier. Ce court billet peut être vraisemblablement daté fin 1850, Balzac étant mort le 20 août de la dite année.

(2) Toute la donnée de cette lettre, d'ailleurs sensiblement entachée d'une certaine négligence d'écriture au second alinéa, peut faire hésiter pour la date entre deux années : 1850 ou 1851, bien que la première semble plus admissible. Les éléments d'une précision rigoureuse faisant défaut pour départager les contradictions que présentent les indications dont cette lettre est pourtant assez riche, on ne peut se permettre d'opter plus pour l'une que pour l'autre année.

vous de l'orgue dans votre kiosque au bord de l'eau? Pensez-vous quelquefois aux amis absents? Alphonse a-t-il fait vingt mille fois le tour du jardin? De combien d'heures est sa sieste? Le chien vous a-t-il reconnus et le cheval maigre s'est-il un peu ouaté les côtes?

Moi, je suis seul maintenant. Ernesta est partie pour Fontainebleau, avec monstre vert, et je me traîne nonchalemment sur les différents bitumes, un peu de mon salon et m'entraînant pour finir l'Italie et il me semble qu'il y a déjà bien longtemps que je ne vous ai vue. L'Alphonse a eu la gracieuseté de nous consacrer quelques heures de sa courte excursion. J'espère me procurer bientôt quelques heures de liberté pour aller fumer ma pipe dans votre wigwam de sauvages et faire de grandes dissertations métaphysiques avec cet Henri VIII, à barbe parfumée de verveine, que nous avons surnommé le plus malin des bourgeois. Je serai très heureux de serrer votre loyale petite main, et de baiser votre bon cœur sur vos beaux yeux espagnols.

Je n'en puis dire autant à l'homme, n'ayant pas les goûts de ce musicastre de X, abruti par son Selam au delà de toute expression. Mais je lui réserve une forte poignée de main anglaise, à nous couper les doigts avec nos bagues, car j'aime (pourement) cet être vicieux et rusé.

A vous de toute l'âme.

THÉOPHILE GAUTIER.

Embrassez pour moi le moutard sur la raie de ses cheveux.

XIV [1]

Monsieur
Monsieur Arsène Houssaye
au théâtre français.

Mon cher Arsène

Donne à ton ami une loge (bonne) pour ta boutique, tu me feras plaisir.— tu es un porc de n'être pas retourné digestivement une fois chez la Païva hier par exemple — tout à toi.

THÉOPHILE GAUTIER.

1) Gautier, comme bon nombre de littérateurs et d'artistes de son époque, était hôte assez assidu de La Païva, femme célèbre par sa beauté et certaines *relations* politiques et diplomatiques.

XV[1]

Monsieur
Monsieur Arsène Houssaye,
au théâtre français.

[Avril 1852.]

Mon cher Arsène

Tu as sans doute vu dans la presse le platras de Alexandre Dumas où il cite les vers sur Corneille d'une façon incomplète en enlevant précisément ce qu'il y avait de remarquable. — Je me propose de réimprimer le morceau entier dans mon feuilleton en rectifiant quelques pasquinades du dit nègre. Je n'ai pas de copie de ces vers. Donne-m'en une tu me feras plaisir. Préault qui te portera ce mot désirerait avoir une stalle ce soir pour voir Polyeucte, donne la lui afin qu'il voie cette œuvre sculpturale.

tout à toi
THÉOPHILE GAUTIER.

XVI[2]

[*A Arsène Houssaye.*]

Mon cher Arsène

Il est des gens assez dépravés pour avoir envie d'assister à la Niaise du dit Mazères. Donne une grande et bonne loge à ces mortels rares et précieux.

THÉOPHILE GAUTIER.

XVII[3]

[*A M^lle M. Baubry.*]

En sortant des Italiens.
à M^lle M. B.

Parfois, une abeille posée
éperdument sur une fleur,
en froisse la feuille rosée
ou la détache par malheur ;

(1) Les vers sur Corneille sont ceux que composa Gautier en 1851, pour l'anniversaire de la naissance du grand poète. — Cette lettre doit se dater du *12 avril 1852* puisque l'article de Dumas père, auquel Gautier fait allusion, parut dans *la Presse* du 11 avril 1852 et que l'article rectificatif du poète dans la même *Presse* est daté du 14 avril. — Préault, le sculpteur.

(2) Lettre sans suscription, ni date.

(3) Vers adressés à M^lle Marie Baubry qui portait ce soir-là une robe rose tendre

Pardon, si j'ai, comme l'abeille,
fait choir, dans un essor brûlant,
de votre robe, fleur vermeille,
au lieu de pétale, un volant !

THÉOPHILE GAUTIER.

St-Pétersbourg 15 oct. 1858.

XVIII [1]

[*A M^lle M. Baubry.*]

[1858 ou 59.]

Ma chère Marie, voici la petite source, si vous avez une heure à perdre donnez à mon croquis quelque valeur en le copiant. Richebourg est enfin arrivé poursuivi par les loups mais pas trop dévoré. Je n'ai pu vous voir hier et j'en suis tout mélancolieux. Tâchez si vous sortez, d'entrer un instant dans notre capharnaüm composite, je ne sortirai pas de la journée, du moins pas avant 5 heures.

Bien à vous.

THÉOPHILE GAUTIER.

XIX

[*A M^me Lhomme.*]

Alger 19 août 1862.

Ma chère Régina

Vous êtes sans doute maintenant en face des flots verts de l'océan ; moi je regarde le bleu de la Méditerranée en pensant à vous qu'une pareille excursion eût tant amusée. Il y a un palmier sous ma fenêtre et, quelques pas plus loin, une mosquée. C'est charmant, mais que cela eût été délicieux de voir ensemble ce panorama splendide comme nous avons vu le lac Léman !

Présentez mes cordialités au sage et malicieux Alphonse et embrassez votre nichée pour moi. Moi je mets à vos pieds mon affection et mes sentiments.

THÉOPHILE GAUTIER.

(1) Lettre écrite à Saint-Pétersbourg et adressée à M^lle Baubry (1858 ou 59) ; — elle portait un cachet reproduisant le nom de Théo en turc. — Richebourg, photographe, et l'un des éditeurs des *Trésors d'art de la Russie*.

M^lle Baubry, qui devint plus tard M^me Vaillant, était artiste peintre, et en cette qualité assistait aux séances des Vendrediens, réunions fondées par un groupe d'artistes et de littérateurs qui se retrouvaient tous les Vendredis à Saint-Pétersbourg, et à l'une desquelles Gautier, en sa qualité de membre participant et assidu, avait sans doute esquissé le croquis dont il parle ici.

XX

[*A la même.*]

Non, ma chère Régina, vous n'avez commis aucun crime de lèse amitié, et vous êtes toujours le charmant cœur que j'adore. Voici l'explication très simple du phénomène de non-réponse à votre gracieux souvenir. J'étais allé passer quelques jours à Nohant chez Madame Sand, projet que je méditais depuis une quinzaine d'années et qui, comme toutes les choses faciles, n'avait pu encore s'accomplir. J'ai trouvé votre lettre à mon retour et j'y réponds en toute hâte, espérant que la mienne vous rencontrera au bord de la mer qui cependant doit commencer à devenir tempêtueuse et froide.

Vous me demandez comment va mon plantaire grêle, il n'est pas encore tout à fait recollé, et ne fait que la moitié de son service. Tout le monde dit que je vais beaucoup mieux, mais il me semble que je vais toujours la même chose. — Mais laissons cette boiterie qui n'est qu'une affaire de temps et parlons un peu de ce brave Alphonse. L'air de la mer lui aura fait du bien sans doute, et il nous reviendra plus alerte et plus ingambe qu'il n'est parti. Dès que vous serez arrivée, écrivez-moi un mot et j'irai vous serrer la main.

Bien des caresses de ma part et de celle des miens à la petite famille

Tout à vous de cœur

THÉOPHILE GAUTIER.

XXI[1]

[*A la même.*]

Chère Régina

Je suis allé hier au Musée de midi à 3 heures et vous ai cherchée inutilement. Je suis vraiment fâché de ne pas vous avoir rencontrée, mais ce n'est pas ma faute. Voulez-vous accepter cette loge pour l'ouverture de l'Hippodrome. Retenez-moi un coin derrière votre épaule ; cela nous fera passer une heure ensemble en regardant courir les quadrupèdes et cabrioler les bipèdes.

Mes affections au superbe Alphonse qu'on rencontre par-

(1) Il y eut une actrice du nom de Boisgontier ; n'est-ce pas elle que G. désigne dans sa lettre ?

tout en habits magnifiques, beau comme un agent de change ou comme un entreteneur, selon l'expression de Boisgontier.

A vous de cœur

THÉOPHILE GAUTIER.

XXII

[*A la même.*]

Ma chère Régina

Je voudrais bien vous voir avant que vous ne partiez pour la campagne. Tâchons d'arranger cela, et n'allez pas en villégiature que je n'aie un itinéraire pour vous aller voir.

Que vos filles étaient jolies, et qu'elles ont eu du succès à la maison ! Je ne parle pas de vous ; on vous a fort admirée, et la rose n'a pas eu moins d'amateurs que les boutons.

Je vous embrasse toutes les trois de tout cœur.

THÉOPHILE GAUTIER.

XXIII

[*A la même.*]

Ma chère Régina

Je ne trouve pas la lettre qui contient l'adresse de votre campagne. Elle n'est pas perdue ; mais on a rangé, chose terrible chez un littérateur !

Je me hâte de vous écrire, tant que vous êtes encore à Paris, car je perdrais votre précieuse trace, ce dont j'aurais un chagrin mortel, car vous êtes le sourire de ma vie.

Je vous embrasse bien tendrement, ainsi que vos aimables fillettes.

THÉOPHILE GAUTIER.

XXIV

[*A la même.*]

[Janvier 186..]

Ma chère Régina

Il a fait un temps si abominable et je toussais tellement que je ne suis pas allé chez vous au renouvellement de l'année comme mon cœur et mon devoir me le commandaient. Je vais mieux et j'en profiterai, pour reprendre d'une façon un peu plus suivie, cette relation souvent interrompue et qui m'a toujours été si agréable. Croyez, quand même vous ne me voyez

pas, que je pense bien souvent à vous. Ce n'est qu'aux impossibilités de la vie, qui semblent se plaire à séparer continuellement les âmes faites l'une pour l'autre, qu'il faut attribuer mon absence ou mon silence.

Embrassez pour moi vos fillettes qui sont vraiment bien gentilles et que j'aime presque autant que vous. C'est beaucoup dire.

Bien à vous de tout cœur et à bientôt

THÉOPHILE GAUTIER.

XXV[1]

[*A la même.*]

[Janvier 1868.]

Ma chère Régina

Il y a bien longtemps que je ne vous ai vue et je serais désolé que ce premier mois de la nouvelle année se passât sans que nous nous donnions une cordiale poignée de mains. Si vous n'avez rien de mieux à faire vous seriez bien aimable de venir dîner à Neuilly jeudi de cette semaine avec votre garçon et vos deux charmantes fillettes. On regarderait des livres illustrés, on ferait de la musique, on causerait et l'on se souviendrait, bien que la vie vous emporte à droite et à gauche, des bonnes heures passées autrefois ensemble. Un petit mot de réponse.

Je vous embrasse de tout mon cœur, cela est permis au nouvel an.

THÉOPHILE GAUTIER.

XXVI

[*A la même.*]

Ce mardi 14 janvier 1868.

Ma chère Régina

Je suis heureux de la pensée sympathique qui a fait pour ainsi dire se croiser nos deux lettres, et j'ai vu avec bien du plaisir le cachet arabe qui fermait votre missive. Vous ne l'avez pas perdu après tant d'années, cela me touche et je vous remercie d'avoir eu ce soin d'une bagatelle. Il y a une manière bien simple d'arranger les choses. Venez toute seule jeudi,

(1) La lettre suivante, datée 14 janvier 1868, étant la complémentaire de celle-ci, permet de dater la présente du début de janvier 1868.

puisque les enfants dînent chez les parents et revenez jeudi de la semaine prochaine avec toute la bande. Ce sera deux bonnes soirées au lieu d'une. Tout le monde y gagnera, et moi en particulier qui vous vois si peu et qui voudrais vous voir si souvent.

Bien à vous de cœur.

THÉOPHILE GAUTIER.

XXVII[1]

[*A M. Jules Crosnier.*]

[28 mai 1869.]

Mon cher Jujube.

Vous devez avoir déjà des nouvelles de votre triomphe par Mme Carlotta Grisi. Votre portrait a eu le plus grand succès ; tout le monde s'est récrié sur l'exactitude merveilleuse de la ressemblance et l'extrême délicatesse de l'exécution. Il était enchâssé comme un camée dans la couverture d'un de mes volumes dédiés à la Princesse. En qualité de son bibliothécaire, j'avais bien le droit de lui offrir un livre et c'était la seule forme de cadeau possible de moi à une Altesse impériale. Le livre était relié en vert à l'extérieur et en violet à l'intérieur. Claudius Popelin, qui s'entend à ces choses mieux que personne, avait bien voulu se charger du soin d'encadrer votre émail. Il était placé en dedans du livre en regard de la dédice (*sic*) dans un ovale taillé en bizeau pris sur l'épaisseur de la reliure, et entouré d'une légère dentelle d'or sur un fond violet semé de M couronnées. Ce fond très habilement choisi atténuait quelques tons un peu trop laqueux et violacés de l'émail et le ramenait à la nuance juste. C'était parfait et vous ne pouviez être présenté dans de meilleures conditions à cette

(1) Lettre adressée à M. Jules Crosnier, peintre Génevois, à la date du 28 mai 1869.— Le nom de Jujube : altération drôlatique de celui de Jujules, dont se servait la mère de l'artiste pour son fils, et par laquelle avec un ton affectueux et un sens onctueux Gautier se plaisait à nommer tout familièrement et amicalement le peintre en question. — Bizeau (*sic*). — Ce ne fut pas la copie du portrait de Flandrin qui fut confiée à M. Crosnier, mais celle du portrait de l'Empereur par Cabanel.— La châtelaine de Saint-Jean : Carlotta, Grisi, et la blonde élève : la fille de celle-ci.

Le volume, dont il est ici question, était constitué par le douzain de sonnets, dédié à la princesse Mathilde, que Gautier avait fait imprimer tout exprès et relier luxueusement pour l'offrir, comme on le voit, à son impériale amie et protectrice. Ce précieux et unique écrin, décrit ici avec tant de précision par l'auteur des sonnets, est aujourd'hui en la possession de M. le Comte J. Primoli, qui a pu réunir les autographes de chacun des sonnets, moins un, et les intercaler à leur place respective dans ce volume triplement inestimable.

altesse qui se connaît très bien en peinture, puisqu'elle en fait elle-même de charmante. Elle a été enchantée de la surprise, ravie du portrait, et si charmée du cadeau qu'elle l'a montré et fait admirer à tous ceux qui venaient fêter son anniversaire. Maintenant que votre amour-propre est tranquille pensons un peu à vos intérêts. Je n'ai pas la prétention de payer ce petit chef-d'œuvre je ne suis pas assez riche pour cela, mais sur la boîte dans laquelle vous me l'avez envoyé, vous aviez indiqué deux cent cinquante fr. comme estimation du contenu. Ce n'est donc que la valeur brute de votre travail que je vous rembourse et j'espère que vous voudrez bien accepter ce petit dédommagement de ma part. Je vous suis encore très redevable, car j'ai pu, grâce à vous, procurer un moment de joie presque enfantine dans sa vivacité à une Princesse pour qui j'ai la plus profonde et la plus respectueuse affection. Le reste viendra plus tard et quelque bonne commande — la copie du portrait de Flandrin, par exemple, vous récompensera plus dignement. En attendant veuillez bien m'excuser et me croire votre tout dévoué ami et admirateur.

THÉOPHILE GAUTIER.

P. S.— Excusez ce papier malpropre ; il n'y a pas d'autre à la maison. Les cordonniers étant toujours les plus mal chaussés. Si vous voyez la châtelaine de S[t] Jean et votre blonde élève présentez-leur mes hommages et mes souvenirs.

XXVIII

[*A M[me] Lhomme.*]

[Versailles, mars ou avril 1871.]

Chère Régina

Je vous avais promis de vous écrire de Bruxelles et c'est de Versailles — nouvelle capitale de la France — que ma lettre vous parviendra. Le sac de voyage préparé pour la Belgique a servi pour le département de Seine-et-Oise. Le Journal officiel investi dimanche de l'autre semaine s'est « replié en bon ordre » et se fait dans le palais du grand Roi, dont l'ombre doit être bien étonnée. Je n'ai pas besoin de vous dire les raisons qui m'ont fait suivre ma marmite avec une fidélité à toute épreuve. Je suis donc installé Avenue de S[t] Cloud n° 3 avec Zoé. Lili est restée à Neuilly. Si vous vous trouvez trop près

du Mont Aventin vous avez un asile rue de Longchamp. Mais espérons que Paris va bientôt s'ennuyer de ses folies et rentrer dans l'ordre.

Je pense bien souvent à vous et je me dis, dans mes lentes promenades au Parc, qu'il serait bien agréable de vous avoir à mon bras. Mais il est dit qu'on ne peut jamais être avec ceux qu'on aime.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Embrassez pour moi vos charmantes fillettes.

THÉOPHILE GAUTIER.

XXIX

[*A la même.*]

23 avril 1871
Avenue de S^t^ Cloud n° 3.

Chère Régina

J'ai répondu tout de suite à votre lettre et ma sœur cherchait un logement pour vous et vos fillettes lorsque les communications entre Paris et Versailles ont été brusquement interrompues. J'ai beaucoup regretté, vous le croirez aisément, cet incident fâcheux qui m'a privé du bonheur de passer près de vous ce temps de tristesse et de désolation. Mais rien d'heureux ne peut s'arranger maintenant pour moi. Toujours quelque catastrophe inattendue vient renverser mon espoir. En ce moment-ci, une mortelle inquiétude se mêle à mon ennui. Ma sœur Lili dans un intervalle de calme trompeur est retournée à Neuilly et aussitôt la guerre a éclaté entre les Versaillais et les insurgés. Elle se trouve prise entre deux feux et passe sa vie à la cave pour éviter les projectiles, exposée à être tuée, ou à mourir de faim. Voilà trois semaines que cela dure. Nous avons eu deux ou trois bouts de lettre rapportées et mises à la poste à Versailles par des soldats qui nous rassurent un peu sur son compte. Mais tout cela fait une vie horrible. Tous les gens que j'aime sont dispersés aux quatre coins de l'horizon; il y en a à Bruxelles, à Genève, à Paris, à Nice, puisque vous y êtes, vous si douce à mon cœur, et si véritablement sympathique pour moi. Comme vous le dites si bien, à l'époque de la vie où nous sommes arrivés, — surtout moi, car vous, chère Régina, vous êtes toujours jeune et belle, — nous aurions besoin d'une existence tranquille entourée d'ancien-

nes amitiés et de jeunes affections, dans un milieu d'aisance et de bien-être que nous avons bien mérité après tant d'années de travail et de contrariétés. Nous avions droit à un bel automne et à un splendide coucher de soleil, et c'est ennuyeux de se trouver en pleine tempête parmi la pluie, la grêle et la foudre sans espérance de voir renaître le beau temps, car les nuages s'amoncèlent à l'horizon, de plus en plus noirs. Il y a eu cependant l'autre jour à Versailles un arc-en-ciel double, ce qui signifie, d'après la bible, qu'il n'y aurait plus de déluge. Acceptons le présage et espérons que nous pourrons nous revoir bientôt. Vous feriez peut-être bien de ne pas rester à Nice même, dont on a beaucoup trop vanté le climat, et d'aller à Monaco, ou à Bordighiera, ou à San Remo, ou à Vintimille, charmants petits villages, pleins de palmiers, les pieds dans la mer et le dos à la Corniche. Vous seriez beaucoup mieux là, pour moins d'argent. Reine y reprendrait bien vite des forces. Rien de meilleur que cette combinaison de soleil et d'eau salée. Embrassez-la bien pour moi, ainsi que cette espiègle d'Henriette. Je vous embrasse moi-même de toute mon âme.

THÉOPHILE GAUTIER.

P. S. — Ma sœur vous remercie de votre bon souvenir. Je n'ai pas rencontré une seule fois le Seigneur Alphonse sur le pavé de Versailles. Ecrivez-moi, n'eussiez vous rien à me dire; l'écriture d'une personne aimée. c'est un peu elle. C'est comme une visite par la poste.

XXX [1]

[*A M^me^ ...?*]

[Versailles, 14 juin 1871.]

Doutez, Ophelia, de tout ce qui vous plaît
de la clarté des cieux, du parfum de la rose

mais ne doutez jamais de moi. Je n'ai pas été malade et je n'ai pas oublié votre gracieuse invitation. Vous en êtes par-

(1) Malgré les recherches, je n'ai pu établir quelle fut la destinatrice de cette curieuse lettre, dont l'autographe est entre mes mains. Plus d'une indication précise s'y rencontre, mais celle qui aurait pu dévoiler la personne manque. — Théophile Gautier fils, Toto, était à Bruxelles, et Estelle, le *monstre vert*, à Genève, chez sa tante Carlotta. — La Princesse Mathilde habita Versailles à cette époque, mais le ton de la lettre ne permet guère de supposer la destination à son égard. D'ailleurs, l'intention que formule Gautier *d'être un effronté parasite à Paris*, semble plutôt indiquer qu'il avait dû faire la connaissance de sa correspondante à Versailles même depuis qu'il y était installé. — Volnay (*sic*).

faitement sûre et vous avez raison. Plus que personne je regrette que le vieux fauteuil chamois m'ait vainement tendu les bras toute une soirée. C'est un charme déjà passé en habitude et je serais arrivé à votre hermitage lent et grave comme un éléphant qui marche entre des œufs sans une série d'anicroches aussi stupides que vraisemblables. Mon gouvernement m'a envoyé à Paris pour m'asseoir sur les ruines de cette Sodome incendiée et les contempler comme Volnay pour en tirer de la *copie*. J'ai profité de l'occasion pour m'accouder sur mes propres décombres dans une pose rêveuse et convenable — cela est juste, cela est bien — mais je devais retourner à Versailles. Au moment du départ le ciel a lâché ses écluses sans doute pour éteindre les dernières velléités des pétroleuses. Je suis parti néanmoins ne tenant nul compte de l'incongruité des éléments. Les omnibus étaient pleins, les rares voitures méprisaient mes bras tendus. J'ai manqué le train et ne serais arrivé à Versailles qu'à neuf heures crotté comme un barbet ou si vous aimez mieux une comparaison homérique dégouttant de limon et d'écume comme Ulysse chez Nausicaa. J'ai rétrogradé vers Neuilly où l'on avait dîné croyant que j'étais à votre table mangeant un frère ou une sœur du dindon colossal dont j'ai fait des récits épiques à la maison. — Cependant tout arrive — comme dit la sage maxime qui vous a paru si profonde — il m'est arrivé de l'argent ! alors l'idée m'est venue d'aller voir mon fils à Bruxelles et chercher *monstre vert* à Genève. Cette idée je l'exécute incontinent de peur d'avoir la faiblesse de donner des sommes à mes créanciers, et je pars demain plein du regret d'avoir perdu cette bonne soirée et de ne pas vous dire plus amicalement adieu. Quand je reviendrai, vous serez probablement rentrée à Paris et j'espère qu'il y aura bien pour moi à côté de vous un fauteuil chamois ou pistache favorable à la causerie dînatoire, car je me propose d'être dans votre maison un effronté parasite. Excusez cette longue écriture mais il fallait bien me justifier de mes crimes. Et permettez comme disent les Espagnols que je pose mes expressions aux pieds de votre merci.

THÉOPHILE GAUTIER.

14 juin 1871

RÉFLEXIONS SUR L'HUMOUR

I

Je n'entends point donner ici de définition précise de l'humour. Les dictionnaires s'en chargent. Humour, indique l'un d'eux : « Originalité facétieuse, verve comique presque exclusivement particulière aux Anglais. » Cela me suffit et, bien que je ne sois pas du tout de cet avis, j'avoue que la définition de l'humour m'intéresse moins que sa condition même. Aussi bien, les esprits que tourmente l'absolu pourront tirer les conclusions de ces notes éparses et me faire dire ce que je n'ai nullement l'intention de dire. Cela les regarde. J'ai seulement dessein de mettre à profit certaines conversations que j'eus avec un humoriste de mes amis, savoureux gourmet et parfait honnête homme, encore qu'il ait accompli cinq années de service à la Légion Etrangère et couru le monde en compagnie de forcenées ganaches.

Nous verrons plus loin ce que l'humour doit à de pareils gaillards, mais qu'il me soit permis d'abord de m'élever contre ceux qui, dépourvus de caractère, se mettent à la suite de quelques-uns et les démarquent sans scrupule. C'est à ceux-là que va d'habitude le succès. Ils ont un esprit d'à-propos dont nous n'avons que faire. Leur absence d'originalité les sert dans une entreprise que le public accepte. A la longue, tout leur sourit. On les connaît. On les apprécie. On les célèbre et, quelquefois, un mouvement qui pourrait accomplir une courbe immense est aussitôt compromis.

La mode (les vulgarisateurs ont trop d'intérêts pour ne pas lancer une mode) est irrésistible. Le public s'en empare ; il la consacre et son avidité, qui n'a souvent pour borne que sa bêtise, n'est jamais satisfaite.

Mais la mode est la mode. Elle s'accommode fort bien de la bêtise des gens et c'est, je crois, sur cette bêtise qu'elle fonde tout à fait son empire.

Voilà pourquoi la mode est un danger en art. De grands artistes lui ont pourtant sacrifié et lui sacrifient encore. Tant

pis pour eux ! Nous ne devons jamais rien regretter et tel ou tel, qui n'est pas assez fort pour s'affirmer, n'aurait sans doute donné de son *génie* qu'une mesure médiocre.

Les derniers naturalistes n'ont-ils pas observé avec une minutie navrante les recettes qui devaient les rendre à jamais fameux ? Aujourd'hui, le public veut un autre menu. Par un naturel retour, il demande qu'on l'amuse après avoir exigé qu'on le plongeât dans l'amère consternation de misères exactes. Tout a une fin. Chacun se lasse. On préfère le Caf'Conc' au théâtre et cette sorte d'esprit mufle, que les admirateurs de Dranem prisent avec des airs de connaisseurs, s'est étendu très loin... Des critiques, privés de pénétration mais que leur sottise servait, n'ont pas manqué d'établir, entre cet amour du Caf' Conc' et certain engoûment pour une production littéraire du moment, une corrélation singulière. Cela manque de justesse. L'humour ne doit au Café Concert qu'un moyen dangereux de vulgarisation, car, si les allusions, les boutades, les traits énormes ont besoin sur les planches de dépendre étroitement de l'érotisme de la plus basse catégorie, l'humour ne relève que de soi. L'humour est chaste. Ni l'esprit, ni la fantaisie, ni le cynisme ne lui donnent de lois. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, dans un temps où chacun se prétend humoriste, l'humour véritable est extrêmement rare.

§

De tout temps, l'humour fut une exception. Si l'Angleterre compte beaucoup d'humoristes, c'est que, par l'essence même de son tempérament, elle les favorisa. Le comique n'a pas de patrie; mais l'humour, qui est surtout basé sur la violence physique, a ses pays de prédilection. En outre il trouvait en Angleterre un public pour lequel chaque chose a une valeur *en soi*. Nous comprenons mal en France cette faculté pratique de l'esprit. Je ne dis pas que nous ayons tort ; mais nous voulons aller trop loin parfois et la qualité des choses nous échappe. Cette qualité, cette saveur, un Anglais la goûte davantage. Il sait qu'entre divers objets existent des rapports, mais il peut très bien faire abstraction de toute idée de comparaison, entre deux choses, pour les apprécier chacune à sa valeur, c'est-à-dire par rapport à lui-même.

Un naufragé trouve un rocher... Il s'y cramponne et sa première sensation est joyeuse. Il explore ensuite son îlot. Plus

tard, la mer lui apporte des débris du navire. Des bouchons, un tonneau, des cordages, des bouteilles.. Tout cela est excellent. Il construit un abri avec des madriers de hasard ; chaque chose a son prix et s'il dort la première nuit sur des bouchons (on prend ce qu'on trouve !) il entend que ce sont des bouchons. De même s'il lui arrive de trouver un réveille-matin. Voilà tout.

C'est une philosophie directe. Notre homme, selon qu'il sera privé par la suite du confortable qu'il convoite, fera des réflexions. Telle chose lui en rappellera d'autres. Il s'accommodera pour le mieux de ce qu'il possède et s'il ne manque pas de tempérament, il saura bientôt tirer de son réveille-matin tous les plaisirs du monde. Il découvrira des rapports imprévus — l'inventaire fait de tous ses biens — entre les épaves qu'il aura glanées sur la côte et celle qu'il aurait pu récolter avec la même facilité.

Cette attitude appartient si bien aux Anglais qu'on la retrouve dans tous les traits de leur vie. Elle dérive directement de l'utilitarisme et c'est une foi volontaire aux apparences qui sont des rapports. Comment faire besogne utile si l'on n'est pas très sûr de la solide réalité de ce qu'on voit ? En philosophie, cette attitude s'appelle le pragmatisme : on ne l'a pas moins que l'humour mise à la mode chez nous.

En art, elle aboutit à une subtilité particulière dans la vision et l'énonciation du rapport qu'ont les objets entre eux. Ce rapport est perçu d'une façon immédiate, en soi : « l'apparence en soi », dirait un métaphysicien humoriste.

Cela offre un champ très large à l'humour. « C'est, dit M. Gabriel de Lautrec, une tournure d'esprit vers toutes les impressions. C'est une disposition égale et soudaine à la tristesse comme à la joie, mais la joie est souvent mélancolique et la tristesse s'échappe en des gestes bouffons et rassurants. »

Ainsi l'humoriste doit être capable de saisir aussitôt ce rapport qui existe entre les hommes, les choses et les bêtes. De la sorte, il procure aux lecteurs une hilarité excessive, d'autant plus franche que la cause n'en est pas au prime aspect naturelle, et une jubilation intérieure dont le prix est très grand.

N'envisageons donc pas comme une autre sa production

et ne faisons pas appel dans cette circonstance à l'absurde. Une œuvre humoristique s'affirme sans détour comme la rose distribue son parfum. Point n'est besoin de savoir pourquoi.

Certes, ceci peut paraître en légère opposition avec l'esprit traditionnel de notre race. De tout temps, le Français fut raisonneur. Il aime s'occuper de la condition des choses, ce qui n'est pas toujours utile et gâte son plaisir. Un lecteur français rit d'abord, car les qualités d'assimilation de la race sont incalculables, puis, déçu de n'avoir pas trouvé la *logique* qu'il désire, il se fâche et retourne son jugement sans penser que son premier éclat de rire était un hommage à l'auteur. Celui-là n'en demande pas plus.

Les auteurs anglais sont un peu dans le cas du naufragé de tout à l'heure. Ils ont pris un objet parce qu'il peut servir, à lui, mais aucun objet n'a d'importance. Ceux qui se présentent sont les bienvenus. Comme le naufragé prend ce qu'il trouve et l'utilise au mieux — sans plus — l'écrivain anglais s'en tient à ses rencontres et ne dépasse pas volontiers l'expression de leurs qualités propres. Quand il goûte pleinement le charme — puis-je employer tel mot dans ce domaine de l'immédiat ? — du moins l'attrait de cette réserve particulière, il tourne naturellement à l'humour.

Dans l'île du naufragé, il faut savoir se passer de ce qui manque. L'écrivain saura s'en passer également, et il lui manquera tout ce qui est prétexte à rêverie, ce terme pris dans sa nuance de séduction un peu molle et toujours voluptueuse. L'Amour, la Tendresse et le Libertinage sont bien — du moins en ce qui regarde son art ! — les moindres soucis d'un humoriste-né. Pour l'ordinaire, gens de profession et d'esprit violents, ceux-ci portent tantôt le béret du matelot, tantôt la capote du soldat. Ils sont aussi capables de quelques autres métiers et c'est, je pense, par égard à cette capacité qu'un des maîtres de l'humour britannique écrivit : *De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts.*

Or, le matelot et le soldat ont tôt fait, par privation d'amour et de tendresse, de supprimer ces sentiments de leur conversation, sinon de leur vie. Et aussi les assassins de la bonne manière, car je ne parle pas de ceux qu'a gâtés le crime passionnel.

Donc pas de jolies filles dans les histoires humoristiques. L'auteur transpose ses déceptions et se venge sur un autre de sa misère morale. Alors l'humour se montre féroce et plaisante les grands sentiments humains de l'amour, de la famille et de la mort. C'est du reste une des raisons qui indisposent le public contre les humoristes.

« Au delà de Suez, dit le soldat de Mandalay, il n'y a pas de bien et pas de mal. »

L'humoriste pense comme le héros de Kipling. La souffrance âprement quotidienne, l'incertitude du lendemain et la fréquentation d'hommes de tout milieu et de toute couleur, aboutissent à l'immoralité que le soldat, à qui la jugulaire a laissé sous les joues hâlées une tache plus pâle, résume par son énergique : « Je m'en fous! »

§

Basé sur la violence physique, il est donc naturel que l'humour ait rencontré en Angleterre des conditions de développement qu'il lui était difficile de trouver en France.

D'abord, nos soldats ne sont pas des professionnels et, à part ceux qui vivent aux colonies, ils n'ont guère connu le renoncement aux espoirs les plus chers.

En Angleterre, les hommes de l'armée sont tous des professionnels. Ils vivent la vie rude des camps et l'éducation sportive, qu'ils ont plus ou moins reçue, les pousse aux blagues féroces d'hommes qui savent que la mort n'est jamais qu'un risque de la profession. Ils l'inscrivent au programme des obligations qu'ils doivent au roi, en échange d'un bel uniforme et de quelques pennys.

Les races violentes, qui ont gardé par tradition la peur de la mort (protestantes ou catholiques) trouvent une des sources de l'humour dans les plaisanteries macabres. Hamlet jouant aux boules avec les fossoyeurs offre, par exemple, un thème inépuisable.

Il est à remarquer que les musulmans qui, par religion, ne craignent pas la mort, ne font jamais entrer le sang ni les sujets macabres dans leurs plaisanteries. Leur littérature — fait curieux pour des fatalistes — manque totalement d'humour.

Leurs auteurs gais, pour la plupart, se rapprochent de nos auteurs du XV^e^ siècle et des conteurs italiens; la scatologie et l'infidélité conjugale forment le fonds de leurs contes, surtout

l'infidélité conjugale, car c'est peut-être la chose au monde dont ils se moquent le moins.

Ainsi le propre de l'homme est de plaisanter sur ce qu'il redoute le plus.

§

Je pense qu'on accorde en France, depuis quelques années, un sens trop étendu au mot *humour*. Certains le confondent volontiers avec l'esprit ou la fantaisie. Il en est bien distinct et, d'autre part, les humoristes ne sont pas forcément des écrivains comiques au sens usuel que l'on prête à ce terme. Ils écrivent à l'ordinaire avec un très grand caractère du comique, mais ce sont avant tout des hommes et leur vigoureuse expérience de la vie les emplit parfois d'une amertume sévère. Ensuite l'objet de leurs écrits échappe à toute logique et quiconque voudrait les juger en partant d'un pareil principe risquerait fort d'aboutir à l'extravagance.

Un humoriste suivra votre raisonnement avec une profonde attention. Vous serez d'accord sur chaque point. Vous serez de même avis, mais il ne se gênera pas pour vous dire à la fin qu'il se considère comme un parfait imbécile et que vous l'honorez beaucoup en le mêlant à votre conversation.

Les humoristes — comme tout écrivain comique d'ailleurs — partent d'une observation directe et aboutissent à l'absurde. Le peuple dit joliment :

— On ne peut pas parler avec lui. Il n'est pas sérieux.

Qu'ajouteriez-vous, en effet, à cet exemple que donnait de l'humour M. Ernest Gaubert, lors d'une récente enquête?

Le juge demande à un villageois qui comparaît devant lui, sous l'inculpation d'incendie volontaire :

— Pourquoi avez-vous mis le feu à cette église ?

— Je croyais que le curé était dedans.

§

Ce qui précède ne veut point dire qu'il y ait séparation absolue entre l'humour et les autres formes du comique. Chaque fois qu'on veut s'en donner la peine, on arrive à reconnaître que la discontinuité n'est pas de ce monde... En s'en donnant pareillement la peine, je pense qu'on démontrerait aussi bien l'inexistence de toute continuité. Mais la première attitude nous plaît davantage, notre esprit portant d'innombrables détails et agissant d'ordinaire pour les rapprocher de

l'unité par un classement. L'humour donc peut-être relié à l'esprit et à la fantaisie, tout en en demeurant très distinct.

Comme toute autre forme du comique, il provient d'un contraste mais, dans son cas, ce contraste a, si l'on peut ainsi s'exprimer, une résonance très intense et très brève. Et, en choisissant cette image, je pense aux ingénieuses et justes spéculations de M. Gabriel de Lautrec pour qui « le premier humoriste fut Socrate, après le Serpent ».

On trouverait peu de pages où humour, fantaisie et esprit fussent mêlés de façon sensible et cela tient sans doute à ce que l'esprit ou la fantaisie présupposent le point de départ de l'humour, — et un trajet dont l'humour se dispense.

Voici des vers que j'estime avant tout fantaisistes :

Mes amis en quelle boutique,
D'une sotte façon antique,
Ce mal-heureux Nez fut-il fait :
Le chétif homme qui le porte,
L'on n'en vit jamais de la sorte :
O que j'en suis mal satisfait ?

Il ressemble une sarbacane,
Il tient un peu du bec de cane,
Et parait de même façon,
Dessus son visage agréable,
Comme un compas dessus la table
D'un Magister qui fait leçon.

Nez plus long que tout le visage,
Nez qui fait un arpent d'ombrage,
Nez Roy de tous les autres Nez,
Nez que cent mille couleurs fardent,
Nez dont tous ceux qui le regardent
Rians demeurent estonnez.

Nez qui me fais mourir de rire,
Nez à peindre, Nez à escrire,
Nez à mettre les quatre doigts,
Et faire de façon gaillarde
Dispostement une pommade,
Comme sur un cheval de bois,

Pour le certain ce Nez illustre
Seroit dignement en son lustre
Sur la croupière d'un Mulet ;
Qu'il auroit agréable mine,
Barbouillé d'un peu de farine,
Et du jaune d'un œuf mollet !

Il semble que ce Nez demande
Que l'on le perce à l'Allemande,
Avec une boucle à deux tours!
Puis, que par tout Paris on aille,
Le faisant voir à la marmaille,
Comme l'on leur monstre des Ours.

Or adieu Nez Pantalonnesque,
Fait en brayette de Tudesque,
En tresse, en poire de Serteaux,
En Mail bitors, en beste-rave,
En vieil verroüil à fermer cave
Tout couronné comme gasteaux.

Un homme d'esprit, laissant le dernier mot à l'auteur, se fût néanmoins écrié un : « Vous l'avez dit ! » de forme plus ou moins ingénieuse. Le fantaisiste, autour de ce nez, s'amuse avec sa sensibilité, car le propre de la fantaisie est de lier le comique avec tout ce qui, dans nos émotions, en diffère. Et un autre fantaisiste citerait sans commentaires, — mais sans plus avoir l'air de jouer un mauvais tour à personne, — ces vers qu'Etienne Tabourot inscrivit dans le troisième livre des *Bigarrures du Seigneur des Accords*.

§

Or, on trouve beaucoup plus de gens d'esprit et de fantaisistes que d'humoristes, dans tous les temps et dans tous les pays. L'Angleterre, où l'on a voulu voir la patrie classique de l'humour, a ses gens d'esprit, ses fantaisistes... Wilde fut un fantaisiste délicieux. On connaît l'aventure qu'il raconte du pauvre diable qui a trouvé une pièce de monnaie. Cette pièce est à l'effigie d'un roi inconnu et le pauvre diable se met à voyager par le monde sans arriver à découvrir le pays où cette pièce a cours et où il pourrait l'échanger. Là-dessus, l'auteur brode et colore, avec toutes les délicatesses de sa sensibilité. Partant du même point, un humoriste eût imaginé une histoire de ce genre : Un ouvrier va au bar et joue dans des appareils à sous. Un jour il trouve deux jetons sur lui et ne se rappelle pas où, les ayant gagnés, il pourrait les boire. Il va donc de bar en bar, cherchant celui où il paiera enfin avec ces jetons. De la sorte il dépense, sans trouver le bar, l'argent de sa quinzaine et demeure les poches vides de monnaie, mais avec quelque satisfaction de n'être point dépourvu de toute ressource — puisque les deux jetons lui restent.

Et l'auteur se fût gardé de rien commenter.

Nous ne saurions mieux éclairer ces distinctions qu'en citant ces quelques lignes charmantes de M. Sacha Guitry :

Les auteurs gais, les humoristes, les comiques, en sont généralement dépourvus (1).

Vous découvrirez, en revanche, chez des bourgeois, chez des hommes du monde, chez des commerçants, chez des industriels, les signes évidents de la fantaisie la plus naturelle et la plus savoureuse.

II

Shakespeare est un grand humoriste, si nous donnons à ce mot son sens le plus élevé. Son burlesque bizarre, déconcertant et qui dépend de l'action seule, l'atmosphère étrange où se déroule cette action, le manque de commentaires relèvent d'un humour profond dont les clowns et les *excentrics* dits américains sont l'expression populaire.

Swift fut également un des plus fameux humoristes de la Grande-Bretagne ; il fut surtout le plus digne de ce nom. Sa « blague » est sinistre parfois, concentrée, rageuse. C'est le prototype génial de la mauvaise plaisanterie. De nos jours, et avec la sensibilité excessive d'un public gâté par les jérémiades sur les filles-mères et les souteneurs sans excuse, un Swift serait vite odieux. Aucun journal n'accepterait sa copie, à peine de se voir submergé par le « flot sans honneur » des lettres de protestation.

Si Swift ne mord pas toujours, du moins ne cesse-t-il de rager — trait commun à la plupart des humoristes. Je n'en veux pour preuve que *les Bévues, Calamités et Infortunes de Quilca* (2) :

Pas plus d'une serrure et demie dans toute la maison.

La clef du jardin perdue.

Impossible de nettoyer les bouteilles vides.

Très peu de verres et tous fêlés.

La maison neuve tombe en ruines avant d'être finie.

Un gond de la porte de la rue brisé, et les gens forcés de sortir par la porte de derrière.

La porte de la chambre du Doyen (Swift) toute fendue, etc.

.....

La cuisine perpétuellement encombrée de sauvages.

(1) De fantaisie.

(2) Quilca était une petite maison de campagne que Sheridan avait prêtée à Swift.

Impossibilité absolue de se procurer le moindre morceau de mouton dans le pays.

Pas de lits, émeute à ce sujet parmi les domestiques.

.....

Bellum lacteum, ou la guerre lactée entre le Doyen et la clique de Quilca ; celle-ci revendique son privilège de ne pas traire les vaches avant onze heures du matin, alors que mistress Johnson a besoin de lait à huit heures pour sa santé.....

Sterne, qui connut en Angleterre quelque gloire, est un humoriste, mais plus encore un homme d'esprit sur qui la culture française a fait une impression charmante. *Tristram Shandy* ne vaut pas du Voltaire et son *Voyage sentimental* n'est pas supérieur aux Restif de la Bretonne, Andréa de Nerciat et autres Marivaux.

Dickens, Thackeray sont trop connus du public pour que j'insiste ici sur eux. Leur humour est uniquement basé sur l'observation exacte du milieu, surtout sur l'observation physique. Dickens peint les hommes physiquement et, par leurs gestes, fait comprendre les sentiments dont ils sont agités, sans cependant aller bien loin.

Marc Twain, qui s'acquit une renommée formidable, appartient à cette classe d'humoristes qui valent surtout par le choix des comparaisons burlesques. Ses livres sont totalement dépourvus d'imagination et ce n'est pas tant le sujet de ces contes qui dépend de l'humour que le style dont il use et dont la cocasserie, d'une absurdité rigoureuse, est d'un irrésistible effet. Voici un exemple de sa *manière* relativement douce, presque souriante :

Je dois remarquer, en passant, que certains de mes ancêtres sont connus dans l'histoire sous des pseudonymes illustres, de telle sorte que j'ai jugé inutile de les citer d'autre part sous leur véritable nom. Tel Richard-Brinsley Twain, *alias* Guy Fawkes ; William Hogarth Twain, *alias* Jack l'Eventreur ; Ananias Twain, le baron de Crack ; John-Georges Twain, le capitaine Kidd. Etaussi Nabuchodonosor et l'âne de Balaam. Ce sont tous des Twain, mais d'une branche collatérale. Ils se distinguent des Twain de la ligne directe, en ce sens que, pour conquérir la gloire, ils ont employé les petits moyens. La plupart d'entre eux se sont contentés d'aller en prison, ayant une notoriété insuffisante pour être pendus.

Chesterton, humoriste supérieur, témoigne d'une imagina-

tion abondante qui l'apparente aux fantaisistes. Il écrivit ces ouvrages remarquables : *Le Nommé Jeudi* et le *Napoléon de Nottinghille* qui, d'une expression moins vulgaire que celle des auteurs précédents, se recommandent d'Oscar Wilde, de Stephenson (*le Dynamiteur*) et surtout de Thomas de Quincey, cet homme paradoxal dont l'humour est assurément le plus inquiétant.

§

Ces exemples montrent combien l'humour a trouvé en Angleterre un terrain favorable. Toutefois, avons-nous dit, ce pays n'en a pas le monopole, car, pour résumer notre pensée en quelques mots, l'humour n'a pas de patrie. Nous verrons tout à l'heure qu'il a rencontré — que surtout il rencontre actuellement — en France des représentants. Pour le moment, je veux parler d'un humoriste espagnol : Francisco de Quevedo, dont M. J.-H. Rosny a brillamment traduit les œuvres. Chacun, en goûtant la différence de couleur qui existe entre ce morceau et ceux que j'ai cités, pourra noter combien l'attitude — la vision — de l'auteur est parente de celle d'un Swift :

Mon cher Pablo, écrit à son neveu le bourreau de Ségovie, les occupations nombreuses de la place que je tiens de Sa Majesté ne m'ont pas laissé le temps de vous écrire. Si quelque chose rend aride le service du roi, c'est le travail ; cependant, cela se rachète par l'obscur honneur d'être parmi ses serviteurs. Je suis triste de devoir vous donner des nouvelles peu agréables. Votre père mourut il y a déja huit jours, avec le plus grand courage que jamais homme n'ait eu dans le monde; je le dis, car c'est moi qui le guidai. Il monta sur l'âne sans le pied à l'étrier ; la casaque de supplicié paraissait faite pour lui, et il eut si belle contenance que ceux qui le voyaient précédé de la croix ne le prenaient point pour un homme qu'on allait pendre. Il marchait très délibérément, regardant aux fenêtres et faisant des politesses à tous ceux qui avaient abandonné leurs affaires pour venir le regarder...

. . . . . .

Il tomba sans ramener ses jambes ni faire de geste, gardant une gravité telle qu'on ne saurait demander davantage. Je le mis en quatre et lui donnai pour sépulture les chemins. Dieu sait combien cela me fit de peine de le voir sur ce terrain, en table ouverte pour les corbeaux. Mais j'espère que les pâtissiers nous vengeront en les accommodant dans leurs pâtés à quatre sous.

De votre mère... On dit qu'elle doit figurer dans un autodafé, le jour de la Trinité, avec quatre cents condamnés à mort.

. . . . . .

Je suis votre oncle ; ce que je possède sera pour vous. Voyez si vous pouvez venir ici. Avec ce que vous savez de latin et de rhétorique, vous seriez exceptionnel dans l'art du bourreau.

III

En France, l'humour ne date pas d'aujourd'hui. Il ne serait pas impossible d'en retrouver des traces avant le XVI^e^ siècle — à l'époque de Villon, et antérieurement. Je n'insiste point, et d'abord je m'arrête à l'œuvre gigantesque de Rabelais. Comme celle de Shakespeare, elle domine les autres par ses proportions et par la charpente de son édifice. L'un et l'autre n'ont été imités que dans les détails : Béroalde de Verville, Noël du Fail, le Seigneur de Cholières, etc..., n'ont pris que l'anecdote souvent grivoise et presque toujours scatologique de Rabelais pour la commenter et la reproduire en une langue savoureuse.

Mais il y a loin de ces auteurs gais, de ces comiques au sens propre du mot, à l'œuvre puissante de celui qui fut mauvais moine, poète consciencieux et le plus grand médecin de son temps.

Ce qui frappe dans le comique de Rabelais, c'est qu'au rebours des humoristes modernes il est fort peu chaste d'expression et — toujours à l'encontre de ceux-ci — absolument moral. Avec quelle innocente énormité il parle des moines ! Les libertés de la chair et celle de l'esprit gardent chez lui un caractère profondément conservateur de l'ordre (il en sera de même, avec moins d'élan, chez Molière) et ne se pimentent d'aucune perversité. La joie de vivre tient Rabelais, et non la volupté des caresses, et c'est en quoi son œuvre ne contredit point ce que nous disions plus haut de la chasteté de l'humour. Celui-ci, au reste, se mêle à tout instant chez lui d'esprit et de fantaisie.

Il n'en faut pas moins retenir qu'à chaque page de ses livres se retrouvent les symboles utiles. Ainsi peut-on dire de Shakespeare. L'un et l'autre — et c'est ce que les humoristes modernent tâchent d'éviter — sont didactiques. Les livres de Pantagruel et de Gargantua sont des livres sociaux où l'imagination formidable de Rabelais s'est, sans gêner l'essor poétique, mise au service de la Morale.

§

Ce genre de moralisme disparaît avec la Renaissance et peut-être faudrait-il admettre qu'il fut alors lié à la puissance créatrice du moment. Passant de la genèse à l'équilibre, la société enferme les esprits dans des règles plus strictes, en même temps que, dans les limites de ces règles, elle leur laisse une plus grande indépendance d'orientation. Les préoccupations sociales disparaissent puisque, en la matière, tout est fixé, — et le goût de la morale devient plus formel, se rapproche de celui des convenances.

Tel fut le cas de Molière qui, au surplus, était un humoriste sans fantaisie, un humoriste d'observation, d'imagination plutôt nulle. Son comique reflète exactement le comique des choses et des gens qui l'entourent. Il n'invente rien. De ce comique sûr, nous rapprocherions, de nos jours, celui de Courteline qui, lui aussi, a mis le talent que l'on sait à refléter la vie avec une exactitude parfois précieuse. Tous deux sont des naturalistes de l'humour et du comique.

§

A l'époque même de Molière, l'humour revêt une forme toute différente en ce qu'elle est amorale — chez les burlesques. Il faut toutefois reconnaître que ces derniers sont beaucoup plus fantaisistes qu'humoristes. Aussi leur œuvre, plus riche de sensibilité, trouve-t-elle des prolongements interdits à l'humour dont le propre est de tourner droit et de s'arrêter net. Le comique qui en résulte aboutit à la caricature, qui ne s'échappe point du réel, ni ne s'y tient, mais se borne à l'outrer en le déformant.

Le dix-huitième siècle français nous éloigne davantage encore de l'humour. Nous nous trouvons en plein royaume de l'esprit, avec, parfois, une heureuse échappée sur la fantaisie. Esprit et fantaisie s'imprègnent de sensualité... une sensualité libertine et, parfois, avec quelle grâce !

Andrea de Nerciat fut un des plus charmants écrivains du XVIII^e^ siècle, alors que la révolution et le sang prédisposaient les esprits d'élite à ce libertinage. Il surpasse Crébillon dans un genre à « concurrence multiple », et il est malheureux en outre que fort compréhensible, que son œuvre n'ait pu connaître une plus grande publicité. Mais qu'il est difficile de faire l'apologie de *Félicia*, *le Doctorat imprévu*, *le Diable au corps*,

etc... Ils relèvent de l'Enfer de la Nationale et on doit regretter qu'une démarcation ne puisse être établie entre ces livres de génie purement français et reflets exacts de leur époque et toute la série d'opuscules obscènes qui furent, pour la mentalité d'alors, ce que nos journaux humoristiques sont pour celle de notre temps.

Il ne faudrait pas, au surplus, s'exagérer la perversité de cette littérature. Longtemps le qualificatif *rigolo* s'appliqua aux pires pornographies. Et, du temps d'Andréa de Nerciat, l'acte de la génération, présenté sous des formes plus ou moins aimables, ne troublait pas toujours mais portait à rire des citoyens et des citoyennes au demeurant sans bégueulerie.

§

Nous devons arriver à nos jours pour voir l'humour renaître. Nous n'avons jamais eu tant d'humoristes ou d'écrivains dits tels. Ecartons tout d'abord Courteline, dont nous avons eu l'occasion de parler, MM. Reboux et Muller, dont les *A la manière de...* continuent avec des procédés nouveaux et le talent le plus aigu un genre fantaisiste déjà en honneur au XVII[e] siècle : la parodie, et nombre d'autres écrivains tels que MM. Willy, Ernest La Jeunesse, P.-J. Toulet, Curnonsky, George Auriol, Max et Alex Fischer, André Salmon, Louis Thomas, Francis de Miomandre, Fernand Fleuret, Osmont, Georges Delaw, Avelot, etc..., justement célèbres par la finesse de leur esprit et la qualité de leur fantaisie. Il ne reste guère qu'Allais et Jarry, entre les morts, que leur tempérament rattache à notre époque, et, parmi les vivants, MM. J. de Pawlowski, Pierre Mac-Orlan, Gabriel de Lautrec, Pierre Mille, Tristan Bernard... C'est déjà beaucoup.

Sur le premier, je m'abstiendrai volontiers de m'étendre, son œuvre ayant à mon avis bien moins d'importance que la notoriété qu'elle lui valut. Si Allais eut parfois de l'humour, cet humour fut de l'espèce facile et l'auteur le réalisait parfois avec les moyens bien attendus d'un « intrépide sang-froid dans l'imprévu et le cocasse », comme le fait remarquer dans une intéressante enquête M. Pierre Mille, qui étend cette observation aux écrivains du Chat Noir.

Le même auteur ajoute avec beaucoup de justesse que l'humour moderne (il choisit comme type celui de Marc Twain) a pour patron l'ange du bizarre d'Edgar Poe. A ce dernier, en

effet, il faudrait remonter pour rendre compte de la complexité actuelle de l'humour. Poe est peut-être le premier qui y ait explicitement introduit un élément métaphysique. Il fut toujours hanté par l'antinomie et maints passages d'*Eureka*, les plus personnels sans doute de cette œuvre, fourniraient un appui solide à cette opinion. Si l'antinomie, quand elle reste dans le domaine des généralités les plus vastes, n'aboutit aucunement au comique, l'orientation de l'esprit qui la conçoit n'en est pas moins telle que, dans le domaine du détail, cet esprit s'arrête volontiers à certaines idées ou images terminales et opposées qui se présentent à sa sensibilité du moment comme l'antinomie à la contemplation générale de sa pensée.

L'adaptation de cette faculté conduit tout naturellement Poe à l'humour, que celui-ci repose sur la bizarrerie des circonstances ou sur celle du paradoxe.

A cela Poe mêle sa sensibilité et surtout sa curiosité, qui s'étend entre maints domaines, jusqu'à celui des mathématiques encore inexploré. Déjà certaines réflexions d'Egar Poe annoncent le parti qu'après lui tirera la littérature de ce nouveau prétexte à inquiétude.

§

Si Baudelaire est tributaire de Poe en matière d'humour plus qu'en toute autre, du moins y apporte-t-il les dispositions particulières de notre race. Son comique peut revêtir la forme de l'esprit, de la fantaisie ou de l'humour, il reste toujours lié à l'émotion. A l'influence anglaise pourtant il serait vraisemblable de rattacher une certaine férocité qu'il garde jusque de l'attendrissement. Elle dénature ainsi ce dernier d'une manière bien savoureuse et qui n'a pas peu contribué à nous ôter le goût des pleurnicheries. Baudelaire a, sans doute, écrit peu d'œuvres proprement humoristiques. L'humour chez lui se trouve disséminé et souvent voilé, mais son influence a été telle que le rôle joué par lui à cet égard reste important.

Il faut arriver à Jarry pour rencontrer, après Baudelaire, un humoriste de haute valeur et Jarry est en même temps le premier qui donne à l'humour son entière expression contemporaine. Plus encore que celui d'Edgar Poe, l'humour de Jarry est métaphysique et mathématique; plus directement encore il repose sur le jeu des antinomies. Il se meut essentiellement dans l'abstrait, avec ce pouvoir de matérialiser et de diver-

sifier ces images de détail ; et, selon les cas, l'auteur s'en tient à telles spéculations « pataphysiques » (la pataphysique est la science...) ou descend aux réalisations concrètes d'*Ubu Roi*, trop connu pour que j'insiste, ou même à telles pages construites parfois sur le plus menu détail jusqu'à frôler l'infiniment petit.

Durant ce trajet, l'humour de Jarry est tempéré de fantaisie comme en fait foi la parfaite page que voici :

LES MOEURS DES NOYÉS

Nous avons eu occasion de nouer quelques relations assez intimes avec ces intéressants ivres-morts de l'aquatisme. D'après nos observations un noyé n'est pas un homme décédé par submersion, malgré que tende à l'accréditer l'opinion commune : c'est un être à part, d'habitudes spéciales et qui s'adapterait, croyons-nous, à merveille à son milieu si l'on voulait bien l'y laisser séjourner un temps convenable. Leurs mœurs sont bizarres, et, bien qu'ils aiment à se jouer dans le même élément que les poissons, diamétralement opposées, si nous osons ainsi dire, à celles de ceux-ci. En effet, alors que les poissons, comme on sait, ne voyagent qu'en remontant le courant, c'est-à-dire dans le sens qui exerce le mieux leur énergie, les victimes de la funeste passion de l'aquatisme s'abandonnent au fil de l'eau, comme ayant perdu tout ressort dans un paresseux nonchaloir.

.....

Un noyé se vend de façon courante vingt-cinq francs sur le marché de la plupart des départements : c'est là une source de revenus honnêtes et fructueux pour la sympathique population fluviale. Il serait donc patriotique d'encourager leur production, d'autant que, faute de cette mesure, la tentation est toujours grande, chez le citoyen riverain et pauvre, d'en fabriquer d'artificiels, mais égaux devant la prime, au moyen du maquillage par voie humide d'autres citoyens vivants.

Le noyé mâle, en la saison du frai, laquelle dure presque toute l'année, se promène dans sa frayère, descendant, selon sa coutume, le courant, la tête penchée en avant, les reins élevés, les mains, les organes du frai et les pieds ballant sur le lit du fleuve. Il reste volontiers des heures à se balancer dans les herbes. Sa femelle descend facilement le courant, la tête et les jambes renversées en arrière, le ventre en l'air.

C'est la vie.

(*Gestes et opinions du docteur Faustroll.*)

§

La lecture de Jarry, comme celle de Baudelaire, nous convainc pleinement de ce que ces deux auteurs doivent à Poe et aux Anglais. Toutefois ces deux auteurs adoucissent la sècheresse de leurs devanciers d'outre-mer par des qualités françaises de modération et d'équilibre qui laissent à leur humour, violent de nature, un caractère moins catégorique. De nos jours mêmes, nous pouvons voir que l'influence coloniale et l'apport exotique se traduisent en France par un humour plus libre que celui de nos voisins.

A Montmartre, où fit fortune le Chat Noir, s'est établi un nouvel esprit. Des légendes sont mortes ; d'autres naissent. Elles s'alimentent de cette influence et de cet apport qui dirigent vers l'extérieur nos curiosités ainsi que notre nostalgie. Là encore il faudrait remonter à Baudelaire pour trouver la source de ce penchant.

Or, ce qui, chez Baudelaire, était morbidesse, goût des poisons et fuite de la vie, est devenu grand désir d'activité pour elle-même de cocasserie du moment, sans plus ni moins.

Nous parlons surtout ici des écrivains de tempérament français et trouverions une facile exception dans l'œuvre, par exemple, de M. Guillaume Apollinaire. L'humour de ce dernier, ainsi que sa fantaisie, est très proche d'un romantisme dispersé dans toutes les directions de l'étrange et subtilisé par l'évidente influence d'Henri Heine et des symbolistes. Au reste, M. Guillaume Apollinaire montre-t-il jamais plus d'humour qu'en se moquant de ses lecteurs?... Nous devrions de même mettre à part M. Tristan Bernard, le plus doux des humoristes. Celui-ci ne s'éloigne pas de la vie quotidienne et se borne à montrer la bouffonnerie sans méchanceté.

M. Gabriel de Lautrec, qui a longuement et savamment parlé de l'humour, n'en est pas dépourvu et M. Pierre Mille en sème les pointes à chaque tournant de ses nouvelles. Avec lui, nous retrouvons la veine coloniale et militaire et il faut à ce propos noter combien Barnavaux diffère de ses camarades d'Outre-Manche. Barnavaux est un marsouin ; c'est le dire grand parleur, ami et aimé des femmes, débrouillard avant tout. Le Mulvanay de Kipling est débrouillard également, mais selon une méthode plus serrée et il ne « s'en fout » pas.

Comme M. de Lautrec, M. Mille sait parler de l'humour,

dont il a fait un ingénieux et remarquable historique : il nous y apprend, entre autres détails. que le mot *humour* s'introduisit dans notre langue vers 1830.

§

Bien différent de M. Pierre Mille est M. Pierre Mac-Orlan, qui compte parmi les derniers venus et que sa cocasserie en trouvailles de mots, volontairement exempte d'esprit et de fantaisie, se rattache en droite ligne à Mark Twain. M. Pierre Mac-Orlan eut, après la joie de faire son service militaire à la Légion Etrangère, celle plus vive peut-être de l'avoir fait et de transporter, dans la mesure du possible, à Montmartre les mœurs qu'il avait connues et partagées durant cinq ans. Ses personnages sont stricts, tout en gestes et en paroles. Humoriste pur, *il ne commente jamais*. Tout le comique est en dedans,reste même intérieur chez celui qui lit — et ne rit que par instants rares avec une gaîté fort mélangée. Voici deux passages où, toute gaîté disparaissant, l'humour de M. Mac-Orlan n'exprime plus que l'inquiétude et le milieu étrange :

Le qualificatif jaune m'était particulièrement odieux. Cette couleur me donnait l'impression d'une pestilence. C'était dans ma fièvre l'évocation atroce des pires journées de choléra sous le soleil torride de la Vera Cruz ; ce jaune évoquait tout le mystère atroce des pestes rapides, et comme elles il débarquait d'Extrême-Orient, le pays jaune par définition. De prononcer ce mot, il me venait à la bouche des saveurs âcres de cuivre et de poison. J'avais vu à Oran des chauffeurs chinois à bord d'un transport et je ne me souciais pas, en pleine nuit, de les imaginer possédés par le Rire, la bouche ouverte en tirelire, en train de se rouler sur le sol de leurs sales repai-res, à « Frisco ».

L'abominable horreur des maladies contagieuses et de la décomposition pénétrait en moi. Je me couvris la tête avec mes draps, mais encore j'aperçus, dans l'éblouissement de mes paupières volontairement fermées, l'équivoque gréement d'un vapeur inconnu, stoppant au large d'un port méditerranéen. A son grand mât flottait le pavillon jaune, indiquant que la contagion siégeait à son bord, avec l'abominable Rire, importé de Chine dans des caisses à thé.

(*Le Rire Jaune.*)

Ceci touche de près à la poésie et à une certaine tristesse que légionnaires et marsouins ont baptisée le *cafard*. Le passage qui suit est imprégné de cette poésie et de cette tristesse :

Thomas Turnlop, son grand cache-nez de laine blanche autour du

cou, son chapeau de cow-boy enfoncé jusqu'aux oreilles, stationnait de plus en plus devant sa porte, espérant à chaque minute le retour de l'enfant prodigue.

Lucy venait sept ou huit fois par jour lui apporter un grog chaud, car il faisait froid, et quelques propriétaires recouvraient déjà le toit de leur maison, avec de la neige de l'année précédente, année riche en neige pour ceux qui avaient su en mettre de côté.

Dans les estaminets du quai Rurick, les lampes s'allumaient dès quatre heures, et la fumée des pipes, s'engouffrant dans la haute cheminée, s'élevait dans l'air délicatement glacé, comme une fillette de mauvaise vie au-dessus de l'opinion publique.

Cornebouille, le facteur, avait abandonné sa blouse à col rouge pour un uniforme gros bleu. Depuis les élections personne n'avait plus confiance en lui. Il portait toujours la correspondance, mais seulement les enveloppes, le contenu demeurait dans le tiroir de la buraliste, où chacun était libre de venir le réclamer.

Cornebouille en bleu, les vols de canards sauvages, et les bouquets de fleurs de givre sur la cheminée du salon, les petites filles revenant de l'école le nez rouge sous la capeline, l'insolence du charbonnier, le cri mélancolique des ramoneurs de tuyaux de pipes, un soleil aigre comme une rouelle de citron, une teinte universellement grise, d'énormes choucas, occupant le premier plan d'un paysage imité des Japonais, tout cela annonçait un hiver rigoureux. Turnlop, les pieds dans l'humidité sournoise d'une rue mal pavée, subissait courageusement, en battant la semelle, les mauvaises plaisanteries d'une nature tracassière.

(*La Maison du Retour écœurant.*)

La poésie du *cafard*, pourrait-on dire : voilà ce qu'exprime M. Pierre Mac-Orlan.

§

Je n'aurais garde d'oublier, parmi les humoristes contemporains, un écrivain dont la fantaisie inépuisable s'allie volontiers à un humour très personnel. Je veux parler de M. de Pawlowski dont les *Inventions Nouvelles et Dernières Nouveautés* sont parfois empreintes de l'humour le plus savoureux. Plus volontiers encore, je citerai son *Voyage au pays de la quatrième dimension*, par quoi il demeure dans la tradition de Poe et de Jarry.

Par cette œuvre, nous sentons ce que peut devoir à la folie mathématique — faut-il ajouter aux mathématiques sans folie ? — la littérature d'aujourd'hui et de demain. Partant de

sa donnée, M. de Pawlowski y trouve prétexte à des pages telles que celle-ci :

C'était un oiseau artificiel entièrement articulé, prévoyant toutes les influences du dehors, une bête infiniment docile, avec laquelle tout accident était rigoureusement impossible.

Et cependant, le fait était là !

671-98 (l'aviateur) avait seulement remarqué qu'au moment où il avait perdu l'équilibre une des roues moulées sur fourche, qui servait de patte à l'oiseau, avait paru se déplacer dans le sens latéral et ce léger déséquilibrement avait sans doute entraîné la chute de l'appareil.

Tout cela ne donnait rien de bien précis, et l'on se décida à examiner la machine de plus près.

L'oiseau artificiel était, à peu de chose près, demeuré intact ; quelques réparations suffirent pour le remettre en état et le mécanicien 15-20 voulut tout de suite l'essayer. Il s'éleva à une quinzaine de mètres, puis, soudain, on vit nettement l'une des roues se soulever à la hauteur de l'aile droite, l'appareil perdre sa position d'équilibre et retomber lourdement sur le sol.

Le même fait se reproduisit une dizaine de fois, dans des situations différentes, et force fut bien de rentrer l'oiseau sous un hangar, où des experts l'examinèrent plus attentivement.

A l'arrêt, on remit le moteur en marche, et, brusquement, au moment où l'on s'y attendait le moins, une fois de plus la patte droite, d'un mouvement sec, s'éleva à la hauteur de l'aile droite, la frotta légèrement, la franchissant un peu, puis retomba sur le sol.

Nul doute : il fallait bien se rendre à l'évidence : l'oiseau artificiel, doué de mouvements réflexes par son constructeur, paraissait se gratter. On examina alors à la loupe les ailes de l'oiseau et quelle ne fut pas la stupeur des experts en découvrant dans la trame de la soie de petits pucerons de fer, d'un genre absolument inconnu jusqu'alors et qui semblaient nés sur l'aéroplane et ne pouvoir vivre que sur lui.

C'était ces petits parasites imperceptibles qui provoquaient, de la part de l'oiseau artificiel, les réflexes correspondants. Aucun doute sur ce point n'était permis : l'oiseau mécanique se grattait.

Cet autre passage, emprunté à *Polochon*, se rapproche tout naturellement de telles *spéculations* d'Alfred Jarry :

Désœuvré, tandis que je prenais mon café, je vis avec étonnement quelques mouches qui marchaient au plafond, la tête en bas, et cette simple me plongea dans un abîme de réflexions. Pourquoi ces insectes ne tombaient-ils pas ? Que devenaient les grands principes de la gravitation universelle ? Qu'était venu faire Newton ?

Je pensais sans doute tout haut, car j'entendis la voix zézayante d'une vieille mouche me répondre :

— Pensez-vous que nous allons graviter quand il n'y a personne ? Véritablement, vous en avez une santé ? Lorsque les Parisiens sont partis on peut bien tout de même se mettre un peu à son aise !

Une mouche qui parlait ! J'apostrophai, en manière de plaisanterie, un gros chien qui se trouvait là, couché à mes pieds, et je lui dis :

— Eh bien ! mon vieux, qu'est-ce que tu penses de cela ? Les mouches qui parlent, à présent !!

— Que voulez vous que cela me fasse ! repondit négligemment le chien.

— Comment, fis-je au comble de la surprise, un chien qui parle maintenant !

— Eh bien alors, fit le chien en haussant imperceptiblement les épaules, pourquoi me demandez-vous quelque chose, si vous pensez que je ne puis pas vous répondre ?

Dans un pareil domaine il semble que presque tout reste à tenter. On ne saura jamais trop gré à M. Pawlowski d'avoir donné sur ce thème les meilleures pages contemporaines.

L'humour actuel apparaît donc assez complexe et renouvelé d'un côté par le goût de l'action et de la colonisation, de l'autre (dans une discrétion très particulière) par le paradoxe mathématique. Il garde un arrière-goût, souvent amer, de tout ce qui fait la vie et, au delà de ce qui fait la vie, de ce qu'on peut même rêver de métaphysique alentour. S'il ne commente pas, il enferme plus dans sa discrétion qu'un comique et étendu à tous les détails qu'il rencontre et, par là même superficiel. Une telle profondeur autorise à prévoir pour l'humour le plus grand rôle et justifie entièrement ces lignes par lesquelles M. Gabriel de Lautrec clôt sa *Définition de l'humour* :

Ceux qui passèrent jadis étaient vêtus de rouge ou de bleu, d'après les costumes de leur temps. C'était Arlequin ou Pulcinella, le Pierrot et Colombine, les comiques et les ventre creux, les folies aux grelots agités, comme des chaînes, dont on prend le parti de se jouer. Mais ils disparurent et l'on rêve pour l'amusement des tristesses un autre déguisement que leurs oripeaux. L'humour avec sa dignité froide est peut-être l'introducteur d'une force plus haute et plus grave. Le pierrot lunaire lui-même, grande blouse blanche comme une page pour les musiques et les vers, est las de servir de prétexte à d'insipides rapsodies. Celui que nous attendons viendra-t-il du côté

blanc de la lune ou de l'autre face qui nous est cachée pour toujours? Et certes faut-il que ce soit un clown pour, en son déguisement noir, bondir jusqu'à nous par-dessus les montagnes désolées de l'astre mort ?

Je te reconnais, ô clown, mon joueur de flûte, impertinent comme un oiseau voici s'enfuir devant ta venue Scaramouche et Diafoirus. Sur la route se déroule, chansons au vent, masques noués, le cortège de comédie, avec ses rires et ses clameurs. Mais toi seul as le geste sobre et l'air d'un qui, n'étant pas dupe, prend le rire pour un pis-aller. Tes jambes gantées de noir sont comme celles des faucheux. Dans le vaste cirque encombré de cerceaux crevés et de jupes à paillettes, les burlesques, dont le corps, tiré aux poches par les mains larges, doigts écartés, est un losange bariolé, ont sur la figure des lèvres peintes remontant jusqu'aux oreilles. Mais tu ne ris jamais, toi, le rire. Il faut que ta pensée fantasque porte un vêtement sérieux. Qu'on chasse les vieillards ridicules et les malades accroupis ! Nous ne voulons pas des calembours accompagnés par l'orchestre, des bras et des jambes tournant en ailes de moulins à vent. Une comédie se joue entière dans le pli de tes lèvres nuancées. Chacun de tes mouvements est un pas léger vers l'amour. C'est que tu ne peux te mouvoir sans évoquer des milliers de gestes, ayant observé la vie profonde et sachant traduire en des phrases imperceptibles et absolues son immense et sombre gaîté.

On ne saurait exprimer mieux que l'humour est l'avatar le plus moderne du Rire. Du rire gai ou triste, car une pudeur particulière, que les époques classiques ont connue et que le romantisme avait singulièrement oubliée, interdit de plus en plus à notre art l'étalage brutal de la souffrance. Le tourment que les Grecs et, dans une moindre mesure, les tragiques français du XVII^e^ siècle enveloppèrent de sérénité, nous le voilons d'ironie, et cette ironie s'apparente directement à l'humour. C'est pourquoi des écrivains tels que Lafargue ou Corbière, sans être des humoristes, donnent en un sens la mesure de ce qu'on peut espérer de l'humour, et s'il fallait justifier l'extension croissante de son rôle dans la création esthétique, je ne voudrais en fournir de meilleur preuve que l'attente où nous laisse l'œuvre de tels écrivains.

FRANCIS CARCO.

RONDE AUTOUR D'UNE ROSE

—

Ainsi parla Tidogolain,
le nain non tant fol ni vilain ;
les glycines de la venelle
versaient des parfums de cannelle,
de lavande et de serpolet, —
et la dame dit : Ce me plaît.
JEAN MORÉAS.

LE PÈLERIN

Je m'en vais, avec mes cinq sens,
par les routes, les routes du monde ;
je m'en vais, avec mes cinq sens,
par les routes du monde grand.

Ah ! les routes, les routes sont longues,
où je m'en vais, par pluie et vent,
jusqu'au bout de la terre ronde,
portant mon âme et mes cinq sens.

Des peupliers graves les bordent,
ces routes, des peupliers gris,
des cohortes d'arbres, des hordes
d'arbres qui tanguent dans la nuit.

Et les corneilles qui les hantent,
ces routes, ces arbres, ces nuits,
crissent les sarabandes lentes
de ma peine et de mon ennui.

Avec mes deux mains et mon âme,
je m'en vais, frayant mon chemin,
par des routes fleuries de flammes,
qui sont ridées comme mes mains.

Droit devant moi, marche ma vue,
vêtue de rire, vêtue de pleurs,

qui me guide le long des rues
de la cité des sept douleurs.

Elle vole jusqu'aux étoiles,
comme un gerfaut, nargue en passant,
l'entonnoir des cratères pâles
qui, par les cieux, crachent leur sang.

Elle danse le long des grèves,
et marche, et ricoche sur l'eau,
et fête les étangs qui rêvent
à plat-ventre sous les bouleaux.

Les passions de la nature,
elle les mime et mire en moi,
dans ses jumelles sphères pures,
en liesse ou deuil, à mon choix.

Elle embrasse l'eau bleue, en nappes,
elle y noie ses deux astres bleus,
et appelle, au travers des grappes
des nues, ses bleus frères, les cieux.

Elle moissonne, et glane en gerbes,
les flammes, les soies et les eaux,
les gemmes, les chairs et les herbes,
et les plumes d'oiseau ;

elle s'éveille à l'aube, et nombre
sur ses cils, les rayons des cieux,
et la chevelure de l'ombre,
et les géraniums du feu.

Aveugle, encore qu'éblouie,
et tourière exquise des bruits,
sa sœur sentinelle, l'ouïe,
aux écoutes, scrute la nuit.

A son gré, la rose est sourdine
et silence, le lis douillet

qui ne pâme que les narines
des rossignols de juillet.

Elle sait de loin les rafales
et les gazouils de la forêt,
et la voix des eaux qui dévalent,
et les sanglots secrets.

Une autre attentïve servante
recueille, à même mon chemin,
les rondes discrètes que chantent
la rose et le lis balsamins ;

la mendiante écume et pille
pour moi les senteurs des vergers,
recueille, en maraude, et distille
les bourgeons d'orangers.

Une autre, tapie sous ma langue,
m'enseigne la saveur des fruits,
le goût des mûres et des mangues,
et celui

des fruits tièdes comme les fraises,
rougies aux pluies, mûries au vent,
celui des lèvres que je baise,
et des bouches d'enfant.

Et c'est enfin vous, mes compagnes
obéissantes, mes deux mains,
qui me guidez par les campagnes,
et les chemins,

mes mains fraîches, mes mains lassées,
qui tancez l'essaim babillard
de vos quatre sœurs empressées
à houspiller un vieillard...

Je m'en vais avec mes cinq sens,
par les routes, les routes du monde,

je m'en vais avec mes cinq sens
par les routes du monde grand.

LA MIJAURÉE PUNIE

La Rosette est la plus belle du village :
elle a beau mollet, bell' taille et beau visage,
elle est grasse, et rousse, et douce, et rose et sage.

Aussi, par tout le village, père ou fieu,
borgne ou bègue, riche ou ladre, jeune ou vieux,
sans cesse la lorgnent-ils à qui mieux mieux.

— Vous faut-il d'un rustre, ou vous faut-il d'un page
qui vous baille ferme accorte, ample équipage,
pour l'aubaine de fleurir votre corsage ?

ou vous faut-il bien d'un prince, ma foi-Dieu,
car, Rosette, vous seriez sans feu ni lieu
qu'on vous priserait encor pour vos beaux yeux.

Le premier qui vint fut un cossu notaire
qui, pour elle, eût bien hypothéqué Cythère :
la belle se tut et regarda par terre !

Le deuxièm' qui vint était noble et mignon,
il avait servi papes en Avignon :
la belle pour lui parler prit son lorgnon !

Le troisièm' qui vint était un beau mulâtre
doué d'une chevelure violâtre :
— Nenni, vous me rosseriez noir comme plâtre !

Vint un soudard qui, d'une taille d'espadon,
avait pourfendu Titans et Myrmidons :
— Vous êtes Ajax, mais non pas Cupidon !

Enfin parut, après foisons et foules d'autres,
un certain baron civil et bon apôtre,
expert en voltes, compliments et pâtenôtres,

qui montrait force bijoux dans un étui :
elle minauda, fit quelques grâces, puis
s'en para, montrant qu'elle agréait cestuy.

Et les noces, oh ! les noces, quelles noces !
quels hanaps, quels lustres, quels velours d'Ecosse ;
oncques n'avait vu rouler si lourds carrosses.

Or, la belle enfant, sitôt le bal fini,
prestement se glisse nue au fond du lit,
impatiente d'embrasser son beau mari ;

mais, comme il la baise en lui mordant les lèvres,
elle s'aperçoit, au travers de sa fièvre,
qu'il porte cornes de bouc et pied de chèvre.

Elle tremble. Lui ricane et prend son temps.
Elle aura loisir d'arder encore longtemps
sa folle flamme, en la chaudière de Satan.

RENGAINE

— Marraine, ma marraine,
que me promettez-vous,
serai-je capitaine ?

Pas même gâbelou ;
vous êtes bien trop fou .

— Tirerai-je l'alène,
marraine, ô ma marraine,
une empeigne au genou ?

— Peu ni prou.

— Marraine, ma marraine,
vais-je courre en garenne
chevrette ou loup-garou,
lever anguille ou raine ?

— Courras le guilledou !

— Bonne, bonne marraine,
serais je donc époux
de bourgeoise ou de reine
avec gentils bijoux,
main fine et parler doux,
front d'ange et tiède haleine ?

— En seras pour ta peine
et porteras licou !

— Mais, marraine, marraine,
que me promettez-vous ?
corde et bure de laine,
et chapelet de houx ?

— Bien plutôt le verrou !

Grâce, grâce, marraine,
me mettez l'âme en peine ;
que me promettez-vous ?

— Iras par vaux et plaines
cueillant miettes ni sous,
ruffian et tire-laine,
dentu comme baleine,
riche en crottes de poux,
râpé comme matou,
iras par vaux et plaines,
diable sait où !

LE CROISÉ

Sur la grande route de Marlieux,
marche un soudard maigre et minable,
barbe de Dieu, barbe du diable ;
ses deux jambes sont lamentables,
son crâne est chauve et jaune et vieux,
barbe du diable, barbe de Dieu.

A l'auberge, en jurant, s'attable
au nez de la maîtresse du lieu :
« Barbe du diable, barbe de Dieu ! »
Son grand chapeau lui tombe aux yeux,
son grand manteau lui monte aux ch'veux,
barbe de Dieu, barbe du diable.

L'hôtesse a ouvert de grands yeux :
« Messir', par la Vierge Adorable,
barbe de Dieu, barbe du diable,
allez donc jurer à l'étable,
et laissez les chrétiens chez eux
boire leur cidre et louer Dieu. »

Le drille pousse un rire aimable,
sous son chapeau cligne des yeux :
« Barbe du diable, barbe de Dieu,
parmi les sbires du Saint-Lieu,
j'ai bu plus frais et juré mieux,
barbe de Dieu, barbe du diable ! »

L'hôtesse a ouvert de grands yeux,
et pâme, et se tient à la table :
« Barbe de Dieu, barbe du diable,
dites, bon chevalier charitable,
apportez nouvelle de mon fieu
qui fut là-bas délivrer Dieu ? »

Le drille pousse un rire aimable :
« Qu'on me tire un broc de vin vieux,
barbe du diable, barbe de Dieu :
J'apporte surtout du Saint-Lieu
gosier aride et ventre creux,
barbe de Dieu, barbe du diable ! »

L'hôtesse, le couvant des yeux,
de flacons fait ployer la table,
barbe de Dieu, barbe du diable.

Enfin, le soudard plus traitable,
ôte sa cape, montre ses yeux :

ses yeux sont deux trous lamentables,
le drôle n'a lèvres ni-z-yeux :
« Barbe du diable, barbe de Dieu,
voici beau temps, l'hôtesse aimable,
que j'ai, de ma faux d'acier bleu,
dépêché, là-bas, votre fieu
à tous les diables ! »

FERNAND BENOIT.

LE VAINCU DE BOUVINES

La bataille de Bouvines est l'un des grands faits qui jalonnent l'histoire. Son retentissement ne s'est pas encore éteint. Elle scella les premières assises de l'unité française, indestructiblement.

Les acteurs du drame dont elle fut le dénouement subirent des fortunes diverses. Jean-Sans-Terre y perdit beaucoup d'argent et un peu de son prestige. L'empereur Oton et la bande des barons allemands s'enfuirent au galop de leurs chevaux, les poches lestées des subsides abondamment versés par le roi d'Angleterre. Ferrand de Flandre, après une longue captivité, recouvra son comté de Flandre.

Seul, un homme joua dans la partie le tout pour le tout, et fut le grand vaincu de cette journée. Il avait été l'organisateur et l'agent le plus actif de la coalition. Il résista le dernier sur le champ de bataille, quand tout espoir était depuis longtemps perdu. Il l'avait déclaré au conseil qui précéda l'action : « Se le bataille est, je i serai ou mors, ou pris. » Il tint parole. C'était l'ami d'enfance de Philippe-Auguste, le compagnon de ses premiers jeux, l'un des plus brillants chevaliers de son temps, celui que les trouvères appelaient : le comte Renaud. Pour les chroniqueurs et les documents officiels, c'est Renaud de Dammartin, ou Renaud de Boulogne.

Nul mieux que lui ne réalise le type accompli du seigneur féodal. Le roman de sa vie est au moins aussi pittoresque que le « Raoul de la Chastre », de Maurice Sand, un bon livre assez oublié aujourd'hui. Et la vérité de cette vie est bien faite pour dérouter la plupart des idées courantes sur les barons de ce temps.

Renaud, né entre 1165 et 1170, est le fils d'Aubri II, comte de Dammartin. Cette terre, à sept lieues de Paris, est un franc-alleu : son maître ne relève que de Dieu et de son épée. Il porte son alliance alternativement au roi de France et au roi d'Angleterre, qui se la disputent en lui accordant ou en lui confisquant des terres.

Neveu de la jeune reine Isabelle de Hainaut, Renaud, par une faveur singulière, reçoit la chevalerie des mains de Philippe-Auguste, auprès duquel il est élevé. Il suit son père qui s'est rangé sous la bannière du vieux roi d'Angleterre Henri II, et c'est contre Philippe-Auguste qu'il fait ses premières armes. Il n'a pas vingt ans, et déjà se distingue à la défense du Mans. Henri II meurt; la paix est signée entre Richard Cœur-de-Lion et le roi de France, qui donne en mariage à Renaud une de ses propres cousines, une princesse de la maison de Dreux, Marie de Châtillon : un beau parti ; mais bientôt il s'en présente un plus avantageux, où la politique royale est intéressée.

Le comté de Boulogne formait alors un riche domaine, entre les mains d'une famille comtale puissante par elle-même et par ses alliances, illustre parce qu'elle avait donné deux rois à Jérusalem, dont le premier se nommait Godefroi de Bouillon. Au milieu du douzième siècle, le comte de Boulogne Etienne de Blois étant devenu roi d'Angleterre, l'héritière du comté se trouva être sa fille unique Marie, abbesse du couvent de Ramsay. A ce moment, Mathieu, fils cadet du comte de Flandre Thierri d'Alsace, n'avait pour tout bien en perspective que son épée : il enleva l'abbesse de Ramsay, l'épousa, et conquit ainsi le comté de Boulogne. Il fut excommunié, répudia sa femme, mais garda le comté. Sa fille aînée, Ide, avait douze ans lorsqu'il mourut d'un trait d'arbalète. Elle fut investie par son oncle des biens de son père, et mariée, à dix-neuf ans, à Gérard III, comte de Gueldre et de Zutphen, qui l'emmena dans ses états héréditaires; il mourut la même année, et Ide se sauva en emportant de force les bijoux et objets précieux, fruits des libéralités de son époux.

Après trois années de veuvage, son oncle la remarie avec un autre baron allemand, Bertold IV, duc de Zæhringen ; ce noble seigneur avait mené une rude vie, guerroyant pour l'empereur contre le pape. Il avait soixante ans, sa femme vingt-deux : il succombe après trois années de ménage.

Et pour la deuxième fois, Ide revient veuve dans son comté de Boulogne. Au grand scandale du vieux chroniqueur Lambert d'Ardres, elle passe gaîment le temps de son veuvage, et se complaît à tous les plaisirs séculiers. Ils ne manquaient pas au château de son voisin le comte de Guines, Baudouin

le Magnifique, un grand bâtisseur, qui s'était entouré de poètes et d'artistes, qui possédait une fort belle bibliothèque, et aussi un fils, Arnoul d'Ardres, galant cavalier dont la comtesse Ide s'éprend. Et tous deux se donnent de ci, de là, des rendez-vous dont l'innocence reste à démontrer.

Le comte de Guines évoluait politiquement dans l'alliance flamande ou l'alliance anglaise ; le roi de France ne pouvait supporter de voir le comté de Boulogne, forteresse avancée contre l'Angleterre et la Flandre, tomber entre ses mains. Il lui fallait susciter un rival à Arnoul d'Ardres : il choisit Renaud de Dammartin. Renaud est marié : il répudie sa femme, ce qui lui vaut l'inimitié de la famille de Dreux, et se met en route pour Boulogne. La reine Isabelle de Hainaut, cousine de la comtesse Ide, appuie les démarches du nouveau prétendant. Ide se laisse charmer, et promet sa main si son tuteur, le comte de Flandre, le permet : ce dernier refuse, et Ide retourne à ses amours avec Arnoul d'Ardres.

Renaud de Dammartin comprend que l'instant est critique ; aidé de quelques serviteurs affidés, il enlève de force la comtesse Ide, et l'emmène d'une seule traite au château de Rista, en Lorraine. Elle parvient à expédier en secret un message à Arnoul d'Ardres, pour qu'il accoure la délivrer : Arnoul n'hésite pas, et vole à son secours.

Mais Renaud est « moult gentieulx homs », et tandis que son rival chevauche vers les pays de l'Est, il captive si bien le cœur de la sensible comtesse qu'elle lui dévoile le complot qu'elle-même a tramé contre lui. Il prend aussitôt ses mesures en conséquence, s'assure de l'aide des évêques de Verdun et de Metz, et le jour où Arnoul d'Ardres et sa suite entrent dans Verdun, ils sont jetés dans un cachot et chargés de chaînes.

C'est ainsi que Renaud de Dammartin devint comte de Boulogne.

Le 25 décembre 1191, Renaud et Ide rendent hommage de leur comté au roi de France. Renaud a vingt-cinq ans, sa femme trente-cinq, et le comté vaut environ 800.000 francs de revenu annuel de notre monnaie.

Peu d'années après, Renaud a hérité des biens de son père. Pour prix de sa bravoure au siège de Château-Gaillard et de ses services pendant les campagnes de Normandie, Philippe-Auguste l'a gratifié de trois nouveaux comtés : le voilà

donc seigneur de cinq comtés. Il dispose de gros revenus et de nombreux hommes d'armes. C'est un des grands feudataires de la couronne.

Il a la tête belle, les cheveux blonds et bouclés, la barbe soyeuse, les épaules larges, la taille mince. Il est séduisant, beau parleur, et de bon conseil. Le premier, il orne les cimiers des heaumes, et fixe sur le sien un panache en fanons de baleine. A sa cour, les dignités de connétable, de gonfalonnier, de maréchal, de bouteiller sont tenues à titre d'office comme à la cour du roi. Il est entouré des quatre châtelains, dont l'un est son beau-frère, et des douze barons du Boulonnais. Un sénéchal, un vidame, plusieurs vicomtes administrent ses domaines. Il a ses poids et mesures propres. Son monétaire frappe monnaie à son effigie, et le plus possible à la ressemblance de celle du roi, pour que ses deniers, à la faveur de la confusion, puissent sortir des limites du comté. Sa chancellerie est soigneusement tenue par Simon, prieur du Wast.

Il envoie le clerc Jehan à Saint-Denis traduire en langue vulgaire les chroniques de Turpin. Par souci de la vérité historique, il veut que la traduction soit en prose, pour que les nécessités de la rime n'induisent pas le traducteur à altérer la vérité du texte original. Michel de Harnes, qu'un coup de lance clouera à sa selle le jour de Bouvines, démarqua cette traduction. Malheureusement pour la vérité historique, les chroniques de Turpin étaient apocryphes, mais le louable souci du comte de Boulogne reste à son honneur.

Un autre de ses clercs, Simon de Boulogne, traduit Solin, et l'« Historia destructionis Trojae », de Gui Columna. Un troisième, dont le nom est perdu, compose le « Roman de Siperis de Vinaux», émaillé de pensées profondes et morales :

Pis vaut péché couvert, ce disent li lettré,
Que ce que chacun sçait qu'on n'a mie celé...

Tel cuide bien avoir de sa chair engendré
Des enfans en sa femme qui ne lui sont un dé...

On porte plus d'honor à un baron meublé,
Qu'on ne fait à preud'hom vivant en pauvreté...

Le cuer n'est mie es armes, mais est où Dieu mi l'a.

C'est encore un trouvère de sa cour, Silvestre, qui dédie à la comtesse Ide son poème « Li Pater-Noster » ; on y lit ce passage frappant :

Hai! Haut segnor, veés
Com petit vos emporterés
En terre de ces riches dras !
Ostés les queues et les las :
Gardés que noblesse devient!
Tote ricesce va et vient :
Mors est Karles, mors est Rollans,
Mors est Hertus, li roi puissans,
Mors est Cesar qui conquist Rome.
Mult sont li prince et li haut home :
Tuit sont alé en la longe oste
Et nos certes les suivrons tost :
Ja des biaus dras que ci avons,
Un seul o nos n'en porterons!

C'est le thème repris deux cent cinquante ans plus tard par François Villon.

Hugues, seigneur d'Oisi, chante la comtesse Ide dans son « Tournoi des dames », et Monniot d'Arras envoie une chanson à Renaud.

Tous les ans, le comte accomplit le devoir féodal : il mène au roi ses hommes d'armes, à Compiègne, où se tient le Champ-de-Mai. En cas de guerre, il marche à leur tête, poussant son cri : « A la bataille Notre-Dame ». et arborant ses couleurs : d'or au gonfanon de trois pièces. Si le veuvage de la comtesse Ide fut joyeux, Renaud ne se pique pas de fidélité ; il ne fait jamais campagne sans une suite de quatre ou cinq belles dames qui sont ses maîtresses, et dont l'une est la sœur du fameux aventurier picard Hugues de Boves. Et cela nous a valu le délicieux poème de la *Bele Erembors :*

Quand vient en mai. que l'on dit a lons jors,
Que Franc de France repairent de roi cort,
Reynaux repairt devant, el premier front :
Si s'en passa les lo meis Arenbor,
Ains n'en daigna le chief drecier a mont,
E Reynaus amis !

Erembors est à sa fenêtre, tenant sur ses genoux une étoffe de couleur. Elle interpelle Renaud :

Amis Reynaus, j'ai ja véu cel jor,
Se passissois selon mon pere tor,
Dolans fussiés se ne parlasse à vos.
Jel meffaites fille d'emperéor,
Autrui amastes, si obliastes nos,
E Reynaus amis !

Erembors jure qu'elle n'a jamais aimé que lui. Renaud s'arrête, et quand il la regarde, « si comence à plorer ».

Li cuens Reynaus est monté en la tor;
Si s'est assis sur un lit peint à flors;
De joste lui se sied bele Erembors;
Lors recommence lor premieres amors,
E Reynaus amis!

Dans le gouvernement de ses états, Renaud favorise le commerce parce que, ce faisant, il augmente ses revenus; mais il pille impitoyablement les abbayes qui n'en font pas, considérant que cette manière est la seule d'en tirer d'honnêtes redevances. Il va jusqu'à détrousser de ses ornements sacerdotaux, et même de sa chape, un évêque qui repassait d'Angleterre en France avec son congé, car il fallait un passeport de lui pour traverser ses domaines. L'excommunication lancée par le pape ne l'émeut pas.

Il manque mettre à mal son sénéchal, Eustache le Moine, dont il soupçonne la gestion d'être relativement scrupuleuse; ledit sénéchal finit par se sauver sur mer, et peu après on le trouve archipirate boulonnais, maître de la Manche, son quartier général à l'île de Serk; plus tard, il fournira une flotte au fils de Philippe-Auguste.

Renaud n'est pas un voisin commode; il n'aura de cesse qu'il n'ait entièrement anéanti la puissance de son ancien rival le comte de Guines. Grâce à la faveur du roi, il assure à son frère Simon le comté de Ponthieu en lui en faisant épouser l'héritière; il peut être désormais tranquille de ce côté; il sait l'amitié que lui porte son frère, qui lui sera fidèle dans le malheur, et jusque par delà la tombe.

Il est désormais un des hauts personnages de la Curia regis. Il assiste à tous les conseils importants; il signe au bas des principales chartes royales; il est l'un des trois chevaliers qui jouissent de l'honneur envié de diriger les services de la table royale, aux fêtes données pour l'entrée en chevalerie du fils aîné du roi, le prince Louis. Enfin c'est un traité d'égal à égal que celui où il s'engage à donner en mariage sa fille au fils de Philippe-Auguste et d'Agnès de Méranie, Philippe Hurepel, c'est-à-dire au poil hirsute. Ce fils tenait de son père, que l'on surnommait le « valet maupingné » dans son jeune âge, et qui, par contraste devient complètement chauve sur le tard.

§

Un jour, à la tenue du Champ-de-Mai de 1197, une discussion violente s'élève entre Renaud de Dammartin et son voisin Hugues, comte de Saint-Pol. Ce dernier « laisse le puing aller », et le poing va frapper Renaud en plein visage, si fort que le sang jaillit. Le comte de Boulogne « tire le coutel » ; le roi s'interpose en personne, cherche à calmer et à réconcilier les deux adversaires, et refuse toute satisfaction à Renaud, qui, furieux, quitte la cour. Le roi lui dépêche aussitôt son conseiller, frère Guérin, le futur évêque de Senlis ; malgré l'amitié que lui porte Renaud, Guérin ne peut le décider à revenir et n'obtient que cette réponse :

— Voulentiers le ferois, par ainsi que li rois feroit tant que le sanc qui dégouta de mon visaige à terre remonteroit arrière dont il vint : et autrement n'aroi ja pais à luy.

Au mois de juillet suivant, le comte de Boulogne, le comte de Flandre, le comte de Guines, le marquis de Namur signent en Normandie des traités d'alliance avec le roi d'Angleterre contre Philippe-Auguste. Le comte de Poitiers, futur empereur d'Allemagne sous le nom d'Oton IV et neveu du roi d'Angleterre, signe ces actes. Pour prix de son alliance, Renaud reçoit les vastes domaines concédés lors de la conquête de 1066 par le duc Guillaume au comte de Boulogne, Eustache, qui avait contribué puissamment à lui faire gagner la victoire de Hastings.

Jusqu'à la trêve de l'an 1200 entre Jean-Sans-Terre et Philippe-Auguste, c'est alors en Normandie et dans le nord de la France une guerre acharnée, faite de ravages et de coups de main. Lorsque la lutte reprend après une courte interruption, le comte de Boulogne assiste cette fois le roi de France pour conquérir la Normandie. Mais le charme de l'ancienne amitié est rompu depuis la scène du Champ-de-Mai. Renaud sait quel est le poids de son épée dans la balance diplomatique et militaire, en ce temps où chacun de ces grands feudataires, le comte de Flandre, le comte de Louvain, tous les possesseurs de vastes domaines, se comportent en souverains indépendants dans leurs états, cherchent à assurer cette indépendance et à augmenter leur pouvoir en profitant de la lutte entre les deux grandes puissances d'Outre-Manche et du centre

de la France. Ils se portent tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre, série de luttes et de traités sans cesse violés, où les uns se portent cautions pour les autres, concédant des otages, consignant des sommes d'argent, donnant en gage des communes qui s'obligent pour eux.

Et comme leur voisin le plus immédiat et le plus dangereux est le roi de France, c'est logiquement, fatalement, contre lui que tous se coaliseront un jour.

Dès 1206, Jean-Sans-Terre commence à les soudoyer. Il est curieux qu'il se serve du pirate Eustache le Moine pour entrer en conversation avec le comte de Boulogne. Philippe-Auguste a vent de l'intrigue qui se noue. Non seulement Renaud écoute favorablement les propositions anglaises, mais encore il entame des négociations avec l'empereur d'Allemagne, et fait de sa place de Mortain une forteresse formidable. Une querelle privée surgit entre les princes de Dreux et lui : Philippe-Auguste intervient, dévoile à Renaud qu'il connaît ses machinations, et le somme de livrer Mortain. Au refus qui lui est opposé, le roi s'empare de Pont-de-l'Arche et de Mortain, et envahit successivement les autres possessions de Renaud : Domfront, Lillebonne, le comté d'Aumale, le comté de Dammartin, et enfin le comté de Boulogne, dont il confie le gouvernement à son fils aîné, le prince Louis. Renaud n'a que le temps de mettre sa personne en sûreté dans les domaines du comte de Bar.

De là, il réclame la restitution intégrale et sans conditions de ses biens, s'excuse de comparaître devant l'assemblée des barons de France, et déclare que, si on lui refuse la possession de ses fiefs et de ses forteresses, il saura bien les reconquérir par la force (janvier 1212).

C'est la rupture définitive avec Philippe-Auguste. Pour assurer Jean-Sans-Terre de sa fidélité, le comte de Boulogne, en deux mois et demi de temps, détermine le comte de Bar à rendre hommage au roi d'Angleterre et Ferrand de Flandre à entamer des négociations, fait pencher de ce côté le comte de Louvain et le duc de Limbourg, entraîne dans l'alliance anglaise la plupart des nobles du Hainaut et de Flandre, et dresse avec l'empereur Oton un plan de campagne contre la France. Au mois d'avril, il passe la mer en compagnie de son frère Simon de Dammartin et d'Henri, comte pâlatin du Rhin et frère d'Oton : il est sûr désormais de recevoir un bon accueil.

Le 4 mai, Renaud se déclare l'homme lige de Jean-Sans-Terre, donne sa femme, ses neveux et les fils de ses principaux barons en otages, et reprend possession de tous ses domaines d'Angleterre. Le même jour, Jean répond aux personnages que Renaud a décidés en sa faveur, et pendant un an il verse l'or à pleines mains et négocie avec autant d'activité que de succès. Les grosses sommes vont aux plus gros seigneurs. Barons des Pays-Bas et d'Allemagne sont pris en solde, les gens de guerre embauchés par bandes. Bientôt l'immense trame est tissée, qui du Portugal et de l'Aragon, de la Provence et du Languedoc, de l'Allemagne et des marches de l'Est et du Nord, doit enserrer et étouffer la royauté capétienne et la France naissantes.

Philippe-Auguste riposte déjà : il se fait donner le royaume d'Angleterre par le pape, et réunit dix-sept cents voiles à Boulogne. Mais devant la soumission de Jean, le pape se déjuge, et l'orage va fondre sur le comte de Flandre. Renaud de Dammartin passe en hâte sur le continent avec Guillaume de Salisbury, surnommé Longue-Epée ; la flotte qui les apporte détruit à Dam celle de Philippe-Auguste, qui incendie lui-même ses derniers vaisseaux. Mais Renaud, Ferrand et Longue-Epée ont dû se sauver à Middelbourg, et le fameux heaume orné de fanons de baleine est resté aux mains des gens du roi.

Alors, en attendant la grande concentration des forces alliées pour le printemps de 1214, Renaud et Ferrand, fortement retranchés à Ypres, entament une guerre de massacres, de pillages et d'incendies, où parfois les incendiaires manquent flamber eux-mêmes tant la presse est grande dans les rues étroites, et tant l'ardeur au pillage emporte les gens de guerre. Il est difficile de dénombrer les villes et les bourgs de la région qui furent détruits. Lille fut saccagée et bouleversée de fond en comble.

§

Au cours de la diète tenue par les alliés à la Salle-le-Comte, à Valenciennes, en juillet 1214, Renaud de Dammartin put croire qu'il ne tarderait pas à savourer sa vengeance. On se partageait la France ; il obtenait, outre ses possessions antérieures, le Vermandois, Péronne, et le comté de Guines. Pouvait-on croire qu'il y eût présomption à ce dépècement anticipé ? Les alliés se comptaient : leurs forces atteignaient pres-

que le double de celles de leur adversaire. Et Philippe-Auguste leur semble d'autant moins assuré du succès qu'il envoie Guérin, devenu évêque de Senlis, négocier une trêve de quinze jours. Le roi ne s'illusionnait pas sur les suites de cette négociation ; en réalité, Guérin venait « par engien », et il « fait tant par deniers » qu'il détache des alliés le duc de Limbourg. Longuement, il s'entretient avec Renaud de Dammartin, qui le reconduit loin dans la direction de l'armée française, au point de susciter des soupçons sur son loyalisme parmi les Impériaux. Hugues de Boves le prend violemment à partie, le dimanche 27 juillet, au conseil où l'on discute le plan à suivre en présence du recul des troupes françaises. Renaud soutient que les Français ne sont pas en fuite ; il propose une manœuvre pour enlever leur arrière-garde au passage de la Marque, sans donner la bataille. Mais les alliés courent aux armes, ne craignant qu'une chose : la dérobade de l'ennemi. Oton commandera le centre, Ferrand l'aile gauche, Renaud l'aile droite. Il est entendu que chacun d'eux négligera toute contingence, pour piquer droit sur la bataille du roi de France, et tâcher de le tuer.

Oton pensait surprendre les Français en pleine déroute : il les trouve rangés en ordre de combat. Il fait appeler les comtes de Flandre et de Boulogne, et leur demande ce que cela signifie : Renaud lui rappelle l'avis qu'il a donné tout à l'heure, et que l'on n'a pas écouté. Il sonne de la trompe pour rallier les siens, et gagne sa place de bataille. Il a sous ses ordres Guillaume Longue-Epée, Bigot de Clifford et leurs 6000 Anglais, l'infanterie brabançonne, la meilleure de ce temps, plusieurs échelles de cavalerie saxonne et brunswickoise, un corps de mercenaires levés par Hugues de Boves. En face de lui, il voit ses ennemis personnels, puis les princes de Dreux, les comtes d'Auxerre et de Ponthieu avec leurs milices, quelques corps de la gendarmerie du ban, quelques grands tenanciers bretons, et une troupe de ribauds.

La bataille commence par la gauche des alliés. Après trois heures d'une lutte acharnée, les Flamands plient ; leur comte, épuisé par ses blessures, est désarçonné et fait prisonnier, sans avoir pu approcher Philippe-Auguste. Oton s'y efforce : il est vivement reconduit par Guillaume des Barres, un colosse; son cheval tué, l'empereur enfourche celui de Gui d'Avesnes, pique des deux, et ne s'arrête qu'à Saint-Saulve, près de

Valenciennes. En le voyant fuir, Philippe-Auguste, dont la bonne humeur fut imperturbable toute cette journée, s'écrie :

— C'est tout ce que nous verrons de sa figure pour aujourd'hui.

Seul, Renaud de Dammartin, suivi de six chevaliers bannerets et d'une troupe d'élite, est arrivé jusqu'au roi de France qu'il démonte d'un coup de lance, et sur lequel il s'acharne à coups d'épée. Pierre Tristan descend de cheval, s'interpose, est tué à la place du roi, tandis que Galon de Montigny agite désespérément l'étendard royal. Les chevaliers qui ont pourchassé les Allemands reviennent en hâte ; le roi est hissé sur un nouveau destrier, et Renaud rejeté sur ses troupes.

Il arrive à temps pour voir les 6.000 Anglais se débander.

Apercevant Salisbury, Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, s'est écrié :

— Ha ! Ha ! Veci venir Longespée : adonc je veuil me adrecier a li.

Il le charge, l'abat d'un coup de massue, et le fait prisonnier. Bigot de Clifford subit le même sort. Avec les Anglais, Hugues de Boves, qui garde le trésor du roi d'Angleterre, lâche pied.

C'est alors que Renaud dispose en cercle, sur trois rangs et les bras entrelacés suivant leur tactique habituelle, ses piquiers brabançons, dont l'arme a douze pieds de long. Il s'élance de cette forteresse vivante, charge l'ennemi, désarçonne les cavaliers, écrase la piétaille, et revient reprendre haleine à l'abri de son triple cercle de fer.

Le soleil baisse à l'horizon : Flamands, Hennuyers, Hollandais ont dételé les attelages de leurs chariots remplis d'armes, de viandes et de vins ; les Impériaux se retirent par bandes de cent à cinq cents hommes. Les Anglais sont loin. Seuls, les Brabançons de Renaud tiennent toujours : 3.000 cavaliers armés de la lance les rompent enfin, et il faut encore que le roi détache des forces très supérieures sous Thomas de Saint-Valery pour en écraser un corps de sept cents, qui ne reculait que lentement, et sans cesser de se défendre.

Renaud de Dammartin ne peut se résoudre à quitter le champ de bataille. Suivi de ses six fidèles chevaliers bannerets, il charge une dernière fois les Français. Sa monture est épuisée ; un chevalier démonté, Pierre de La Tournelle,

soulève l'armure du cheval, auquel il plonge son épée dans le ventre jusqu'à la garde. Un des hommes du comte de Boulogne s'en aperçoit, veut entraîner le cheval par la bride hors de la presse, mais il est lui-même désarçonné, la bête entraînant Renaud, dont la jambe droite est prise sous sa masse. Des gens d'armes le tirent de là, d'autres surviennent ; ils se disputent cette riche capture, car un comte promet une forte rançon. Pendant la discussion, un valet d'armée, Cornu, appartenant à Guérin de Senlis, cherche à donner du couteau dans le ventre du prisonnier. L'armure est si bonne qu'il n'y parvient pas. Alors il prend son temps, délace le heaume, et lorsque le visage est à découvert, il le balafre d'une large entaille. Il allait égorger Renaud, dont les cris attirent l'attention de Guérin de Senlis, qui arrive à temps pour le sauver des mains de son servant, et le recevoir à merci.

Renaud se relève et se met en marche, mais se laisse choir comme épuisé, en voyant accourir quelques chevaliers à son secours : ils se font prendre, et le prisonnier est roué de coups jusqu'à ce qu'il se relève à nouveau. Guérin lui donne un peu d'eau pour étancher le sang qui coule abondamment de sa blessure ; il le conduit au roi, monté sur un méchant roncin.

C'est le dernier épisode de la journée. Le soir tombe. Les trompettes sonnent le rassemblement. Philippe-Auguste a écrasé la coalition.

§

Cinq comtes, vingt-cinq barons de haute noblesse, plus de trois cents chevaliers sont prisonniers. Philippe-Auguste se fait amener les plus nobles, les harangue, et leur fait grâce de la vie.

Le surlendemain, à Bapaume, il apprend que Renaud de Dammartin a réussi à faire passer un message à Oton, pour l'engager à rallier à Gand les débris de ses forces, à y lever de nouvelles troupes, et à recommencer immédiatement la guerre en s'appuyant sur les communes flamandes. Outré de colère, le roi se précipite dans la pièce où est Renaud gardé, avec Ferrand, et là, il éclate en reproches : il lui rappelle la trahison de son père Aubri, auquel il lui permit cependant de succéder dans des biens qu'il eût pu confisquer ; le mariage avec Ide, et le don du comté de Boulogne ; le pardon après l'alliance avec le roi d'Angleterre et le don de nouveaux fiefs, le constituant seigneur de cinq comtés ; et Renaud, en réponse

à ces bienfaits, a soulevé Anglais, Flamands et Allemands contre son suzerain ; le roi vient de laisser la vie à son ancien compagnon d'enfance qui a voulu lui prendre la sienne, et encore une fois il appelle à la guerre les ennemis de la France ! Philippe-Auguste a engagé sa parole : il lui permettra de vivre, mais lui promet une prison si dure qu'elle lui fera regretter la mort.

Dans la Tour-Neuve du château de Péronne, le comte de Boulogne est rivé à un billot si lourd que deux hommes ne parviennent pas à le soulever, et un homme sûr avec neuf chevaliers répondent de sa garde.

La reine Ingeburge n'a inscrit que trois notes sur son Psautier : une à la mort de ses parents, une à la mort de sa plus chère amie Eléonore de Vermandois ; voici la troisième : « Sexto Kalendas Augusti, anno domini M° CC° quarto decimo, veinqui Phelippe, li rois de France, en bataille, le roi Othon et le conte de Flandres et le conte de Boloigne et plusors autres barons. »

Les trouvères, cette fois, composèrent sur Renaud des poèmes satiriques, le « Plait de Renart de Dammartin contre Vairon son roncin », et le fameux « Roman d'Eustache le Moine ».

La comtesse Ide passa d'Angleterre en Flandre, supplia la comtesse Jeanne d'intervenir en faveur de Renaud : cette fois, Philippe-Auguste demeura inflexible ; il refusa de comprendre le prisonnier dans le traité de paix. Ide mourut à la fin d'avril 1216, à Sonnebeoke, près d'Ypres, et fut ensevelie à Boulogne. Cette même année, sa fille Mahaud, demeurée à la cour de France, épousa le Hurepel, qui fut investi de tous les biens de Renaud de Dammartin. Ceux d'Angleterre furent conservés au prisonnier jusqu'à sa mort.

On l'avait transféré de la tour de Péronne au château du Goulet, une forteresse assise sur une île de la Seine, l'Isle-aux-Bœufs, près des Andelis.

Philippe-Auguste mourut, puis Louis VIII. Les grands féodaux relevèrent la tête en voyant sur le trône un enfant, défendu par une femme. Ils réclamèrent l'élargissement des comtes de Flandre et de Boulogne. Mais Blanche de Castille était femme de cœur et de tête ; le Hurepel soutint ses droits ; les grands féodaux baissèrent le front.

En janvier 1227, Ferrand recouvra la liberté. Dans le traité, il ne fut pas question de l'ancien comte de Boulogne.

Sa femme était morte; Jean-Sans-Terre également ; Oton végétait, oublié, principicule sans ombre de pouvoir ; le comte de Louvain avait définitivement fait sa paix avec le roi de France, dont Ferrand de Flandre devenait le fidèle allié.

Vieux maintenant de plus de soixante ans, affaibli par treize années de captivité, le comte Renaud se vit irrémissiblement condamné à mourir dans sa prison : il avança sans doute l'heure fatale, qui concorda avec le jour anniversaire de la mort de sa femme.

On l'ensevelit dans l'église du prieuré de Saint-Leu d'Esserent, que ses ancêtres avaient fondé. Philippe Hurepel et Mahaud donnèrent au prieuré, pour le salut de son âme, une rente annuelle de dix livres parisis, en 1228 ; lorsque Simon de Dammartin fut autorisé à rentrer en France, en 1231, et mis en possession du comté de Ponthieu, il concéda à l'église une autre rente annuelle de dix mille harengs à percevoir sur sa vicomté de Rue, pieux témoignage de son amitié fraternelle et de sa fidélité au souvenir.

Allez visiter cette vieille et belle église de Saint-Leu d'Esserent. L'art gothique y balbutie encore ; aux voûtes, les boudins des arcs sont énormes, et derrière le chœur les croisées d'ogive paraissent irrégulières et maladroites. Sous une arcade séparant le chœur du déambulatoire, à gauche de l'autel, entre deux piliers, vous verrez une pierre tombale sur laquelle est étendue une statue, malheureusement fort mutilée. Elle figure un chevalier couché, vêtu de son harnais de bataille, les pieds posés sur ses deux chiens fidèles.

C'est là que dort son dernier sommeil le comte Renaud, le grand vaincu de Bouvines.

§

Certains historiens se livrent volontiers à un jeu téméraire, entièrement vain, et le plus souvent ridicule : ils s'évertuent à donner de bons ou de mauvais points aux personnages historiques.

Dans son livre posthume sur « la Société française au temps de Philippe-Auguste », Achille Luchaire a donné un mauvais point à Renaud de Dammartin. Il a chaussé, pour examiner la conduite de ce grand feudataire, les lunettes d'un petit bourgeois de la fin du dix-neuvième siècle, et le résultat de ses observations ne manque pas de comique.

Il faut prendre le comte Renaud tel qu'il nous apparaît, comme un type représentatif de sa caste et de son temps. Il n'est pas un coupeur de routes pour avoir pillé quelques abbayes, auxquelles il faisait peut-être simplement rendre gorge, puisqu'il en ménageait d'autres. Il n'a pas renié sa patrie, pour cette bonne raison qu'il n'en avait pas. Il a rompu le lien féodal : mais ses barons l'avaient suivi, et de cela, comme du reste, un homme eut les meilleures raisons du monde de lui adresser des reproches, qui n'y manqua pas, les circonstances s'y prêtant. Celui-là fut le roi de France. Il est prudent de s'en tenir au jugement de Philippe-Auguste, en tenant compte des torts que le roi pouvait avoir envers son feudataire : les chroniqueurs ne nous ont pas transmis la réplique de Renaud, et on ne peut oublier la mortelle injure, la scène du Champ-de-Mai, à Compiègne.

Il est sage de considérer l'état social résultant à cette époque de la division du pays en une série de petites souverainetés de fait, que leurs chefs, logiquement, cherchaient à agrandir par des alliances, par des procès, par la diplomatie, et le plus souvent par la force des armes.

Ces mêmes procédés servirent aux Capétiens pour constituer leur royaume de France, et à Charles-Quint pour devenir empereur de la moitié du monde : qui songe à les leur reprocher ?

Il est sage encore de considérer qu'il y a sept cents ans, comme aujourd'hui et comme toujours, on remarque chez les grands de la terre une tendance supérieure à se placer au-dessus des lois. Ce sont eux, d'ailleurs, qui les fabriquent. Pourquoi le comte Renaud ferait-il exception à la règle ?

Il fut intelligent et brave, énergique et avisé. Il aima les poètes; même il se préoccupa de la vérité historique. Il a vécu sa vie parmi les aventures de guerre et d'amour. Il nous explique sa caste et son temps. Il les incarne si totalement que sa défaite fut celle de tous les grands feudataires et donna l'essor à des temps nouveaux : Philippe-Auguste est le premier capétien qui n'assura pas la couronne à son fils de son vivant, et Louis VIII se sentit si sûr de succéder à son père sans rencontrer d'obstacles qu'il prit son temps, et laissa passer quinze jours avant de se faire couronner. La monarchie avait triomphé de l'aristocratie féodale.

HENRI MALO.

PIERRE LOTI

LE RÈGNE DE L'ESPRIT MALIN

(*Suite* [1])

CHAPITRE CINQUIÈME

I

A plusieurs jours de là, Adèle un matin appela sa fille (c'était, on s'en souvient, la femme de ce Lude, qui s'était sauvé) :

— Marie, dis-moi, est-ce que tu m'aimes ?

— Oh ! oui, maman, je t'aime bien.

— Tant que tu peux ?

— Tant que je peux.

— Alors écoute...

Mais elle se tut. On ne peut pas toujours dire ce qu'on veut, ni si vite qu'on le voudrait. Elle regardait devant elle. Quoiqu'elle n'eût pas trente-cinq ans, on aurait dit une vieille femme. Ses joues s'étaient creusées, son nez s'était pincé, il y avait un pli sous son menton comme si une ficelle lui était entrée dans la peau, et ses cheveux déjà, qui avaient été d'un beau noir, devenaient gris en arrière des tempes. C'est que le chagrin s'est logé chez nous. Elle ne dormait plus, elle ne mangeait plus. Et ce qu'elle avait maintenant à dire était bien difficile à dire, surtout à une petite fille qui n'a pas encore sa raison et qui ne vous comprendrait pas si on voulait lui expliquer les choses. De sorte qu'ayant réfléchi elle se décida d'aller droit où elle devait.

— Eh bien, Marie, puisque tu m'aimes, est-ce que tu viendrais avec moi ?

— Oui, maman, dit la petite.

— Mais je ne t'ai pas encore dit où on irait ; peut-être que tu n'y seras pas aussi bien qu'ici, et puis tu ne pourras plus aller à l'école, tu n'auras plus tes amies...

— Ça ne fait rien, maman, où que tu ailles j'irai, parce que tu es bien plus mon amie que toutes mes autres amies...

Et elle regarda sa mère, et elle avait des très beaux yeux. C'était une petite personne soignée. A cause de ses cheveux

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 407 et 408.

très tirés en arrière, son front était lisse et tendu. Elle était seulement un peu pâle de teint.

Et sa mère la prit contre elle, l'ayant assise sur ses genoux. Douce consolation, quand même! On n'entendait plus rien qu'un craquement parfois comme si quelqu'un marchait sur le toit. C'était la neige qui commençait à fondre.

— Ecoute, ma petite Marie, puisque tu veux bien, sais-tu ce qu'on va faire ? Je ne peux plus rester ici... (elle s'arrêta un instant), non, j'aime mieux ne pas rester, et aussi à cause de toi ; alors j'ai pensé à notre petite maison d'en haut la montagne. Il n'y a qu'une chambre, mais c'est assez pour nous, et on y sera très seules, c'est vrai, mais quand je suis avec toi, je ne me sens jamais seule...

— Et moi non plus, maman, dit la petite Marie, quand je suis avec toi.

Alors Adèle l'embrassa longuement ; il semble qu'on ne va plus pouvoir ôter ses lèvres. Toujours ce bruit qui se faisait entendre sur le toit et un paquet de neige en tombait par moment.

Tout à coup la petite Marie demanda :

— Et papa, est-ce qu'il viendra avec nous?

— Oh ! oui, dit Adèle, il viendra.

— Et quand est-ce qu'il viendra ?

— Pas encore, dit Adèle, parce qu'il est parti pour un grand voyage, mais bien sûr qu'il viendra quand même...

Et elle se détourna, prise d'une grande envie de pleurer.

Il faut pourtant se contenir, il faut même paraître gaie : là est le plus difficile et le plus dur. Mais elle tâchait de tout cacher à l'enfant, se disant : « C'est déjà bien assez que je souffre, sans qu'il y en ait une de plus à souffrir. » Il était arrivé ceci qu'après le départ de son mari la punition était tout entière retombée sur elle et c'était sur elle qu'on s'était vengé. On lui disait : « Et ton mari le voleur, tu n'as pas de ses nouvelles ? Il a bien raison de ne pas revenir. » Beaucoup de personnes ne la saluaient plus. Et d'autres, au contraire, prenaient en lui parlant un faux air de pitié, avec des mots mielleux, des façons de pencher la tête qui lui faisaient plus mal encore. Elle avait bientôt vu qu'elle ne pourrait plus y tenir.

Mais il n'y a point de vraie solitude pour le cœur, quand il s'est donné. Un trou se fait, l'amour le comble. Il répare à

mesure les ruines, et remplit les vides à mesure; un grand courage lui venait, parce qu'elle avait tout accepté.

Elle embrassa de nouveau sa fille. La petite Marie ne demandait plus rien. Est-ce que vraiment elle ne s'était pas doutée de quelque chose ? On lui avait dit que son père était parti pour un grand voyage, maintenant elles allaient partir, elles aussi, pourtant elle restait confiante; c'est peut-être simplement que là aussi l'amour opère et le vrai miracle est l'amour.

Elles se turent, elles étaient bien. C'est étonnant le peu de bruit qu'il y a dans le village; il semble vide, le village. Mais Adèle maintenant y vivait en étrangère : à peine savait-elle ce qui s'était passé.

Elles eurent vite fait de tout préparer pour le départ; le lendemain au petit jour le mulet attendait déjà devant la porte.

Dans un sac de toile grise étaient leurs provisions, dans un autre sac leurs habits; elles les fixèrent au moyen de cordes; en haut du bât, les pieds en l'air, elles attachèrent la marmite, puis elles fermèrent la porte à clef.

Il faut bien regarder encore un peu notre maison : Dieu sait quand on y rentrera. Adèle avait les larmes aux yeux.

— Ne pleure pas, maman, dit Marie.

Adèle sortit son mouchoir, puis prit le mulet par le mors, et elles se mirent en route.

Elles avaient à traverser toute une bonne moitié du village; elles ne rencontrèrent personne. C'était l'heure pourtant où les gens sortent de chez eux, étant pressés de sentir l'air; personne dehors, ce matin-là. Elles allèrent. Elles furent vite dans les champs. Le chemin se mit à monter. Devant elles, se dressaient des bois, et le mulet allait sagement sous son bât, entre les haies lourdes de neige, d'où on voyait de temps en temps un drôle de gros oiseau, à tête rouge, s'envoler.

2

L'Homme avait été se loger à l'auberge, que Simon, sa femme et toute la famille avaient quittée en grande hâte rien qu'en le voyant s'approcher.

Il eut ainsi à sa disposition quatre chambres, outre la salle à boire, une grande cuisine et la cave, qui était pleine, vu que les achats annuels ne se font qu'après la vendange.

On comprenait assez Criblet. Le boire, maintenant, ne lui coûtait pas cher, le coucher guère plus, le manger pas davantage. Il y avait deux ou trois caisses de macaronis, un sac de riz, un tonneau de harengs : des saucisses et des jambons en quantité pendaient dans la cheminée ; ces sortes de choses d'ailleurs ne l'intéressaient qu'assez peu : où il avait été tout d'abord, c'était à la cave, et avait tapoté l'un après l'autre les tonneaux : alors il avait paru rassuré.

Ils menaient joyeuse vie, ils n'étaient encore que les trois. L'Homme, l'hôte et lui, ça allait très bien. L'Homme paraissait tout content, l'hôte ne disait pas grand'chose, lui était libre comme l'air. Il descendait avec son litre vide, il remontait avec son litre plein ; il allait s'installer près de la fenêtre, à une des tables : dix à douze verres ne nous font pas peur. Mais, de même que dans ces machines à musique, où on n'a qu'à mettre deux sous, le dernier surcroît d'un verre vidé provoquait chez lui un déclenchement, et une chanson commençait qui avait bien vingt-cinq couplets, qu'il chantait en branlant la tête. Des heures il restait sans bouger (sauf le mouvement de sa tête, et celui de lever son verre, qui est un mouvement plaisant ; oui, c'était une bonne vie). L'arrivée de Clinche gâta un peu les choses.

Car Clinche fut le premier qui arriva d'entre les gens du village, étant venu heurter un soir, et on l'avait fait entrer.

Il dit :

— Ma femme me rendait la vie intenable. J'ai bien essayé de la corriger, je m'y suis pris de toutes les façons, rien n'y a fait, elle est barrée. Alors je lui ai dit que je foutais le camp.

Et, humant l'air avec satisfaction :

— Il fait meilleur chez vous tout de même. Si ces messieurs le permettaient...

L'Homme dit simplement :

— Vous voyez, il y a de la place.

Et Clinche s'était installé, qui fut ainsi le quatrième, et il ne s'en repentit pas.

C'est qu'on sentait assez que l'Homme ferait désormais tout ce qu'il voudrait. L'apparence des rues frappait par leur complet abandon. Personne. On ne sortait plus de chez soi qu'on ne se fût premièrement assuré que le personnage n'était

pas en vue : l'apercevait-on par hasard, on rentrait vite dans son trou. Heureusement qu'il ne quittait guère l'auberge. Alors on avait tout de même le temps de se glisser jusqu'à l'écurie ou de pousser jusqu'à la fontaine, mais rien de plus ; et on revenait en courant, et les portes toute la journée restaient fermées à clef, parce qu'on se disait : « Il pourrait vouloir s'installer chez nous, comme il a fait chez Simon. » Une étonnante existence commençait dont on n'a jamais vu d'exemple : une existence d'en dessous, une moitié d'existence. Et personne n'y comprenait rien, sauf qu'une peur pesait sur vous et comme une paralysie. Même les fumées sur les toits avaient l'air moins légères que d'habitude, traînant sur les pentes aux grosses ardoises, comme si elles n'eussent plus osé s'envoler. Un ralentissement venait en toute chose, et déjà s'annonçaient d'affreuses maladies, dont une s'abattit d'abord sur le bétail.

Il vint aux vaches un ramollissement de la tétine, et les pis, quand on tirait dessus, vous restaient entre les doigts.

Comme elles continuaient à avoir du lait et qu'il n'était plus possible de les traire, elles souffraient terriblement, et ne cessaient plus de meugler, s'appelant d'étable à étable.

Mais ce qui surprenait le plus, c'est que tous n'étaient pas également frappés : il y avait comme une justice à rebours : mieux on s'était toujours conduit, plus il semblait qu'on fût puni. Et là où, au contraire, régnaient les mauvaises passions : l'envie, l'avarice, la paresse, l'ivrognerie, ces maisons étaient épargnées : souvenez-vous quand l'Ange dans la Bible vient, et certaines portes sont frottées de sang et pas d'autres. Il y avait des étables où toutes les bêtes avaient crevé, d'autres où pas une n'était atteinte.

La vieille Marguerite avait maintenant perdu ses deux chèvres : elle n'avait plus rien à manger. Elle avait essayé d'aller trouver son fils : une nouvelle fois, il l'avait repoussée ; de nouveau il lui avait dit : « Allez-vous-en, je ne vous connais plus. » Et pareillement les gens du village, quand elle s'était adressée à eux, l'avaient repoussée, parce qu'ils disaient : « Pourquoi n'êtes-vous pas venue d'abord vers nous ? »

Elle revint s'asseoir devant son feu qui s'éteignait et vit qu'il n'y avait point de remède. Elle alla prendre un vieux châle dans l'armoire, s'en enveloppa la tête et sortit. Il neigeait.

Elle prit du côté du couchant, où il y a une carrière, et vient ensuite un bois de pins. Tout chemin battu cessait là. Elle ne sut plus bien que faire. On vit qu'elle balançait entre continuer et revenir sur ses pas ; et elle s'était arrêtée, toute petite et toute mince, sous les gros flocons qui tombaient. Enfin elle se décida. Est-ce qu'il ne faut pas tout tenter, puisque j'ai mon fils et que peut-être une chance me reste ? puis le cœur vous faiblit quand même, lorsque ce grand vide se présente à vous. Encore essayer, on se dit : et ensuite on verra ce qu'il vous reste à faire. Elle s'en retourna donc au village, le soir commençait à tomber. Elle écouta, on chantait dans l'auberge. Elle leva les yeux et regarda vers les fenêtres, elle vit que les contrevents étaient fermés. Elle s'approcha de la porte et la secoua des deux mains : la clef était tournée dans la serrure. Elle se dit : « Je vais quand même l'appeler. » Elle appela, on ne répondit point. Elle appela une seconde fois, on ne répondait toujours pas. Alors elle secoua la tête, on n'avait plus besoin d'elle, sans doute. Elle secoua la tête, puis descendit dans le village. Mais les gens étaient tous rentrés. Quelques-uns, qui passaient encore, elle voulut aller à eux ; ils se hâtèrent davantage. Là non plus personne n'avait besoin d'elle. On entendit le grincement des derniers verroux qu'on tirait. Elle pensa à son foyer sans feu et à sa corbeille à pain vide : cette fois elle n'hésitait plus. Elle reprit le chemin. Et repassa sous la carrière. Et il y eut le bois de pins. Mais résolument maintenant elle s'avançait dans la neige ; il semblait que ses forces lui eussent été rendues. Elle pensait : « J'irai aussi longtemps que je pourrai ; quand je ne pourrai plus, c'est que ce sera là. » Il faisait tout à fait nuit, elle se cognait au tronc des arbres. Elle glissait aussi et faillit tomber bien des fois ; mais qu'importe que je tombe ou non, que j'aille droit ou non, que j'aille vite ou lentement ? le lieu où je me rends tous les chemins y mènent, tous les chemins sont bons. Une espèce de grande indifférence peu à peu descendait sur elle ; une seule chose la préoccupait encore : « Pourquoi m'a-t-il guérie, se disait-elle, puisqu'il devait en être ainsi ? » Et elle se répétait : « Mon Dieu, pourquoi m'a-t-il guérie ? » Et, longtemps encore, elle alla.

Mais la pente devenait de plus en plus escarpée, la neige de plus en plus épaisse, la nuit de plus en plus obscure, le froid

de plus en plus grand ; ses jambes commencèrent à ne plus bien lui obéir, sa tête était tout engourdie ; il lui sembla être sortie du bois, mais elle ne savait pas bien ; elle fit un premier faux pas, un second : il y eut à ce moment comme un talus sur sa droite, elle dit : « Autant là qu'ailleurs. »

Elle n'eut qu'à se laisser aller de côté contre le talus, où elle se sentit entrer dans quelque chose de très mou ; elle se blottit dans cette épaisseur.

Comme les tout petits enfants dans le berceau, elle releva ses genoux, ramena ses pieds et ses mains, enfonça sa tête entre ses épaules, et ne bougea plus.

Il neigeait de plus en plus fort.

3

Il était venu des maladies aussi chez les hommes : c'étaient des maladies de la peau. Ils commençaient à se gratter ; et ne s'arrêtaient plus qu'ils ne se fussent mis le corps et le visage en sang. Puis on voyait se former des ulcères noirs, qui envahissaient peu à peu le front, les joues, la bouche, le menton ; et les visages ainsi semblaient couverts d'un masque, comme si on eût été en temps de carnaval.

Cette maladie-là s'attaquait surtout aux grandes personnes : ce qui arrivait aux enfants, c'est que leurs membres se nouaient. Même ceux qui avaient été les mieux portants jusqu'alors, les mieux nourris (particulièrement ceux-là), étaient pris de convulsions, et en sortaient tout tordus, le dos rond, les jambes en demi-cercle, la paume des mains tournée en dehors.

Ils ne cessaient plus de crier, et leurs cris se mêlaient aux meuglements qui sortaient des étables, aux gémissements des hommes, à des bêlements, à des grognements, tandis que les gens se fuyaient l'un l'autre, pris du même dégoût dont ils étaient l'objet, ou bien ils avaient peur de la contagion.

Ils comprirent que la vie devenait impossible. Ils avaient été chercher du secours dans les villages voisins, mais le bruit qu'il y avait des mauvaises maladies chez eux s'était répandu dans tout le pays ; personne ne voulut venir ; personne ne voulut même les recevoir.

Il ne leur restait plus qu'un secours, comme ils virent : et c'était le secours d'en haut. Ils eurent une réunion pour discuter de la chose. Ils n'osaient pas se regarder. Plusieurs

avaient la tête enveloppée dans des linges, et, parce que le mal commençait d'envahir leurs mains, ils les tenaient cachées dans les manches de leurs habits. On décida de retourner chez le curé.

Ils nommèrent une espèce de délégation dont faisaient partie le grand Communier, le président et le plus âgé des habitants de la commune, un petit vieux nommé Jean-Pierre, qui était connu pour sa piété.

Ils firent un contour de façon à ne pas passer devant l'auberge. Ils trouvèrent le curé dans sa chambre, où il s'enfermait, lui aussi. Il y avait plus de désordre que jamais dans cette chambre un air plus malsain que jamais, et ils furent très mal accueillis. Car, se levant de dedans le fauteuil délabré où il se tenait, à peine les eut-il vus entrer, qu'il se mit à hausser la voix :

— Ah! c'est vous, cria-t-il, je m'attendais à vous voir venir!

Il rit très fort.

— Mais vous venez trop tard, je vous l'avais bien dit. Et il faut maintenant laisser la punition se faire, parce qu'on ne va pas contre la punition.

Le grand Communier dit alors :

— C'est que nous voilà, monsieur le curé, dans une telle situation qu'on ne va pas pouvoir durer de la sorte plus longtemps... Cet homme ne nous lâche plus.

— Quel homme ?... Ah ! c'est vrai que vous y croyez ! (Le curé haussa les épaules.) Eh bien, s'il ne s'agit que de lui, laissez-moi faire. La cure n'est pas si loin de l'auberge, et j'ai la chance d'avoir un bon fusil...

Mais ils regardaient à terre, sans rien dire ; enfin le grand Communier sourdement :

— S'il pouvait mourir, monsieur le curé, il y a longtemps déjà qu'il serait mort... Mais il ne peut pas mourir...

Il soupira. Et on entendit alors le vieux Jean-Pierre qui disait (et il avait une toute petite claire voix d'enfant, seulement un peu tremblotée):

— Non, c'est vrai, il ne peut pas mourir, parce qu'il n'est pas de notre espèce. Mais nous n'avons pas perdu confiance, attendu qu'il nous reste encore Quelqu'un... Alors, monsieur le curé, on voudrait vous demander que nous allions Le prier tous ensemble : il nous entendra mieux si c'est ensemble qu'on

Le prie ; même si la punition est juste, elle ne peut pas durer toujours.

Le curé fut embarrassé ; comment se refuser à une proposition de ce genre ? Il finit par s'y rallier, et rendez-vous fut pris pour le dimanche suivant.

Il tarda terriblement à venir, ce dimanche, tellement on eut encore à souffrir. Il semble que la longueur des journées soit triplée, quand chaque minute qui vient vous apporte un nouveau tourment. Ils regardaient passer les heures, ils auraient voulu les hâter, comme on fait d'un troupeau, quand les bêtes s'attardent, et une tendant le cou va boire dans une seille, l'autre arrache une touffe d'herbe, et l'autre sans raison s'arrête, alors on lui donne un coup de bâton. Hélas ! le temps est une chose à quoi les coups ne peuvent rien, on n'a qu'à le subir, il faut de la patience. Et c'est à quoi tous s'appliquaient, avec pourtant tout au fond d'eux un peu d'espoir, se disant que bientôt peut-être leurs souffrances prendraient fin.

Cette idée d'une procession leur redonnait en effet confiance, et tous y vinrent, de ceux qui purent, en sorte que l'église se trouva pleine aux trois quarts. Isolément ou par petits groupes, ils se glissaient le long des ruelles pleines encore de nuit : et, tendant les mains devant eux, creusaient dans l'épaisseur comme dans un talus de suie. Mais par-dessus les toits, de place en place, le haut clocher s'apercevait, élevant sa croix dans le ciel : une ombre de croix sur ce ciel opaque, assez nette pourtant à l'œil pour qu'il fût possible de se diriger. Par ci par là le souffle rauque d'une bête s'entendait derrière une porte, ou bien venaient des cris d'enfant malade, ou bien le râle d'un mourant : nulle part et en aucune heure du jour ou de la nuit, il ne nous est donné d'oublier ce qui nous arrive, et les circonstances où nous sommes, à moins de se couler de la cire dans les oreilles et de se crever les yeux. Ils s'acheminaient donc avec le plus de hâte qu'ils pouvaient et furent ainsi bientôt réunis dans l'église, tandis qu'un peu de gris commençait à bouger derrière les hautes fenêtres à petits carreaux blancs et croisillons de plomb. Il y eut d'abord une messe. Il y eut l'orgue, les chants, il y eut la sonnette aussi. Les hauts murs étaient autour d'eux comme une protection visible, à quoi s'en ajoutait une autre, plus efficace encore,

bien qu'elle ne fût pas pour les yeux. Mais le cœur en est fortifié, qui retrouve de l'assurance, et quand les dernières paroles eurent été prononcées, le dernier répons envoyé, quand le moment de sortir fut venu et qu'on commença de sortir, ils se sentaient tout à fait résolus, à cause qu'ils étaient ensemble.

Il avait été décidé qu'on sonnerait toutes les cloches. Etienne, fils d'Etienne, fils d'un troisième Etienne, était posté dans le clocher. Il n'était pas seul, ce jour-là. Car, outre le carillon dont il se chargeait d'ordinaire, il devait y avoir la grosse Marie-Madeleine, qui avait besoin de trois hommes, étant de taille, comme on voit, et une sorte de personne pas commode à contenter. Il vint premièrement une petite voix claire, une vive note d'argent, qui se trouva piquée en haut du ciel et y bougeait, comme l'alouette quand elle est montée ; on vit sortir la croix que portait un homme en surplis. C'est les hommes de « l'Habit blanc », ainsi qu'on les appelle; puis il y aura les femmes et les filles de l'Habit blanc. La croix se montra un peu inclinée, vu le peu de hauteur du porche, mais elle se redressait déjà. Et, à ce moment, la petite note tremblotant au ciel parut éclater comme une capsule, quand la graine est mûre dedans : mille autres petites notes en jaillirent; elles ruisselaient tout autour de vous, poudroyaient aux replis de l'air, furent apportées, emportées ; et outre le mouvement de haut en bas qu'elles avaient, elles cédaient à un mouvement de côté. La croix tourna l'angle du cimetière. Derrière, venaient les femmes de l'Habit blanc qu'on a vues. Derrière les femmes de l'Habit blanc, quatre jeunes filles en blanc, elles aussi, portaient une belle Vierge de cire en robe de soie ; et derrière encore, commençaient maintenant d'apparaître les hommes. Alors Marie-Madeleine sortit à son tour du clocher. Et toutes les autres petites notes semblèrent fuir, s'éparpiller, comme des oisillons surpris, tandis qu'au-dessus d'elles se mettait à planer, avec de temps en temps, seulement, un coup d'aile, l'autre gros oiseau, l'oiseau des hauteurs.

Ils s'étaient engagés sur la pente du calvaire. C'est, parmi des prés d'herbe pauvre, des petits étages rocheux. Le chemin va de l'un à l'autre, et les contourne. C'est gris et vert, dans la belle saison, sur le vide du ciel derrière ; ce jour-là c'était blanc et noir. Le noir venait d'un petit bois de sapins, qui faisait tout le tour du cône, un peu au-dessous du som-

met, puis venait le sommet lui-même, et là rien que la croix dressée, qui était le lieu qu'il fallait gagner. Il venait Marie-Madeleine; il venait la fine poussière des petites notes du carillon. Et, ce qui à présent venait aussi, c'était le chant, timide encore, mais qui croissait en assurance, de ceux qui montaient à la croix. Demandes, appels, supplications : ne sommes-nous pas trois cents ensemble? il faudra bien qu'on soit écouté. C'est ce qu'ils se disaient et montèrent encore. Le dais à présent se voyait, sous lequel marchait le curé, et le reste des Habits blancs (c'étaient les hommes) ; puis venaient des femmes qui tenaient le livre et lisaient dedans, d'autres qui donnaient la main à des enfants, des très vieux aussi, des très vieilles, puis des infirmes, des malades, et ceux qui pouvaient à peine marcher, et ceux qui avaient la tête bandée, et ceux qui se cachaient les mains. Tous ceux qui avaient pu venir étaient venus ; il n'y a plus à avoir honte devant Dieu, même de nos plaies. Cela se déroulait sur un très grand espace, de contour en contour, de lacet en lacet ; cela montait de plus en plus, le chant s'éloignait peu à peu ; seule retentissait avec le même éclat Marie-Madeleine l'annonciatrice, pendant que, messagères et d'un vol plus rapide, couraient, la précédant, ou tournaient autour d'elle les voix de ses petites sœurs.

On monte cependant, on monte, on monte encore. Par ci par là la neige était glissante et la croix qui allait en tête semblait hésiter un instant. Mais d'un mouvement brusque elle se dégageait, reprenant sa marche en avant. Et tout le reste la suivait, comme entraîné. La force n'est point derrière nous, mais devant ; on a à lever les yeux, non à les tourner en arrière. C'est en avant et c'est plus haut que soi ; ainsi un pas après l'autre est franchi, un étage après un étage. Et voilà qu'à présent un grand soleil était venu.

Le ciel, resté longtemps couvert, se fendit tout à coup dans toute sa longueur, ainsi qu'une étoffe trop mûre ; et on vit paraître un bleu presque noir, tellement il était profond.

Il y eut au ciel comme un fleuve, dans quoi peu à peu s'effondraient les rives, et il augmentait de largeur.

Il gagna sur la droite, il gagna sur la gauche, il s'étendait déjà de l'une à l'autre chaîne, les dernières vapeurs glissaient, s'effilochant, et il ne resta plus dans l'incroyable azur qu'une

boule de feu tournant sur elle-même et basse encore à l'horizon.

En même temps on s'élevait. Les espaces croissaient en nombre. D'un côté apparurent la rivière et les pentes montant vers les grands rochers gris ; de l'autre, la large vallée : et l'illumination de tout tendait vers eux. Tout flambait sous de l'or, du cuivre, de l'argent : partout où était un relief couraient dessus comme des flammes ; même du sein des grandes ombres qui étaient dans les dépressions, une lumière semblait sourdre ; et ces mille rayons, comme fondus ensemble, montaient dans un balancement. On dut d'abord fermer les yeux. Mais on avait beau les fermer, on voyait la lueur à travers ses paupières ; réponse déjà, pensaient-ils, parce que nous sommes trois cents.

Alors ils n'eurent plus qu'à se laisser porter et allèrent dans l'allégresse. Le dernier contour du chemin fut rapidement franchi, le petit bois pris en travers, et la croix qu'ils portaient vint se ranger sous la croix déjà en place, au pied de laquelle vint également se placer le dais, et, tous, ils firent cercle autour.

Ils regardèrent : ils virent qu'ils étaient seuls devant Dieu. Ils s'étaient tellement élevés que même les plus hautes cimes, en cercle à l'horizon, semblaient s'être abaissées ; et le pays des alentours, on aurait dit qu'il se fût englouti. A peine si on distinguait encore derrière soi le village, tellement ses pauvres petits toits rapprochés étaient aplatis contre le sol. Et, en avant de soi, là où s'ouvrait la gorge, la profondeur demeurait seule, pleine d'une confuse nuit. Mais d'autant plus était ouvert au-dessus d'eux et autour d'eux l'immense ciel remplissant tout, en face de quoi ils étaient, et il n'y avait plus rien d'autre, sauf Dieu qui est dedans, et son Fils et le Saint-Esprit, et les autres Saints, qui ont été hommes, et nous comprennent mieux à cause de cela.

Car il est vrai que nous avons péché, mais qui n'a pas péché, parmi les hommes ? Se souvenant de tout ce qu'ils avaient souffert, ils s'attendrissaient sur eux-mêmes. Ils s'étaient agenouillés et il y avait au-dessus d'eux les deux croix, la Vierge, les bannières ; il y avait le ciel au-dessus et au-dessous d'eux. Longtemps par la voix du prêtre et la leur, ou silencieusement dans leurs cœurs, les mains appliquées contre la poi-

trine, la tête penchée, les doigts joints, leurs genoux rapprochés sur le dur sol pierreux, longtemps ils prièrent ensemble, et était là tout le village. Sûrement qu'ils allaient être écoutés. Nous avons pu vous oublier, Seigneur, mais vous vous êtes rappelé à nous. Nous comprenons à présent pourquoi votre main s'est si lourdement abattue sur nous, c'est que nous l'avions mérité. Et nous vous en remercions, Seigneur, si de cette façon-là nous sommes ramenés au respect de votre Saint-Nom et de vos sacrés commandements. Les cloches, au loin, sonnaient toujours : le chant reprit ; ils se relevèrent : ils se mirent à redescendre le chemin qu'ils avaient monté. Mais ils ne se reconnaissaient pas eux-mêmes. Ils regardaient sans crainte le village se relever, comme si lui aussi s'était mis à genoux. Là-bas est notre ennemi commun ; il n'osera plus nous nuire. Et, à mesure qu'on se rapprochait, plus curieusement les yeux se tournaient vers l'auberge, qui se trouvait située de l'autre côté de la place qu'ils allaient traverser. Mais ils avaient auparavant à passer par le cimetière et y entrèrent par le bout. Ils purent voir alors combien il y avait de tombes nouvellement creusées : elles se touchaient toutes et faisaient, sous la neige, comme une seule vague avec seulement des hauts et des bas. Hélas ! ils le savaient assez : autant de places prises ici, autant de places vides à la maison, devant le feu, dans les grands lits, autour de la table aux repas, d'autant moins surtout de paires de bras, quoiqu'elles fissent bien besoin. Ils virent cela, ils sentirent encore cela : n'importe. On domine cela aussi maintenant ; on est au-dessus de cela. Ils s'avancèrent donc encore, ils sortirent du cimetière, ils se mirent à tourner l'église ; comme on était juste au pied du clocher, jamais les cloches n'avaient fait tant de bruit et la haute tour tremblait sur sa base comme un arbre dans le vent ; mais ils enflaient leurs voix, luttant avec celles en haut ; les voix d'en haut, les voix d'en bas venaient ensemble ; ils tournèrent encore ; la place s'ouvrit devant eux.

Alors c'est à peine s'ils purent retenir un cri de joie, ou plutôt leur chant fut un cri de joie, tandis qu'ils s'avançaient toujours, et la croix allait devant, puis venait la Vierge portée, puis les bannières, puis le dais.

C'est que la place était déserte et l'auberge restait fermée. Les petits rideaux des fenêtres se rejoignaient derrière les

carreaux, aucune fumée ne bougeait sur le toit : on aurait dit une maison que personne n'habite plus.

L'homme pourtant n'eut qu'à ouvrir sa porte ; probablement qu'il les guettait.

Il n'eut qu'à peser, comme il fit, tout doucement sur le loquet, et tirer à lui le battant et montrer un peu sa figure : aussitôt la croix se cassa en deux.

Et, comme il se montrait tout entier, maintenant, les bannières se déchirèrent, le dais s'affaissa, les cloches se turent, le grand mur de l'église se lézarda de haut en bas, et d'un nuage noir venu subitement au ciel un éclair rouge descendit, tandis que roulait le tonnerre, et que tous les pigeons, se laissant tomber du haut du clocher, prenaient leur vol vers la vallée.

CHAPITRE SIXIÈME

I

Beaucoup avaient cloué leurs portes, personne ne sortait plus de chez soi.

Il se trouva que, cette année-là, les premières chaleurs étaient survenues bien avant l'époque ordinaire, et la fonte des neiges se fit partout en même temps.

Jamais on ne vit un printemps pareil. Là où de petits ruisseaux, avant, se formaient, et gaiement couraient au bord des chemins, ou bien l'eau ruisselait en chevelures claires parmi les touffes reverdies, de vrais torrents renflaient l'échine. Sans arrêt, descendaient du haut des monts les avalanches. Un coup de vent passait d'abord, qui venait de l'air déplacé par l'énormité de la masse, puis la terre était secouée, et le sol même entrait en convulsions. Les grands bois au-dessus du village se montraient ravinés dans toute leur largeur : c'est quand il y a soudain le monstre qui s'avance, large poitrine en mouvement, espèce de chose qui rampe, ou bien prend le galop dès son point de départ, comme ferait un cheval emballé, et les plus gros sapins s'abattent pêle-mêle sans plus de résistance que devant la faucille la tige des épis. Il venait un grondement sourd, à quoi s'ajoutait tout à coup une rumeur d'arrachement, un crépitement de mitraille et on voyait des vapeurs blanches s'élever en tournoyant. Comme quand ils tirent avec leurs canons, et mettent des obus dedans, ainsi des fumées étaient projetées et

ces détonations venaient. Les plus belles forêts furent mises à rien. Même elles ne furent point partout une protection suffisante et, quelques-unes percées de part en part, la dévastation se portait plus bas. Qu'est-ce que c'est alors que nos pauvres chalets ? moins que la balle du froment quand on souffle au creux de sa main. Qu'est-ce que c'est que nos pauvres petits champs ensemencés avec tant de peine ? cette étrille passe dessus, ils sont mis à nu jusqu'au roc. Nos petits étages de murs, voilà que la pente trop raide où on les avait établis est de nouveau lisse et à nu, et il n'y a plus de chemins qui tiennent, coupés qu'ils ont été en tronçons comme un cadavre de serpent.

Ravinements, éboulements, débordements, il fallait voir l'état dans lequel était le village. Le grand étang, qui sert à l'irrigation et qui se trouve plus en arrière, s'était déversé par les rues et il avait tout ravagé. Dans beaucoup de maisons on ne pouvait plus descendre à la cave, beaucoup de cuisines étaient pleines d'eau. De grosses pierres déchaussées se laissaient voir, faisant relief, au flanc de fossés tortueux, partout où la pente était assez forte ; là où le sol allait à plat, des petits lacs s'étaient formés. Certains des toits ne s'étaient pas trouvés assez solides, pour supporter le poids accru de la neige qui les couvrait, quand elle s'était mise à fondre ; ils penchaient bizarrement, ces toits-là. D'autres étaient percés comme des passoires. Des murs, glissant d'un seul bloc, y compris leurs fondations, avaient été transportés beaucoup plus loin, et ils gardaient leur aspect d'autrefois, mais ils ne servaient plus à rien. Le bassin de la fontaine, s'étant fendu, était à sec. Mais le plus étonnant encore, parmi cette désolation, était l'absence de tout être vivant ; pas même le petit chat qui se glisse, allongeant les pattes, sous la porte d'une grange, la poule qui penche la tête et sa crête lui pend sur l'œil, le maigre chien qui va furetant dans les tas d'ordures, — rien, pas un homme, pas une bête. On connaissait pourtant à certains signes que le village n'était pas abandonné ; de temps en temps une fumée montait, un rideau était écarté ; quand on prêtait l'oreille, on entendait toujours des soupirs et des plaintes venir de dedans les maisons, enfin devant les portes s'entassaient des débris de toute sorte qu'on jetait et ils commençaient à sentir. Mais, ces choses mises à part, rien n'indiquait plus là, ni ail-

leurs, la vie. Ailleurs, c'est-à-dire dans les environs du village, et si vous étiez monté par exemple en haut du clocher, ce désert vous aurait fait peur. Toute neige maintenant avait disparu, mais ce qu'elle avait découvert en se retirant était plus morne encore, plus aride, plus désolé. Au lieu du revêtement vert et cette jolie peinture de banc de jardin qui se voit d'habitude de haut en bas les pentes, avec l'émaillage dessus des primevères en touffes, des crocus et des anémones, il y avait partout des traînées de gravier, la terre était fendue, retournée, crevassée (quelle charrue avait passé par là ?) et des arbres, les racines en l'air, semblaient faire la pièce droite. L'étang, à sec depuis peu (parce que les écluses avaient fini par céder), montrait son fond de vase craquelée, comme la faïence d'une vieille assiette qu'on a laissée trop longtemps sur le feu, tandis que grouillaient dans les flaques des milliers et des milliers de crapauds. Leur cri seul s'entendait parfois, avec le cri des corbeaux qui passaient et d'autres oiseaux d'espèce vorace, qu'avaient attirés les odeurs. Car çà et là on commençait de voir des cadavres ; fouillés par tous ces becs, revêtus de tant d'ailes, ils paraissaient bouger et où ils étaient le matin, rien ne subsistait plus le soir qu'un petit tas d'ossements que l'air blanchissait peu à peu. D'autres vols cependant s'abattaient plus loin, d'autres remontaient brusquement qu'un bruit sans doute effarouchait, et la grande lumière revenue, avec les chauds rayons d'avril (quand d'ordinaire aux buissons épineux les premières pousses vertes se montrent, comme si des griffes leur poussaient et les boutons à fleurs de l'églantier commencent à s'épanouir), plus lugubrement, la grande lumière accentuait l'horreur de tout. Et le vide de tout aussi. Non seulement celui des rues, mais aussi celui de ces champs, quoique si animés, comme on sait, en cette saison, qui est la saison des semailles, des barrières à réparer, des premiers blés qui sortent et qu'on va herser ou qu'on roule, saison des petites filles aussi qui s'en vont faire des bouquets, et les amoureux, le dimanche soir, commencent à sortir ensemble. Partout ça remue sur les pentes : on va, on se croit seul, une tête se lève derrière une haie : on pousse plus loin dans les bois, tout à coup un homme paraît, avec une charrette attelée d'une vache ; où qu'on aille, tout est au travail. Et maintenant plus rien du tout. Là-bas dans la plaine, à droite et à gauche, et en face de

vous aussi, sur l'autre versant des montagnes, l'homme continuait d'être l'homme et la belle vie se poursuivait. Mais plus on s'approchait du village, plus le vide se faisait. Les chemins coupés, les prés ravinés, les forêts tombées indiquaient assez à l'œil les limites au delà desquelles on ne s'aventurait pas. Et ces limites étaient celles de la commune, parce qu'une malédiction devait être sur elle, et on disait maintenant une peste ; et vainement, une nouvelle fois, des messagers avaient été envoyés pour demander du secours, et ils s'étaient mis à genoux : on ne leur avait pas permis d'approcher ; on leur avait dit : « Pas un pas de plus, ou bien on vous tire dessus ! » Seul, on ne sait comment, le curé avait réussi à s'enfuir.

Alors ç'avait été le complet silence, sauf ces cris d'oiseaux, qu'on a vus, quand le premier corbeau donne le signal et tous suivent : sauf ces rauques tristes cris d'oiseaux de proie, désormais seuls à se faire entendre, tous les oiseaux des haies ayant été mangés ; sauf aussi par moment des éclats de rire bizarres, des chansons, et des airs de danse qui passaient tout à coup dans l'air, particulièrement la nuit.

C'est qu'on s'amusait ferme à l'auberge, où ils étaient maintenant une douzaine et plus. Ils avaient à manger et à boire tant qu'ils voulaient ; ils avaient de l'or et des femmes. Qu'un tonneau fût vide, l'Homme n'avait qu'à le toucher et le tonneau était de nouveau plein. On vient de décrocher ce beau jambon de la cheminée, il n'en reste que le manche : l'Homme s'approche, étend la main et le jambon est plus dodu qu'avant. L'or, supposez que vous en demandiez, encore qu'il ne vous serve guère puisque vous avez tout pour rien, mais vous en demandez quand même, l'Homme dit : « Regarde ta bourse », elle était pleine de louis. Et quelques-uns, par un calcul, allaient vite enterrer cet or pour en réclamer à nouveau, on prétend que leur cachette, quand ils y retournaient, était pleine de cendre. Mais enfin avec nous la vie était bonne. Cet Homme qu'on appelait Branchu et que nous appelons à présent le Maître, il est bien le Maître, en effet, puisqu'il fait tout ce qu'il lui plaît et jusqu'aux choses lui obéissent. Il tire tout de rien, comme Dieu. Il nous donne tout ce dont on a besoin pour vivre, même plus que ce dont on a besoin. Et quant aux femmes, qui sont avec nous pour notre joie, c'est les plus jolies du village, qui sont venues vers lui tout de suite après

la procession, parce qu'elles disaient : « On sent bien qu'on ne peut rien contre vous »,et elles aimaient à s'amuser.

2

Cependant,de ceux du village, beaucoup ne se levaientplus. L'homme, la femme, les enfants étaient tous ensemble dans le même lit. A quoi bon se lever ? ce serait dépenser ses forces. Et il s'agit au contraire de les ménager le plus possible, puisque, bientôt, on ne va plus savoir comment se nourrir. C'est bien une pitié que les récoltes, l'année passée, aient été si belles, quand on se réjouissait tant, en songeant au gros tas de foin qu'on aurait : le foin est en train de pourrir, la farine s'est aigrie dans la huche, une moisissure s'attaque à tout et un ferment. Déjà toutes les bêtes, ou à peu près, sont crevées. « Catherine ! » (c'était Tronchet, le plus riche propriétaire de la commune), « Catherine, combien est-ce qu'on a déjà d'argent à la banque ? » « Cinquante mille francs ! » « Et dire que si ça continue, on va mourir de faim ! » Il regardait sa femme couchée à côté de lui sous la couverture, elle soulevait difficilement sa figure devenue grise, tâchant d'écarter de dessus ses yeux ses cheveux plus jamais peignés, et il lui venait une espèce de sourire comme aux folles, puis elle soupirait et laissait retomber sa tête : c'est que tout est inutile, n'est-ce pas ? Cinquante mille francs sont comme rien, autant posséder un tas de cailloux. Le vieux Jean-Pierre était assis dans sa cuisine devant un tout petit feu de débris, sa femme l'appelait : « Jean-Pierre ! » « Qu'est-ce qu'il y a ? » « Est-ce que tu crois que ça va durer encore longtemps ? » « On ne peut pas savoir... » Il y avait un court silence. « Jean-Pierre, pourquoi ne dis-tu plus rien ? j'ai peur, tu sais, je me tourmente et toi tu es là qui ne bouge plus... » Mais le vieux Jean-Pierre disait : « A quoi sert ? Ces choses-là ne dépendent pas de nous. Il faut attendre. » Il reprenait : « Il faut avoir confiance... » C'était un mot qu'il aimait. Et sa femme alors se mettait à sangloter, la tête dans ses mains, parce que ce n'était point si haut qu'elle mettait sa confiance, elle, et celui en qui elle croyait encore le plus, est-ce qu'elle existait seulement pour lui ?

On est dans la forêt des larmes. Il y avait la femme Clinche, que son mari avait quittée, elle et ses cinq enfants.

« C'est intenable ici », avait-il dit et il avait tout cassé dans la cuisine. Jamais encore il ne l'avait tant battue, bien qu'elle commençât à s'y habituer. Mais quand elle l'avait vu ouvrir la porte, et qu'il s'était mis à lui dire : « Heureusement que là où je vais je serai mieux traité qu'ici », tout avait été oublié. Tout pourvu qu'il ne partît pas, et elle avait cherché à le retenir par le bras, mais il riait maintenant : « Ah ! c'est ça, lui disait-il, tu es jalouse ! tant mieux, ça t'apprendra. Allez ! crevez de faim, vous autres, où je vais on a de la viande tant qu'on veut... » Et, elle, alors, se traînant à genoux : « Oh ! s'il te plaît, s'il te plaît, pas là-bas... où tu voudras, mais pas là-bas, s'il te plaît, Clinche ! » Tout avait était inutile. Et maintenant elle se trouvait seule avec ses cinq enfants, et plus rien à manger. Le plus petit qui n'avait que deux ans venait justement de se réveiller, et appelait sa mère. Elle s'assit sur le lit (d'où elle aussi ne bougeait plus et elle avait couché tous ses enfants près d'elle pour tâcher de les réchauffer, car elle n'avait plus de bois) : « Mon petit, dit-elle, qu'est-ce qu'il y a ? » et elle le serrait contre sa poitrine, mais le petit dit : « Ai faim. » Elle se leva et, à tâtons, car elle n'avait plus d'huile non plus et rien pour mettre dans la lampe, alla ouvrir l'armoire de la cuisine. Elle sentit que tous les rayons étaient vides. Il ne lui restait plus qu'un demi-sac de farine gâtée qu'elle délayait dans de l'eau et en faisait une bouillie, mais le petit ne la supportait plus. Elle n'en mit pas moins un peu dans une tasse et vint. Le petit refusa de la prendre, il pleurait. Et les autres enfants dans le lit, ayant été tirés de leur sommeil, eux aussi réclamaient du pain. Alors elle se dit : « Qu'est-ce qu'il va falloir que je fasse ? Faut-il que j'aille me vendre, et faire comme mon mari ?... » Mais tout de suite, elle se répondit : « Non, j'aime mieux qu'ils meurent ! Je leur dirai de venir se mettre près de moi, je tiendrai leurs mains dans les miennes, je leur soufflerai mon souffle au visage, et ils s'en iront ainsi doucement ; mon Dieu ! si seulement ils pouvaient s'en aller doucement jusqu'à ce que je reste seule, et je me coucherais alors au milieu d'eux qui seraient morts, et bienheureuse serait la mort !... » Ainsi elle parlait, et à quelques maisons plus loin, il y avait Baptiste le chasseur, celui qui avait eu le pouce emporté ; la maladie, comme on a vu, lui était montée dans l'épaule : il pourris-

sait vivant. Des taches vertes se montraient sur son ventre : et lui il se mettait à rire, parce qu'il se disait : « Dieu sait pourtant si j'étais sûr de la maladie qui m'emporterait : eh bien, je mourrai d'une autre ! Tant pis pour la gangrène si elle est volée, mais la faim va plus vite qu'elle : elle n'aurait eu qu'à se dépêcher. » Ainsi encore une maison ; il y en avait une centaine d'autres. Ils rampaient dedans sur les mains, à cause que beaucoup ne pouvaient plus se tenir debout, et ils ouvraient leurs mâchoires comme des bêtes, tandis que la salive leur coulait sur le menton. Il y en avait qui mordaient dans des planches et, mettant le bois en sciure, ils tâchaient de s'en nourrir. On avait d'abord tué les chats, les chiens, jusqu'aux souris qu'on pouvait prendre ; comme le bois manquait, on les dévorait crus. Mais il n'y avait bientôt plus eu de bête d'aucune sorte, et celles dans les écuries depuis longtemps avaient crevé. Les corps enflés étaient restés sur la litière, et voilà à présent, c'était le tour des hommes. Rien d'autre devant eux, ça n'allait plus tarder, ils n'avaient qu'à compter les jours. Car, comme nourries d'elles-mêmes, les maladies redoublaient de violence, ulcères malins chez les grandes personnes, membres noués chez les enfants : pas de maison où on n'eût trouvé au moins un cadavre, parce qu'ils n'osaient plus aller les enterrer. Et ils restaient là, les cadavres, même cette sorte de cadavres-là. Quelques-uns s'en débarrassaient bien en les jetant par la fenêtre, mais, d'autres, le respect du mort ou la crainte de Dieu les en empêchait. Ils les étendaient dans la grange sur une botte de paille et les couvraient d'un drap. Pourtant certains étaient trop faibles pour porter ces corps, même à deux : ils les laissaient où ils se trouvaient. Ainsi notre père que nous aimions bien est couché dans un coin de la cuisine sur la terre nue ; tout ce qu'on a pu faire a été de lui mettre un coussin sous la tête et on se détourne, quand on passe, pour ne pas le voir. Il y a le petit Julien qui n'avait pas deux ans : on lui a fait un cercueil avec les planches d'une caisse. Son père a été prendre un pot de couleur, et il s'est mis à peindre en bleu le cercueil. Il cherche peut-être ainsi à tromper le temps ou bien il cherche à se tromper lui-même, mais pour peu qu'il y réfléchisse, il voit qu'il ne va pas tarder à suivre son fils, si ça continue, et pour lui il n'y aura peut-être même pas de planches assem-

blées, n'ayant plus rien à espérer que de crever, comme une bête qu'on prend et on la jette sur le fumier.

Cependant ces musiques se faisaient entendre et des gros rires venaient. C'est qu'il y en a qui s'amusent. Qu'est-ce qui nous empêcherait d'en faire autant ? On a beau penser à son âme, le corps est là, qui crie plus fort. On voit qu'il faudra finir par choisir ; plusieurs avaient déjà choisi. « Tant pis, se disaient-ils, peut-être qu'on sera punis dans l'autre vie, mais on profitera du moins de celle-ci. » Et, ayant attendu que la nuit fût là, parce que, travaillés malgré tout par la honte, ils entr'ouvraient leur porte et se laissaient couler dehors. Et s'avançant furtivement comme fait l'animal qui rampe, ils se dirigeaient vers la place, au-dessus de laquelle une grande lueur bougeait. Toutes les fenêtres de la cure maintenant étaient éclairées, comme on voit sur les abat-jour à découpures, et l'auberge pareillement. Collés derrière l'angle d'un mur, d'où ils ne laissaient sortir que leur tête, ils tendaient leurs regards vers là-bas, avidement, comme des mains. Et ils voyaient ces tables, avec du vin dessus, et des hommes assis à ces tables. Chaque fois que la porte s'ouvrait, une bouffée chaude venait, qui vous apportait un fumet de viandes et de toute sorte de choses bonnes à manger. Ils se cramponnaient à la pierre, ils mordaient dedans ces odeurs. Mais bientôt ils n'y tenaient plus. Ils étaient pris par les épaules, ils étaient poussés en avant. Ils venaient, ils levaient les bras, et, se jetant contre la porte, comme elle cédait brusquement, ils roulaient jusque sous les tables.

Alors on criait : « Encore un ! » mais ils ne voyaient rien, ils n'entendaient rien ; la seule chose à laquelle ils fussent sensibles encore était quand on leur apportait à manger, ce qu'on faisait tout de suite ; et ils devaient se tenir des deux mains pour ne pas se jeter sur les plats, comme le chien affamé par la chasse, à qui on donne sa pâtée.

3

Il y eut grande fête à l'auberge, cette nuit-là. Après qu'ils eurent bu, ils voulurent danser, mais la salle à boire se trouva être trop petite, tellement ils étaient nombreux. Un des garçons, nommé Labre, avait sorti sa musique à bouche, et il y eut bien un petit air de danse ; seulement quand les couples

voulurent se mettre à tourner, on vit qu'ils se cognaient aux tables.

On ne savait plus quelle heure il était ; la nuit, en tout cas, devait être très avancée. Ils ne faisaient plus de différence. Ils étaient comme les méchants ; ils dormaient le jour, ils vivaient la nuit. Ils faisaient de la nuit le jour. La lune qui se levait remplaçait pour eux le soleil, et, quand il n'y avait pas de lune, la lumière fausse des lampes était la seule qu'ils connussent. Notre plaisir est de telle sorte qu'on n'en jouit entièrement que lorsque les ténèbres sont sur nous comme des rideaux tirés, et ils nous suppriment le monde. C'est qu'on est à rebours du monde, on est rachetés à rebours. Ils voyaient que tout est permis, mais ce qu'ils chérissaient d'abord parmi tant de choses permises, c'étaient justement celles qui ne l'étaient pas autrefois : ainsi, habitués à se lever de bonne heure et à se coucher de bonne heure, ils se couchaient à l'heure qu'ils se levaient, ils se levaient à l'heure qu'ils se couchaient.

Et tous ces plaisirs, n'est-ce pas ? qui n'avaient été que l'exception, ils étaient devenus la règle : boire, danser, rire et les autres choses, ils ne s'occupaient qu'à cela, tandis que tout travail était mis de côté.

C'est ainsi qu'ayant mangé et bu (et ils n'avaient de plaisir à manger que quand ils mangeaient au delà de leur faim, ils n'avaient de plaisir à boire que quand ils buvaient au delà de leur soif), ils avaient songé à passer à d'autres divertissements, et s'étaient aperçus que la place allait leur manquer.

Mais quelqu'un eut une idée : « Si on allait à l'église ? » Bonne idée ! ils s'étonnèrent de ne pas l'avoir eue plus tôt : au moins ils seraient là-bas à leur aise, et puis, tout au fond d'eux-mêmes et sans qu'ils se l'expliquassent bien, ils sentaient que l'amusement y serait plus grand que partout ailleurs.

Ils n'eurent qu'à traverser la place. On voyait seulement dans l'ombre que le porche était grand ouvert et ils entrèrent, en se poussant l'un l'autre. Les filles pincées criaient. Quelqu'un dit : « Mais comment est-ce qu'on fera pour y voir clair ? » « Pardieu, répondit-on, on n'a qu'à allumer les cierges ! » Un des garçons monta tout debout sur l'autel, parce qu'ils étaient venus avec une lanterne, et, élevant cette lanterne, l'autel ainsi fut éclairé. On vit que le tabernacle gisait à

terre et l'ostensoir gisait à terre, vide de son hostie, derrière le verre brisé.

Mais ils ne s'en sentirent que plus en train. Le garçon monté sur l'autel avait sorti des allumettes de sa poche et les frottait contre son pantalon. Une première petite flamme se mit à trembloter en haut de la hampe de cire couverte d'ornements dorés; bientôt toute la herse fut en feu. Et ils voulurent allumer aussi la petite lampe de l'adoration perpétuelle, symbole de l'Esprit qui veille parmi nous ; elle pendait à une chaînette qui descendait du sommet de la voûte ; elle ne prit pas, quoi qu'ils fissent; pourtant l'huile ne manquait point. Alors ils la lancèrent de toutes leurs forces contre les dalles et ils en piétinaient les morceaux.

— Ça va bien ! cria Criblet.

Il était là et regardait, appuyé à une colonne :

— Moi, dit-il, je suis désintéressé. Celui qui m'a mis au monde (et qui c'est, je ne sais pas trop, mais il faut bien que ce soit quelqu'un), ce quelqu'un-là a dit à l'un : « Toi tu seras jardinier », à l'autre : « Tu seras empereur », à un autre : « Tu seras mendiant » ; quand mon tour à moi est venu, il n'a pas su que me dire, il m'a dit : « Tu seras Criblet : les autres feront, tu regarderas. » Et pour que je ne m'ennuie pas il m'a donné une bouteille...

Tout de suite il la montra, cette bouteille, n'ayant eu pour cela qu'à glisser la main sous son habit, et, la levant en l'air, il renversa la tête. On entendit un bruit comme quand un bassin de fontaine se vide. Mais on avait déjà commencé à danser. Ils avaient jeté en tas les chaises dans une des chapelles, la place ne manquait plus. Tout allait bien, sauf que la musique à bouche de Labre ne faisait pas assez de bruit. C'est de ces petits instruments de poche, bons tout au plus à faire tourner un couple ou deux dans une cuisine (les soirs d'hiver, le dimanche après-midi, les jours que c'est fête, et garçons et filles se réunissent en cachette), mais dans cette grande nef, avec des voûtes d'une hauteur pareille, rien à faire : on n'entendait pas. On vit Gentizon se glisser dehors. « Plus fort ! » criait-on. Labre dit : « Je souffle à me crever les joues ! » On haussa les épaules, on ne dansait plus. Seulement Gentizon reparaissait déjà, et il fut accueilli par des cris de joie et des battements de mains, parce qu'il n'était pas seul. Il avait avec lui un pe-

tit vieux voûté qu'il tenait par le bras, on n'eut pas de peine à comprendre. « Voilà, dit Gentizon, le père Creux est avec nous. Je lui ai dit : « Prenez votre accordéon, je vous mène chez des amis, mais tâchez de vous distinguer... » Et tout le monde éclata de rire, parce que le père Creux était aveugle et n'avait pas su où on le menait. Il se mit à branler drôlement la tête, tandis que sa lèvre mince en se relevant découvrait ses gencives nues, roses comme celles des petits enfants, et il disait : « Pas besoin de me recommander de m'appliquer, je suis trop content, voyez-vous... Tout va bien, puisqu'on redanse. » Et tout le monde l'entourait maintenant, sans qu'il se doutât de la foule que c'était, croyant être, comme toujours, dans une maison du village, les jours qu'on venait le chercher (et on lui donnait cinquante centimes pour sa peine). On le vit empoigner son accordéon par les deux bouts, là où sont les touches de cuivre, et le milieu est un beau soufflet de cuir vert : crâ ! un accord partit, crâ ! un deuxième accord : « Est-ce qu'on est prêt ? » disait-il, avec un drôle de sourire dans une figure toute en plis, sous un vieux bonnet en peau de lapin. « C'est que ça me fait plaisir tout de même, depuis le temps que ça ne m'est pas arrivé ! »

On l'avait fait asseoir au pied d'une colonne, quelqu'un lui avait apporté à boire ; tout en la tournant de côté, il se mit à baisser la tête jusqu'à toucher son instrument, et l'oreille presque collée contre, ses vieux doigts maigres allaient si vite qu'à peine si on pouvait les suivre du regard. En même temps, il battait la mesure du pied, il dodelinait de la tête. Et il souriait, tout le temps, plus ou moins, selon le degré de difficulté du passage, sans que pour cela cessât d'aller un instant, s'allongeant, se raccourcissant, et puis se tordant sur lui-même, le beau soufflet de cuir plissé.

Cependant tout le monde était reparti. Il y avait à peu près autant de femmes que d'hommes et de filles que de garçons ; ils se tenaient serrés l'un contre l'autre. Ils devenaient rouges, ils respiraient avec difficulté. On ne sait pas pourquoi on rit de pareille façon, mais une fièvre vous emporte. Ça n'est plus notre vieille bonne danse tranquille, quand, tout au plus, à la fin de l'air, ou bien quand on arrive dans un coin sombre, on vole à sa danseuse un petit baiser, — et elle se défend. Maintenant, ils se tenaient si étroitement embrassés qu'ils semblaient

ne jamais devoir se défaire l'un de l'autre, et tout de suite les bouches se cherchaient. Ils se tordaient comme dans la douleur; à certains moments, ils perdaient le souffle; ils ne le retrouvaient que pour le perdre de nouveau. Et le vieux Creux allait toujours, qui continuait de sourire. A peine un air fini (et le temps seulement de vider son verre d'un trait) qu'il repartait déjà ; c'est des polkas, des mazourques, c'est la valse où on tourne vite et les jambes sont emmêlées comme des branches dans le vent; c'étaient de ces danses aussi où on se promène deux à deux en se donnant la main, mais celles-ci avaient moins de succès, ils criaient: « Une autre ! » et de temps en temps un cierge tombait. Un courant d'air venait parfois, à cause des vitres cassées et on voyait alors toutes les flammes se coucher. Et du côté qu'elles penchaient roulait une larme de cire. Mais crions et rions surtout. Soyons rauques, parce que c'est bien. « Eh ! Félicie, arrives-tu ? je t'attends depuis un quart d'heure. » « Louis, je viens, mais fais-moi tourner fort. » Moi, j'arrache mon col parce que j'ai trop chaud. Et moi c'est ma veste que j'ôte. Et moi, c'est mon gilet que j'ôte. Alors ils riaient de nouveau ; et, des fois, quelques-uns, tout à coup, s'arrêtaient, ouvraient leurs bras tout grands, et, se renversant en arrière, on ne savait plus chez ceux-là s'ils riaient ou s'ils sanglotaient.

Mais c'est qu'on est heureux enfin, on était esclaves, on est libres, on est comme l'oiseau qui vient de casser sa coquille et on voit que tout est permis. Qu'est-ce qui m'empêche, Félicie, de te prendre dans mes bras devant tout le monde, au lieu qu'avant je n'osais même pas m'arrêter avec toi, de peur que quelqu'un ne nous vît ? Qu'est-ce qui m'empêche, si je préfère, d'empoigner cette chaise par un pied et de la jeter dans les vitres ? Il leur venait par moment comme des besoins de détruire, et tout s'écroulait autour d'eux. Ou bien, comme si c'était eux-mêmes qu'ils eussent cherché à détruire, ils se démenaient tellement qu'ils tombaient à terre épuisés, hommes et femmes, deux par deux, et restaient étendus à terre. Et quelques-uns s'abattaient sur des chaises et ils se tenaient la poitrine, ouvrant la bouche, comme les mourants. Mais le mouvement reprenait déjà dans lequel ils étaient tout de suite entraînés, parce qu'ils s'embrassaient, parce qu'ils se frottaient, parce qu'ils se tenaient ensemble, et de l'eau leur coulait par

la figure, cependant qu'ils criaient : « A boire, à boire ! » et on avait apporté un tonneau. Ils l'avaient roulé à travers la place, ils renversèrent un confessionnal, ils couchèrent le tonneau dessus ; puis ils vinrent tous et on plaça la boîte (qui est un robinet de bois). Il y a encore ce plaisir-là, quand on a soif et on ne se tient plus debout de fatigue, d'aller au vin frais qui vous rend vos forces. Et, ayant donc trinqué, tous faisaient cercle autour du tonneau, le verre à la main. Ils avaient amené avec eux le vieux Creux ; le vieux Creux lui aussi était assez parti. Il s'ennuyait déjà de son accordéon. Il dit tout à coup : « Avez-vous fini ? Je vais en jouer encore une, et ce sera la plus belle de toutes. » On le suivit : la fatigue était loin. Et voilà que comme on s'en revenait vers l'autel, où les cierges brûlaient encore, — mais ils avaient déjà beaucoup diminué, — une grosse fille à joues rouges, nommée Lucie, se mit à rire et se tenant là, les poings sur les hanches : « C'est triste quand même, disait-elle, le peu de variété qu'il y a !... Rien ne change. Tous les garçons qui sont là, j'ai dansé avec eux. Ils m'ont déjà tous embrassée. Est-ce qu'il va falloir recommencer ?... » Elle riait. C'était une bonne fille, gaie et dévouée, qui avait seulement trop le goût du plaisir. Où son corps lui disait d'aller, elle allait, et, ce que son corps lui disait de faire, sans penser plus loin, elle le faisait. C'est ainsi qu'elle était venue dans les premières à l'auberge et, plus qu'aucune autre, elle s'y était plue, les amusements y étant nombreux. On connaît que certaines gens sont à leur place, d'autres pas. Elle, elle était à sa place. Mais, parce que, plus on va, plus on devient exigeant, et les joies où on a goûté cessent déjà d'être des joies, jusque parmi les divertissements, des bâillements à présent lui venaient. Tout se répète, comment faire ? Et voilà que les garçons s'approchaient d'elle, parce qu'ils avaient envie d'elle, mais elle les repoussa tous : « Non pas toi... toi non plus !... » Et les yeux brillants, rouge, dépeignée, elle leva ses bras, qu'elle repliait lentement en ramenant ses mains à sa figure, et sa poitrine se haussait. Cependant Creux était reparti, le cercle s'était reformé, quelques couples tournaient déjà, et comme elle était seule à n'avoir pas bougé, les autres la frôlaient au passage, s'amusant à la bousculer. Puis soudain quelqu'un lui cria : « Sais-tu, puisque tu ne nous trouves pas assez bons pour toi, il y en aurait peut-

être un... » Il montra quelque chose au mur. La proposition parut toute naturelle. N'est-ce pas ? une fille si fière, c'était bien là ce qu'il lui fallait, et puis ce serait du nouveau, et un danseur pas encore eu : et ils l'appelèrent : « Veux-tu ? » Elle tendit les bras en renversant la tête, et elle disait : « Voilà, j'ai trouvé. » Alors il y eut une terrible bousculade. C'était un grand christ pendu là. Jaune avec du rouge par place, la tête tombée sur l'épaule, le ventre creux, les côtes en avant, il ouvrait les bras sur sa croix, mais ils n'eurent qu'à le descendre et le déclouer de dessus sa croix. Ils tirèrent sur les bras et les pieds, où les clous avaient été enfoncés, et les pieds vinrent, puis les bras. Ensuite ils mirent le christ debout. Et, elle, elle s'approchait. Ils lui dirent : « Est-ce qu'il te va ? » Elle hocha la tête. Mais, en même temps, comme honteuse, elle se cachait les yeux sous sa manche : ainsi, dans l'amour, quand on voudrait tant, mais on n'ose pas encore. Elle n'en approchait pas moins. Ils crièrent à Creux : « Est-ce ta plus belle que tu joues ? » Et Creux ne répondit rien, mais jamais les petites notes claires n'avaient jailli en si grand nombre et ruisselé si vite sous ses doigts. Il y eut cet entraînement ; elle s'était décidée ; et, eux, qui avaient d'abord regardé, bientôt ils partirent à sa suite tous ensemble, en tourbillon, pendant que parmi tout cela les deux grands bras, raidement étendus, tournaient sur eux-mêmes, et eux étaient obligés de s'écarter précipitamment, sans quoi ils eussent reçu le coup...

Le jour venait, ils ne le virent pas venir. Ce fut brusquement, pour eux, qu'il fit clair, quand le soleil, entrant enfin, allongea un rayon à travers la haute fenêtre ; juste à la place où il s'était posé, on voyait Lucie étendue à terre, le christ de bois tombé par-dessus elle...

Vainement essayait-elle de se remettre debout ; comme si le poids eût été trop grand, ou bien ses jambes ne la portaient plus, à chaque mouvement en avant qu'elle tentait, quelque chose la faisait se rabattre en arrière, et, la bouche grande ouverte, toutes ses dents blanches montrées, son rire ne finissait plus.

Il fallut qu'ils vinssent la délivrer, et eux aussi se tenaient à peine debout, mais ils l'emmenèrent. C'est ce soleil qui les chassait. Il venait, tombant de partout, et on voyait mieux autour de soi quelle dévastation c'était. Rien de ce qui peut

se briser ne restait debout dans l'église : les tableaux où étaient les Saints et ceux du chemin de croix, on se prenait les pieds dans ces toiles crevées ; on enfonçait par place jusqu'aux genoux dans les débris. Seuls les murs tenaient encore ; pourtant une grande lézarde se voyait dans celui qui était au levant. Mais pires encore étaient, offertes également aux yeux, les traces que laissait la fête : le tonneau qu'on avait défoncé pour finir s'était vidé de tout son contenu et on glissait dans les mares de vin.

Ils avaient pris Lucie et la portaient sur leurs épaules, à côté du christ qu'ils portaient aussi. Ils avaient fait, avec leurs épaules et leurs mains levées, comme une espèce de brancard où elle était, avec le christ. On a beau s'en aller, on ne renonce à rien. On montrera jusqu'à ce soleil, s'il le faut, quelle espèce de gens on est, et qu'on fait tout ce qu'il nous plaît de faire. Ils traversèrent l'église. Le porche ouvrait sa voûte, au bout ; à ce moment, arrivèrent encore deux ou trois personnes du village, qui dirent : « Donnez-nous d'abord à manger parce que nous avons faim. » On leur répondit : « Allez à l'auberge. » Et eux continuaient de s'avancer, portant leur double charge qu'ils présentèrent au grand jour.

Mais, brusquement, le soleil se voila. Un nuage noir descendit et il tombait partout comme une pluie de cendres. Ainsi fut préparée l'apparition qui se fit, et soudain, au milieu du ciel, un grand rideau fut écarté. On vit se relever les pans de l'étoffe. On vit s'enrouler en arrière ces nuées venues tout à coup, on découvrit les grands espaces, soustraits d'ordinaire aux regards. Et là une première troupe d'Anges parut. Ils tenaient des épées de feu, leurs grandes ailes battaient très vite : tendus en avant dans leur vol, leurs robes de fin lin flottant tout autour d'eux, ils se rapprochaient si rapidement qu'à peine s'étaient-ils montrés et ils étaient déjà deux fois plus grands qu'avant.

Et ceux qui portaient la grosse Lucie (portant cet autre en même temps) laissèrent choir leur double charge, parce qu'ils étaient frappés d'épouvante. Peut-être qu'ils allaient s'enfuir.

Ils n'en eurent pas le temps. Branchu parut :

— Voyons, disait-il, et il souriait, est-ce ça que vous appelez du courage? N'ayez pas peur, ils ne descendront pas si bas...

En effet, les Anges, l'ayant aperçu, avaient rebroussé chemin d'un coup d'aile et, emportés par leur vitesse, un moment ils s'étaient avancés encore sur le flanc, mais ils avaient enfin réussi à se retourner. L'éclair de leurs épées en même temps s'était éteint. Ils n'étaient plus dans la distance qu'un nuage que le vent emporte, devenu déjà comme un flocon blanc, une touffe arrachée à la brebis qui passe par les ronces au bord du chemin, de la graine de pissenlit quand les enfants soufflent dessus.

Pourtant le ciel restait ouvert et voilà qu'une nouvelle troupe parut. C'est les Anges consolateurs, ceux qui ont mission de veiller sur les hommes. Eux se tenaient immobiles dans leurs longues robes à plis droits. Ramenant devant eux leurs grandes ailes de couleur, ils s'y enfouissaient le visage : ainsi, quand une petite fille a du chagrin, elle se cache derrière son bras pour pleurer. Et quelques-uns d'entre eux voulurent s'avancer quand même, n'ayant peut-être point perdu espoir, mais ils furent retenus. Et eux aussi alors ils baissèrent la tête et eux aussi pleuraient, sentant leur impuissance, mais l'homme s'est détaché de nous, dont nous étions le gardien, et l'homme doit s'aider soi-même. Cela fut encore un instant une couronne bleue sur fond gris noir, au ciel : cela s'y fondit peu à peu ; cela pâlit en vacillant, comme un reflet dépourvu de substance et bientôt il n'y eut plus rien de l'entrechoquement en tout sens des nuées qu'un vent qui s'était levé déplaçait.

Il fit de nouveau presque nuit :

— Vous voyez bien, disait Branchu, ça n'était pas si terrible.

Il cracha. On voyait l'église, mais un brouillard venait qui cachait le clocher.

4

Les réjouissances recommencèrent à l'auberge, tandis que les gémissements là-bas ne cessaient plus.

Agenouillés devant leurs crucifix, ils priaient, ceux du moins qui le pouvaient encore ; et bien que ce secours leur eût déjà fait défaut une fois, ils s'y obstinaient néanmoins, comme au seul sur quoi ils pussent compter. Ce que nous avons fait tous ensemble, peut-être y aura-t-il plus d'efficacité à le faire chacun pour soi, peut-être que la prière est mieux entendue qui n'est

dite que par moi seul : c'est pourquoi tous les chapelets avaient été sortis et ils les égrenaient entre leurs doigts devenus longs, et comme noués à deux places.

Ainsi, et plus assidûment que tous, priait entre autres le vieux Jean-Pierre, agenouillé contre son lit, au chevet duquel était une image, et un petit bénitier d'étain où trempait un rameau de buis.

Dès le matin il était là et jusqu'au soir il était là, souvent même la nuit entière : et, jetant les mains en avant, toutes les prières qu'il savait venaient, et il recommençait lorsqu'il n'en savait plus. Et sa femme lui demandait à boire, mais il n'entendait même pas. Elle ne pouvait plus bouger, elle, étant déjà aux portes de la mort, et, le long corridor de nuit où il faut s'avancer quand même s'étant entr'ouvert devant elle, elle appelait avec un râle et ses ongles grinçaient sur le drap. Il n'en restait pas moins fermé à tout, sauf aux vains mots qui bougeaient sur ses lèvres. Elle mourut deux ou trois jours après : il n'y fit pas attention. Parce qu'il s'acharnait, se disant : « Peut-être qu'il faut seulement forcer. » Et les autres faisaient comme lui, dans les petites chambres noires où fermentait un mauvais air, tous, sauf Joseph, qui restait immobile, pensant : « Que m'importe à présent ? » Et on ne savait pas comment cela se faisait qu'il vécût encore.

Ils tombaient cependant toujours plus bas, comme le raconta un colporteur, venu d'en haut les cols chez eux, quand il descendit à la plaine, et il disait : « J'ai dû faire un détour, pourtant je ne savais rien. Mais je n'étais pas encore sorti des bois que déjà l'odeur venait. Ce n'est plus un village, je vous dis, c'est un cimetière, avec plein de corbeaux dessus et ces autres vilains oiseaux, qui aiment la viande gâtée. Faites seulement attention que le mal ne vienne pas chez vous. »

On faisait attention. Sur tous les chemins qui descendaient du village, des hommes avaient été postés, mais il ne se présentait plus personne. Alors on pensait : « Peut-être qu'ils sont tous morts. »

Ils n'étaient point tous morts. Il se passait quelque chose de pis, c'est qu'ils commençaient à faiblir. D'abord ils n'avaient été que quelques-uns à rejoindre ceux de l'auberge, et ils venaient isolément : à présent ils venaient par groupes. Comme le soleil sur un tas de neige, qui le travaille dans sa masse et

le ruine par le dedans, ainsi la tentation sur eux, et en eux bougeaient leurs pensées et se déplaçaient leurs pensées. D'abord ils s'étaient dit : « Il faut rester fidèles à ce qui est notre Loi, même si elle devait nous coûter la vie ! » Maintenant ils se disaient : « La vie est peut-être quelque chose de plus précieux que la Loi. » Et après encore des prières et après s'être tournés vers Dieu, voilà qu'ils se tournaient vers cette autre Puissance, car ne se montrait-elle pas plus puissante que la Puissance même, puisque la croix n'avait rien pu contre elle ? Ils se rappelaient cette procession ; ils pensaient : « Peut-être que Dieu nous a abandonnés. » Vainement alors le supplieraient-ils, ils se décourageaient d'avance de le prier dans leurs prières. Et s'ils étaient abandonnés de Dieu, ne vaudrait-il pas mieux qu'au moins ils eussent un autre protecteur, sans quoi ils s'avanceraient seuls et condamnés à une affreuse mort ? Et chacun s'en allait ainsi dans ses pensées. L'avare se demandait à quoi lui servait son or. Le paresseux se disait qu'il n'aurait plus jamais besoin de travailler. Ceux qui aimaient les jouissances, d'en avoir été si longtemps sevrés, cette morsure en eux n'en était que plus douloureuse, et le gourmand voyait des viandes, et l'ivrogne aspirait au vin, et ceux que la chair tente davantage meuglaient après comme la vache qui sent l'herbe. Et il y avait aussi les colères, parce que ceux-là commençaient à accuser le Trône d'En Haut, levant le poing vers lui, avec des blasphèmes : « Il n'y a point de Dieu ou, s'il y en a un, il se montre injuste envers nous. » Il se levait ainsi partout une révolte : et d'autres maladies cependant étaient survenues, et des sortes de boules noires leur venaient maintenant au cou, qui finissaient par éclater, et il y avait toujours plus de morts, toujours plus de cadavres pas enterrés, toujours moins de farine dans les huches, le peu qui restait tellement gâté par l'humidité qu'on ne pouvait plus s'en servir.

Alors on entendait ces voix, c'étaient ceux qui chantaient en descendant la rue. Ils heurtaient aux portes, ils criaient : « Hé là-dedans, est-ce qu'on ne se décide pas ? Ça vous amuse donc de crever comme ça, tandis que vous n'auriez qu'à venir avec nous pour être plus heureux que vous ne l'avez jamais été dans votre ancienne vie ! On ne vous demandera pourtant pas grand'chose : un signe de croix à rebours. Vous venez,

le Maître vous dit : « Faites ça », et vous faites ça. Et vous voilà roses et gras comme nous. »

C'est vrai qu'ils avaient bonne mine. On écartait un rien les rideaux, et ils étaient tous là, hommes et femmes, bien habillés, avec des figures toutes rondes, des bouches à grosses lèvres grasses, des yeux brillants, le regard éveillé ; ils cognaient de nouveau à la porte et souvent elle restait fermée, mais d'autres fois elles s'ouvraient.

— Bravo, criaient-ils, encore un ! et ils emmenaient le nouveau venu.

Il y eut ainsi Amélie, elle entendait qu'on l'appelait, parce que c'étaient ses anciens danseurs et ils connaissaient sa maison.

— Eh ! Amélie, nous as-tu oubliés? Pourtant on a souvent tourné ensemble. Pourquoi ne veux-tu plus de nous? Va seulement, là-bas c'est bien plus beau. Et puis, tu sais, maintenant on fait ce qu'on veut, ça n'est plus comme dans le temps. Voyons, décide-toi, ne boude plus, sois bonne fille...

Couchée sur le plancher, elle levait la tête, et, appuyée sur le coude, écoutait. Son père et sa mère étaient dans la chambre, mais l'homme n'avait plus sa connaissance, à peine s'il respirait encore; sa mère, elle non plus, n'avait pas fait un mouvement. Et Amélie, alors, pendant que cette voix venait, de plus en plus elle levait la tête, parce qu'elle se rappelait bien et que celui qui l'appelait, souvent en effet elle avait tourné avec lui, souvent même elle s'était promenée avec lui par les sentiers au clair de lune, souvent ils étaient descendus ensemble des chalets d'en haut, où on va danser, les dimanches soir. Et elle fut soudain remuée. Elle pensait : « Si j'y allais, comme il me dit de faire? Il y a bien été, lui. » Et voilà, qu'il y fût allé, cela était un encouragement pour elle, en même temps qu'en y allant elle le retrouverait, et ce serait doux, comme elle sentait, et rien que la porte à ouvrir. Un court instant encore son cœur se balança, comme la pomme au bout de sa branche; puis elle se mit sur ses genoux. Et, ayant jeté encore un regard du côté du lit, elle vit son père qui ne bougeait point et sa mère semblait endormie. Et dehors la voix appelait, et il faisait soleil dehors. Elle fit comme un bond, fut debout, regarda la porte, et maintenant elle était décidée, et voulut courir à la porte. Mais, parce qu'on est femme

quand même, une pensée la retint en chemin, et elle alla d'abord se regarder dans son miroir. Elle fut effrayée de voir comme ses yeux étaient cernés : « Tant pis, se dit-elle, il comprendra », et refit seulement ses tresses, parce que la voix appelait toujours. Et à présent elle était prête. Alors elle n'eut plus qu'à se glisser jusqu'à la porte, ayant traversé la cuisine, mais il se trouva que la porte était fermée à double tour. Et c'est pendant qu'elle s'efforçait de l'ouvrir, ayant pris dans ses deux mains la grosse clef, qui s'était rouillée dans la serrure, pendant qu'elle était là, tout à coup, ce cri vint (après la voix qui appelait dehors, et cette voix s'était tue). Le cri vint et déchira l'air, le grand pesant silence qui était retombé, le silence des chambres où on meurt et c'est de faim qu'on meurt dedans, — le cri disait : « Va pas ! Va pas ! » monta encore, et de nouveau : « Va pas ! Va pas ! » et puis se tut, alors il y eut le bruit de deux pieds nus tombant ensemble sur le plancher. Elle ne fit que s'appliquer davantage à essayer d'ouvrir, la clef ne tournait toujours pas. Et ainsi sa mère eut le temps de la rejoindre.

Elle était en chemise et tellement maigre que, sur le devant de son cou, la peau pendait comme un rideau ; elle avait pris sa fille par les épaules :

— Amélie, s'il te plaît, tu sais bien qui t'attend là-bas. Et pense aux tourments de plus tard, quand il y aura les flammes et le soufre, et ils durent éternellement..

Elle continuait de chercher à ouvrir, on l'avait prise par le bras, tandis que les cris redoublaient :

— Et ton âme, Amélie, et ton âme !..

Mais d'un grand violent mouvement du corps, elle se défit de sa chaîne et ce lien fait de sa chair fut dénoué ; à ce moment la clef craqua dans la serrure. Et, pendant que sa mère roulait à terre devant elle, vivement elle fit glisser le pêne : mais alors elle sentit que c'étaient ses pieds qu'on tenait. Elle se retourna et de sa main fermée, elle frappa par deux fois ce visage tout recouvert de cheveux gris, parce qu'à présent la voix disait : « On a ouvert, c'est elle... viens vite, petite chérie ; tu verras comme on te soignera bien... » Et il n'y eut plus rien derrière la porte, restée entr'ouverte, que comme un paquet de loques jeté là...

La bande s'éloignait du côté de l'auberge : une autre, à ce

même moment, passait dans une rue voisine : là un fils appelait sa mère, ou c'était un mari sa femme, et les sœurs, leurs sœurs, les frères, leurs frères ; ce fut ainsi qu'enfin toute une famille vint, le père, la mère et les cinq enfants, mais eux ne riaient point comme faisaient les autres; ils venaient, la tête baissée, en se tenant par la main.

Ils s'approchèrent : l'homme se mit à parler tout bas :

— On a tenu tant qu'on a pu, mais ils sont trop petits pour mourir encore ; faites de nous ce que vous voudrez...

Ils furent amenés comme les autres à l'auberge, et on dit à l'homme : « Il te faut seulement te signer à rebours. » Il fit comme on lui disait de faire. Et pareillement sa femme. Puis ce fut le tour des enfants, qui, eux, ne surent pas bien : on dut leur montrer.

Seulement quelle joie quand on leur apporta à manger! Ils eurent une bonne soupe, du macaroni, de la viande et toute espèce de bonbons auxquels ils n'osaient pas toucher, n'en ayant jamais vu d'aussi beaux, ni de cette sorte. C'étaient des choses au chocolat, d'autres à la crème, d'autres avec, dessus, des étoiles faites avec des morceaux d'écorce de fruit et des amandes ; ils n'osaient pas d'abord ; on leur disait : « Allez seulement! ». alors ils tendaient les deux mains et leurs yeux brillaient de plaisir.

C'est qu'il fait bon être enfin sortis de ces chambres où l'air était tellement épais qu'il vous remplissait la bouche sans passer ; il fait bon sentir le soleil. Il fait bon pouvoir s'installer à son aise autour d'une grande table, parmi ces gens qui ont l'air si heureux. Il arrivait tout le temps des bouteilles ; à cause d'une musique à bouche, on ne manquait pas d'airs, non plus; et les enfants, ayant mangé, regardaient avec des bonnes petites mines amusées tout ce monde et ce mouvement.

Criblet était installé dans un coin avec Clinche, les deux hommes ne s'entendaient pas très bien.

— Tiens-toi tranquille, disait Clinche, tu causes trop.

C'est que Clinche avait le vin assez triste. Criblet en revanche était toujours gai. Il disait : « Moi, je suis détaché. » Et se tournant vers Clinche : « Tandis que toi tu as femme et enfants, c'est ce qui te pèse ! »

— J'ai eu.., disait Clinche. A présent je suis comme toi.

Mais Criblet haussait les épaules, et de là venaient leurs querelles que Clinche prétendait ressembler à Criblet, tandis que Criblet, lui, le traitait en inférieur.

Clinche donna un coup de poing sur la table :

— Après tout, qu'est-ce que tu es ? Qu'est-ce que tu as jamais fait, pour dire? Si on te pesait, toi aussi. Pas un sou, pas même un métier ! Vois-tu, mon vieux Criblet, tu n'as pas de quoi faire le fier...

Et il tâchait de rire, mais Criblet, calmement, car il gardait toujours son calme :

— C'est que tu juges du dehors. Moi, vois-tu, les maisons, ça n'est pas tellement les façades que j'examine que la façon dont les murs sont construits. Et puis si la base est solide. J'entre, je pèse et je mesure; toi, ce qui t'intéresse, c'est si les contrevents sont repeints !...

— Les contrevents ! cria Clinche, tais-toi avec tes contrevents.

Il se leva tout rouge; on crut qu'il allait se jeter sur Criblet. Mais l'Homme avait l'œil sur eux. Il savait maintenir l'ordre. Il n'eut qu'un geste à faire. Et il resta seulement qu'on était des gens réunis pour le plaisir de se trouver ensemble et que dehors un beau soleil brillait.

Il se mirait dans les assiettes, faisant jaune le fond des verres où l'étincelle du petit vin dort tant qu'on n'y touche pas; on se racontait son histoire. Tout ce dont ils auraient eu honte autrefois, c'est maintenant de quoi ils se vantaient. De quoi ils se fussent vantés, c'est ce qu'à présent ils cachaient. J'ai volé mon père, j'ai trompé ma mère. Tel mettait de l'eau dans son lait. Tel fraudait sur le poids du foin, le meunier allongeait avec du plâtre sa farine. Ils s'inventaient des crimes quand ils n'en avaient pas commis, sans quoi on se fût moqué d'eux, mais ce qu'ils aimaient, c'est l'enflure. Et Trente-et-Quarante, lui aussi, était là (si on se souvient encore de lui), qui venait aussi avec son histoire :

— Il avait dix mois, et il m'a souri. C'est qu'à dix mois ils commencent à avoir leur connaissance. Il venait de téter, une de ses joues était toute rouge, l'autre toute blanche. Comme une pomme, sa figure. Je suis venu, il m'a souri. Mais moi je l'ai mis dans le sac que j'avais préparé exprès, un sac de forte toile, solidement cousu, et rien qu'une ouverture en haut que

j'ai attachée avec une corde. A ce moment, il a crié. Je lui ai pris la tête sous le bras. Il a voulu donner des coups de pied, je n'ai eu qu'à les lui serrer. J'ai bien senti que ça craquait, mais il me fallait faire vite, et puis ça ne m'a pas empêché de courir. Le tout a été joliment construit, vous savez, et bien arrangé; et on a visé juste au pont, on a poussé jusqu'au milieu, l'eau était belle sous la lune, ça a fait : clouc ! il y avait la pierre, j'ai vu encore un petit peu descendre par l'effet de la transparence (comme une bulle de haut en bas) le sac et le petit dedans, mais aussi remontaient à moi les trente francs qu'il me coûtait par mois, outre l'ennui de cette femme, qui était sa mère... Dites, ai-je raison ? était-ce construit ?

Il vidait son verre d'un trait, tout le monde en faisait autant: c'est qu'on connaît la vraie ivresse.

Tout a une couleur étonnante à présent. Je vois bleu, je vois vert, je vois orange, je vois rouge; il pend autour de moi des morceaux de soleil comme autant de fruits mûrs. Une table croula, entraînant avec elle les verres et les bouteilles dont elle était chargée; le fracas en fut étouffé par les rires qui s'élevaient. A peine si on la vit tomber, tant il y avait de désordre.

Cependant, devant la maison, où l'ombre du tilleul faisait un rond mouillé, des hommes dormaient étendus, d'avoir trop bu ou trop mangé et les autres plaisirs également fatiguent : quelques-uns couchés sur le flanc, la tête sur leur bras, quelques-uns le derrière en l'air, et certains aussi sur le dos, leur chapeau tiré sur leurs yeux. Il y avait la grosse Félicie. Elle était toute débraillée. Et ainsi venait cette place jolie à voir et claire encore, mais quelques pas plus loin venait l'église et tout changeait. C'est qu'ici est le lieu des divertissements, et là-bas ce sépulcre ouvert. Déjà l'église faisait peur à voir, avec sa grande porte aux gonds arrachés, ses lézardes, et son haut clocher qui penchait, mais le village était plus effrayant encore, montrant partout ses toits crevés, le ravinement de ses rues, et, jetées au hasard, comme on jette l'ordure, d'informes choses qui gisaient.

Une troupe parut, qui venait par la rue en pente; ils crièrent : « On en amène encore trois... » Et on vit qu'en effet ils en amenaient encore trois, deux hommes et une femme, qui ne pouvaient plus marcher, c'est pourquoi on les portait.

Et ils furent amenés, eux aussi, à l'auberge, et celui qui y régnait en maître, et il avait comme un peuple d'esclaves autour de lui, ainsi les rois dans l'ancien temps, les reçut, leur fit faire, comme aux autres, le signe à rebours. Et, comme il ne se cachait plus, voici maintenant qu'il disait : « Savez-vous qui je suis ? » Il riait. « Il n'y a plus ni bien, ni mal. »

Il riait, il dit : « Il vous faut renoncer au ciel pour la terre », mais ils avaient tous, ceux qui étaient là, renoncé au ciel, et, lui, il riait.

« Il n'y a plus, ni bien, ni mal », recommençait-il, et tous rirent comme lui, parce que l'esclave imite le maître, sauf Lhôte, qui était assis à l'écart, et Lhôte depuis longtemps ne parlait plus. Il semblait étranger aux choses. Il était pâle. Ses yeux étaient devenus plus grands, sa barbe plus longue et plus noire.

Tout à coup, l'Homme l'appela :

— Et toi, Lhôte, qu'en penses-tu ?

Lhôte avait relevé la tête.

— Et qui penses-tu que je suis ?

Alors Lhôte gravement répondit :

— Je pense que tu es le Christ quand même, et tu te manifestes comme il te semble bon.

— Mon pauvre Lhôte, tu te trompes. Regarde. J'irrite le ciel quand je veux.

Il s'approcha de la fenêtre, il n'eut qu'à lever la main, et aussitôt, voilà, le gros nuage noir revint et Ceux à l'épée de feu, mais qui ne descendirent pas, cette fois, et ils planaient en rond au-dessus du village. Un coup de tonnerre se fit entendre ; une voix cria : « Malédiction ! »

— Tu vois, Lhôte, dit l'Homme.

Mais Lhôte secoua la tête :

— Je dis que tu es le Christ quand même, parce que les morts t'obéissent... Et tu as voulu m'éprouver...

C. F. RAMUZ.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

INSINUATIONS

LA SCIENCE ET L'ART

J'ai retrouvé, en rangeant de vieux papiers, cette lettre dont je ne puis dire si elle a été envoyée sous cette forme. C'est assez douteux, car je n'ai pas l'habitude de recopier mes lettres. En tout cas, je demande au destinataire la permission de la reproduire ici, parce que j'y trouve un intérêt. C'était M. Julio Piquet, de Buenos-Aires, maintenant représentant de *La Nacion*, à Paris.

« 20 décembre 1909.

« A M. Julio Piquet,
« Buenos-Aires.

« Monsieur et cher Confrère,

« Il ne m'a pas été possible de répondre encore, comme je le voudrais, à votre belle et intéressante lettre. Vous faites entre la science et l'art un brillant parallèle que j'ai lu avec le plus grand plaisir. C'est vrai, la science est bien plus bornée dans ses effets que l'art ; son seul but est la recherche de tout ce qui peut nous servir à dominer la nature, et cette domination est souvent précaire et illusoire, tandis que l'art nous ouvre par ses conceptions et ses créations une perspective infinie.

« Mais il faut penser qu'au-dessus de la science pratique, telle que nous en voyons les quotidiennes applications, il y a une science théorique, qui a de secrets rapports avec l'art. La science, par exemple, qui nous entretient des origines de la vie, de son évolution à travers les siècles, nous élève, elle aussi, aux rêves les plus hauts. Comment naissent et comment meurent les espèces animales, c'est là un genre, non de connaissances précises, malheureusement, mais de méditations pleines de beauté et de grandeur. Et si cette branche de la science ne semble pas aboutir à des certitudes, du moins elle ne s'éloigne pas des chemins logiques.

« Ne croyez-vous pas aussi que les recherches de la physiologie qui nous permettent d'observer le mécanisme de la pensée puissent apporter une certaine ivresse? La machine humaine, et les machines animales sont des domaines d'observation infinis et fleuris, eux aussi, d'une poésie sévère et désenchantée.

« Enfin l'intérêt principal de la science est d'avoir une méthode, et le méthode est peut-être ce qu'il y a de plus appréciable dans la vie. Selon la règle de notre vieux philosophe, Descartes, la méthode

scientifique nous apprend à ne recevoir pour vrai que ce qui est évident.

« L'art, au contraire, rit et se joue dans le mensonge et dans l'illusoire. Mais il y a un certain art qui approche de la vigueur de la science, l'art de Flaubert, pour prendre votre exemple, et celui-là atteint presque à la perfection.

« Notez que je ne fais point rentrer dans la science les découvertes mécaniques, qui n'en sont que l'application pratique. Il ne faut pas confondre les spéculations abstraites d'un savant véritable avec les constructions adroites d'un mécanicien. Poète à sa manière le vrai savant voit et conçoit son œuvre d'une façon toute idéale, et ne souhaite pas qu'elle soit réalisée.

« La valeur de la science et celle de l'art, c'est un débat ancien que nous ne résoudrons pas. Chacun y prend parti selon la nature de son esprit, selon les satisfactions que l'étude de l'une ou de l'autre forme des aspirations humaines apportent à sa sensibilité propre.

« Il me reste, Monsieur et cher confrère, à m'applaudir, etc. »

POÉSIE

J'ajouterai, après d'autres réflexions, qu'il n'est de poésie que celle qui sort d'une perpétuelle confrontation de nous-mêmes avec la nature. Plus on sait de choses, mieux on juge la valeur de sa place dans le monde. La connaissance seule nous assure à la fois de son importance relative et de son néant absolu. C'était peu de remonter jusqu'à la naissance, on peut maintenant voir le développement des phases de ce que sera un homme, et le contempler inclus dans la cellule, pareille à toutes celles qui renferment la plus humble vie en puissance. Il y a un moment où la future grenouille et le futur homme se ressemblent et font les mêmes mouvements : quelle religion jamais donna une pareille base à l'humilité et à la fraternité ? Toutes les manifestations de la vie surgissent de même souche : l'homme est un jet comme les autres et, comme les autres, après un instant de gloire au soleil, il se résout dans le rien multiple, dans une poussière toute pareille à celle qui fait la boue le long des chemins, quand il pleut.

L'HOMME-PLANTE

Je me suis gonflé et j'ai répandu mes germes comme la fougère au bord de la route répand ses spores. Chaque fois que j'étreignais la fougère femelle, je me croyais sur le chemin de l'infini. La supériorité de la fougère dédaigneuse, c'est qu'elle émet ses spores sans tant de façons et qu'ensuite elle se dessèche ou se livre à la faux.

ROMANS

La plupart des romans sont écrits comme pour les concierges et les couturières, bien plus, comme pour des peuplades étrangères à toute

coutume civilisée. On décrit tout, on explique tout, on ne laisse rien deviner, rien supposer. On nous donne le roman des robes et des jaquettes, le roman des maisons et celui des voitures, celui des petits gâteaux et celui des chapeaux, mais je cherche celui des esprits qui pourtant m'intéresserait. Je crois qu'on finira par regretter le temps où les romanciers ignoraient encore l'existence du monde extérieur.

LA VIE

Je me suis toujours, en ces dernières années, défendu contre le pessimisme et contre l'amertume de la vie. Je m'entête à la considérer comme bien faite, en ce qu'elle est, et on ne me fera pas dire que les peines y surpassent les joies et même les abolissent. Mais comment faire pour la regarder sans ironie? On peut vaincre le dépit, on peut vaincre la disgrâce, mais l'ironie? Comment voir, sans un sourire intérieur, s'en dérouler la perspective? J'ai désiré et j'ai accompli mon désir. Sans doute, et après? Il faut toujours en venir là, et cela ne manque pas d'un certain comique que tout aboutisse au néant. Il y eut des choses belles, il y en a toujours, est-ce que la continuité du spectacle ne doit pas nous renseigner sur son inanité? Nous l'avons vu, sortons. Est-ce que l'on voudrait, le rideau baissé, qu'il se relevât encore sur le premier acte de la comédie que nous savons par cœur? Ce serait déraisonnable, il faut aller se coucher. On le donne encore le lendemain. Laissons volontiers la place à ceux qui ne le virent pas encore. Et même ne leur disons pas qu'ils verront exactement ce que nous avons vu. Ne leur disons pas qu'on ne change nullement l'affiche à chaque génération. Qu'est-ce que cela nous coûte? Ils ne le croiraient pas, d'ailleurs, et ils se moqueraient de nous bien plus haut que nous ne pourrions nous moquer de leur espoir. Gardons notre ironie pour nous-même. Il n'y a rien de vilain comme les vieilles gens qui étalent méchamment leur expérience.

PERVERSION

J'ai la faculté singulière, la faculté affligeante de toujours vivre au delà du présent, malgré les efforts que j'ai faits pour restreindre mon imagination, et pour la borner à l'immédiat. Cela a gâté tous mes plaisirs, en me forçant à mieux me représenter non l'état actuel, mais la fin, non la journée même, mais le lendemain. Même, cela m'en a dégoûté, j'ai moins eu la sensation d'aimer que la sensation de la mort certaine de mon sentiment et j'ai toujours eu envie de dire à celles qui m'approchaient : « Le jour n'est pas loin où tu me fuiras avec horreur ou avec rire. » La fin des choses agréables est bien ce qui m'a étonné le moins. Mais, en compensation, je ne suis jamais arrivé à me figurer que les états pénibles n'étaient que transitoires, comme les autres. Cette double et contradictoire disparition n'a pu faire de moi un pessimiste. C'est qu'il m'est resté de longues

périodes d'état neutre que rien ne gâtait et où je me suis attaché à goûter le sentiment de la vie en soi, de la vie pour elle-même, état dans lequel je n'ai jamais refusé un plaisir si humble et même si ridicule qu'il fût. Quand on ne cherche que ces plaisirs-là, on s'aperçoit bientôt qu'ils foisonnent comme les petites fleurs insignifiantes et presque risibles, dans un bois, au printemps.

SCOLIE

Satisfaire ses petits désirs et dominer les grands. Le plus grand courage est peut-être d'être lâche devant la vie.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Sur l'évolution de la prosodie. — Lorsque M. Henri de Régnier est entré à l'Académie française, on a dit, dans certains milieux littéraires : « Voilà le vers libre à l'Académie ! » C'était à coup sûr exagéré, mais ce n'était pas complètement faux. Pour la première fois, la sage compagnie admettait dans son sein, — mais non sans commentaire, il faut bien le dire, — un homme coupable de s'être permis quelques espièglerie à l'endroit de la métrique traditionnelle. L'Académie, qui n'est pas d'une nature excessivement généreuse, ne tuait pas le veau gras en l'honneur de l'enfant prodigue, mais elle lui laissait la porte ouverte ; c'était quand même un succès, et bien des espoirs étaient permis... On était désormais en droit de penser que les adorateurs du faux dieu pourraient à l'avenir aspirer à des consécrations officielles sans avoir à brûler leurs ouvrages de jeunesse en place publique.

On apprend aujourd'hui que l'Académie vient d'accorder un prix à une adaptation, en vers français, de trois farces de Plaute, et les journaux qui enregistrent cet événement ne manquent pas de remarquer que M. Henri Dargel, auteur de l'ouvrage couronné, n'écrit pas en vers réguliers, du moins pour la circonstance, ce que d'ailleurs, M. Emile Faguet, analysant avec bienveillance les tentatives de M. Dargel, a considéré comme son « innovation la plus forte ».

En vérité, tout cela est amusant, bien que sans grand intérêt. Le sort des lettres françaises, et spécialement de la poésie, n'a jamais dépendu en quoi que ce soit des décisions de l'Académie. Rien de ce qui se fait d'important ne se fait là, chacun le sait ; et cette assemblée superbe se dispense avec soin de participer aux révolutions de l'art ou de la pensée ; elle a d'autres soucis. Le *vers libre* n'est plus une nouveauté, mais puisque l'Académie semble entr'ouvrir un œil et demander des renseignements... avouons que la question vaut encore la peine d'être examinée.

Aussi bien, le temps est venu où nous pouvons faire un tel exa-

men sans passion. Le procès n'est pas jugé, mais il a pris du tiroir. De part et d'autre, les plus endurcis des adversaires sont demeurés sur leurs positions, mais on ne tire plus à balle, et dans l'espace libre entre les camps, on recommence à construire... C'est une manière de *statu quo* qui équivaut à la paix.

Une thèse vient d'être soutenue en Sorbonne sur ce difficile sujet ; voilà qui le repousse dans l'histoire. Pourquoi dès lors n'en pas parler avec le calme que comporte le recul ?

Un fait est bien acquis désormais, c'est que la métrique régulière n'est plus indispensable à l'expression poétique. Pour les jeunes gens qui s'occupent de lettres, cette proposition peut sembler d'une modération excessive. Demeurons sur le terrain de la critique objective et générale, et soyons sûrs que cette même proposition doit encore procurer des crises de rage apoplectique aux derniers fabricants de ballades et autres tourneurs de coquetiers. Ceux-ci assistent avec un désespoir concentré à la déchéance de leur métier. Les uns, donnant la réplique au vieux major dans le concert des doléances sur la misère du temps, escomptent le retour d'un Boileau-Messie, investi d'une autorité tortionnaire, et qui rétablira, par le fer et le feu, l'ordre dans la prosodie française. Les autres, comme ce brave M. Bergerat, dont je parlais tantôt, affectent de prendre la chose gaiement et battent la mesure en se bouchant les oreilles. Il y en a qui, pris d'une angoisse subite à la pensée de ce qu'il y a de vain dans leur besogne et d'incertain dans leur renommée, fondent, comme le regretté Sully-Prud'homme, un prix littéraire, avant que de passer l'arme à gauche. Il y en a aussi qui se suicident, en désespoir de cause. D'autres enfin risquent le tout pour le tout et scandalisent leur libraire en publiant, à l'abri d'une préface gorgée d'excuses, un petit poème en vers blancs. Manifestement, les prérogatives d'une poésie tout entière réduite à des questions de forme, apparaissent comme dépourvues de valeur et d'efficacité ; elles n'éblouissent plus, elles ne tentent plus personne.

Il y a dix ans, la forme métrique choisie par un poète suffisait à prévenir mon jugement et sans doute à l'altérer. L'habitude des lectures copieuses et forcées a profondément modifié cette façon de voir. Je cherche ailleurs, et plus loin que les rimes. Il me faut de certaines satisfactions auxquelles la régularité ou l'inconstance des mètres ne sont à coup sûr pas totalement étrangères, mais que l'âme est seule capable de procurer. Peu m'importe qu'un poème soit bardé de bronze ou seulement paré d'une souple écharpe, pourvu qu'il soit dévoué à la découverte du monde, et qu'il atteste un heureux effort de connaissance. J'ai longtemps cru que le vers libre était incompatible avec une certaine platitude ; c'est vrai, car, ne comportant aucun déguisement, il ne donne pas le change sur la substance et la valeur in-

terne du poème, il en montre naïvement la vanité ou la sottise. Mais il est une vérité poétique que l'on reconnaît, quel qu'en soit l'accoutrement, et quand elle veut bien luire dans un sonnet, je sais toujours lui rendre hommage. Malheureusement, — ou heureusement, — de telles vérités ne hantent plus volontiers les sonnets. Malgré qu'on en ait, la métrique dite classique agonise, et les efforts de ses « soigneurs » ne semblent pas près de lui rendre le souffle.

Après tant de virtuoses, Baudelaire s'est mis au piano. Il a laissé un admirable recueil, et c'est tout. Heredia a réussi à se tirer élégamment d'une gageure. Mallarmé s'est à son tour assis sur le tabouret abandonné par Baudelaire; il n'a pas été inférieur à son maître direct, mais la matière complète de son œuvre poétique fait à peu près, comme quantité, le tiers des *Fleurs du mal*. Certes, il ne faut pas parler de poids et de volume; n'empêche qu'à ce train le successeur de ces grands hommes n'arrivera peut-être pas à bout d'une page. La courbe descend avec une inquiétante rapidité ; et si l'on fouille, d'un croc patient, dans l'amas des poèmes consacrés depuis vingt ans au culte de l'ancienne muse, on a bien du mal à remplir la plus modeste des hottes.

Je sais que cette phrase peut soulever des protestations indignées. On ne manquera pas de s'écrier : « Eh ! quoi ! vous oubliez Signoret ! Quoi ! Vous oubliez Guérin ! » Certes, je ne méconnais pas ces poètes, mais je peux les oublier dans mon calcul. J'oublie aussi, à mon grand regret, Barnaboche, Bidart et Coulette...

Je me garderai bien, d'ailleurs, d'attiser la discussion en opposant aux derniers trophées de la métrique régulière les premières panoplies du vers libre. Le jeu n'aurait plus aucune raison de finir. Mais je répète tranquillement qu'il n'y *a plus un très grand poète, à notre époque, dont on puisse dire que toute son œuvre est composée strictement selon la métrique traditionnelle.*

Je crois que c'est M. Francis Vielé-Griffin qui a dit, il y a quelques années : « Le vers libre est une conquête morale. » Cette parole m'étonne dans la bouche d'un poète fidèle à ses hardis serments, elle est trop modeste et comme découragée.

Non, le vers libre n'est pas qu'une conquête morale, il a désormais des conséquences pratiques et durables. Francis Jammes, au retour d'un beau voyage, peut dire en quittant ses bottes pour une moelleuse chancelière :

> Après un grand combat où j'avais pris parti,
> Je regarde et comprends qu'on s'est peu départi...

Nous ne pensons pas, comme lui, que tant de passionnées tentatives ont pu demeurer impuissantes à bouleverser et à rajeunir la poésie française.

Entre tous les artifices de l'ancienne prosodie, la rime est un de ceux qui ont reçu le plus rude assaut. On peut considérer son règne comme fini et son autorité absolue comme déchue. Elle a cessé d'entraîner notre génie lyrique dans l'invraisemblance et le ridicule. Instrument d'exception, elle permettra toujours d'accrocher d'étincelantes escarboucles au diadème de la fantaisie ; mais elle doit réserver ses grâces désuètes aux poètes comiques qui auraient tort de n'en pas tirer parti. Pour le reste, altérée, négligée, délaissée au bénéfice de l'assonance ou même abandonnée sans retour, la rime se perd. Le vers blanc n'apparaît plus comme une monstruosité, mais comme un des régimes naturels du langage poétique nouveau. Grâce au vers blanc, la traduction des œuvres lyriques ou dramatiques étrangères, en poésie française, est devenue possible. Nos vers réguliers, et en particulier l'alexandrin, étaient marqués, par plusieurs siècles de littérature, d'empreintes si profondes, si indélébiles qu'ils imposaient, aux ouvrages traduits, un vernis qui en masquait la saveur originale sans parvenir, bien entendu, à en faire de véritables œuvres françaises; d'où des productions hybrides insupportables à l'oreille et à l'esprit. On joue encore au théâtre français une pseudo-traduction versifiée d'*Hamlet* qui est comme la parodie romantique de ce pur chef-d'œuvre. Le vers libre a déjà maintes fois permis de traduire poétiquement les choses de la poésie sans les défigurer et sans les abâtardir.

Par ce chemin détourné, les métriques nouvelles pourraient faire leur chemin jusqu'aux adversaires les plus butés, si déjà de glorieuses réussites ne leur assuraient une féconde vitalité.

Beaucoup de poètes sont d'autre part restés fidèles à une rime aérée, élastique, spirituellement inconstante, qui se sont donné, par ailleurs, libre jeu, du côté du rythme.

Après les débauches, les orgies de la période dite héroïque, la mesure et le goût ont fait leur œuvre conciliatrice. L'art de mêler, de marier et de varier les mètres a séduit les poètes, à tout jamais voués à l'exécration de cette *cheville*, dont on ne peut plus dire qu'elle est « la poésie même ».

Et c'est ainsi que, délivrés d'une foule de principes spécieux, de chicanes et de fausses difficultés, les poètes ont pu voir que l'art des vers n'en restait pas moins plein de contraintes, de renoncement et de difficulté profonde ; car il n'y a plus que les maniaques du sonnet ou du double rondel pour croire que le vers libre est, même dans ses formes les plus hautes et les plus justes, un jeu d'enfants malades, de pervertis ou d'ataxiques.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Han Ryner : *Les Pacifiques*, Figuière, 3 fr. 50. — Antonin Dusserre : *Jean et Louise*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Georges Ducrocq : *Adrienne*, les Marches de l'Est, 3 fr. —Hugues Lapaire : *Mesdemoiselles Blanchard*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Mme J. Delorme-Jules Simon : *A l'ombre du Drapeau*, Fayard, 3 fr. 50. — Daniel Riche : *Le Foyer Provisoire*, Flammarion, 3 fr. 50. — Albérich-Chabrol : *Ma Chère Liberté*, Hachette, 3 fr. 50. — Prosper Dor : *Date Lilia...*, Sansot, 3 fr. 50. — Franck Julius : *Beati pauperes spiritu*, éditions de Paris-Revue, 1 fr. 50. — M. Henry Coüannier : *La Fausse Princesse*, éditions du « Croquis », 1 fr. 50. — Jean Moura : *Le Cœur de Guillemette*, Librairie Moderne (sans prix marqué). Sophie Krajewska : *Nounou de Pologne*, Plon-Nourrit, 3 fr. 50. — Paul Perrier : *Simple d'Amour*, Dumoulin (sans prix marqué). — Charles Foley : *La Source aux Rêves*, Tallandier, 3 fr. 50. — Auguste Fraisse : *Les Drames de la Côte*, Fontemoing, 3 fr. 50.

Les Pacifiques, par Han Ryner. Je ne connais pas, et m'en accuse, l'œuvre d'Han Ryner, qui ne comprend pas moins de douze volumes, sans compter les ouvrages épuisés. Mais, sachant qu'Han Ryner fut par un groupe de jeunes écrivains décrété « prince des conteurs », j'étais curieuse de voir si ce nouveau livre me paraîtrait justifier le titre qu'a reçu son auteur, ou s'il expliquerait le dédain dont font preuve certains critiques. A la vérité, *les Pacifiques* ne me paraît mériter

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

C'est un titre un peu lourd que celui de « prince des conteurs », et il faudrait bien du talent, bien de la finesse et de la mesure, pour le porter aisément. Encore que ce recueil appartienne au genre très français où Voltaire a particulièrement brillé, on ne peut point dire que M. Ryner se rattache à Voltaire. Il n'en a ni le mordant, ni la vivacité amusante, ni la langue preste. Sauf le début, qui n'est pas sans un certain humour, l'esprit proprement dit manque à ces pages qui çà et là tournent au prêche, — sans que cependant la lecture en soit ennuyeuse. Mais un peu de lourdeur dans les intentions trop appuyées, un défaut de mesure — dans un genre qui en demande au plus haut point — ne permettront pas à ce livre de rester dans la mémoire des hommes. La naïveté des conclusions que l'on voudrait nous voir tirer amuse et déconcerte. M. Han Ryner pense-t-il sérieusement, par exemple, que, dans son Atlantide, la souffrance serait impossible? L'amour, à lui tout seul, et quoi que l'auteur croie, suffira toujours à torturer les cœurs. Les habitants inventés par Han Ryner aiment sans douleur, car les constants ne sont attirés que vers les constantes, et les cœurs volages vont instinctivement aux cœurs volages. M. Han Ryner pense-t-il que d'habiles législations et la bonté naturelle et acquise d'un peuple peuvent régler à ce point les penchants de l'humaine nature ? et jusqu'à contrarier l'instinct qui veut que, trop souvent, les contrastes s'attirent? Croit-il qu'avec une régularité mécanique les amants peuvent désirer à la même

heure de se quitter ? que la jalousie sexuelle et l'instinct de propriété pourraient s'éteindre au point que tous les couples de « constants » se permissent l'un à l'autre, en souriant, de sensuelles fantaisies? Croit-il que dans son Atlantide les Arianes délaissées ne pleureraient jamais les Thésées infidèles, ou les Ménélas leurs Hélènes? La bonté naturelle d'un cœur n'a souvent rien à voir avec la naissance ou l'extinction de l'amour ; et quel serait le prix à nos yeux de l'Amour, tel que le rêve Han Ryner, si l'objet désiré ou regretté ne l'était *avec passion* par qui tend vers lui !

A tout instant, dans cette thèse qui n'est pas présentée assez légèrement pour nous permettre de croire avec certitude que l'auteur lui-même en sourie, nous relevons des paradoxes trop puérils pour n'être pas un peu agaçants. C'est ainsi, pour choisir un des multiples petits exemples, que, chez les Pacifiques, les vieillards ont des cheveux blancs mais pas une ride, car ils sont trop heureux pour que leurs visages puissent se plisser. M. Han Ryner ignore-t-il que le rire et le plaisir rident plus un visage que les larmes? Et ne sent-il pas que l'amour, tel qu'il nous le présente dans l'Atlantide, suffirait à donner le goût de la chasteté pour le reste des jours? et ne sent-il pas qu'il est des ferveurs, des mysticismes et des besoins d'*absolu* que ses personnages ignorent d'une façon par trop décourageante? Enfin, ne se doute-il pas de l'ennui morne qui se dégage, pour nous, d'une vie telle que celle qu'il prête à son pays imaginaire? ou le sait-il, et veut-il nous prouver qu'au contraire nos vices et nos douleurs sont nécessaires pour donner à notre existence plus de saveur? Ses intentions n'apparaissent pas très clairement et c'est un défaut pour un livre de ce genre.

Jean et Louise, par Antonin Dusserre. Sur la banalité des romans courants, celui-ci tranche enfin. L'histoire pourrait cependant se raconter en quelques lignes. Louise est une toute jeune fille abandonnée jadis par ses parents, élevée par charité, et qui maintenant gagne sa vie comme bergère. Jean Paulhac, qu'un accident a privé de son bras gauche, se voit obligé, pour se rendre utile, de garder les vaches de son père, riche cultivateur. Comment ce beau garçon, que sa fiancée a quitté après son malheur, oublie peu à peu son amertume et ses révoltes auprès de la petite Louise, comment l'amour naît entre eux, M. Dusserre nous le fait comprendre, avec de grandes délicatesses, une sorte d'adresse ingénue, et presque de l'originalité dans l'exposé des caractères. Cette petite Louise n'est pas la jeune fille que nous avons coutume de rencontrer dans les romans habituels, et Jean aussi a sa personnalité. Ce livre touchant et triste, — car il « finit mal » — il faut le lire, il mérite votre attention ; et vous vous sentirez gagnés par le sincère amour de la campagne auvergnate, dont il est animé.

Adrienne, par Georges Ducrocq. M. Ducrocq aime Barrès, cela est indubitable ; il aime aussi Gérard de Nerval, je pense, et les descriptions de *Dominique*. Tout cela transparaît nettement dans la charmante petite œuvre qu'il vient de publier. C'est à peine un roman, et Adrienne n'est pas une femme, mais un pâle et doux dessin symbolique, *la* lorraine plutôt qu'*une* lorraine, et peut-être même la Lorraine. Pourtant dans la volonté de l'auteur, cette petite œuvre aurait été presque réaliste, s'il ne s'était laissé entraîner par son amour de la poésie. Un jeune officier vient se reposer chez son père, à la limite des nouvelles frontières. Il connaît une paysanne demoiselle, il la regarde vivre et se regarde vivre dans leur chère campagne. Avec la tante d'Adrienne et celle-ci, il va faire un pèlerinage dans les pays annexés ; il retient l'aveu d'amour prêt à s'échapper de ses lèvres (pourquoi, puisqu'il se sait aimé ?). Il part pour le Maroc. Adrienne l'attend.

Adrienne ne s'est pas mariée. On lui dit : « Tu perds tes plus belles années », mais aucun parti ne la tente. Je sais que le vieux François lui transmet les nouvelles que je reçois de Maurice. Elle est toujours discrète, douce et serviable. Elle fait son devoir sans murmurer. Comme la Lorraine elle attend des jours meilleurs.

Donc, ici, aucun essai de psychologie fouillée, mais surtout *une atmosphère*. Ce petit livre est très bien écrit et souvent avec simplicité ; les paysages y sont évoqués avec une forte douceur. Par suite d'influences, le style manque un peu de vraie originalité, mais on ne peut nier le charme qui se dégage de ces pages.

Mesdemoiselles Blanchard, par Hugues Lapaire. M. Lapaire a voulu nous peindre un milieu provincial. Sans se hausser jusqu'à l'humour ou la satire, il a su néanmoins ne pas ennuyer. Deux honnêtes petites Parisiennes, coquettes et séduisantes, sont venues s'établir modistes à Saint-Florentin. Elles se trouvent vite en butte à la méchanceté provinciale, à l'envie féminine, et malgré tous leurs efforts, elles devraient céder la place et rentrer à Paris, plus pauvres qu'avant, si deux bons rentiers de 40 à 45 ans, plus très séduisants comme il arrive à leur âge, mais cœurs honnêtes, ne les sauvaient des luttes à venir en les épousant. M. Lapaire ne nous cache point que ses petites héroïnes font un mariage de raison en acceptant des maris qui ont quinze à vingt ans de plus qu'elles ; mais le dévouement qu'ils leur témoignent et la passion qu'elles sentent en eux font naître dans leurs cœurs, à défaut d'amour proprement dit, une très douce tendresse dont s'émeuvent et s'émerveillent leurs amoureux surannés. Toutefois, l'auteur n'exagère-t-il pas en nous peignant des quadragénaires si épris et si peu vaniteux qu'ils sont fous de joie et *gonflés de reconnaissance* parce que ces jeunes filles veulent bien être à eux ? Les hommes n'ont-ils pas plus de fatui-

té? Depuis que le théâtre à la mode nous peint les messieurs mûrs triomphants (il faudrait savoir l'âge des auteurs!) j'ai cru remarquer que les quadragénaires et même les quinquagénaires se trouvent plus séduisants que les jeunes gens, ignorent ce que c'est que la gratitude, et mettent sur le compte du « manque de cœur » des « femmes de maintenant » les insuccès qu'ils peuvent rencontrer. Je crois bien que, dans la vie courante, et avec leur fortune, les héros grisonnants de M. Lapaire n'auraient pas éprouvé cette reconnaissance pour les petites modistes qui leur eussent abandonné virginité, jeunesse et fraîcheur. Et je crois que, parlant de leur grrrrand amour et oubliant de se regarder de près dans la glace, ils auraient exigé un élan et un trouble analogues aux leurs. Mais, après tout, c'est le droit de M. Lapaire de nous peindre des hommes délicats et dévoués, sous l'enveloppe un peu fruste et gaillarde qu'il nous avait montrée au début du livre.

A l'ombre du Drapeau, par Mme J. Delorme-Jules Simon. Si Mme Delorme-Jules Simon a voulu nous peindre un caractère d'homme bien antipathique, elle a réussi parfaitement en faisant vivre devant nous ce lieutenant Paul de Saverny, têtu, aux idées étroites, vaniteux, d'un égoïsme incroyable, bouleversant sans remords des vies de femmes, « faisant son métier d'homme », comme on dit délicatement. Son égoïsme et sa présomption masculine ne dépassent-ils pas un peu cependant la limite réelle ? Quoi qu'il en soit — et bien qu'en vérité l'auteur l'ait voulu, je crois bien, sympathique, — ce personnage est si typique qu'on pourrait croire que Mme Delorme-Jules Simon l'a copié d'après modèle. Je n'oublie pas qu'il a le culte du drapeau et l'amour de la France, mais vraiment il ne manquerait plus que le contraire !... Ce roman, qui n'est pas un chef-d'œuvre, est intéressant, et les divers caractères ne sont pas conventionnels ; Hélène, en particulier, mérite d'être signalée. Un chapitre assez émouvant est celui où les Français, installés à Mirevoul, au Congo, doivent enlever le drapeau pour céder la place aux Allemands. Mme Delorme-Jules Simon a su nous toucher, sans fausse sensiblerie, sans exaltation exagérée. La fin est la moins bonne partie.

Le Foyer Provisoire, par Daniel Riche. Ce roman manque parfois, dans la plaisanterie, et surtout au début, du goût le plus élémentaire, et les drôleries n'en sont pas toujours originales. Mais certains chapitres sont d'une amusante observation, et, quoique vus à travers un verre grossissant, les démêlés de Ladoucette et de sa petite amie ne manquent pas de pittoresque et de vérité.

Ma Chère Liberté, par Mme Albérich Chabrol. Gentil roman pour jeunes filles.

Date Lilia... par Prosper Dor. Un « roman romanesque », et qui par conséquent eût été cher à George Sand. Marcel, riche avia-

teur, et catholique vaguement, rencontre Christiane, jeune fille et ardente protestante. Ils s'aiment. Une mère et une maîtresse délaissée se mettent en travers de leur amour. Une crise d'appendicite rétablit leur bonheur. Marcel se décide à faire un dernier vol, il tombe dans le lac et se noie. Désespoir de la fiancée. La meilleure partie du livre est peut-être la fin ; la façon dont Christiane, par amour pour le mort, se trouve amenée à se convertir au catholicisme est assez curieuse. D'ailleurs ce roman romanesque est, dans le cours du récit et dans certains détails, moins platement romanesque et banal que la majorité de ces livres.

Beati pauperes spiritu, par Franck Julius. Autre roman romanesque; sans valeur littéraire, mais court et pas ennuyeux à lire.

La Fausse Princesse, par M. Henry Coüannier. Conte pas ennuyeux non plus. Mais quelle singulière idée de faire éditer ce conte qui n'a rien de remarquable en soi. Pourquoi ne pas attendre d'avoir la matière d'un volume de nouvelles, qui permettrait au moins au critique de se faire plus justement une opinion d'ensemble ?

Le Cœur de Guillemette, par Jean Moura. Encore un roman romanesque, et si plat, si banal, si quelconque, qu'il faut s'étonner que l'auteur ait vraiment désiré de le faire éditer. Péché de jeunesse, j'espère. Allez en paix, ne recommencez plus, et vous serez pardonné.

Nounou de Pologne, par Sophie Krajewska. Quatre nouvelles qui ne sont pas, littérairement, sans intérêt. De l'émotion contenue; mais aucun mérite de style.

Simple d'Amour, par Paul Perrier. Roman historique. Simple d'Amour, jongleur de l'Empereur Frédéric II, s'éprend en Sicile d'une hérétique, sans voir l'amour que sent pour lui la fille charmante d'un apothicaire. Mais l'Empereur fait griller ensemble l'hérétique et le chanteur, « et les dernières roses de mai embaumèrent de nouveau Palerme l'heureuse ».

La Source aux Rêves, par Charles Foley. Feuilleton vendéen qui se lit sans déplaisir, comme presque tous les feuilletons. Sur un programme de cinéma, on écrirait : « Touchant. »

Les drames de la Cité, par Auguste Fraisse. Feuilleton maritime, qui se lit sans déplaisir, comme presque tous les feuilletons. Sur un programme de cinéma, on écrirait : « Tragique. »

HENRIETTE CHARASSON.

LITTÉRATURE

Georges Duhamel : *Les Poètes et la Poésie, 1912-1913*, 1 vol. in-18, 3,50, « Mercure de France ». — Jacques Roussille : *Au commencement était le Rythme*, 1 vol. in-18, 2 fr., Lemerre. — Armand Demelin : *La Connaissance émotionnelle*, 1 vol.

in-18, 3.5o, Rey. — Arthur Rimbaud : *Les Illuminations*, 1 vol. pet. in-12, 2 fr., « Mercure de France ». — Arthur Rimbaud : *Une Saison en Enfer*, 1 vol. pet. in-12, 2 fr.. « Mercure de France ».— Gustave Simon : *La Vie d'une femme*, 1 vol. in-18, 3.5o, Ollendorff. — J. Ernest-Charles : *Essais critiques*, 1 vol. in-18, 3,5o, Ollendorff.

Au seuil de ce recueil de critiques : **Les Poètes et la Poésie**, M. Georges Duhamel réclame d'abord pour la critique le droit de se montrer injuste et excessive. La relativité de l'opinion est inévitable, dit-il, « il suffit que cette opinion soit toujours relative au même caractère ». C'est donc ici un livre de bonne foi et d'une « partialité complète ». Cependant M. Duhamel nous dira sa conception de la poésie, et voici un essai sur la *Connaissance poétique*. Le but du poète est de connaître l'univers, de s'en faire et d'en donner une représentation nouvelle : « Le poète connaît pour l'humanité, qui connaît ainsi par le poète. »

La formule est exacte, scientifiquement exacte. Ce sont les poètes, en effet, qui ont créé notre vision du monde, les beautés de la nature, nos sentiments et nos passions. Les hommes ne voient, ne sentent que ce que les poètes leur ont fait voir et sentir. La poésie est un acte de connaissance, comme tout art, comme la science elle-même qui n'est qu'une partie de l'art. Mais ces poètes, créateurs de valeurs, ce sont les poètes de génie, et ils sont rares : un ou deux par siècle. Pour un Verlaine, que de Fernand Gregh, qui n'ont que le don « d'emprunter à de plus grandes âmes, sinon la matière, du moins la manière de leur connaissance. » Ils ne connaissent pas le monde, ils ne font que le « reconnaître ». Mais leur rôle modeste est encore utile, puisque c'est par eux que la musique nouvelle se propage. Combien d'âmes n'auront jamais entendu le sanglot verlainien qu'à travers l'écho atténué de quelque petit poète, encore sincèrement ému, mais ému de l'émotion de Verlaine.

Il nous faut maintenant d'autres baisers, d'autres amours, de nouvelles odeurs ; une vision nouvelle de la nature et de la femme, de nouvelles joies, de nouvelles douleurs, de nouvelles subtilités. Les hommes sont incertains : ils attendent le poète de génie qui recréera les valeurs sentimentales usées, fanées. Il ne s'agit pas d'orchestrations nouvelles, mais d'une expression nouvelle de la sensibilité : des mots qui n'aient jamais été entendus...

M. Duhamel étudie encore, au point de vue poétique, le mécanisme du subconscient et de ses réserves. Mais, explique-t-il, ce n'est pas seulement l'image, c'est la sensation même, c'est l'objet lui-même que l'esprit retrouve dans la nuit et dans le silence. C'est ce qu'il appelle la perception créatrice ; et c'est, en effet, le mécanisme de la poésie qui est une création et une perception différées. L'image, la sensation est devenue notre propre substance : elle surgit, vraiment née de nous, de notre sang, de nos cellules, etc... Quelle meilleure

preuve que la poésie est une création personnelle des poètes de génie... Et, dans toute œuvre personnelle où il y a image, mouvement et rythme, il y a poésie. Et c'est peut-être la prose, qui épouse tous les mouvements de l'être et qui contient les rythmes les plus compliqués de la poésie, qui est la plus essentiellement créatrice et... poésie. Contemplées de cette hauteur, les questions de vers-libres et de césures et de rimes perdent de leur intérêt et de leur importance.

Fort de son expérience de lecteur, M. Duhamel fait un juste départ entre les poètes et ceux qui aiment à faire des vers. Il y a actuellement, grâce à la culture intensive et généralisée, une quantité formidable de personnes qui font bien les vers : que ces versificateurs si bien doués lisent ces pages si saines et si décourageantes, et qu'ils ne croient pas que leur sincérité soit une excuse à leur médiocrité. Mais ni l'injure, ni l'ironie ne sauraient attaquer cette pierre dure qu'est l'orgueil du poète, qui veut, malgré la critique, laisser son nom à la postérité. Ce qui est d'ailleurs la plus vaine des vanités ; l'homme mort, son œuvre redevient comme anonyme : Shakespeare, dont M. Duhamel cite l'exemple, et Homère n'ont peut-être jamais existé; et ce sont les deux noms les plus glorieux de la littérature. La gloire injustifiée devait aussi avoir ses amertumes pour les âmes délicates qu'elle a trop aveuglement aimées.

M. Duhamel écrit sur l'inutilité des écoles : les grands écrivains, dit-il, ont été eux-mêmes ; ce sont les petits écrivains qui ont formé la cohue des écoles. Le romantisme et le symbolisme furent cependant des écoles nécessaires à leur heure, et personne n'a jamais pris au sérieux les écoles qui ont suivi, sorties tout armées du cerveau d'un arriviste. Le romantisme et le symbolisme existaient avant qu'on ait songé à leur donner un nom, et les théories se sont dégagées des œuvres.

C'est bien le cas de signaler deux essais sur l'intégralisme. L'un de M. Jacques Roussille s'intitule, simplement : **Au commencement était le rythme.** C'est au poète intégraliste et non au philosophe qu'il appartient « de proclamer les certitudes créatrices, car lui seul, par l'enchantement du rythme, peut nous mettre en rapport direct avec l'absolu ». Des mots, des mots... « S'il est vrai que le poète atteint à la transcendance par la contemplation du rythme esentiel, norme des genèses, c'est par l'étude du rythme formel, considéré dans son mécanisme numérique que l'art se rationalisera. » Mais s'il se rationalise, l'art, demeurera-t-il en rapport direct avec l'absolu ? L'autre essai s'inscrit : **La Connaissance émotionnelle** : « Ah ! maintenant le cri s'élève, s'écrie lui-même M. Armand Demelin, il sera libération. Un souffle immense aura enfin traversé le dynamisme effrayant de la vie. Et, tout frissonnant encore de la chair où il souffrit, le Verbe qui l'annoncera au monde n'ex-

primera rien autre que l'élan même de la destinée en instance éperdue de communion avec cette causalité formidable qui, sur nos lèvres mortelles, se prononce Infini ou Eternité. » Cela donne le vertige. Il s'agit de l'œuvre de M. Adolphe Lacuzon, qui n'a certes rien de révolutionnaire en ses réalisations : c'est l'œuvre honnête d'un bon élève parnassien, bien fidèle à compter les temps et les mesures, et à l'inutile tradition de la rime riche.

M. Duhamel écrit, à propos de Rimbaud : « A tout instant, dans ses plus limpides poèmes, un vers nous étonne et nous émeut parce qu'il laisse soupçonner d'inconnu. » Mais voici **les Illuminations** et **Une saison en Enfer** que vient de rééditer le Mercure... Rimbaud a dépassé le vers, et ces deux poèmes sont peut-être ce qu'il y a de plus étonnant et de plus merveilleux dans la littérature française. C'est une confession pour lui-même; c'est sa vie et ses rêves qu'il écrit, et il fixe sa réalité avec une telle précision qu'elle évoque et précise nos propres images, nos propres souvenirs. N'écrire que pour soi, pour se fixer, pour illuminer sa propre vie, et n'avoir d'autre lecteur que soi-même :

Dans un grenier, où je fus enfermé à douze ans, j'ai connu le monde ; j'ai illustré la comédie humaine. Dans un cellier, j'ai appris l'histoire. A quelque fête de nuit, dans une cité du Nord, j'ai rencontré toutes les femmes des anciens peintres. Dans un vieux passage à Paris on m'a enseigné les sciences classiques. Dans une magnifique demeure, cernée par l'Orient entier, j'ai accompli mon immense œuvre et passé mon illustre retraite. J'ai brassé mon sang. Mon devoir m'est remis. Il ne faut même plus songer à cela. Je suis réellement d'outre-tombe, et pas de commissions.

... Mais dans *Une Saison en Enfer*, on trouverait une intuition ou une volonté de la vie nouvelle qu'il allait tenter.

... Ma journée est faite ; je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons ; les climats perdus me tanneront. Nager, broyer l'herbe, chasser, fumer surtout ; boire des liqueurs fortes comme du métal bouillant, — comme faisaient ces chers ancêtres autour des feux.

Je reviendrai, avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux ; sur mon masque on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or : je serai oisif et brutal. Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds. Je serai mêlé aux affaires politiques. Sauvé.

Une Saison en Enfer est une admirable confession. Ce n'est pas sans ironie qu'il note l'histoire d'une de ses « folies » : J'inventai la couleur des voyelles, je réglai « la forme et le mouvement de chaque consonne et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique, accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la traduction. » Et il avoue : « La vieillerie poétique avait une bonne part dans mon alchimie du verbe. »Mais voici la nouvelle méthode, la méthode hallucinée :

Je m'habituai à l'hallucination simple : je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac; les monstres, les mystères; un titre de vaudeville dressait des épouvantes devant moi.

Puis, j'expliquais mes sophismes magiques par l'hallucination des mots.

Enfin, voici la dernière évolution de l'homme. « ... O bonheur, ô raison, j'écartai du ciel l'azur, qui est du noir, et je vécus, étincelle d'or de la lumière nature... »

Je reviens au livre de M. Duhamel. Après avoir traité de la poésie et de la connaissance poétique, il consacre la seconde partie de son volume aux poètes, à quelques maîtres comme Mallarmé, Verhaeren, Francis Jammes, Paul Fort, Vielé-Griffin, Louis Le Cardonnel, René Ghil, à quelques jeunes déjà célèbres ou qui le seront demain : Jules Romains, Paul Castiaux, P.-J. Jouves, Luc Durtain. A propos de ce poète, M. Duhamel écrit : Je sais que Durtain ignorait l'œuvre de Claudel au moment où il écrivait *l'Etape nécessaire*, « ouvrage précieux par sa grande et profonde signification poétique ». Ce livre, écrit en effet en une heure d'incertitude, témoigne d'une parfaite intuition de l'art nécessaire. M. Luc Durtain est un de nos meilleurs poètes et conteurs de l'instant, avec Tristan Derème, dont l'ironie cache, à peine, une merveilleuse sensibilité.

On pourrait peut-être reprocher à M. Duhamel d'avoir négligé quelques poètes de bonne volonté, mais son silence même est une critique.

§

Dans ce livre : **La Vie d'une Femme**, M. Gustave Simon nous donne le roman d'une jeune fille et l'histoire d'une femme « qui a, dit-il, joué un rôle et exercé une influence considérable sur le génie du plus grand de nos poètes ».

Mais M. G. Simon nous avertit qu'il ne publie pas toutes les lettres de Mme Victor Hugo, et qu'il ne nous permettra pas d'entrer dans un domaine qui n'appartient pas au public. L'aventure prouve qu'entre mari et femme on peut très bien s'aimer, et se « tromper » mutuellement.

§

Je signalerai encore ces **Essais critiques** de M. J. Ernest-Charles où l'on trouvera une sorte de synthèse du théâtre contemporain, des cafés-concerts et des music-halls. Je n'épouse certes pas tous les jugements de M. Ernest-Charles, mais il faut lui reconnaître, comme à tous les critiques, le droit d'être injuste, partial et excessif.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Louis Batiffol : *La Duchesse de Chevreuse*, Hachette, 7 fr. 50. — Pierre de Vaissière : Récits du « Temps des Troubles » (XVI^e siècle), *Une Famille : les d'Alégre*, Paris, Emile-Paul, 7 fr. 50. — Memento.

Autant que j'en peux juger d'après divers récents échos venus cependant de bon lieu, et aussi d'après des pages pas très anciennes de jeunes et talentueux historiens, que j'ai pu lire au vol, l'Eminentissime Richelieu n'est pas très bien venu auprès de certains libres esprits. J'avoue que cela m'étonne un peu, car si, pour se mettre à la portée de Richelieu, il faut beaucoup plus d'intelligence que de sentimentalité, s'il faut une sensibilité entièrement gouvernée par l'intelligence, une espèce de sensibilité sèche à la Stendhal, — naturelle, et très naturelle, cependant, — ces conditions se trouvent alors pleinement acquises, ici. Je ne vois pas ce qui peut empêcher les esprits dont je parle de sentir la beauté de la tragédie intellectuelle que fut la vie de Richelieu. On me dit que cette terrible intelligence se trouvait chez un homme antipathique. Il déplut fort, en effet, aux gens de son monde et de son temps, et, particulièrement, à quelques-uns des êtres les plus futiles et les plus incapables qui furent jamais. Est-il donc indispensable de faire, à trois siècles de distance, cause commune avec ces êtres ?

Jamais gens plus incapables, ai-je dit. Ils furent amusants ? Mais ce n'est pas être très systématique, ni méconnaître en quoi que ce soit les grâces, les libres pentes, et l'amusement de la vie, que de les juger incapables. Juger ? Ce n'est pas là juger, ni abstraire ; c'est constater. Non, à moins de préférer à tout, en fait d'historiques spectacles louis-treizièmes, le pittoresque, point si divertissant que l'on croit, d'un Gaston d'Orléans ; à moins d'être fait de telle sorte qu'on ne puisse goûter d'intérêt qu'aux polissonneries et aux palinodies de ce personnage, qu'à ses « Ballets des Andouilles », où il se délassait de ses plus fameuses et meurtrières pleutreries, — on ne peut s'empêcher de les trouver peu exaltants.

On leur accordera, certes, une élégance où n'avaient pas encore atteint les brouillons de la génération précédente, ceux du temps des d'Epernon et des Concini, ceux qui, après la mort de Henri IV, se jetèrent en naufrageurs et en écumeurs sur le royaume. Avec ceux de la génération actuelle, sans doute, l'intrigue est non seulement un moyen de s'emplir les poches, mais encore une élégance, ai-je dit.

Il y a certainement quelque chose de plus et de mieux qu'au temps du maréchal d'Ancre. La Cour de France est beaucoup moins déplaisante à voir. On a « serré », ou presque, la « grosse banquière », la grosse et stupide dondon Marie de Médicis. Nous avons mainte-

nant une petite reine, Anne d'Autriche, qui a de la joliesse. Nous avons une Mme de Luynes (demain Mme de Chevreuse) qui vaut mieux, l'éclatante et souriante blonde, qu'une âpre et noiraude Galigaï. Les hommes ne sont pas si pressés de s'emplir les poches, qu'ils ne s'oublient à mirer aux yeux des belles des désirs affinés. La politique est une sensualité. Elle est ce qu'elle est toujours (sauf chez de très rares et très hautes exceptions : Richelieu, par exemple) : un pillage ; mais maintenant, elle est aussi, et mieux : une sensualité. **La Duchesse de Chevreuse**, dont M. Louis Batiffol nous donne une biographie nouvelle, Madame de Longueville après elle, et d'autres, en firent cela, une sensualité, et ce n'est pas si mal pour de la politique, et l'on pourrait satisfaire quelque curiosité à étudier cette nuance, non pas nouvelle, mais renouvelée avec un art qui ne s'était pas encore vu.

Malheureusement, l'Histoire est une chose pratique, et, j'en suis bien fâché, — réellement, cela m'ennuie, car le plaisir de l'artiste désintéressé me paraît supérieur à tous les autres, et je recherche ce plaisir dans les intervalles de ces chroniques, — mais l'utilité, le bien, au sens relatif du terme, l'organisation sont, quand elle peut nous en montrer des exemples (chose rare, mais qui peut arriver, malgré tout, ne fût-ce que sous un Richelieu), ce qui s'y recommande d'abord. Il n'est pas besoin d'appeler le discernement de ce bien un acte du jugement moral, ce serait un trop grand mot pour une chose très simple. Si la séduction d'une Duchesse de Chevreuse avait pu tant faire que de diriger des volontés autrement trempées que celle du jeune Chalais, de telle sorte que la conspiration réussît même à demi, l'on eût revu les mauvais jours de la régence de Marie de Médicis. Louis XIII n'eût pas été supprimé, certainement, et Gaston ne fût pas monté sur le trône, la conjuration de Chalais, quelques choses qu'il plût à Richelieu de croire, n'étant jamais allé jusqu'à de tels desseins, ainsi que l'établit M. Louis Batiffol. Mais, de toute façon, le désordre eût été énorme ; les grands seigneurs (Vendôme, etc.) eussent pu faire les factieux tout à leur aise ; eux soulevés, c'était des provinces insurgées, c'était, de plus, les Protestants encouragés, c'était enfin l'Angleterre et l'Espagne excitées à leur mauvais jeu, etc. ; bref, pour Richelieu, des embarras plus terribles qu'aucun de ceux qu'il éprouva jamais du fait de la noblesse, et dont il ne fût sans doute pas sorti. On ne voit pas comment de tels résultats eussent pu n'être pas pour la France un désastre.

Une question qu'on a dans l'esprit en abordant la lecture du très intéressant ouvrage de M. Louis Batiffol, c'est de savoir si Mme de Chevreuse justifie sa réputation de galanterie et d'intrigue. Oui, certes, et au-delà. M. Batiffol a utilisé, sous ce rapport, des documents que Victor Cousin, dans ses Etudes sur Mme de Chevreuse, avait

soit ignorés, soit négligés ; et du reste, Victor Cousin était assez enclin à dessiner avec une élégance tout académique le portrait de son héroïne. Dans l'histoire de celle-ci, il retrouvait, jurerait-on, ce qui, au rapport de Victor Hugo, l'avait déjà excité, — toujours académiquement, — dans celle de Mlle Henriette Deluzy, l'institutrice des enfants Praslin (qui fut mêlée à l'affreux scandale que l'on sait) : Amour et bel esprit. Ce qu'on regrette d'ajouter, c'est que, dans la galanterie de la Duchesse, il y eut trop de rouerie pour qu'on accorde quelque sympathie à ses sens. Son influence sur Anne d'Autriche, cause déterminante de sa carrière d'intrigante, fut d'abord d'ordre assez banal (d'ailleurs, il faut le dire, jamais, presque jamais, une femme ne s'élève par une autre femme) : les deux grandes dames lisaient ensemble le « Cabinet satyrique », recueil graveleux apporté par la Duchesse. Plus tard, la scabreuse affaire d'Amiens, où Anne d'Autriche essuya, d'une façon heureusement tangentielle, les fougues de Buckingham, apparaît comme le résultat du proxénétisme diplomatique de Mme de Chevreuse. Plus tard encore, nulle tendresse ne se mêla jamais aux coquetteries fatales, aux mille artifices funestes dont elle investit le pauvre petit Chalais, si bien que celui-ci pouvait dire, piteusement : « Il est très malaisé de ne se laisser pas surprendre par des artifices endiablés, car qui pourrait éviter une princesse (Mme de Chevreuse) bien en vue dans la cour des deux plus grandes reines du monde, qui est très facile, et dont le fard est très bien appliqué. »

Cette note se maintint, en passant par la Fronde, à peu près jusqu'au bout, jusqu'au moment où, « débarrassée de son mari et de ses enfants », âgée, épaissie, énorme, vieux monument délabré de galanterie, elle se retira avec un petit gentilhomme, qui, d'ailleurs, à cinquante-quatre ans qu'il avait, n'était plus « bon à rien », l'exténué Laigue, un janséniste. Dans ses parties brillantes et florissantes, — florissantes pas toujours, car que de débats, que de contestations, que de difficultés passablement subalternes, à travers le tout ! — cette carrière politico-galante peut intéresser l'esprit. C'est même une occasion, pour des esprits exempts de sentimentalisme, de calculer des forces et des destinées menées par ces forces. (Alors, pourquoi pas Richelieu aussi, et même à plus juste titre ?) Ici, ce qui empêche ce calcul d'être morne, étant donnée la futilité des desseins, c'est qu'il s'agit d'une jolie femme. Saluons-la galamment. Mais c'est de l'art pour l'art. Et je suis bien fâché de le redire, au risque de paraître un lourdaud : l'histoire est une chose pratique.

Continuant ses récits du « Temps des troubles » (XVIe siècle, M. Pierre de Vaissière donne aujourd'hui l'histoire d'une des plus tragiques familles de cette époque : **Les d'Alègre**. Originaires des confins de l'Auvergne et du Velay, les d'Alègre étaient les parents par

alliance des Duprat (la famille du célèbre Antoine Duprat, le chancelier et cardinal). Au lieu d'assurer l'accord entre les deux maisons (dont l'une, il est vrai, celle des Duprat, gardait une tradition d'âpreté et d'audace), cette union fut l'origine d'une haine « qui devait se poursuivre pendant plus de vingt ans, coûter la vie à trois de leurs membres, et ensanglanter leurs annales domestiques ». L'ouvrage de M. Pierre de Vaissière se compose, pour une grande part, de cette violente chronique du XVIe siècle, chronique dont la vie d'Antoine d'Alègre, seigneur de Meilhaud, fournit les pages les plus dramatiques (meurtre du baron de Thiers ; vengeance du baron de Vitteaux). Viennent ensuite les biographies de trois des descendants d'Antoine d'Alègre : Yves III, Yves IV et Christophe II. L'ouvrage nous mène jusqu'à la date de 1621, où nous retrouvons mention d'hostilités persistantes, qui devaient se prolonger pendant plus de cent ans, tant étaient grandes l'intensité et la longévité des haines nées au « temps des troubles », et ce trait, relevé dans une famille par l'érudition colorée de M. Pierre de Vaissière, peut sembler représentatif des destinées elles-mêmes du pays tout entier après les convulsions du XVIe siècle.

Quant à ce XVIe siècle, M. de Vaissière estime que nulle famille mieux que celle des d'Alègre ne saurait le faire connaître, surprendre dans le secret de sa force de haine. Ravagés de consomption, brûlés de passion, avec une finesse d'acier, les visages de cette famille, tels que nous les montrent les admirables crayons du Cabinet des estampes, sont bien ceux que put pétrir cette époque d'action violente et d'intelligence prompte. M. Pierre de Vaissière, qui déjà s'était essayé à un tableau des mœurs publiques au XVIe siècle, dans un livre sur les plus fameux assassinats politiques de ce temps (« De quelques assassins », ouvrage dont nous parlâmes ici même), a voulu, cette fois, rendre sensible la destinée de ses mœurs privées, « dans le débordement de passions, de haines, de violences, de corruptions, déchaînées par les dissensions politiques et religieuses ». La chronique de la maison d'Alègre est, on l'a vu, pour M. Pierre de Vaissière, « le plus coloré et le plus éclatant exemple » de pareilles mœurs.

Memento. — *Une Maîtresse du Roi-Soleil en Bourbonnais* (Edition des « Cahiers du Centre », Moulin, 2 fr. 50). Dans cette étude sur les séjours de Mme de Montespan aux bains de Bourbon-l'Archambault, M. Henri Baguet rapporte les particularités de ces séjours, les faits menus ou importants qui les ont marqués, — entre autres les visites de Lauzun, retour de Pignerol, qui, dans l'une de ces visites sans doute repentantes, renonça, au profit du duc du Maine, aux donations qu'il tenait de Mlle de Montpensier. Nous apprenons également les impressions de la favorite quant à l'efficacité des eaux, impressions quelque peu contradictoires, et nous enregis-

trons, sous la savante dictée de M. Baguet, les divers souvenirs qui subsistent de Mme de Montespan à Bourbon-l'Archambault : logis occupés; reliques de tout ordre, point très nombreuses. — Une grande partie de l'ouvrage est consacrée à la dernière maladie et à la mort de Madame de Montespan, mort qui eut lieu, on le sait, aux eaux de Bourbon. On connaît les pages de Saint-Simon sur cette mort, rappelées et citées par M. Baguet, et ce fut bien la fin édifiante que montre le mémorialiste, confirmé en ceci par d'autres documents que cite l'auteur de cette monographie, dont le peu que nous venons d'en dire suffit à montrer le mérite comme contribution à l'histoire de Mme de Montespan.

Dans une jolie collection que la librairie Bloud consacre aux « Victoires françaises », voici des pages de M. Jean Ferratier sur *Denain* (Bloud, 1 fr.) On y trouve une narration assez détaillée de la célèbre bataille. M. Ferratier nous entretient aussi d'un fait peu connu qui se rattache à la bataille de Denain, nous voulons parler du rôle que joua, dans cet événement, un homme de robe, Lefebvre d'Orval, qui aurait été « l'instigateur » et en quelque sorte « l'âme » de la victoire. Un militaire, M. Sautai, a particulièrement étudié cette question, et, pour cet écrivain, c'est bien ce Lefebvre d'Orval, conseiller au Parlement de Flandre, qui a quasiment remporté la victoire. M. de Vogüé s'efforça, il y a quelques années, de remettre les choses au point, et c'est la discussion de ce dernier que M. Ferratier prend pour point de départ de ses nouvelles précisions. M. Ferratier rend à Villars ce qui appartient à Villars, c'est-à-dire la victoire. Il le fait avec savoir et agrément.

Bien avant M. Sautai, Saint-Simon, dont le portrait de Villars est, on s'en souvient, une page de réalisme malveillant, avait décerné la victoire de Denain, non pas au conseiller Lefebvre d'Orval, mais au maréchal de Montesquiou d'Artagnan. Voici M. J. Coroënne qui reprend à son compte l'opinion de Saint-Simon, pour lui expression de la vérité. (*Montesquiou d'Artagnan vainqueur de Denain*. Melet, 3 fr. 50, ill.) A propos de l'érection du monument élevé à Denain, l'auteur, comparant les pièces officielles et les récits des historiens, a voulu prouver que le maréchal de Montesquiou eut « tout le mérite de la victoire tant dans le projet que dans l'exécution ». On admettra ou non les conclusions, laborieusement établies, de M. J. Coroënne; mais on doit reconnaître que son étude apparaît comme une des plus complètes qui se soient écrites sur la victoire de Denain.

M. Charles-Léon Bernardin, dont nous avions déjà signalé une étude sur la famille de Bauffremont (à propos du rôle de celle-ci dans l'histoire de Jeanne d'Arc), consacre à cette famille quelques nouvelles pages : *Les Dragons de Bauffremont à l'Armée de Turenne* (1674-1675) (Jouve, 2 fr.) Claude de Bauffremont, marquis de Listern, qui prit parti pour la France durant les guerres de Loui XIV, commanda le régiment de dragons de Bauffremont, en 1674, à l'armée de Turenne, et c'est sa participation à la bataille d'Ensheim, livrée le 4 octobre 1674 contre les Impériaux, que M. Bernardin s'applique à faire valoir. L'on dut, nous dit-il, à Claude de Bauffremont la possession du bois d'Ensheim, qui assurait la victoire. Le colonel fut mortellement blessé dans cette action. Son frère, Pierre de Bauffremont, le remplaça à la tête du régiment. M. Ch. L. Bernardin termine son opuscule en résumant à grands traits l'histoire ultérieure du

régiment de Bauffremont, devenu régiment de Lorraine en 1773, et le 9e dragons en 1791.

Revue historique (mai-juin 1914). P. Gaffarel : Les lettres de cachet en Provence dans les dernières années de l'ancien régime. L. Halphen : La renaissance de l'histoire ancienne en France au milieu du XIXe siècle. (Très intéressant. Une acquisition capitale de l'esprit historique moderne est le sens vivant, — pas « pompier », — de l'Antiquité. Acquisition féconde. On ne saurait trop préciser le moment et étudier les conditions où elle s'est faite.) A. de Boicard : La suzeraineté du pape sur Rome aux XIIIe et XIVe siècles. Bulletin historique : Histoire de France. Epoques franque et des Capétiens directs, par L. Halphen. Histoire de l'Eglise : Moyen-âge, par E. Jordan. Histoire de France, de 1660 à 1789, *1re partie*, par G. Pagès. Comptes-rendus critiques. Bibliographie.

La Révolution française (14 mai 1914). La fuite à Varennes et la réunion des Assemblées primaires et électorales (*suite et fin*), par A. Méry. L'esprit public dans l'Eure (*suite*), par F. Evrard. L'organisation des municipalités cantonales dans le département de la Vienne, par L. Gauthier. Notes de lecture : L'astronome athée Lalande. Congrès des Sociétés savantes en 1914 : Séance de la section d'histoire moderne et contemporaine. Correspondance : Les destructions aux Archives nationales. Chronique et bibliographie.

Annales révolutionnaires (mai-juin 1914). Albert Mathiz : Robespierre jeune en Franche-Comté (pluviôse an II). René Trinquet : L'assassinat de Hugon de Bassville (13 janvier 1793). François Vermale : Les émigrés savoisiens dans le camp austro-sarde, d'après le carnet du chevalier de Martinel, 1795. Hans Glagau : Nouvelles lettres de Marie-Antoinette. Varia. Notes et Glanes. Bibliographie. Périodiques. Chronique.

Revue des Etudes Napoléoniennes (mai-juin 1914). — L'administration Communale sous le Consulat. Paul Marmottan : Les Anglais en Toscane (nov.-déc. 1813), *fin*. Lieutenant-colonel I. Colin : La bataille de Montmirail. Mémoires et Documents : Le rôle de l'Autriche en 1812 : dépêches de M. de Lebzeltern à Metternich, *fin* (Frédéric Masson). Bulletin historique (consacré aux ouvrages d'histoire napoléonienne, par le lieutenant-colonel E. Mayer et Abel Mansy. Notes et nouvelles : l'aide-mémoire de Napoléon en Russie (C. Riffaterre).

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Th. Ribot : *La Vie inconsciente et les mouvements ;* 1 vol. in-16, de la Bibliothèque Contemporaine, 2 fr. 50, Alcan. — William James : *Aux Etudiants,* 1 vol. in-16, 2 fr., Payot et Cie. — Carlos Rodriguez Etchart : *Psychologie énergique*, 1 vol. in-16, 3 fr., M. Rivière et Cie. — L.-C.-E. Vial : *La Machine Humaine ;* 1 vol. in-16, 1 fr., Maloine.

Les recherches sur la vie inconsciente de l'esprit vers lesquelles s'oriente de plus en plus la psychologie me semblent pas mal obscurcies par l'abondance et l'imprécision des termes employés par les auteurs. A la liste des vocables que nous possédions déjà : incons-

cience, subconscience, infraconscience, conscience marginale, subliminale, etc., un psychologue vient d'éprouver le besoin d'ajouter ce terme plutôt barbare : coconscience. Et je ne dis pas que ce terme nouveau ne répond pas à une nuance psychologique et à un besoin de classification. Encore faudrait-il le définir exactement. Je citais dans ma dernière chronique un mot du psychologue Leuba à propos de la « conscience subliminale ». — « C'est là, dit-il, un terme fort obscur et que chacun croit comprendre. » On peut en dire autant de toute cette terminologie de la subconscience. On songe au mot de Nietzsche : « Toute philosophie n'est qu'une philologie. » Il est certain que bien définir les termes est ici de première importance et c'est ce qu'on néglige trop souvent de faire.

On ne pourra pas du moins adresser ce reproche à M. Ribot qui, dans son récent livre : **La Vie inconsciente et les mouvements**, a pris soin de signaler et d'écarter les difficultés verbales. Pour plus de précaution, il fait un rapide historique de la terminologie du sujet (p. 70), en conclusion duquel il est amené à distinguer deux termes et deux problèmes : d'une part, celui de la subconscience, « terme qu'on applique à beaucoup d'états anormaux tels que le somnambulisme, l'hypnotisme, l'écriture automatique, le dédoublement de la personnalité et bien d'autres encore », cette subconscience comprenant elle-même une série indéterminée de degrés : conscience marginale, conscience crépusculaire, états se perdant dans une obscurité croissante; — et, d'autre part, celui de l'inconscient proprement dit ou inconscient pur, ou activité cérébrale inconsciente qui est l'objet propre de son étude. — Et dans cette activité cérébrale sans accompagnement de conscience, M. Ribot distingue deux formes. « L'une est étrangère à la psychologie ou du moins sans rapports directs avec elle. On sait que le cerveau a de l'influence sur la nutrition, la circulation, la digestion et autres actes de la vie végétative, sur les mouvements automatiques, réflexes, etc. L'autre forme a une valeur psychologique bien qu'elle soit dépourvue de conscience. » — En quoi donc consiste-t-elle ? Quelle est exactement la différence entre un inconscient qui n'a qu'une valeur organique et la cérébration inconsciente qui a une valeur psychologique? M. Ribot répond que cette dernière diffère de l'autre par ses matériaux qui sont « les éléments moteurs des sensations, des représentations, des émotions et de toutes les formes de l'activité intellectuelle et volontaire. *Ces matériaux ne sont pas une conscience éteinte, mais les conditions permanentes d'une restitution de la conscience intégrale.* » Et cette formule s'explicite par la suivante : « Ce qui persiste, c'est la portion kinesthétique des états de conscience — les représentations motrices — parce que l'observation montre que les phénomènes moteurs ont, plus que tous les autres, une tendance à

s'organiser, à se solidifier. L'*inconscient est un accumulateur d'énergie ;* il amasse pour que la conscience puisse dépenser. » Ainsi, on ne saurait trop y insister, ces résidus moteurs subsistent en nous sans conscience aucune. M. Ribot rappelle à ce sujet le mot de Peirce : « On ne peut pas plus emmagasiner un processus psychique disparu que la flamme d'une bougie éteinte. » — Grâce aux distinctions de M. Ribot, nous voici en possession d'une double définition de l'inconscient : définition formelle ou de mot et définition réelle ou de chose. Définition formelle : par inconscient (distingué du subconscient) il faut entendre l'activité cérébrale sans accompagnement de conscience. Définition réelle : cet inconscient se compose des résidus moteurs de nos états de conscience. Enfin! cela fait plaisir de voir un psychologue éclairer sa lanterne avant de nous engager dans les galeries de ce monde souterrain de l'esprit.

Je ne puis, à mon regret, m'étendre sur les thèses psychologiques qui préparent ou corroborent l'hypothèse de l'auteur ; celle par exemple d'après laquelle tout état de conscience est un complexus dont les éléments kinesthétiques forment la portion stable, résistante ; affirmation confirmée par les recherches de Mach, suivant lequel nos perceptions et nos images sont des « groupes de sensations motrices » ; de M. Bourdon sur les perceptions visuelles, par les curieuses remarques de M. Ribot lui-même sur ces états spéciaux auxquels on a donné le nom d'*attitudes* (le doute, la conviction, la surprise, l'étonnement, l'attente, etc.). « Les attitudes, dit M. Ribot, sont des formes sans matière, sans contenu ; elles n'ont pas d'existence indépendante ; elles ne peuvent être connues, pensées isolément. Elles ne sont qu'un moule, mais qui impose sa marque aux états de conscience intellectuels et affectifs. Or, si l'on examine de près la nature psychologique de l'attitude, on reconnaît qu'elle est un mode de l'activité motrice. L'attitude est une position de l'individu qui s'apprête à recevoir : ce qui suppose une adaptation de mouvements. »

J'omets les objections qu'on peut faire à l'hypothèse de M. Ribot ; notamment l'éternelle question : comment l'énergie cérébrale inconsciente se transforme-t-elle en énergie consciente? Comment s'opère le passage de l'inconscient au conscient, la « restitution de la conscience intégrale » ? C'est là un problème métaphysique que M. Ribot, on le sait, se refuse à aborder. Et je crois avec lui que la seule attitude raisonnable est ici l'agnosticisme.

Je note au passage une discrète indication de l'amoralisme et du pessimisme dont on pourrait, il me semble, retrouver des traces çà et là dans l'œuvre de M. Ribot et qui semblent impliqués, suivant une remarque d'Amiel, dans toute conception physiologique de la vie mentale. M. Ribot ne manque jamais une occasion de distinguer le point de vue du psychologue de celui du mora-

liste et l'on sent que, dans sa pensée, ce dernier point de vue est un point de vue illusionniste : le point de vue pragmatique de l'illusion utile. Dans l'espèce, il s'agit du γνῶθι σεαὐτον des moralistes, dont M. Ribot nous dit crûment la vanité psychologique. « Le fait — de quelque façon qu'on l'explique — qu'il y a en nous une vie souterraine qui n'apparaît qu'en passant et jamais totalement, est d'une grande portée ; c'est que la connaissance de nous-mêmes (γνῶθι σεαὐτον) n'est pas seulement difficile, mais impossible. Pour en expliquer la difficulté, on a allégué des raisons morales (influence des passions, faiblesse de la volonté), des raisons intellectuelles (insuffisance du jugement, irréflexion). Tout cela est remédiable. Mais ce qui ne l'est pas, c'est l'incapacité absolue de connaître notre individualité intégralement et d'en être certain. » — « Mais, ajoute un peu dédaigneusement M. Ribot, ceci est l'affaire des moralistes. »

Je ne quitterai pas le livre de M. Ribot sans dire un mot du chapitre consacré au moindre effort en psychologie. L'auteur y esquisse une fine psychologie du repos, de la paresse, de la vieillesse, de l'indolence, de la lenteur, de la fatigue, etc. Passant à la psychologie sociale, il montre le rôle de la tendance au moindre effort dans l'évolution des institutions et des mœurs (misonéisme) ; enfin, il termine son livre par des considérations sur la philosophie du repos, telle qu'elle s'est exprimée dans les systèmes métaphysiques et les croyances religieuses (ascétisme stoïcien, quiétisme mystique, nirvana bouddhique, etc.).

Il y aurait un côté pathologique du sujet, côté que M. Ribot a volontairement omis ou du moins qu'il n'a fait qu'effleurer. Ce côté est plus particulièrement mis en lumière dans une série d'études dont M. Raymond Meunier a commencé la publication dans *le Journal des Débats* sous ce titre : *les Stagnants*. Le phénomène de la stagnation (1) physique ou mentale, — trouble de la motricité et qui par là se rattache au sujet traité par M. Ribot — comporte des manifestations variées qui se ramènent toutes à un sédentarisme morbide soit du corps, soit de l'esprit et du cœur. « Certains seront des stagnants matériellement, physiquement, peut-on dire ; d'autres ne le seront que moralement. Au degré le plus aigu, nous trouverons ces reclus volontaires pour qui sortir de la chambre où eux-mêmes se sont confinés est une torture insurmontable... ; mais il est, parmi les âmes stagnantes, un sédentarisme morbide de l'esprit et du cœur qui revêt, lui aussi, les aspects les plus divers, odieux parfois, mais par-

(1) Pour l'étude de cette particularité morbide, on pourra aussi se reporter à l'importante monographie de Kraepelin sur la *Folie maniaque, dépressive* dans la *Revue des Sciences Psychologiques* (n° de juillet-septembre 1913), notamment à la partie (pp. 262-263) où il étudie les troubles de la motricité (ralentissement des réactions motrices, stagnation physique et mentale) dans la folie maniaque-dépressive.

fois émouvants... » « Stagnants aussi sont les automatiques esprits qui ne pensent qu'avec le cerveau d'autrui et combien nombreux à ce point de vue sont les stagnants... » Ainsi considérée, la stagnation n'est qu'un cas particulier de l'*Automatisme mental* si finement décrit par M. R. Meunier (1). Au cours de cette dernière étude, l'auteur rappelle le mot si juste de Schopenhauer : « L'observation des individus permet de les comparer à autant d'horloges qui, une fois montées, se mettent en marche sans le savoir. » M. R. Meunier distingue, comme M. Ribot l'a fait à propos de la loi du moindre effort, deux aspects et deux rôles : l'un utile, l'autre nuisible, de l'automatisme mental. Moyen de défense et d'acquisition pour les uns, cet automatisme est, chez les autres, une tare pouvant conduire jusqu'à la déchéance telles stagnantes mentalités. Puis, ce sont de fines remarques sur le rôle de l'automatisme mental dans la conversation, dans la vie mondaine, dans les écoles littéraires ou scientifiques, dans les modes. — A ces notations si justes, qu'on me permette d'ajouter une remarque peu galante et combien inopportune en ces temps de féminisme! C'est une remarque sur la femme comme agent conservateur et fauteur de l'automatisme mental dans la vie privée et publique. La femme synthétise toutes les stéréotypies morales, sociales, mondaines. Cette influence se manifeste bien dans le mariage. La femme stabilise même l'être le plus vagabond et par là le « sauve ». Tel est l'enseignement wagnérien prêché par *le Vaisseau Fantôme*. Combien de libres esprits se sont pris au filet du mariage! Tel que je connais, après deux ans de mariage, est retourné comme un gant. Il a épousé tous les préjugés de sa femme; il se soucie de la considération de son concierge, d'effets de toilette, des snobismes petits bourgeois, de toutes les valeurs philistiniques.

Les vues de M. Ribot sur l'importance de l'élément musculaire et moteur dans la vie psychologique trouvent leur application dans une curieuse conférence de William James intitulée : *l'Evangile du Délassement* et qui fait partie d'une série de causeries parues à la librairie Payot sous ce titre : **Aux Etudiants**. Le principe de psychologie invoqué par l'auteur est la loi bien connue et formulée par W. James lui-même : la loi de la dépendance des sentiments à l'égard des mouvements. C'est l'idée même de M. Ribot; l'idée du primat du mouvement, de la fonction motrice, sur toute la vie psychologique. « L'action semble suivre l'émotion; mais en réalité l'action et l'émotion sont simultanées; en réglant l'action, plus immédiatement soumise à la volonté, nous pouvons immédiatement régler l'émotion qui lui échappe davantage. » — « Considérez, dit encore

(1) *Journal des Débats* du 14 décembre 1913.

W. James, l'influence d'un appareil moteur aux fonctions nerveuses et musculaires bien réglées, sur le sentiment que nous avons de nous-mêmes, et voyez comme il nous fait nous sentir souples et capables d'agir. » — C'est cette loi psychologique que W. James veut appliquer au redressement d'un défaut ou à la guérison d'une idiosyncrasie du tempérament américain. Ce défaut, c'est l'excès de tension, de contraction musculaire ; c'est l'ardeur, la rapidité nerveuse, la vivacité qui semblent faire partie de l'idéal national et qui sont au fond un indice ou une cause de faiblesse irritable. Assez longtemps et trop victorieusement on a prêché aux hommes, particulièrement aux Américains, l'Evangile de la tension et du surmenage ; il faut leur prêcher celui du relâche et de l'abandon. « L'excès de contraction musculaire, dit W. James, peut être minime si nous l'évaluons en kilogrammètres, mais il a une action très grande sur la vie intérieure. C'est une conséquence nécessaire de cette théorie des émotions que j'ai citée. Les sensations qui arrivent sans cesse d'un corps tendu et surexcité entretiennent un état d'esprit analogue ; l'atmosphère intérieure est lourde, menaçante, épuisante et comme orageuse... » Trop d'hommes, trop de femmes ressemblent, suivant la comparaison d'un romancier américain, à un « éclair emprisonné » (bottled lightning). Et W. James préconise en termes excellents une sorte de quiétisme musculaire et nerveux. « Il y a trop longtemps que l'on prêche la nécessité de se sentir constamment responsable, trop longtemps du moins qu'on ne prêche que cela, — surtout aux femmes. » Combien vrai ! A-t-on assez rebattu les oreilles des futurs éducateurs et des futures éducatrices avec le thème blagologique de leur « immense » responsabilité ! Cette pensée est paralysante. Elle empêche le naturel dans les sentiments et dans les actes.

Les vues émises par les maîtres de la psychologie sur le substratum moteur de la vie psychique et sur le rôle prépondérant de l'énergie musculaire feraient souhaiter la constitution d'une science de l'énergie psychique dans ses rapports avec les autres formes d'énergie. Aussi ai-je abordé avec curiosité la lecture de la **Psychologie Energétique** de M. Rodriguez Etchart. Malheureusement, j'ai été déçu. Ce livre est un exposé confus des théories récentes sur l'énergie physique, chimique, biologique, etc., sans aucune vue neuve ou intéressante dont puisse profiter la science psychologique.

J'en dirai autant de la **Machine humaine**, de M. L.-C.-E. Vial ; exposé d'une thèse sur le fonctionnement mécanique et électromagnétique de l'homme ; thèse fondée sur une analogie entre ce fonctionnement et ce que l'auteur appelle honnêtement l'acte conjugal. (Il serait plus simple et moins pudibond de dire l'acte sexuel.) Pour l'auteur, la vie universelle se ramène aux multiformes et innombra-

bles mariages que contractent entre eux les éléments dynamiques dont se compose la nature, affectés les uns du signe +, les autres du signe —; les uns mâles, les autres femelles. « L'univers, dit l'auteur, est un grand couple dynamique, mâle + et femelle — de Force + et de Matière —, inversion l'une de l'autre, dont l'acte générateur repose en entier sur la contradiction. La création qui en est issue est un grand roman d'amour... » Cette théorie énergétique, qui rappelle de vieilles cosmogonies grecques, prouve plus d'imagination que de sens critique. L'auteur n'a pas l'air de se douter à quel point l'analogie est un procédé peu scientifique.

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Marcelle Dontchef-Dezeuze : *L'Image et les Réflexes conditionnels dans les travaux de Pavlov ;* préface de Georges Bohn : Bibliothèque de Philosophie contemporaine, F. Alcan, 2,50. — A. Rand : *Contribution à l'étude des actions physiologiques de la lumière* (*action des rayons ultra-violets sur les hydrates de carbone*), A. Leclerc, 15 fr.

J'ai déjà parlé ici à plusieurs reprises de la remarquable analyse expérimentale des activités cérébrales pratiquée par Pavlov et les élèves du célèbre physiologiste russe.

C'est au Congrès de médecine de Madrid, en 1904, que Pavlov a indiqué pour la première fois comment la mesure de l'écoulement de la salive peut nous renseigner sur les activités internes du cerveau. Depuis, deux de ses élèves, Zéliony et Orbéli, se sont illustrés dans la voie tracée par le maître. Une des premières publications de Zéliony a paru dans *l'Année psychologique* du regretté Binet. Déjà, V. Henri et Malloizel avaient imaginé quelques expériences relativement à la salivation psychique. Le Professeur Dumas entrevit bientôt toute l'importance de la nouvelle méthode pour la psychologie. Les écrits de Pavlov paraissaient imprégnés d'un certain finalisme, — ce finalisme cher aux physiologistes, — et M. Dumas a tenu à dissiper l'équivoque. Il a très bien mis en évidence, par une série d'expériences ingénieuses, ce fait important que les activités des diverses glandes sont plus ou moins solidaires les unes des autres.

Dans ma *Nouvelle Psychologie animale*, en 1911, j'ai donné une première vue d'ensemble des travaux de l'Ecole russe, et j'ai montré en particulier leur importance pour l'étude de la mémoire. Malgré cela, dans les livres récents sur la mémoire, ils se trouvent à peine mentionnés. Aussi doit-on être reconnaissant à une élève du Professeur Dumas, Mme Marcelle Dontchef-Dezeuze, d'avoir consacré un livre, **l'Image et les Réflexes conditionnels**, aux travaux de l'Ecole de Pavlov et à leur interprétation psychologique. — Mme Dontchef, qui a une connaissance parfaite de la langue russe et

qui a lu dans le texte même les travaux originaux publiés à Saint-Pétersbourg, nous fait assister au travail des élèves de Pavlov ; elle discute la valeur des méthodes nouvelles et elle insiste sur les résultats les mieux établis et sur les faits les plus susceptibles de généralisation.

Il arrive à l'auteur de faire des incursions intéressantes dans le domaine de la biologie. Voici un exemple : l'enrayement des réflexes obtenus par le « frein somnifère ». On doit à Kacherininova, à Michtovte, à Krjichkovsky, des remarques intéressantes relativement à l'action enrayante de certaines excitations sensorielles qui se répètent. Fréquemment, la répétition des excitations chaudes (45°) ou froides (0°) déterminent l'engourdissement de l'animal, l'arrêt de son activité nerveuse supérieure. Les températures extrêmes provoquent le sommeil.

Pavlov donne de ce fait une explication finaliste. Très souvent, les excitations sensorielles ont pour effet de provoquer certaines activités de l'animal, et par suite la destruction de la matière vivante ; mais heureusement il est des cas où le monde extérieur condamne l'être vivant à un repos qui assure le rétablissement de la matière vivante détruite durant l'activité. Mme Dontchef ne s'attarde pas à discuter cette opinion. Elle préfère montrer, comme je l'ai fait dans un de mes cours, qu'il s'agit là d'une loi biologique générale. Un même facteur à ses degrés extrêmes produit sur l'être vivant, du moins en apparence, le même effet ; par exemple : l'extrême froid et l'extrême chaud. Standfuss et Fischer ont montré qu'en maintenant des chrysalides de papillons à des températures élevées (42° à 46°), on obtient des papillons noirs, et que l'effet est exactement le même si on fait agir un grand froid (— 4° à — 20°). Kammerer, à la station biologique de Vienne, a vérifié ce fait sur d'autres animaux. Il se montre fort embarrassé à l'expliquer. En faisant intervenir la vitesse des réactions chimiques, on arrive à comprendre ces faits, et d'autres, tels que la transformation d'une sensation d'extrême chaud en sensation de froid, tels que encore certains résultats des expériences de M. Matisse : le froid et le chaud paraissent agir de la même façon sur les réactions motrices des animaux inférieurs.

Mme Dontchef a été conduite à envisager dans son livre la question des localisations cérébrales, et on la sent là sur un terrain moins solide. L'auteur est moins versée dans la littérature allemande que dans la littérature russe ; et à Saint-Pétersbourg, les expériences relatives à cette question ne sont encore qu'à leur début ; à mon sens, la solution de la question est encore lointaine.

Les psychologues liront avec intérêt la partie de l'ouvrage où l'auteur, faisant appel aux données fournies par les méthodes d'introspection, discute avec finesse les « causes psychiques du réflexe con-

ditionnel ». Pour Mme Dontchef, les travaux de l'Ecole russe sont « la meilleure et la plus réelle des preuves attestant l'existence, si souvent et si passionnément discutée, de l'image mentale ».

Mais je ne veux pas me laisser entraîner à pénétrer dans un domaine quelque peu étranger pour moi. Les éminents Maîtres que Mme Dontchef a eus à la Faculté des lettres et devant lesquels elle a soutenu avec succès la thèse qu'elle publie sont une garantie de l'intérêt des idées qu'elle expose.

§

A vrai dire, il est à craindre que les travaux de Pavlov sur les sécrétions psychiques, dont on trouvera le premier exposé complet en langue française dans le livre de Mme Dontchef, restent longtemps encore incompris de beaucoup de psychologues et de philosophes français; car à ceux-ci manque trop souvent un apprentissage sérieux des sciences physiques.

C'est certainement la chimie qui nous aidera à comprendre les activités du système nerveux.

Dès qu'on expose une grenouille à la lumière de manière à exciter sa rétine, on détermine dans les centres nerveux la réaction acide des lobes optiques. D'une façon générale l'activité du cerveau et de la moelle épinière libère des acides, et ceux-ci modifient cette activité elle-même.

De même les acides qui naissent, dans diverses conditions, au sein des organismes inférieurs en activité modifient cette activité. C'est ce qui a bien été mis en évidence par J. Loeb.

Pour expliquer l'héliotropisme, ou attraction des animaux par la lumière, l'illustre physiologiste a fait intervenir l'action photo-chimique de la lumière. Le phénomène de l'héliotropisme est beaucoup plus général qu'on ne l'avait cru tout d'abord; il est présenté non seulement par les plantes vertes, mais encore par bien des animaux fixés (hydroïdes, annélides) et des animaux libres. Pour Loeb, « la tendance de certains animaux à se déplacer vers la source lumineuse n'est pas l'expression d'une préférence pour la lumière, mais un effet mécanique de même nature que la courbure des tiges héliotropiques vers la source lumineuse ». Ce sont les rayons bleus, violets et ultra-violets qui agissent avec le plus d'intensité, mais en général ils déterminent une répulsion, un héliotropisme négatif. Loeb admet que l'action de la lumière sur les plantes et les animaux se réduit en dernière analyse à ce que la lumière modifie la vitesse des réactions chimiques dans les cellules de la rétine ou autres points sensibles à la lumière de l'organisme; à mesure que l'intensité de la lumière s'accroît, la vitesse de certaines réactions chimiques, des oxydations en particulier, augmente suivant une loi déterminée. Autrement dit la lumière est un accélérateur, un *catalyseur*. On sait que des acides à faibles

doses ont le même effet, et on comprend par suite pourquoi Loeb et moi-même nous avons réussi avec ceux-ci à modifier l'intensité et même le sens de l'héliotropisme de maints animaux ; avec de jeunes larves de Homard, j'ai obtenu des résultats très frappants à cet égard. Comme des acides prennent naissance au cours de l'activité des organismes, on conçoit que cette activité ait une influence sur l'héliotropisme.

Mme Victor Henri et Victor Henri ont étudié d'autre part l'excitation des animaux inférieurs par les rayons ultra-violets ; ils ont opéré en particulier sur de petits Crustacés, les Cyclops. Il existe une excitabilité physiologique par les rayons ultra-violets, et elle peut être déterminée avec précision. Dans ses expériences, V. Henri fait intervenir un processus photochimique. Ce sont aussi des réactions photochimiques réalisées dans la rétine qui provoquent les excitations nerveuses qui aboutissent aux sensations visuelles.

Parmi les effets de la lumière sur les êtres vivants, on peut encore citer leur action destructive de la matière vivante, en particulier l'action bactéricide. Pour certains auteurs, Marshal Ward entre autres, cette action serait due à une oxydation de certains corps à l'intérieur des cellules.

D'après ces quelques exemples, on conçoit l'importance pour la biologie des études sur les actions photochimiques de la lumière, et l'intérêt du récent travail de M. Albert Ranc, élève de Victor Henri, relativement à **l'action des rayons ultra-violets sur les hydrates de carbone**.

En particulier, les rayons ultra-violets agissent sur la glycérine en provoquant un phénomène d'oxydation plus ou moins marqué selon les circonstances de l'irradiation ; il y a entre autres formation de glycérose et production de corps à fonctions acides. La formation de glycérose permet de rapprocher l'action des rayons ultra-violets sur la glycérine de celles des oxydants et des agents bio-chimiques, comme la bactérie du sorbose de Gabriel Bertrand.

D'autre part, lorsqu'on soumet des solutions aqueuses de lévulose à l'action des rayons ultra-violets (entre 20 et 70°, en présence ou en l'absence d'oxygène), la molécule de ce sucre subit une dégradation profonde allant jusqu'à la formation d'aldéhyde formique et d'oxyde de carbone. C'était la première fois que, sans ferments ni agents chimiques, on obtenait une telle décomposition du sucre. De plus, les produits obtenus nous fournissent des indications intéressantes pour la question des synthèses organiques, au sein de la plante. Pendant la décomposition photo-chimique des sucres, il se produit aussi, comme conséquence des phénomènes d'oxydation, des corps à fonctions acides.

La production de corps à fonctions acides dans toutes les expé-

riences de M. Ranc est importante à retenir, vu le rôle catalyseur de ces corps au sein des êtres vivants. Comme le dit justement l'auteur, « l'ambition finale de la chimie physiologique n'est plus uniquement d'extraire les principes constituants des animaux et des végétaux, elle est aussi de mettre complètement en évidence la série des réactions qui s'accomplissent pendant le métabolisme des êtres vivants ».

GEORGES BOHN.

LES REVUES

Le Divan : Stendhal, sur « Le Misanthrope ». — *La Revue :* M. Albéric Cahuet décrit l'exhumation de Napoléon Ier. — *La Revue Sud-Américaine :* deux poèmes de W.-W. Gibson traduits par M. H.-D. Davray. — Naissances : *la Cognée, Aloès, la France islamique* (un sonnet de M. Maurice Heine) et *la Revue des « amitiés franco-étrangères »* (son programme). — Memento.

Le Divan (mai) publie un fragment inédit du « journal » de Stendhal, relatif au deuxième séjour de l'écrivain à Paris, en août 1804. On ne lira pas sans intérêt cette rigoureuse critique du *Misanthrope*, par l'auteur de *la Chartreuse de Parme :*

Dans une pièce intitulée *le Misanthrope*, une fois qu'on est convenu de donner ce nom à Alceste, il devrait tout faire, tout devrait rouler sur lui. Or :

1° Il ne fait point le dénouement;

2° La scène des deux marquis, la longue scène d'Arsinoé sont épisodiques ;

3° Il ne peint pas assez son caractère par des actions, et Molière ne le met pas dans ces embarras terribles où le combat de deux passions nous montre si bien le fond d'un caractère. Nous devrions voir dans cette pièce les actions les plus fortes où le caractère d'Alceste l'a engagé; au lieu de cela, nous ne voyons de fort de lui que la scène du sonnet. C'est tout bonnement un cœur vraiment amoureux, et point un misanthrope, qui se montre dans les scènes d'amour avec Célimène. En un mot, cette pièce ne fait pas tout ce qu'elle devrait faire; elle devrait :

1° Nous peindre Alceste par les traits les plus vigoureux possibles;

2° Que ces traits, peignant le mieux possible les caractères, fussent arrangés de manière qu'il en résultât l'intérêt le plus vif possible.

Cela n'est point; la pièce est froide, elle n'a ni la chaleur de la tragédie, cette anxiété qui vous porte, comme dans l'*Oreste* d'Alfieri, ni la chaleur de la comédie, celle qui règne dans *le Cocu imaginaire* (1) et *le Médecin malgré lui*, chaleur qui vient de ce que l'esprit est sans cesse amusé par quelque chose de nouveau.

Il y a dans Alceste l'imperfection capitale que la tête n'est pas assez bonne. Il devait voir que tous ces maux qu'il ne peut endurer viennent du gouvernement monarchique, et tourner contre le tyran la haine que lui

(1) *Sganarelle, ou le Cocu imaginaire*, comédie en un acte, jouée pour la première fois à Paris, le 28 mai 1660.

donnent les vices de ses contemporains. Ne prenant pas ce parti, n'en ayant pas la force, il devrait se faire une idée nette de la vertu, et pour faire encore quelques biens partiels (ne s'attaquant pas à la racine du mal), rester dans le monde pour s'y liguer avec le peu d'honnêtes gens qui y sont et y faire le plus de bien possible. Que si Molière a voulu rendre son Alceste ridicule pour n'avoir pas pris ce parti, il devrait nous le montrer, et le lui faire dire au moins par Philinte.

Ce Philinte ne combat point son ami par les meilleures raisons, son amour fait souvenir qu'on entend une comédie : il fallait le supprimer. En général, ce personnage et tous les personnages secondaires de comédie ne sont point d'une assez belle nature. Je voudrais que, pour la plupart gais et spirituels, ils nous donnassent le sourire du bonheur.

Le style du *Misanthrope* a vieilli parce qu'il était trop figuré. Ce sont tous les endroits figurés qui sont vieillis. Il est aussi grossier quelquefois. En général, il n'est point assez rapide et est trop bavard. Les deux premières scènes du *Médecin malgré lui* et plusieurs scènes du *Menteur* sont bien autrement rapides.

Tout cela n'empêche pas cette pièce d'être la deuxième ou la troisième comédie du monde, si elle n'est pas la première. Peut-être la publication des œuvres d'Alfieri changera-t-elle un peu cela. Dans l'état des choses, le *Philinte* de Fabre (1) est la comédie française où la *scenegiatura* est la meilleure.

Shakespeare a *Timon*, assez bonne comédie à comparer à celle-là, mais le sujet n'en est pas intéressant. Nous savons bien que les amis des riches aiment plus leurs tables qu'eux-mêmes.

Il y a un exemple d'excellente conversation dans le *Misanthrope ;* c'est cet endroit :

Dois-je prendre un bâton [pour les mettre dehors ?]
— Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais, (?), etc.

Au reste, si jamais je faisais de comédie aussi sérieuse, me souvenir que l'apparition de Dubois, tout mauvais comique qu'il est, déride et fait beaucoup de plaisir.

§

La Revue (1er juin) donne, sous ce titre : « Napoléon délivré », une relation impressionnante de l'exhumation de l'Empereur, le 15 octobre 1840. C'est un chapitre d'un nouveau livre de M. Albéric Cahuet.

Donc le chirurgien Guillard vient de rouler sur elle-même une feuille d'ouate qui recouvre le cadavre dans le cercueil ouvert.

... et Napoléon apparut.

Car c'était bien Napoléon lui-même que l'on revoyait et non point un squelette anonyme ou de vagues poussières. Napoléon avec son visage connu, sa silhouette et son uniforme de l'histoire.

Gourgaud sanglote. « Il faut, a-t-il écrit, avoir aimé l'Empereur comme

(1) *Le Philinte de Molière ou la suite du Misanthrope*, de Fabre d'Eglantine, fut représenté pour la première fois en 1790.

moi pour comprendre tout ce qui s'est passé dans mon âme lorsque le docteur Guillard nous laissa voir, à travers des flots de larmes, les restes mortels de notre héros... Tout était parfaitement conservé... Il aurait suffi d'avoir vu une seule fois l'Empereur pour le reconnaître à ce moment. »

En cette matinée, blême et glacée, sous la tente qu'agitent les rafales, au fond du cercueil de métal emboîté dans le sarcophage d'ébène venu de France, Napoléon semble dormir. On aurait pu le croire étendu, comme le 7 mai 1821, sur son lit de parade. Les traits du visage sont intacts avec à peine un peu d'altération à la base du nez et à la place des pommettes. La barbe, repoussée, donne au menton une teinte bleuâtre. La figure semble brunie. La tête, rasée, est très grosse. Le front, large et beau, s'élève au-dessus de l'ombre, très nette, des sourcils. Les paupières sont closes. Une partie des cils tient encore. La bouche a conservé son joli dessin et presque son sourire. Entre les lèvres, on aperçoit trois des dents admirablement blanches. L'habit vert des chasseurs est taché. Ses boutons sont noircis. Un ou deux se détachent. Mais les liserés et parements rouges semblent neufs. Et l'on distingue aussi, en ton vif, sous l'habit, une partie du grand cordon de la Légion d'honneur. La plaque et les deux croix de la Légion et de la Couronne de Fer sont très reconnaissables sur la poitrine, la plaque un peu noire, les décorations encore brillantes. Les épaulettes, petites, et dont l'or a foncé, sont portées en avant. Les tiges noires des bottes à l'écuyère ne sont pas détruites, mais le cuir, aux extrémités, laisse passer les pieds d'un blanc mat. Entre les jambes, culottées de casimir blanc, sont placés les deux vases d'argent, qui, aux termes du procès-verbal, contiennent le cœur et l'estomac. Le chapeau placé obliquement sur les cuisses est aplati. La main droite, serrée par le corps, est presque cachée. Mais on voit entièrement la main gauche, souple, colorée, presque vivante, un peu élevée, dans cette même position où l'avait posée le maréchal Bertrand, après l'avoir une dernière fois portée à ses lèvres.

O miracle de la mort! Napoléon est là, ni détruit par ce séjour de dix-neuf ans dans le sol le plus humide de l'île, ni changé, ni vieilli par ce travail du temps auquel nul vivant ne saurait se soustraire. L'Empereur est demeuré jeune. Il est plus jeune, beaucoup plus jeune que Bertrand, maintenant un fragile et blanc vieillard, plus jeune même que Gourgaud, grisonnant, presque aussi jeune qu'Emmanuel de Las-Cases, l'ancien page de Longwood. C'est un mort de quarante ans, semble-t-il, sur lequel se penchent ces aînés, ces vieillards, que sont presque tous les survivants de la captivité.

C'est une véritable résurrection du héros à l'âge de sa gloire. Napoléon apparaît deux fois immortel. Son corps se révèle avec ce don de survie que Plutarque attribuait au corps d'Alexandre. Il y a une minute de stupeur et d'adoration. Bertrand regarde avec l'attitude de quelqu'un qui va se précipiter. Gourgaud, Emmanuel de Las-Cases, Arthur Bertrand, Marchand, les serviteurs sanglotent convulsivement.

Mais, bientôt se manifestent des curiosités sacrilèges. On parle de soulever le corps pour mieux l'examiner. Gourgaud, violemment, proteste. Il n'en peut supporter davantage. Il crie que c'est bien là l'Empereur, qu'il n'y a aucun doute possible, que tenir le cercueil ouvert plus longtemps serait manquer de respect à ses restes et provoquer leur destruction. Et il sup-

plie le docteur de replacer le coussin léger sur le corps, sur le visage, ce qui est fait aussitôt, l'émotion de Gourgaud étant devenue contagieuse.

Maintenant, le sarcophage d'ébène est refermé sur les primitives enveloppes de zinc, d'acajou et de plomb. Les commissaires ont reconnu officiellement qu'ils se sont bien trouvés en présence des restes mortels de l'empereur Napoléon. Le titre impérial est restitué, sur la terre même de Sainte-Hélène, au captif délivré. Il pleut toujours. Sous l'averse, on voit arriver le major général Churchill, qui, de passage dans l'île, a pris le deuil pour se joindre au cortège avec ses deux officiers d'ordonnance.

Il est trois heures et demie. Les Français sont allés tour à tour revêtir leurs grandes tenues ou sous l'une des tentes ou dans la maison Torbett. Le baron de Las-Cases paraît en habit bleu de conseiller d'Etat, et Marchand, en uniforme de lieutenant de la garde nationale de Paris. On amène l'humble char, qui, n'était son baldaquin improvisé, et orné autant qu'il a été possible avec les ressources locales, semblerait une prolonge d'artillerie. Après bien des difficultés et des chaos, on arrive sur la route et le convoi descend vers Jamestown tandis que se déchaîne le tonnerre des salves des forts, multipliées sans arrêt par les échos des mornes. Il semble que l'île éclate, que la foudre roule dans tous ses ravins. L'apothéose du grand capitaine commence sur cette terre anglaise où il souffrit et où il mourut.

§

M. Henry-D. Davray traduit pour **La Revue Sud-Américaine** (juin) des poèmes de Wilfrid Gibson, dessous leur texte anglais.

Voici deux de ces pièces, d'une singulière netteté, d'une couleur riche, d'un réalisme fort :

LE TRAM

Bourdonnant et craquant, la voiture, au long de la rue,
Avançait pesamment avec des embardées à travers un crépuscule orageux,
Nous emportant, accablés de chaleur, vers le logis,
Au retour du bureau, du comptoir et de la fabrique.

Employés au teint blême, vêtus de noir « toujours distingué »,
Filles de blanchisseries, malpropres et mouillées,
Ouvriers aux joues couleur de brique, affalés lourdement,
Un acteur miséreux, grisonnant et efflanqué.

Une mère tenant un enfant gémissant sur ses genoux,
Un écolier sifflotant,
Un vieillard affaissé dans une somnolence sans rêves,
Une veuve aux yeux effarés par les yeux de la mort,

Un prêtre, un marin au regard lointain comme la mer,
Un soldat au dolman écarlate et la moustache cirée,
Une fille ivre vêtue de velours et de dentelle;
Tous muets dans ce crépuscule énervant... quand un éclair

Fracassa l'ombre étouffante :
Dans un éparpillement tout le ciel tomba
Autour de nous, et emportés vers un trépas éblouissant
Nous glissions dans un enchantement magique et hors du temps,

Sains et saufs à travers un déluge d'eau et de feu,
Dans un chariot ensorcelé de glaces ruisselantes
Séparés de notre race et des aspirations du monde,
Unis par l'attente angoissée qui nous avait saisis.

GLACE

C'est son jour de sortie, de l'asile des pauvres ; elle est debout,
Vieille aux cheveux gris, décente et précise,
Avec son bonnet noir tout propre et son châle de laine net,
Parmi les autres enfants devant l'étal,
Et, avec un contentement grave, savoure une glace à deux sous.

A ses gencives édentées et racornies, de ses mains tremblantes
Elle tient le verre, frissonnant d'un froid délicieux ;
Elle n'entend pas le rire gouailleur des jeunes gens,
Dans son innocence, la plus heureuse de tous :
Car, tandis que leur insolente jeunesse vieillira bientôt,
Elle, qui a été vieille, est de nouveau une enfant.

§

Naissances :

1° **La Cognée**, « vers et prose » (33, rue Devéria, Avignon), date son 1er numéro de mai. M. Georges Béziat la dirige.

Elle ne renferme que des œuvres de Jeunes : les œuvres des Jeunes qu'un même idéal a groupés, que la plus franche camaraderie a réunis pour créer l'Association littéraire « les Bûcherons ».

M. François Cartier dédie un poème à M. René Bazin. M. Antonin Chariton chante les « Pauvres Pierrots ! » M. Gaston Droin adresse à sa muse un poème en prose. M. G. Béziat célèbre le crépuscule, M. Ernest Feuillet « le Premier baiser », M. Noël Vinckau « l'Amante du poète ».

Si les lecteurs répondent à son attente, M. Georges Béziat leur promet :

Alors les «Jeunes » que vous aurez ainsi encouragés enfleront leur voix pour chanter les joies de leur cœur enthousiaste.

2° **L'Aloès** (n° 1, mai, 32, rue Lépante, à Nice. Rédacteur en chef : M. Pierre Leca) paraîtra 10 fois l'an. Pour présenter cette naissante revue, M. Francis Jammes évoque un de ses oncles qui « habita le Mexique au temps que les fleurs de feu éclataient dans la forêt vierge ». C'est à la fois plus et moins qu'un programme. M. Alan Sirvant traite du « Bergsonisme », MM. Pierre Leca, Jean Maris, Jean Wallis, Charles Calais, A. Nicolaï, P. Feuillette, Gérard Brulière donnent des poèmes, Mme Claire Virenque aussi, et M. John-Antoine Nau, un récit de belle facture. Il y a, en outre, la « scène II du 1er moment » de « l'Agonie de Messaline », une tragédie de Mme Valentine de Saint-Point.

3° **La France islamique** (nouvelle série, n° 1, 15 mai), « archives des questions franco-musulmanes », « compte 10 numéros par an ». Directeur : M. Paul Bruzon. Adresse : 79, rue Claude-Bernard, à Paris.

Cette publication a un but défini.

Nous y découvrons des sonnets d'un poète nouveau : M. Maurice Heine, qui prouve un talent très sûr.

DANS LA MAISON MORESQUE

Si tu comprends aussi qu'à l'homme ami du rêve
Le temps n'est rien de plus qu'au cèdre qui s'élève,
Frappe à l'huis sombre et bas, ouvre et franchis le seuil
Qu'une main, au fronton, défend du mauvais œil.

Que nous importe, ami, si toute vie est brève,
Si toute œuvre retourne au néant qui l'achève ?
Nous voulons, sans espoir, sans crainte et sans orgueil,
Faire à l'heure qui vient un favorable accueil.

Laissons donc nos pensées monter vers la coupole
Qui se renverse, ainsi qu'une blanche corolle,
Sur le quadruple front des nobles chapiteaux ;

Ou, dans la cour de marbre aux murs de porcelaine,
Ecoutons, étendus sur la moelleuse laine,
Le murmure du vent et le discours des eaux.

4° **La Revue des « Amitiés franco-étrangères »**, organe de l'association de ce nom, a son siège : 45, rue Jacob, à Paris. Son numéro initial est de juin. Périodicité mensuelle.

Association et revue serviront désormais un même programme, aussi étendu que précis. Connaître et comprendre, répandre la pensée de nos élites au dehors, et celle des élites étrangères en France, créer, par cette diffusion même, de solides sympathies collectives, établir entre toutes nos sections autonomes des relations utiles et pratiques, dans l'ordre des idées, comme dans celui des intérêts, faciliter entre elles les échanges de services et d'expériences, conclure partout des ententes et des accords fructueux et durables, tel est notre but. Nous nous attacherons aussi à dissiper, autant qu'il sera en notre pouvoir, les préjugés de toutes natures, les malentendus et les dissentiments qui s'opposent trop souvent encore, sans raisons sérieuses, à l'amélioration des relations internationales.

. . . . . .

Avec un tel programme, nous ne pourrons avoir pour détracteurs et pour adversaires, aussi bien, d'ailleurs, en France qu'à l'étranger, que les adversaires systématiques des bonnes relations internationales, que les aristocraties belliqueuses, dénoncées par Paul Adam comme les seules ennemies irréductibles de l'arbitrage international et de la paix.

Nous ne nous en consacrerons pas moins de toutes nos forces à la réalisation de ce programme. Articles, brochures, conférences, congrès, voya-

ges, expositions, tous les moyens efficaces seront utilisés par nous au fur et à mesure des circonstances favorables. Et nous convions tous ceux, Français et étrangers, qui sont animés des mêmes tendances, des mêmes volontés, du même esprit généreux de solidarité humaine, à nous seconder dans cette œuvre grandiose de rapprochement et de concorde internationale.

Ainsi écrit M. René de Chavagnes, secrétaire-général.

Dans ce premier numéro, M. Pierre Mille traite excellemment de « La Légion Etrangère et l'Allemagne », afin de combattre les inventions calomnieuses du pangermanisme. M. Tristan Bernard, parlant sur « les Sports et la paix », dit de très courageuses paroles contre la guerre et le chauvinisme. M. Pascal Forthuny étudie « l'Architecture allemande contemporaine » et M. C. Looman renseigne sur « la Langue française en Hollande ».

M. Anatole France est le Président des « Amitiés franco-étrangères ». L'association a le plus brillant « Comité Français de Direction » où siègent MM. Paul Adam, E. Boutroux, H. Coulon, Painlevé, E. Borel, P. Mille, J.-H. Rosny aîné, Marcel Sembat, etc.

§

Memento. — *France-Italie* (1er juin) : — M. A. Dauzat : « Le Développement du port de Gênes. »

La Revue du Foyer (1er juin) : — M. G. Lacour-Gayet : « L'Aurore de la Révolution. » — M. E. Bouvier : « La Merveilleuse agriculture des fourmis. » — M. Louis Bertrand : « Sainte-Monique, éducatrice chrétienne. »

Les Ecrits Français (5 mai) : — « Poèmes », par M. A. Salmon. — Enquête sur « les Ecrivains et le Vote ». — « La Réhabilitation de Jean Foutre », par M. Louis Latourette. — « Poèmes en Prose » de M. Max Jacob. — « La Poésie (les écoles illusoires) », par M. Claudien. — Correspondance inédite d'Ephraïm Mikhaël à Bernard Lazare.

Le Gay Sçavoir (15 mai) : — « Anniversaire de la mort de Léon Deubel », poèmes inédits de celui-ci. — « Au Flanc des Alpes », par M. T. de Visan. — « Quatrains », de M. Vincent Muselli. — « Derrière les portes d'airain », par M. V.-E. Michelet. — « Poèmes » de M. G.-L. Tautain.

La Revue de Paris (1er juin) : — « L'Odéon », par M. G.-A. de Caillavet. — « L'Estampe japonaise », par M. Louis Aubert. — M. H. Winckham Steed : « La Bureaucratie autrichienne. »

Revue des Français (30 mai) : — M. J. Leune : « Vision d'Epire. »

La Revue hebdomadaire (30 mai) : — M. G. de Dubor : « Hypnose et Fantômes. »

La Revue critique (25 mai) : — M. J. de Coussange : « Les Pays scandinaves et le nationalisme. »

La Veillée d'Auvergne (15 mai) : — M. Gaudilhon Gens-d'Armes : « Folklore auvergnat : les noms des vaches et des bœufs. »

La Renaissance contemporaine (10 juin) : — « M. Eug. Montfort, romancier », par M. J. Desthieux.

La Grande Revue (25 mai) : — M. le professeur Pinard : « La Protection des enfants de nos soldats. » — M. Poirier : « Trois directions :

Jaurès, Bourgeois, Barrès. » — M. P. Dislère : « Retraites de comédiens.» — « Religion », par Léon Werth.

La Nouvelle Revue Française (1er juin) : — M. Marcel Proust: fragments de « A la recherche du Temps perdu ». — « Elégies »,par M. A. Thérive.

Le Correspondant (25 mai) : — « Victor Hugo et Talma », par M. J. Ruinaut. — M. de la Lande Calan : « Souvenirs personnels » (le Siège de Paris et la Commune).

Le Feu (n° 109) : — Hommage à Mistral.

Les Cahiers du Centre : — M. Daniel Halévy : « Quelques nouveaux maîtres : Romain Rolland, Suarès, P. Claudel, Ch. Péguy. »

Revue bleue (30 mai) : — « Journal de Stendhal à Marseille. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Machine à écraser le cœur (l'Intransigeant, 6 juin). — *La Critique dramatique au XVIIe siècle* (la Liberté, 12 juin).

Je n'épiloguerai pas pour ou contre la vivisection, son utilité ou son inutilité. Je citerai seulement ce compte-rendu d'une séance officielle par quelqu'un qui a vu... et même entendu les paroles secrètes de ces savants qui ont inventé « la machine à écraser le cœur ». Voici dans son intégralité cette page de M. Maurice Montabré, que publie l'**Intransigeant :**

Il s'est passé mercredi, à l'Institut Marey, à Boulogne-sur-Seine, deux choses remarquables :

1° Le Président de la République a honoré de sa présence dans cette maison l'inauguration de la statue de Marey, grand physiologiste français;

2° Le Président de la République n'a voulu assister qu'à la première moitié du programme des expériences scientifiques (?) qui ont suivi la cérémonie officielle de l'inauguration.

Et cela, parce que :

La première moitié de ces expériences portait sur la physiologie proprement dite :

La deuxième moitié était vouée *à la vivisection.*

Cette abstention volontaire du chef de l'Etat vis-à-vis des pratiques expérimentales sur des animaux vivants ; l'absence, dans le discours qu'il prononça, de toute allusion à ces pratiques, malgré un éloge détaillé des travaux accomplis par la science moderne, sont tout à fait significatifs.

S'il était resté, M. Poincaré aurait pourtant pu savourer le programme suivant des réjouissances scientifiques :

« PROFESSEUR FRÉDÉRICQ : *a*) *Vision macroscopique des mouvements des cils vibratiles chez la grenouille.*

(Le professeur Frédéricq prit une grenouille vivante dont il épingla le museau et les quatre pattes écartées sur une plaque de liège ; puis le vivisecteur, d'un coup de bistouri, éventra la grenouille pour mettre à nu son système organique en plein mouvement.)

b) *Micro-fibrilation du cœur du chien et du lapin vivant.*

(Le même professeur Frédéricq éventra devant l'assistance un chien vivant pour lui arracher le cœur et en montrer le mécanisme en pleine marche. Même expérience sur un lapin.)

« PROFESSEUR WERTHEIMER : — *Sur un réflexe cortical chez le chien.*

« PROFESSEUR MISLAWSKY : — *Influence du curare sur l'appareil nerveux terminal des muscles striés.*

(Le curare est ce terrible poison qui paralyse complètement les nerfs moteurs, tout en laissant au système nerveux son entière sensibilité.)

« PROFESSEUR VON GRUTZNER : — *Les effets du nerf facial sur les os.* »

... Pour ces expériences, une table avait été dressée, en plein air, dans le jardin de l'Institut, et y assistait qui voulait. Le ciel était si bleu, pourtant, et il faisait *si bon vivre* dans la douceur printanière !

Avant cette séance de vivisection, tandis que le public venait d'assister au départ de M. Poincaré, un groupe de savants conversait, devant la table sur laquelle allaient être découpés les animaux vivants. Et il était parfois intéressant de prêter l'oreille à certains propos tenus librement, à voix très haute, par ces hommes. Nous en reproduisons quelques passages en garantissant leur absolue authenticité :

— Quand commencez-vous vos expériences ? demanda quelqu'un.

— Dans quelques instants, répondit le professeur Frédéricq. Il faut laisser revenir le public, *car le cœur du chien ne veut pas attendre, comme celui de la grenouille, une fois mis à nu.*

D'ailleurs, ce ne sera pas très long; aujourd'hui, je ne ferai pas de saletés, à cause du public. Marey appelait ça (la vivisection) *des saletés. Et il avait défendu, avant sa mort, qu'on en fît jamais dans cette maison qui porte son nom.*

Mon expérience d'aujourd'hui sera donc très simple.

(Il ne s'agissait, rappelons-le, que d'éventrer un chien et un lapin vivants pour s'amuser avec leurs cœurs.)

— Il faut être très prudent, insinua le professeur Dastre, de Lyon. La campagne menée contre la vivisection commence à être fort gênante.

— Je suis importuné, reprit le professeur Frédéricq, par l'avalanche de lettres anonymes que je reçois chaque jour. La presse, de son côté, s'est emparée de l'affaire. Il y a même un projet de loi contre nous. Tout cela est bien ennuyeux. Comment ferons-nous dans quelque temps ?

— Je suis d'avis, dit quelqu'un dont le nom nous est inconnu, qu'il faut prendre l'offensive : déclarer dès à présent que nous n'acceptons aucune réglementation, aucun contrôle dans nos laboratoires.

Un parlementaire, Paul Meunier, dans son projet de loi, demande : 1° que toutes les expériences ne soient pratiquées que sur des animaux préalablement anesthésiés. Cela est impossible pour certaines expériences ; 2° que l'animal opéré soit sacrifié avant son réveil, si un de ses organes a été lésé de manière à lui occasionner une souffrance quelconque. Cela est non moins impossible. Et la pharmacologie.

— Quand je pense, reprit le professeur Frédéricq, que le journal *l'Antivivisection* m'a attaqué pour « mon dispositif à écraser le cœur » !

... A ce moment-là, le public étant revenu, les expériences commencèrent. Plusieurs femmes s'approchèrent, mais subitement reculèrent en pâlissant. Déjà le bistouri avait fait gicler du sang.

Attachés à une chaîne, deux chiens attendaient leur tour en jetant d'atroces cris d'effroi. Leur tête et leur corps portaient d'horribles cicatrices attestant que les pauvres bêtes avaient connu déjà les supplices de la table d'opération.

Et elles se souvenaient !! Leurs bons yeux suppliaient avec une expression déchirante. Lorsque le garçon de laboratoire vint les prendre, les deux chiens lui léchèrent les mains et se mirent à trembler de tous leurs membres en poussant des gémissements à attendrir des rochers. L'un des chiens, une femelle, était sur le point de mettre bas ses petits...

— Mais pourquoi diable ces animaux crient-ils de la sorte ? grogna le professeur Dastre.

De tels faits se suffisent à eux-mêmes.

M. Paul Meunier peut présenter son projet de loi, et même le faire voter. L'effroyable crime des laboratoires restera désormais un secret impénétrable, voilà tout, mais rien n'empêchera la lâcheté, le sadisme des hommes de se donner libre cours.

— Pourquoi, diable ! ces animaux crient-ils de la sorte ? « grogne » le professeur Dastre qui ne sait pas ce que Montaigne avait déjà proclamé : qu'entre l'animal et l'homme il n'y a pas de différence de nature, mais de degré. Il avait appris directement combien « la manière de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre et mourir, des bestes, est voisine de la nostre »... « C'est une même nature qui roule son cours : qui en auroit suffisamment jugé le présent estat, en pourroit sûrement conclure et tout l'advenir et tout le passé. »

§

A propos d'une reprise des *Femmes savantes*, à la Comédie Française, M. Paul Gaulot, dans **la Liberté**, constate que cette pièce continue à obtenir les suffrages des connaisseurs, sans produire sur la masse du public la même impression que jadis : quand Molière semble vouloir réduire la femme aux rôles d'épouse et de mère, « la plupart des gens d'aujourd'hui trouvent que ce sont là des idées bien arriérées, et ne sont pas loin de donner raison à Philaminte contre Chrysale, qu'ils jugent un bonhomme fort vulgaire ».

Au dix-septième siècle, l'esprit n'était pas le même, et la pièce plut généralement aux contemporains de Molière. Ce qu'ils en pensaient est intéressant à connaître, et notre curiosité sur ce point peut se satisfaire, car, pour la première fois, si je ne me trompe, il se trouva une publication, qui, faisant une part aux choses du théâtre, donna un compte rendu détaillé de la première représentation des *Femmes savantes*. C'est le *Mercure de France* qui inaugura une mode largement suivie depuis, et ceux qui en sont curieux pourront se livrer à d'amusantes comparaisons entre la critique au dix-septième siècle et la critique au vingtième.

La représentation eut lieu le 11 mars 1672, sur le théâtre du Palais-Royal. *Le Mercure* en parle ainsi :

« Jamais dans une seule année l'on ne vit tant de belles pièces de théâtre, et le fameux Molière ne nous a point trompés, dans l'espérance qu'il nous avait donnée, il y a tantôt quatre ans, de faire représenter au Palais-Royal une pièce comique de sa façon, qui fût tout à fait achevée. On y est bien diverti tantôt par des précieuses ou femmes savantes, tantôt par les agréables railleries d'une certaine Henriette, et puis par les ridicules imaginations d'une visionnaire qui se veut persuader que tout le monde est amoureux d'elle. Je ne parle point du caractère d'un père qui veut faire croire qu'il est le maître dans sa maison, qui se fait fort de tout quand il est seul, et qui cède tout dès que sa femme paraît. Je ne dis rien aussi du personnage de M. Trissotin, qui, tout rempli de son savoir et tout gonflé de la gloire qu'il croit avoir méritée, paraît si plein de confiance de lui-même, qu'il voit tout le genre humain fort au-dessous de lui. Le ridicule entêtement qu'une mère que la lecture a gâtée fait voir pour ce M. Trissotin n'est pas moins plaisant, et cet entêtement, aussi fort que celui du Père dans *Tartuffe*, durerait toujours si, par un artifice ingénieux de la fausse nouvelle d'un procès perdu et d'une banqueroute (qui n'est pas d'une moins belle invention que l'Exempt dans l'*Imposteur*), un Frère, qui, quoique bien jeune, paraît l'homme du monde du meilleur sens, ne le venait faire cesser, en faisant le dénouement de la pièce.

» Il y a, au troisième acte, une querelle entre ce M. Trissotin et un autre savant qui divertit beaucoup, et il y a, au dernier, un retour d'une certaine Martine, servante de cuisine, qui avait été chassée au premier, qui fait extrêmement rire l'assemblée par un nombre infini de jolies choses qu'elle dit en son patois, pour prouver que les hommes doivent avoir la préférence sur les femmes.

« Voilà confusément ce qu'il y a de plus considérable dans cette comédie qui attire tout Paris. Il y a partout mille traits pleins d'esprit, beaucoup d'expressions heureuses, et beaucoup de manières de parler nouvelles et hardies, dont l'invention ne peut être assez louée, et qui ne peuvent être imitées.

« Bien des gens font des applications de cette comédie, et une querelle de l'auteur il y a huit ans avec un homme de lettres, qu'on prétend être représenté par M. Trissotin, a donné lieu à ce qui s'en est publié ; mais M. de Molière s'est suffisamment justifié de cela par une harangue qu'il fit au public deux jours avant la première représentation de sa pièce. Et puis ce prétendu original de cette agréable comédie ne doit pas s'en mettre en peine, s'il est aussi sage et aussi habile homme que l'on dit, et cela ne servira qu'à faire éclater davantage son mérite en faisant naître l'envie de le connaître, de lire ses écrits et d'aller à ses sermons. Aristophane ne démunit point la réputation de Socrate en le jouant dans une de ses farces, et ce grand philosophe n'en fut pas moins estimé dans toute la Grèce ; mais pour bien juger du mérite de la comédie dont je viens de parler, je conseillerais à tout le monde de la voir et de s'y divertir, sans examiner autre chose et sans s'arrêter à la critique de la plupart des gens qui croient qu'il est d'un bel esprit de trouver à redire. »

M. Paul Gaulot ajoute ces remarques :

Ce critique, dont le nom est resté inconnu, ne manquait point de finesse, on le voit, et s'entendait à ménager celui-ci et celui-là, trouvant moyen de louer Molière suivant son goût et Cottin selon son intérêt ; puis il montrait déjà une remarquable intuition du pouvoir de la publicité, en insinuant que tout le bruit fait autour du nom de l'abbé contribuerait à faire « lire ses écrits et à aller à ses sermons ». Toutefois, il est, dans son compte rendu, une lacune qui nous étonne : il n'y est pas question des artistes ; et pourtant c'étaient les meilleurs acteurs de la troupe, à commencer par Molière, qui jouaient dans la pièce, La Grange, La Thorillière, Du Croisy, Geneviève Béjart, Mlle Molière, Mlle de Brie ; de plus, deux rôles avaient une distribution que ne manquerait pas de signaler un critique contemporain : c'était un homme, Hubert, qui représentait Philaminte ; quant à Martine, ce n'était point une actrice, mais une simple servante portant ce nom, laquelle, « sans aucun doute, dit J. Taschereau, avait à son insu fourni plus d'un trait, pour le peindre, au génie observateur de son maître. Dirigée par Molière et la nature, cette actrice improvisée ne dut rien laisser à désirer ». Ce que confirme le rédacteur du *Mercure* quand il constate que cette servante de cuisine « fit extrêmement rire l'assemblée ».

Le succès des *Femmes savantes* fut considérable ; le Registre de La Grange en fournit la preuve : les recettes (1.735 livres à la première) se maintinrent longtemps entre douze et seize cents livres, ce qui était un beau chiffre pour l'époque. Le *Mercure* n'a garde de fournir ce détail, et nous ne le donnons que pour la satisfaction de ceux qui ont surtout besoin de cet élément pour apprécier la « valeur » d'une œuvre.

Ce critique, qui ne manquait pas de finesse et qui ressemble comme un frère aux critiques d'aujourd'hui dans l'art de ne mécontenter personne, peut-être quelque chercheur ou quelque curieux de *l'Intermédiaire* nous dirait-il son nom. Mais cela est sans doute sans aucun intérêt.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Ballets russes : *Papillons*, de Schumann ; *Midas*, de M. Maximilien Steinberg ; *la Légende de Joseph*, de M. Richard Strauss ; *le Coq d'Or*, de Rimsky-Korsakow.

Les *Ballets russes* sont vraiment une invention merveilleuse. Lorsque M. de Diaghilew nous en fit pour la première fois la surprise, il ne se doutait probablement pas qu'ils dureraient si longtemps et on ne pouvait guère imaginer les conséquences qui découlèrent de leurs visites périodiques. Jadis, à l'occasion d'épousailles princières ou royales, les organisateurs de réjouissances mettaient à contribution tous les arts. De la collaboration requise de poètes, de musiciens, de peintres et de costumiers, naquit ainsi, et sur commande, le « Ballet de Cour », duquel, en fin de compte, fruit de la plus fastueuse et luxuriante culture renaissante, dériva « l'opéra » florentin, ancêtre de

notre « drame lyrique ». Au fond, par une lignée ininterrompue et certaine, quoique complexe, *Tristan* et *Pelléas* descendent de ces divertissements aristocratiques assez vains, et essentiellement « de circonstance ». Les *Ballets russes*, c'est le « Ballet de cour » en roulotte, promenant sa caravane bariolée parmi les opulentes capitales, offrant des spectacles somptueux et sensationnels à un auditoire mélangé, mais brillant, mondain, boulevardier, boursier, artiste ou snob, qui remplace aujourd'hui la cohue courtisane et les parterres de rois. On put en éprouver nettement l'impression à quelqu'une des soirées de l'abonnement « chic », le premier ; car il y en avait trois séries. La salle de l'Opéra Garnier, bondée, n'abritait sous ses lourdes dorures et jusqu'au faîte de son paradis qu'un public en toilette de soirée. Des nudités de chair encastrée de diamants ou zébrée de perles dessinaient la courbe des loges ; aux fauteuils, des traînées loïefulleresques brisaient de flamboiements d'étoffes chatoyantes la ligne des habits noirs et des plastrons. Au clair-obscur du lustre éteint autant que sous l'éclat des lumières, la vue de tout cela était presque imposante et, nonobstant des splendeurs de Versailles, le Roi-Soleil en aurait sans doute été baba, s'il eût eu ce jour-là licence de revenir chez nous de l'autre monde. Et ce « Ballet de Cour » ressuscité se comporte aujourd'hui comme autrefois. Ses promoteurs ont pour but le succès ; c'est-à-dire le contentement d'un maître, — d'un maître aux deux mille têtes et aux portefeuilles bien garnis. Il leur faut cultiver l'attraction, renouveler leur répertoire ; et eux aussi font appel aux artistes de tout genre et passent volontiers des commandes aux plus célèbres. On peut certes constater quelque déchet dans le bilan de leurs exploits ; il est même permis de regretter qu'ils encouragent fatalement une production hâtive et détournent peut-être d'efforts plus désintéressés et plus vastes maints talents qu'on jugerait dignes de s'y risquer. Il n'en reste pas moins que, destinés surtout au plaisir de privilégiés de la fortune et inéluctablement doublés d'une opération, en somme, commerciale, les *Ballets russes* sont devenus un important ferment d'évolution dans notre vie artistique. A tous égards, ils ont bouleversé nos habitudes, apporté du nouveau, sapé des préjugés. Ils ont ainsi, et souvent fort audacieusement, vulgarisé une culture et créé une effervescence aussi précieuses pour la musique que pour l'art du décor et de la mise en scène ou la chorégraphie. Il est infiniment probable que, sans les *Ballets russes*, nous ne connaîtrions à l'heure qu'il est ni la chorégraphie du *Sacre du Printemps*, ni la mise en scène du *Coq d'Or*, ni le spectacle et la musique du *Rossignol ;* et ce serait grandement dommage. Depuis l'emperruqué « Grand Siècle », notre éducation dès l'école nous voue à un académique encroûtement. La pensée d'aucun peuple n'est peut-être autant que la nôtre emmaillottée de tradition. Notre esprit et notre

goût légendaires ne sont qu'un fragile vernis qui dissimule à peine un bourgeoisisme acagnardé. Nous possédons plus que quiconque au monde ce « sentiment du ridicule » qui, en art plus qu'en toute espèce, est le plus sûr des éteignoirs. Notre « cant » de civilisés redoute à l'égal d'une injure l'imputation d'extravagance; nos hardiesses, en réalité, sont à notre insu circonspectes et nous les avons vues aboutir inconsciemment au fignolage. Nos amis et alliés ne sont point empêtrés de tels scrupules, et leur barbarie raffinée enclot pour nous autant d'enseignement fécond que la brutalité teutonne d'un Richard Strauss. Leur activité seule serait un exemple à suivre. Ils ont trouvé moyen de réussir le tour de force de nous donner, en dix représentations, cinq nouveautés. On n'en demanderait pas plus à notre Opéra en un an. Et, si l'exécution de tout cela ne fut pas toujours impeccable, il semble que la faute en ait été surtout, sinon uniquement, à notre orchestre subventionné, dont les membres sont, comme on sait, des professeurs très occupés que leurs leçons contraignent trop fréquemment à se faire remplacer pour les répétitions. La qualité musicale intrinsèque de ces cinq nouveautés était pourtant fort différente. Deux d'entre elles, et, par aventure, précisément deux ballets, apparurent plutôt dénuées du plus modeste intérêt. On ne peut que glisser sur l'arrangement des **Papillons** de Schumann, tripatouillage analogue à celui qui fut fait du *Carnaval*, et à quoi semblent se complaire les *Ballets russes*. **Midas** est assurément l'une des choses les plus médiocres qu'ils nous aient jamais présentées. M. Maximilien Steinberg, qui en composa la musique, est, paraît-il, le gendre de Rimsky-Korsakow, mais, s'il en épousa la fille, il n'a pas hérité du talent de son défunt beau-père. Sa partition est un tissu de banalités aussi somnifères que visiblement prétentieuses. Un décor, inspiré sans doute par *le Parnasse* de Mantegna, servait de cadre à une action remarquablement puérile que traduisait une chorégraphie adéquate. Le troisième ballet inédit était de M. Richard Strauss qui, pour la première fois, voulut nous accorder ainsi la primeur d'un de ses ouvrages dirigé par lui-même en personne. Le régal se divulgua malheureusement moins savoureux que l'intention flatteuse. Rarement M. Strauss écrivit une musique aussi décevante que celle de **la Légende de Joseph**, aussi ostensiblement bâclée au courant d'une plume infaillible et d'une virtuosité polyphonique qui revêt ici des allures de routine professionnelle. A peine quelques coins perdus dans ce désert de platitudes et d'auto-réminiscences rappelaient çà et là à qui on avait affaire. Rien n'est plus dangereux que de composer sur commande, pour un musicien, même de génie, doué de la facilité que possède M. Richard Strauss et aussi peu porté à choisir parmi le flot d'une inspiration jaillissant à l'instar du jet en pluie d'un tonneau d'arrosage. On s'en aperçut cruellement. L'orches-

tration elle-même était indigne de sa maîtrise coutumière. L'insistance de certain « jeu de timbres », en particulier, déconcertait assez drôlement par une saugrenuité de boîte à musique. Il n'est pas jusqu'à la plus incontestable faculté de M. Strauss, la puissance, qui ne parût en l'occasion fâcheusement atteinte par l'inanité du verbiage sonore qui se battait les flancs pour lui fournir prétexte. Le sujet de *la Légende de Joseph* était d'ailleurs assez ingrat, et on conçoit qu'il n'ait guère emballé qu'artificiellement le compositeur. L'argument rédigé par le librettiste étale d'assez singulières ambitions métaphysiques prétendant incarner dans un ballet « le contraste et le combat de deux mondes », c'est-à-dire, à ce que j'ai cru comprendre, l'antagonisme de la sensualité et du mysticisme. Et ceci serait, en somme, acceptable en principe, si la réalisation détaillée de ce programme transcendant ne frisait trop souventefois le ridicule. Elle se délaie d'abord en épisodes incohérents et fastidieux : défilés de marchands, d'esclaves, de boxeurs turcs. Enfin Joseph arrive, et, nous assure la notice, ses mouvements doivent indiquer « que le jeune pâtre pieux s'avance à la face de son Dieu en lui montrant l'une après l'autre toutes les parties de son corps ». Ce « toutes » est évidemment excessif. Ensuite, on voit Joseph exprimer par des entrechats « la recherche de Dieu ». Au quatrième pas, « il a trouvé Dieu ». Ce qui impressionne tellement Mme Putiphar que plus tard, dans la nuit, quand tout le monde est couché et Joseph aussi, elle revient pour faire à celui-ci les vilaines propositions que chacun sait. La danse par laquelle Joseph « exprime la recherche de Dieu » ressemble à s'y méprendre à un air que j'entendis jadis à l'Olympia accompagner les exercices de ces bouffons burlesques d'outre-Manche qui se font partir des pétards sur le crâne en se le martelant réciproquement à coups de gourdins. Par bonheur, le décor et les costumes imaginés par MM. Sert et Bakst sont d'une magnificence véronésienne qui fait la joie des yeux et incite les oreilles à l'indulgence. Et puis Mme Kousnetzow est si délicieusement belle ! C'est avec les œuvres lyriques que les *Ballets russes* ont été le plus heureux cette année. **Le Coq d'Or** est le dernier opéra de Rimsky-Korsakow, et certainement son meilleur, sans doute à cause du sujet. Rimsky était, en réalité, surtout un humoriste, dont la verve s'essoufflait aisément ou se cassait les ailes en tentant de trop vastes essors. Il était dépourvu du don d'humanité tragique. Il n'avait même pas le sens du fantastique mystérieux ou terrible ; il en faisait d'instinct une fantasmagorie de tout repos, aimable et pittoresque à la manière des Mille et une Nuits. Il fut musicalement le conteur oriental égrènant, avec son chapelet d'ambre, des légendes gracieuses et un peu enfantines. L'histoire du roi Dodôn, sosie craché de notre Dagobert, était évidemment des plus favorables à son genre de talent. Il en composa

une partition charmante, légère, spirituelle, d'une élégance à la Saint-Saëns pimentée d'asiatisme slave. Le procédé employé par les Russes pour représenter cet ouvrage en corsait l'agrément de façon inattendue et piquante. De chaque côté de la scène et l'encadrant, se dressaient deux sortes de pyramides formées de gens uniformément encotonnés de robes ocre rouge : c'étaient les chanteurs et les choristes. Au milieu, des danseurs et danseuses jouaient la pièce en mimant l'action et adaptaient adroitement leurs gestes et évolutions aux paroles chantées par les autres. Le résultat de cette division du travail s'avéra de la plus amusante originalité et il sembla que les arts divers ainsi étrangement associés n'y trouvaient que des avantages. Nul n'ignore que chanteurs et chanteuses sont rarement bons comédiens : les mimes russes étaient parfaits ; les voix qui les animaient de loin, admirables, et, grâce à la coïncidence manifeste des mouvements et des discours, l'illusion s'imposait aisément. En somme, on pourrait reconnaître là une intéressante transformation du rôle du chœur dans le théâtre grec. Il paraît que la famille du musicien a protesté contre un arrangement dont l'auteur n'avait pas prévu la fantaisie. Elle eut bien tort. Rimsky l'aurait peut-être autorisé. *Le Coq d'Or* y gagne probablement autant qu'aux coupures dont on l'allégea pour un spectacle de la plus rutilante et cocasse splendeur. Après l'avoir connu ainsi, on aurait bien du mal à se le figurer autrement. On peut d'ailleurs en essayer l'épreuve. Je doute fort qu'elle tourne à la confusion de M. Fokine, « futuristement » secondé par Mlle Gontcharova. *Le Rossignol* de M. Stravinsky complétait et même couronnait la présente saison des *Ballets russes*. Cet ouvrage mérite plus de place qu'il ne m'en reste aujourd'hui. Ce sera pour la prochaine fois.

JEAN MARNOLD.

LETTRES ALLEMANDES

Franz Blei : *Vermischte Schriften*, vol. III, IV, V et VI ; Munich, Georg Müller, à M. 4. — *Der neue Merkur, Monatschrift für geistiges Leben*. Heft 1 à 3 ; Munich, ibid., à M. 1.50. — Memento.

Dans la littérature allemande des quinze dernières années, M. Franz Blei a longtemps fait figure d'amateur intelligent. On le voyait s'éparpiller dans des publications multiples, le plus souvent éphémères, dont quelques-unes étaient dirigées par lui. *L'Opale*, *l'Améthyste* *l'Hypérion*, ces recueils mensuels, où les auteurs rares de tous les temps côtoyaient les peintres et les dessinateurs les plus avancés, n'ont pas été oubliés des bibliophiles qui en recherchent maintenant les collections. M. Franz Blei y donnait, à côté des commentaires subtils, des traductions d'écrivains étrangers, des contes et des poé-

sies. Tout cela, au cours des temps, en y ajoutant des essais éparpillés çà et là, des monographies parues dans des publications spéciales, a fini par lui constituer un copieux bagage littéraire. Il a donc eu l'excellente idée d'offrir au public un ensemble de ses œuvres, en donnant à ce recueil le titre général de **Vermischte Schriften**. Nous avons signalé à nos lecteurs, au moment de leur apparition, les deux premiers tomes de ces *Œuvres mêlées*. Quatre nouveaux volumes viennent de paraître successivement chez l'éditeur G. Müller, de Munich, qui les a revêtus d'un sobre cartonnage gris. Deux d'entre eux comprennent des études et des essais de critique, un autre réunit des pièces de théâtre et des vers, un dernier, enfin, des traductions.

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur la façon dont M. Franz Blei conçoit la critique. M. Franz Blei a beaucoup de lectures. Et, comme il est doué en outre d'une prodigieuse mémoire, il cite à tout propos, et hors de propos, les écrivains les plus divers. Ses articles sont une vraie mosaïque de citations. Les jugements les plus téméraires sont ainsi groupés de façon à s'opposer les uns les autres. La monotonie des analyses de textes est interrompue presque à chaque ligne par des affirmations contraires à celles qu'a voulu formuler l'auteur. Entre deux citations, il aime, en outre, à intercaler des appréciations originales dont la forme aphorismatique déconcerte le plus souvent. Quand M. Blei écrit, au cours d'une préface de son volume de critique, *le Poète et la Vie*, préface qui n'est qu'un long abatage de Sainte-Beuve : « La connaissance des conditions où vécut cette Grecque sicilienne qui composa l'*Odyssée* serait désirable et d'une lecture intéressante, mais elle n'enlèvera ni ne donnera de la beauté à ce poème; elle ne rapprochera ni n'éloignera l'œuvre dans la compréhension du lecteur qui en jouit », cette phrase provoque chez nous un involontaire haut-le-corps qui nous empêche de suivre le fil de son développement. L'auteur de l'*Odyssée*, une poétesse grecque de Sicile ! Mais, n'en déplaise à M. Blei, si cela était démontré, nous lirions Homère avec des sentiments tout différents de celui que nous mettons maintenant à « jouir de ses beautés ». Depuis que l'on sait qu'*Ossian* est un pastiche, on le parcourt avec une froideur qui eût indigné nos arrière-grand'mères. Il est vrai que, dans son épilogue au recueil, le critique nous avertit, comme pour excuser ses paradoxes, qu'il est arrivé à la conviction que « les passions et les idées ont pris une autre direction que celle qu'elles avaient jusqu'à présent ». Acceptons-en l'augure et félicitons M. Blei de s'orienter vers des notions plus simples et plus humaines.

Un autre volume de M. Blei s'intitule *Das Rokoko* et groupe les articles que le critique a consacrés au XVIII^e^ siècle. Rococo vient de rocaille et Stendhal écrit dans les *Promenades dans Rome :* « Le Bernin fut le père de ce mauvais goût désigné dans les ateliers sous

le nom un peu vulgaire de *rococo*. » Mais les Allemands se sont emparés du terme, qu'ils ont généralisé pour en faire le synonyme de la grâce un peu mièvre, de l'élégance raffinée qui caractérise la fin de l'ancien Régime. M. Franz Blei parle ici presque exclusivement des écrivains et il groupe, sous la même appellation, des auteurs aussi dissemblables que l'abbé Prévost, l'abbé Galiani, Morlière, Rétif de la Bretonne, Choderlos de Laclos, Louvet de Couvret et Vivant Denon. Des Anglais et des Allemands servent à rehausser ce cortège : Sterne, Beckford et Pope; Wielland, Sturz et Lentz. Ce sont, la plupart du temps, de simples articles d'encyclopédies, agrémentés cependant de ces hors-d'œuvre dont nous avons parlé plus haut et qui sont proprement la manière de M. Blei. On est pourtant quelque peu déconcerté, en lisant les pages que le critique allemand consacre à Vivant Denon, de n'y point voir mentionné que le directeur général des musées qui accompagnait Napoléon dans ses campagnes victorieuses avait commis ce délicieux péché de jeunesse qui s'intitule *Point de lendemain*. Choderlos de Laclos est présenté comme un libertin, alors que les nombreuses publications parues depuis vingt ans eussent pu renseigner M. Blei sur l'état d'âme véritable de ce bon père de famille. Il est vrai que l'auteur de *Rokoko* nous a laissé entrevoir qu'il n'aime pas Sainte-Beuve et la critique historique. Mais alors pourquoi parler de la vie des écrivains dont il analyse les livres?

Traducteur empressé de Gide, de Barrès, de Claudel, de Suarès et de Marcel Schwob, M. Blei a réuni, sous le titre de *Das dienende Werk*, celles de ses interprétations qui lui paraissent le mieux venues. Car il est interprète plutôt que translateur fidèle et il nous en avertit, dans une préface, où il revendique le droit de faire, des œuvres étrangères qu'il adapte, des œuvres originales allemandes. De tous temps l'Allemagne traduisit beaucoup, avec plus ou moins de bonheur. Mais tous les Allemands cultivés lisent le grec et le latin (du moins ils le prétendent), l'italien, le français et l'anglais. S'ils renoncent à lire les œuvres originales, c'est un peu par patriotisme, parce qu'il convient d'affirmer partout la suprématie de la langue allemande et aussi parce que l'esprit germanique, ayant beaucoup emprunté aux autres peuples, prétend faire la synthèse et affirmer ainsi son universalité.

« L'œuvre serve » que se propose M. Blei s'accomplit donc en vue d'une fécondation. En *refaisant* des œuvres étrangères il les annexe au patrimoine de son pays. Il estime, comme Gœthe, que le temps des littératures nationales est passé. Il ne croit pas qu'il y ait des façons de sentir particulières à chaque peuple, opinion qui était peut-être justifiée, au moment où *l'esprit européen* existait encore, mais que des événements démentient tous les jours. Certes, nous,

avons es « influences » venues du dehors et qui parviennent à rajeunir les genres, mais il est assez difficile de discerner les origines précises de telle forme d'expression, de tel sentiment nouveau, bien qu'en matière littéraire la recherche de la paternité soit pleinement autorisée. Les impressions que Rousseau rapporta d'Angleterre sont peut-être l'origine de tout le romantisme. Mais il est assez téméraire de prétendre, ainsi que le fait M. Blei, que les romantiques français reçurent l'empreinte des romantiques allemands. Chateaubriand et Victor Hugo (à ses débuts) ignoraient l'Allemagne et dans toute notre littérature du commencement du XIXe siècle il n'y a aucune trace de l'influence de Gœthe. *Werther* fut traduit en 1776 et la sensiblerie qu'il fit naître se perdit dans les bourrasques de la Révolution et de l'Empire. *René*, qui est de 1804, ne semble pas devoir quoi que ce soit aux influences werthériennes.

M. Blei affirme que MM. Stefan George et Hugo von Hofmannsthal trouvèrent dans Swinburne leur forme littéraire. Cela est fort possible. Mais il n'y a pas de poète étranger qui, plus que Swinburne, subit l'influence verbale de Victor Hugo. Il est donc assez audacieux de prétendre que Swinburne est le dernier de cette grande lignée de poètes anglais qui subirent l'impulsion des poètes allemands. « O ma France immortelle, ô mère aux nombreuses blessures ! » chantait Swinburne. Est-ce ainsi qu'il témoignait sa gratitude... à l'Allemagne ?

Ne soyons pourtant pas trop sévère pour les opinions critiques de M. Franz Blei. Cet écrivain est avant tout un poète, un poète qui a fait ses preuves et qui, dans ses œuvres d'imagination, qu'elles soient en prose ou en vers, nous a donné la preuve d'un talent incontestablement original. Esprit très orné, il a rapporté de ses excursions dans les littératures de tous les pays un butin considérable. S'il ouvre ses tiroirs un peu au hasard, pour en tirer des idées contradictoires et hétéroclytes, il ne faut pas ajouter trop d'importance au désordre qui résulte chez lui d'une érudition un peu fatigante. Ces six volumes de *Mélanges* nous disent comment il s'est formé ; il est maintenant en train de se décanter lentement en vue d'une œuvre personnelle et forte.

§

Le nombre des revues périodiques tend à augmenter sensiblement en Allemagne. En moins d'un an, nous avons vu naître plusieurs entreprises qui groupent des écrivains à tendances très modernes et qui, politiquement, s'orientent de plus en plus vers la gauche. Il faut croire que le pangermanisme et l'esprit conservateur n'ont pas encore envahi tout le pays, malgré les apparences que l'on pourrait déduire d'autres faits caractéristiques. Voici qu'après les *Weisse Blaetter* et *le Forum* nous parvient **Der Neue Merkur**, publication lan-

cée par la grande maison d'édition Georg Müller, de Munich. Des fascicules abondants et variés traiteront de la « vie intellectuelle » de notre temps. Quelques pages d'un « programme », qui pourtant ne prétendent pas donner de programme, nous renseignent sur les tendances de ce nouveau *Mercure*. On y annonce qu'on ne veut se rattacher à aucune « tradition » pour permettre à toutes les formes de la vie leur libre développement. Il s'agit de trouver les éléments et la nourriture d'une nouvelle idéalité.

L'intellectualisme et la spiritualité sont deux choses différentes. La raison est sans naïveté, la spiritualité est de la naïveté reconquise. C'est cela seul qui importe. L'homme peut aussi bien oublier son passé qu'il peut le nier consciemment. Son renouvellement intérieur ne peut cependant se produire que lorsqu'il a cessé de considérer l'Histoire comme une charge qui pèse sur ses épaules. Le savant, ce n'est pas celui qui sait beaucoup de choses, mais celui qui sait ce qu'il importe de savoir ; c'est celui qui a conquis l'indépendance, de telle sorte que les événements écoulés ne l'écrasent pas sous l'obligation de tisser, comme un esclave, le fil traditionnel ; c'est celui qui s'entend, sur le terrain solide de son existence unique, à former à nouveau, par nécessité intime, la matière vitale qui s'offre à lui. Le chemin ne se trouve pas au milieu, entre la tradition et la rupture avec la tradition, mais chacun devra chercher et trouver lui-même de nouveau ce chemin. Alors l'esprit vivant agira !

Après cette affirmation individualiste, où il n'est question ni de société ni de culture, la marge est grande qui s'offre aux productions qu'insérera la jeune revue Signalons la place qu'y tiennent les œuvres françaises. M. E.-W. Fischer y donne en trois fascicules la traduction des *Notes de voyage* en Egypte, de Flaubert, et on nous annonce la reproduction d'une version allemande de *Tête d'Or*, de Paul Claudel. Un nouveau roman de Jakob Wassermann, *Das Gaensemaennchen*, commencé dans le fascicule d'avril, se poursuivra tout l'été. M. Franz Oppenheim consacre une importante étude, qui comprend également trois fascicules, à « Lloyd George et la grande propriété anglaise ». Parmi les collaborateurs littéraires signalons encore MM. Arthur Holitscher, Bruno Frank, Hermann Stehr, Auguste Halm, Alfons Paquet, etc. Enfin la revue nous promet des inédits de Henri Heine, de Strindberg, de Leopardi, etc.

Memento. — Dans les *Weisse Blaetter* (mai), M.J. Meier-Graefe fait paraître une substantielle étude sur « les successeurs de Courbet ». Les lettres de Vincent van Gogh à son frère sont partiellement traduites, tandis qu'une exposition très complète de ses œuvres, ouverte chez Cassierer, stupéfie en ce moment les Berlinois.

Maerz (30 mai) a donné l'hospitalité, pour l'un de ses numéros, à une collaboration exclusivement féminine. Il faut y relever les pages que Mme Hélène Lang consacre au grand roman sur la Guerre de Trente Ans, dû à la

plume féconde de Mme Ricarda Huch. Mme Marta Stern plaide la cause des suffragettes anglaises.

Das Forum (juin) publie des lettres inédites de Richard Wagner à Emma Herwegh et donne en même temps des appréciations très sévères sur les querelles de « la maison Wahnfried », à propos du procès que Mme Isolde Beidler a intenté à sa mère et à son frère Siegfried. On y constate que de génération en génération les enfants adultérins sont de tradition dans cette famille.

M. Georg Simmel consacre, en tête de la *Güldenkammer* (juin), un long article à la philosophie de M. Henri Bergson.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Theodore Watts-Dunton. — C. W. Saleeby : *Woman and Womanhood*, 10 s., Heinemann. — Mrs Archibald Colquhoun : *The Vocation of Woman*, 4 s. 6 d., Macmillan. — Lord Macaulay : *Literary Essays* ; William Blake : *Poetical Works ;* George Crabbe : *Poetical Works ;* 1 s. 6 d., chaque, Oxford Edition of Standard Authors ; *Selected English Short Stories*, 1 s., The World's Classics ; *The Oxford Book of Spanish Verses*, 7 s.; James Fitzmaurice Kelly : *Miguel de Cervantes Saavedra, a Memoir*, 7 s. 6 d., Oxford University Press, Humphrey Milford. — Memento.

Avec l'écrivain qui s'était dénommé Theodore Watts-Dunton disparaît une curieuse figure de l'histoire littéraire anglaise ; non pas par la valeur de son œuvre personnelle, car il faut avouer que son recueil de poèmes *The Coming of Love* et son roman *Aylwin* appartiennent à ce genre de production pour lequel on témoigne un respect si profond qu'on n'ose pas en risquer la lecture, ou une admiration si vive qu'on ne tient pas à la vérifier de peur de l'ébranler dangereusement. Branche de gui sur le puissant rameau préraphaélite, voilà ce que fut cet homme que la hauteur de l'arbre auquel il s'attacha mit en vue. Il écrivit beaucoup dans les hebdomadaires, — des comptes-rendus d'ouvrages de toute espèce, qu'on appréciait beaucoup, paraît-il, et dont certains ne sont pas sans intérêt. Ce qui assura pour une large part la renommée de Theodore Watts, c'est que Rossetti mourut dans ses bras et que, pendant trente ans, il associa sa vie à celle de Swinburne ; on a dit, de cela, qu'il était un « literary butler », et bien d'autres choses encore ; mettons qu'il fut un *hero worshipper* et que la façon dont il chambra Swinburne lui valut des inimitiés, encore que le poète en tirât grand bien.

Ce fut un homme d'arrière-plan qui sut intercaler sa petite chaise au premier rang entre les grands sièges des personnages qui comptent. Tout cela est peut-être fort sévère, et sans doute serait-il convenable de marquer plus de déférence en la circonstance. Mais ces questions-là se régleront d'elles-mêmes plus tard.

§

Les violences sans cesse accrues auxquelles se livrent les militan-

tes suffragistes sont, en Angleterre, l'aboutissement d'une crise qui date de longtemps. Outre-Manche, les femmes naissent plus nombreuses que les hommes, de sorte qu'il n'y a pas assez de maris pour toutes. Or, il est évident que la nature a destiné la femme à être mère ; mais les exigences sociales de notre civilisation lui imposent d'être mariée avant de concevoir, et d'autre part la polygamie est condamnée. Voilà certes un problème dont la solution n'est pas aisée, et ce n'est certes pas l'octroi des droits politiques qui changera les faits et supprimera la difficulté. Il y aurait sans doute d'autres mesures à prendre ; mais il ne semble pas qu'on s'en soucie. La question n'a guère été étudiée d'une façon scientifique et au point de vue de sa solution pratique.

Pourtant, il faut signaler deux ouvrages qui, sans prétendre résoudre le problème, sont d'utiles contributions à son étude. Le premier, **Woman and Womanhood**, est dû au Dr C. W. Saleeby. Se basant sur les données physiologiques, il expose quel doit être le rôle de la femme dans la famille et dans la société, et naturellement il est amené à combattre tous les préjugés, toutes les sottes pruderies qui empêchent encore la femme de concevoir son rôle familial et social du seul point de vue efficace. L'autre ouvrage, **The Vocation of Woman**, est de Mrs Archibald Colquhoun qui, elle aussi, part en guerre contre les idées fausses et les prétentions absurdes d'un certain féminisme ; elle croit à l'avenir de son sexe seulement comme une partie intégrale de la race, et elle ne voit pour la femme d'autre salut que dans cette éternelle trinité de l'homme, la mère et l'enfant.

§

Il est indéniable que les éditeurs anglais donnent au public des livres très bien présentés et à très bon marché, mais ces livres sont presque toujours des réimpressions, des éditions sans droits d'auteur, car les livres nouveaux sont toujours publiés à des prix qui dépassent de beaucoup le prix des volumes français. Notre ordinaire roman, dont le prix marqué est 3.50, a pour correspondant en Angleterre un volume de six shilling, soit 7.50 ; les ouvrages qu'on marque chez nous cinq et sept francs cinquante, atteignent couramment sept shillings six pence, dix, douze, quinze shillings et davantage. Mais les réimpressions sont en général bien supérieures à ce qu'on nous offre ici. Je n'en veux pour preuve que l'*Oxford edition of Standard Authors*, collection qui contient déjà plus de soixante-dix volumes, où l'on trouve les principaux représentants de la littérature anglaise depuis les origines. J'ai sous les yeux trois volumes récents de cette excellente collection : les **Literary Essays**, que lord Macaulay écrivit pour l'*Edinburgh Review*, de 1825 à 1843, et où il disserte sur Milton et Macchiavelli, sur Byron et Southey,

sur Boswell et Walpole, sur Leigh Hunt et Mme Darblay, etc. Voici les **Poetical Works of William Blake** que Mr John Sampson accompagne d'une remarquable introduction bibliographique et d'une précieuse table chronologique ; en frontispice le portrait de Blake, d'après Thomas Phillips, et, dans le cours du volume, la reproduction de quinze pages de titre dessinées par Blake. Enfin se sont les **Poetical Works of George Crabbe.** A. J. Carlyle et R. M. Carlyle, en une substantielle introduction, présentent ce poète si longtemps méconnu et qu'éclipsa le rayonnement éblouissant du mouvement romantique. L'Oxford University *press* publie une autre collection appelée *The World's Classics*, offerte sous différents aspects et à des prix variant de un à cinq shillings six pence, avec une édition de poche sur papier mince. Les volumes de cette série sont innombrables. Prenons le 193e, qui est un recueil de **Selected English Short Stories.** La responsabilité du choix incombe à MM. Hugh Walker et H. S. Milford ; ils ont voulu que leur choix fût représentatif de ce qui a été écrit de mieux dans le genre « nouvelle » au dix-neuvième siècle, et, en s'excusant d'avoir dû omettre nécessairement quelques excellents spécimens, ils espèrent que ce qu'ils ont pu réunir est digne d'attention. Voici quels sont les auteurs à qui ont été faits les emprunts : Walter Scott, Charles Lamb, Washington Irving, Nathaniel Hawthorne, Disraeli, Edgar Poe, Mrs Gaskell, Dr John Browon, Dickens, Trollope, Meredith, Mark Rutherford, William Morris, Richard Garnett, Bret Harte, R. L. Stevenson, George Gissing, Mary Coleridge, Hubert Crackanthorpe. Les omissions sont apparentes ; depuis que le magazine a créé une demande, jadis inexistante, pour le court récit ou nouvelle, les écrivains anglais ont assez bien réussi dans ce genre ; entre autres Henry James, Rudyard Kipling, Stephen Crane, Thomas Hardy, Frank Harris, Joseph Conrad, John Galsworthy, Eden Phillpotts, H.-G. Wells, Arnold Bennett, et d'autres. Et puisque les Américains sont représentés dans ce recueil, il y avait aussi beaucoup à prendre chez eux, ne serait-ce que Frank Norris, O. Henry, Amrrose Bierce, Laurence Mott et vingt autres. Somme toute, les meilleurs de ce recueil sont Edgar Poe, Bret Harte, Hawthorne, tous Américains. De ce choix, il appert que la « nouvelle », en langue anglaise, est une production bien différente de ce qu'elle est en français, et on ne saurait non seulement lui accorder la supériorité, mais tenter une comparaison d'ensemble qui soit favorable. Nous restons loin de Maupassant et de Mérimée, et fort loin des Russes : Tourguenieff, Gogol, Gorki, Tchekof.

Le même éditeur offre aussi une série de recueils de poésie française, allemande, italienne, latine, etc. Le dernier paru dans cette série est **The Oxford Book of Spanish Verse**, qui va du

XIII^e siècle à nos jours. Cet ouvrage est dû au professeur James Fitzmaurice-Kelly, l'un des hispanisants les plus érudits que nous ayons et à qui l'on doit cette magistrale *Histoire de la Littérature Espagnole* qu'a publiée en français la maison Armand Colin. Mr Fitzmaurice-Kelly vient de donner aussi un savant travail : **Miguel de Cervantes Saavedra**, *a Memoir*, dans lequel il se borne à rassembler les faits connus et vérifiables de la vie de l'auteur de *Don Quichotte*, sans rien supprimer, sans se laisser écarter de la vérité par des indulgences que suggère un génie créateur dont le charme subtil a fasciné les générations qui se sont succédé au cours de trois siècles, car, dit-il, « Cervantes n'a pas besoin d'apologiste ; il est un de ces rares hommes qui peuvent laisser dire toute la vérité qui les concerne ». Ce n'est guère qu'en 1737 qu'un sérieux effort fut fait pour établir une biographie exacte de Cervantes, qui était mort en 1616. De son vivant, pourtant, un récit de ses aventures comme esclave à Alger avait été rédigé par Diego de Haedo, archevêque de Palerme. Un siècle se passe ensuite, au cours duquel sont mises en circulation, par Rapin et Motteux surtout, des anecdotes apocryphes, que Gregorio Mayans y Siscar reproduit encore en grand nombre. En 1778, Juan Antonio Pellicer y Saforcada publie des détails biographiques d'après des documents officiels. A son tour, Vicente de los Rios ajoute deux ou trois faits nouveaux dans sa préface à l'édition de *Don Quichotte* publiée par l'Académie Royale, en 1780. Huit ans plus tard, Pellicer, qui avait continué ses recherches, réussit à réfuter des erreurs, à substituer des faits à des hypothèses. Enfin, la source des biographies subséquentes publiées en toutes langues pendant le XIX^e siècle fut la *Vida* due aux travaux érudits de Martin Fernandez de Navarrete, et qui parut par les soins de l'Académie Royale. A part quelques rares lumières sur des points peu importants, il faut en arriver à nos jours pour de nouvelles trouvailles ; elles sont dues à Cristobal Perez Pastor, qui, en 1897 et en 1902, publia deux séries de *Documentos cerventinos hasto ahora ineditos* contenant la première cinquante-six et la seconde cent cinq documents grâce auxquels il fut possible de combler de nombreuses lacunes dans l'existence de Cervantes. Désormais, il faut renoncer à de pittoresques mais fausses légendes, et Carlyle aurait à corriger le passage où il fait si emphatiquement état de ces légendes : Cervantes n'eut pas à se délivrer de l'esclavage, il n'eut pas spécialement à souffrir de l'ingratitude du monde, il ne perdit pas l'un de ses bras, et ce n'est pas en prison, très probablement, qu'il a écrit *Don Quichotte*. Dans son ouvrage, Mr Fitzmaurice-Kelly a voulu se borner à donner dans leur ordre les incidents de la vie de Cervantes tels que les révèlent des documents authentiques. Les conjectures et les hypothèses plus ou moins ingénieuses et plau-

sibles sur les périodes encore mal connues sont données dans les notes, et il est heureux qu'il ait eu le loisir de réunir sous cette forme aisément accessible l'ensemble de cette documentation, dont on arrivera, espérons-le, à compléter les lacunes. Le volume a pour frontispice un portrait découvert en 1911, et qu'on regarde comme un portrait contemporain et authentique de Cervantes.

Memento. — M. Henri Potez étudie, dans la *Revue germanique*, l'œuvre critique de Sir Walter Raleigh; M. J.-M. Carré donne des renseignements curieux « autour de Gœthe et de Carlyle »; M. R. Pruvost soulève la question de la date du mariage de Robert Greene; M. H. Ruyssen expose ce que le théâtre anglais a produit en 1913 et 1914.

Le numéro de juin de *The Bibelot* contient les *Préludes* aux *Songs before Sunrise* et à *Tristram and Iseult*, par Swinburne.

L'insatiable *Collection Tauchnitz* s'est annexé, outre *Concerning a Vow*, de Rhoda Broughton, *Quinneys'*, d'Horace A. Vachell, et *The End of Her Honeymoon*, de Mrs Belloc-Lowndes, *Vale*, le troisième et dernier volume de la trilogie autobiographique si curieuse et originale de George Moore, et deux nouveaux volumes de Bernard Shaw : *Getting Married, and The Shewing-up of Blanco Posnet*, et *The Doctor's Dilemma and The Dark Lady of the Sonnets*.

The English Review, avec d'excellents vers, publie *The Stratagem*, par Aleister Crowley; *President Wilson*, par Sydney Brooks; *The Stage in Paris and London*, etc. *The Fortnightly Review* commence la publication des *Reminiscences of Tolstoy*, par le comte Ilya Tolstoï; un article sur *Edward Dowden*, par le professeur M. A. Gerothwohl et la suite de la remarquable étude de Mr W. L. Courtney sur *The Idea of Comedy*, etc. Dans *The Nineteenth Century*, Sir Bampfylde Fuller préconise, comme « Alliance idéale », un rapprochement entre l'Angleterre, les Etats-Unis et l'Allemagne; Mr Sydney Brooks dit ce qu'il sait de l'armée des Etats-Unis, etc. Le *Cornhill Magazine* publie un poème inédit de Mrs Browning, et l'honorable Margaret Amherst relate des souvenirs de Mistral.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Théophilo Braga : *Historia da litteratura portuguêza* (Renascença) ; Lello e Irmão, Porto. — Théophilo Braga : *Cancioneiro popular portuguez* ; J. A. Rodriguez, Lisbonne. — Teixeira de Pascoaes : *Verbo escuro* ; « Renascença portuguêza », Porto. — Affonso Lopes Vieira : *Inês de Castro na poesia e na lenda*, conférence, Lisbonne. — Antero de Figueiredo : *D. Pedro e D. Inês* ; Aillaud et Bertrand, Lisbonne. — Memento.

Par devant les luttes de doctrines et d'intérêts, qui tendent à diviser les directeurs de conscience de la jeune République et à opposer les sectateurs de principes absolus aux observateurs avisés du fait vivant, il nous plaît de puiser aujourd'hui la matière de quelques-unes de nos réflexions critiques aux pages substantielles du deuxième volume de l'**Histoire de la Littérature portugaise** (*Réca-*

pitulation) de M. Théophilo Braga. Il y est spécialement question de la Renaissance, et par conséquent d'une période qui vit la splendeur du génie portugais, en même temps que sa brusque obnubilation sous l'emprise mortelle du castillanisme. Castillanisme ici signifie impérialisme centraliste, c'est-à-dire restriction de l'initiative individuelle et nationale, dissolution des groupements autonomes, ces deux sources d'activité productive. L'âme des nations est fille du sol, et si la Lusitanie devait demeurer irréductiblement inassimilable à la centralisation espagnole, c'est qu'il y a contraste absolu entre les plateaux stériles de Castille et les pentes verdoyantes qui s'inclinent à l'ouest vers l'Atlantique.

En dépit de l'expulsion des Juifs, de l'établissement de l'Inquisition, de la domination des Jésuites, de l'emploi de la langue castillane dans la littérature, la force espagnole ne put triompher du sentiment portugais, exalté par l'épopée grandiose des découvertes, entretenu par le lyrisme et par le théâtre.

Aujourd'hui comme hier, il est sans doute plus facile de propager des systèmes, de répandre des théories, voire de préconiser l'application de méthodes plus ou moins expérimentées ailleurs que de prévoir la réaction particulière des milieux, que l'on prétend ensemencer, au contact de ces théories ou de ces systèmes. Il est également plus méritoire de s'attacher à épurer une tradition, à discerner nettement la direction des courants vitaux qui doivent permettre à cette tradition de se développer, en conformité de ses origines et de ses ressources, que de s'insurger contre elle au nom d'idées purement abstraites. Il y a nécessité primordiale d'adapter. Ce n'est pas à dire pour cela que le jardinier clairvoyant doive s'interdire la greffe ; mais il ne doit jamais oublier qu'il y a des espèces incompatibles, parce que toute espèce a sa loi et son devenir propres.

Ce que M. Théophilo Braga appelle l'*éthos* lusitanien, cette forme de sensibilité collective incarnée dans la littérature et l'art portugais, ne put être étouffée ni par la corruption de la noblesse d'origine castillane, ni par la pédagogie jésuitique. Plus tard et jusque maintenant, le souci éperdu de sa libération poussa le Portugal vers les idées françaises, et l'intervention active de celles-ci n'est pas niable dans l'élaboration de l'idée républicaine. D'aucuns dénoncent le péril de dénationalisation. Mais déjà le génie de la race a commencé de réagir ; les tendances des nouvelles générations littéraires en sont une preuve, et il se peut même que cette réaction déplace, dans le sens d'un certain mysticisme à la fois anti-catholique et anti-jacobin, l'axe des synthèses élaborées par M. Théophilo Braga.

Sous la signature d'Alfredo Coelho de Magalhães parlant de la *Religiosité de la Race portugaise*, voici des réflexions que l'on

pourra regarder comme ambitieuses, mais qui suffisent à indiquer quelle est l'orientation nouvelle de certains esprits :

Le Portugal a su conquérir pour l'humanité de nouveaux mondes matériels ; il lui appartient maintenant de réaliser de nouvelles conquêtes morales, en donnant au monde des principes nouveaux de vérité et de justice, lesquels jailliront de l'âme lusitanienne, à mesure qu'elle prendra conscience d'elle-même et se débarrassera des influences étrangères qui l'ont dénationalisée. Anxieuse de grandir, de s'élever vers une beauté non encore créée, jusqu'à se sentir divinisée par sa rencontre avec Dieu, cette âme lusitanienne ne peut,dans son désir intime de perfection, que prendre devant la vie une attitude religieuse, tout en repoussant le Dieu catholique, la suprématie du Pape et les dogmes, tout en admettant la laïcité complète de l'enseignement.

Quelle que soit la valeur définitive que puisse garder son œuvre, M. Théophilo Braga demeurera sans doute le héros intellectuel du Portugal moderne.

Après avoir consacré toute une existence d'âpre labeur à l'illustration de l'idée républicaine, qu'il voulut accoupler au sentiment national, après avoir assumé, à l'époque du renversement de la monarchie, la plus dangereuse des missions politiques, il est retourné avec amour à ses chères études ; il amende et corrige patiemment, pour les rééditer à mesure, ses ouvrages anciens, en même temps que l'abondance des matériaux accumulés lui permet d'en préparer de nouveaux. Par la documentation, par les perspectives qu'il entrouvre, par la hardiesse des synthèses qu'il imagine, chacun de ses livres appelle de copieuses méditations.

Pour s'être voulu résolûment moderne, peut-être est-il allé moins avant dans l'âme de sa race que M. Miguel de Unamuno dégageant avec passion, de l'histoire tragique de l'Espagne, ce que l'on est en train d'appeler le Quichottisme ; mais c'est au nom du *lusisme* intégral qu'il n'a cessé de travailler. Loin d'éterniser la lutte entre la Raison et la Foi, M. Théophilo Braga conclut nettement dans le plan de la Raison. Et cependant la raison n'est pas créatrice, et c'est uniquement par la vigueur du sentiment qu'elle incarne que l'œuvre de M. Th. Braga s'est avérée si puissamment constructive.

Pour nous qui, dans ces chroniques, avons toujours eu plus vif souci de *situer* que de *juger* et de conclure, notre admiration va droit, sans craindre d'errer, à l'œuvre de ce poète doublé d'un savant et d'un folkloriste, qui a su réunir et classer les pièces du *Romanceiro* et du **Cancioneiro populaire portugais**, dont paraît maintenant le second tome, contenant les rhapsodies religieuses pour toutes les fêtes de l'an, les cantiques pour les pèlerinages, les oraisons pour les maladies, les conjurations, vestiges sacrés d'anciens rites païens, les berceuses, les scies enfantines, les devinettes,

les chansons et refrains politiques, dont l'ensemble constitue toute une histoire populaire de Portugal d'un raccourci satirique et saisissant.

Selon les provinces, la chanson populaire change de caractère ; elle varie avec les modalités géognostiques, dit Antonio Arroyo, qui la répartit en quatre régions parfaitement définies. Elle est grave et symétrique dans les montagnes du Nord, gracieuse à Coïmbre, large et profonde dans les steppes de l'Alemtejo, pétulante au soleil cru de l'Algarve.

Accompagnée du chant, cadencée par la danse à l'occasion de solennités mythiques, la poésie du peuple jaillit directement de l'émotion et donne son expression la plus spontanée à l'âme de la race.

En elle habite le germe des différents genres littéraires que développe la poésie savante, et celle-ci peut toujours y trouver son renouvellement.

Affonso Lopes-Vieira, Antonio Corrêa d'Oliveira, Teixeira de Pascoaes, qui avec des tempéraments parfois opposés ont tenté de ramener le lyrisme à ses sources nationales, ont profondément senti combien le peuple est poète, et s'en sont inspirés.

C'est au sein de l'âme populaire que Teixeira de Pascoaes est allé puiser sa conception du *saudosisme* panthéistique.

Prophète inspiré de la Renaissance portugaise, il s'efforce de restituer au génie lusitanien ses caractéristiques essentielles, éparses jusqu'alors dans l'œuvre des grands poètes nationaux et surtout, dit-il, dans le folklore lyrique.

« Le saudosisme panthéistique, ajoute-t-il, est issu du peuple, et c'est grâce à son caractère populaire, c'est-à-dire émotif et créateur, qu'il se détache des autres formes de panthéisme d'origine individuelle. »

« O Nuit qui va croissant, nuit pleine d'ombres, tu es la fleur la plus belle au dedans de mon cœur. »

« J'ai chanté, parce que je me suis perdu dans les ténèbres ! » inscrit-il en épigraphe à son dernier livre : **Verbe obscur.**

Ce disant, il parle au nom de toute une race, qui veut éperdûment renaître et poursuivre son œuvre spirituelle et religieuse, œuvre d'amour et de sacrifice ébauchée par Camoens.

« L'âme lusitanienne, dit le poète, cache en son tréfonds une nouvelle lumière de Vérité et de Beauté, un nouveau songe évangélique. »

Or, l'âme du monde contemporain est accablée de tristesse au sein d'une civilisation indifférente. Pourquoi, à l'instar de l'âme judaïque de jadis, l'âme lusitanienne, illuminée d'une religion nouvelle, n'irait-elle pas un jour entr'ouvrir la prison où l'esprit humain aspire après une pensée messianique et rédemptrice ?

Dans une forme qui participe à la fois du verset de Claudel et du psaume biblique, mais avec des rythmes moins amples et des coupes plus capricieuses, tels morceaux comme *la Nuit lusitanienne*, *Désir*, *De ma fenêtre*, *Au clair de lune des heures mortes* sont de véritables poèmes. Ailleurs, la pensée se resserre plus volontiers en aphorismes, et le ton didactique succède à l'accent lyrique. Quoi qu'il en soit, les 31 pièces qui composent *Verbe obscur* illustrent une fois de plus la foi du poète-prophète en l'existence d'un idéal messianique, religion latente au sein du génie portugais. L'ensemble forme une sorte d'auto-biographie mystique, unique en son genre et qui semble issue d'une autre époque que la nôtre, l'époque printanière où naissaient les dieux, où s'organisaient dans la conscience humaine les mythes souverains. D'émotion individuelle, de ressouvenirs dont les vibrations s'apparient à l'atmosphère du paysage, d'aspirations indéfinies vers le Mieux est ourdie cette musique de songe, qui chante autour des sensations à l'heure où le sentiment les sollicite de former la chair de l'Idée. Le poète en tire des harmonies étranges, où éclosent des fantomes. C'est tout un monde enseveli et momifié qui ressuscite, le monde des mythologies primitives, que nous crûmes peuplées de purs symboles et qu'un souffle de vie ranime. Des voix parlent du cœur des choses ; anges et démons prennent forme sous nos yeux, non plus par la force de la pure fiction, mais par la vertu d'une divination particulière qui nous révèle leur présence effective.

Nos aïeux du Moyen âge avaient une expression singulière pour désigner cet acte de l'âme qui s'incarne dans son propre songe : ils disaient *s'aombrer*, et nous ne serions pas surpris que ce terme ne provînt des antiques initiations druidiques ; car c'est dans les romans de la légende celtique qu'on le rencontre d'abord.

Oui, en vérité, Teixeira de Pascoaes fait songer à quelque Myrdhyn moderne, que le Rêve celtique aurait touché de sa grâce parmi les vapeurs lunaires de son Marão natal. La *saudade* lusitanienne n'enferme-t-elle pas une part du rêve des Celtes, tel qu'il s'est cristallisé dans *l'Amadis de Gaule*, en passion pure ?

Passion pure également cette histoire tragique des amours d'**Inès de Castro** et de Pierre le Cruel, qui marque le conflit funeste entre les Droits du cœur et la Raison d'État, et qui puisa peut-être son origine dans l'ascendant exercé sur l'âme des deux amants par les récits de la Table Ronde. Nul thème n'est plus essentiellement portugais par là même, et nul ne sollicita davantage, d'un siècle à l'autre, l'inspiration des poètes de tout ordre. Le vieux lyrique Garcia de Rezende consacra le premier à la mort de la triste héroïne d'émouvantes et naïves strophes, dans le rythme traditionnel des ballades populaires. Inspiré par l'audition des complaintes vulgaires que l'on

chantait à Coïmbre, Ferreira fit de l'histoire d'Inès la première tragédie classique que l'on ait composée en Portugal, et sut y introduire le chœur, à titre d'intermède musical, d'un puissant effet évocateur. Ce chœur est formé de jeunes filles de Coïmbre. Selon Affonso Lopes Vieira, qui réalisa, en août dernier, au monastère d'Alcobaça, par devant les tombeaux sculptés des deux immortels amants, une éloquente conférence dont nous avons le texte sous les yeux, ce chœur de jeunes filles semble l'exhalaison mélodieuse du paysage, la propre voix de cette nature spirituelle et rêveuse, inspiratrice d'amour.

Cette tragédie demeure l'un des chefs-d'œuvre de la littérature lusitanienne. Le conférencier-poète parle ensuite de Camoens dont on connaît l'épisode célèbre et qui sut mêler, à propos d'Inès, aux graves accents de l'épopée le sentiment du paysage, en évoquant les nymphes du Mondego. « Mais, dit-il encore, la plus grande poésie, la plus lyrique, la plus tragique, la plus mystérieuse que ce thème ait jamais fait jaillir se trouve dans les tombeaux qu'enferme, comme d'énormes joyaux, le monastère d'Alcobaça, et que fit exécuter sous ses yeux D. Pedro lui-même, pour y éterniser son désespoir. Ils ont inspiré à Lopes-Vieira un émouvant et magistral sonnet : *le sonnet des Tombeaux*, qu'il faut placer à côté de la *Constança* d'Eugenio de Castro.

La tragédie de D. Pedro et de D. Inès est, dans la poésie et dans la légende portugaises, le suprême conte d'amour. « Le très amoureux Tristan sait bien qu'il n'aima point Iseult autant que je vous aime », a dit le roi-poète D. Diniz. Bien mieux que l'aïeul, le petit-fils l'aurait pu dire de son amour pour Inès, atteste Lopes-Vieira ; car ils sont bien les Tristan et Yseult de la passion nationale.

Pedro et Inès ont bu le philtre magique, comme Sœur Marianna et Chamilly le devaient boire plus tard. Ne vient-on pas d'établir que Racine se serait inspiré, pour son *Bajazet*, des Lettres de la Religieuse portugaise ? Ainsi ce que l'amour lusitanien pouvait avoir emprunté à la Gaule par les romans de la Table Ronde lui aurait été restitué. Quoi qu'il en soit, cet amour a dépassé la fiction ; il a été pleinement vécu, et voici qu'Antero de Figueiredo, évocateur magistral, s'inspirant des vieux chroniqueurs et spécialement de Fernão Lopes, ressuscite jusqu'en ses moindres détails l'existence tourmentée de **D. Pedro et D. Inès.**

Ce livre est d'un poète autant que d'un historien, et la conscience scrupuleuse du détail n'y contredit nulle part le charme entraînant du récit de beau style. Il illustre, dans l'ordre des faits précis, reconstitués, la belle conférence de Lopes-Vieira, et ce qu'il met surtout en pleine lumière, c'est la figure farouchement passionnée de ce petit-fils d'une sainte, de ce prince éperdûment cruel à force de désespoir qui s'est appelé D. Pedro, fils d'Affonso IV.

Memento. — Notre prochaine chronique sera consacrée aux poètes, dont les œuvres attendent leur tour.

Ont paru *Livro das Saudades*, où Veiga Simoès enferme délicatement des notes et souvenirs de Coïmbre, et *A Campanha Vicentina*, que publie Affonso Lopes-Vieira à la gloire du fondateur du théâtre ibérique, Gil Vicente. Nous y reviendrons.

Le premier volume de la Bibliothèque lusitanienne, entreprise par la *Renascença portuguêza*, est *Cancioneiro popular*, par le poète d'*Humble gloire*, Jayme Cortesão.

PHILÉAS LEBESGUE.

VARIÉTÉS

Le Marchand d'hommes. — La loi des 27 juillet-17 août 1872, en posant le principe du service militaire, et *personnel*, donna le dernier coup de grâce à un vieux métier qui laissa bien longtemps, en France, le plus détestable souvenir : je veux parler du métier de marchand d'hommes.

Ce métier était complexe, et ses deux rouages forment, aujourd'hui, une étude d'un très curieux intérêt historique.

Des lois naissent souvent les professions. En réalité, ce fut de la loi pacifiste des 10 et 12 mars 1818 que sortirent toutes les officines de marchands d'hommes, dont la guerre franco-allemande de 1870 vint brusquement fermer les portes.

L'article 18 de cette loi, créatrice d'un mode tout nouveau de recrutement militaire, était ainsi conçu : « Les jeunes gens définitivement appelés à faire partie du contingent pourront se faire remplacer par tout homme valablement libéré, pourvu qu'il n'ait pas plus de 30 ans, ou 35 ans s'il a été militaire, et qu'il ait la taille et les autres qualités requises pour être dans l'armée. Le remplaçant sera admis par le Conseil de révision, et l'acte de remplacement annexé au procès-verbal. Les substitutions de numéros pourront avoir lieu entre les jeunes gens du même tirage. »

A ce moment, la France saignait encore des désastres qui avaient clos l'épopée impériale. On avait soif de paix et de repos. Inspiré par la loi elle-même, le rêve du père de famille allait être de payer un remplaçant à son fils.

Mais où et comment le dénicher? Voilà bien la raison d'être d'un nouveau négoce. Rapidement, ce négoce va répandre ses ramifications et ses rabatteurs dans les campagnes les plus reculées, et ses rabatteurs vont se livrer, aussitôt, à des opérations tellement louches que l'autorité devra intervenir.

En effet, dès le 14 novembre 1821, paraissait une ordonnance qui décidait qu'aucune entreprise ayant pour objet le remplacement des jeunes gens appelés à l'armée ne pourrait désormais exister, *sans autorisation*.

Voici les *bureaux de remplacement militaires* définitivement constitués. Entrons dans l'un d'eux. Grâce à ses archives, que j'ai trouvées dans une étude de notaire, je vais essayer d'en reconstituer la physionomie et le fonctionnement.

Sous un panonceau d'or s'étale la mirobolante enseigne :

M. X...
propriétaire-électeur,
chef de l'Administration générale
des renseignements militaires
pour le département.

Deux rouages constituent le fonctionnement de cette officine patentée et autorisée :

1° La clientèle des riches pères de famille, qui ont besoin d'un remplaçant, pour leur fils, du prochain tirage au sort ;

2° La clientèle des remplaçants.

C'est la première qui apporte l'eau au moulin ; c'est elle qui « arrose ». Elle est le chapitre des recettes.

L'autre est le chapitre des dépenses. De ce côté, une sage économie est de bonne administration, pour que, en fin d'exercice, s'arrondisse agréablement la balance de l'avoir.

Le fils de famille est du prochain tirage au sort. C'est décidé, depuis longtemps ; il ne partira pas. Mais, comment opérer ? grave problème d'économie domestique !

Faut-il courir les chances du tirage au sort? Le « fils » a de la chance. On dit que la levée d'hommes sera réduite. S'il tire un bon numéro, point de remplaçant à payer. Il y a aussi la chance du conseil de révision. L'enfant pourrait bien — suprême atout ! — être réformé. On consulte le docteur, qui palpe l'héritier, mesure sa largeur de poitrine et diagnostique que la dentition est assez faible, pour le déchirement des cartouches.

On consulte aussi le notaire de la famille, et on le prie de demander le dernier tarif de M. le *chef de l'administration générale des renseignements militaires*, dont le bureau se trouve, au chef-lieu de département, près la halle, ou sur la place d'Armes.

Ce gros personnage dresse, en effet, chaque année un tableau de ses tarifs, et ce tableau permet les plus ingénieuses combinaisons. Le rachat du fils, grâce à la souplesse de ces combinaisons, sera même aussi palpitant que le jeu de la loterie ou de de la Bourse.

Voici le tarif, pour le tirage de 1844.

I

Avant le tirage au sort

1° A forfait..... 850 francs.
2° Rachat conditionnel :

100	francs,	non	pris.....	1.600	francs,	pris
200	—	—	.....	1.500	—	—
300	—	—	.....	1.400	—	—
400	—	—	.....	1.300	—	—
500	—	—	.....	1.200	—	—
600	—	—	.....	1.100	—	—
700	—	—	.....	1.000	—	—
800	—	—	.....	900	—	—

II

Après le tirage..... 1.700 francs.

Vous saisissez l'ingénieux mécanisme?

Avant le tirage au sort, le père de famille verse au marchand d'hommes 850 francs. Si le fils tire un bon numéro, tout sera bénéfice pour le marchand; au cas contraire, ce dernier devra fournir le remplaçant, à ce chiffre forfaitaire.

Ou bien, le père de famille tient au marchand d'hommes le raisonnement suivant :

— Si mon fils n'est pas pris, je vous verse 100 francs ; s'il est pris, je vous verse 1600 francs, et vous lui procurez un remplaçant.

Ou bien :

— Si mon fils n'est pas pris, je vous verse 200 francs. S'il est pris, vous lui fournirez un remplaçant pour 1400 francs.

Ou enfin :

— Si mon fils n'est pas pris, je ne vous verse rien. Autrement, après le tirage, vous lui fournirez, pour 1700 francs, le remplaçant nécessaire.

Ainsi qu'on le voit, le marchand d'hommes est, en réalité, un assureur qui, de 1818 à 1870, assure, en France, les fils de famille, contre les risques du tirage au sort. Et cette sorte d'assurance est d'autant plus curieuse à noter qu'à cette même époque la France est, à tous autres points de vue, très réfractaire à l'idée d'assurance. On s'assure à peine contre l'incendie, du moins dans les classes agricole ou ouvrière. Quant aux assurances sur la vie, ou contre la grêle, la foudre, le vol, les accidents, la responsabilité professionnelle... elles sont lettre morte. A peu près toutes, elles sont même insoupçonnées.

J'ai entre les mains toute une liasse de ces curieuses polices d'*assurances militaires contre les chances du sort*.

Elles ressemblent à nos polices actuelles. En tête de l'imprimé, une élégante vignette : c'est la marque de la société d'assurance. La vignette des polices que j'ai sous les yeux représente un coq gaulois, les ailes éployées. Sous sa patte, il foule le globe du monde et il chante à tue-tête. Allégorique cocorico, qui appelle au rassem-

blement, chez le marchand d'hommes, tous ceux qui ont besoin de ses services.

Ci-dessous, les clauses principales de la police :

Article 1er. — Si, par l'événement du tirage au sort des jeunes gens de la classe de 1840, M... , qui est appelé à y concourir, fait partie du contingent de la levée de 80.000 hommes déterminée par les lois précédemment en vigueur, le dit (ici le nom du marchand d'hommes) s'oblige à lui fournir, à ses frais, et partout où besoin sera, un remplaçant ou substituant, propre au service militaire, dont il sera responsable pour le cas de désertion, pendant tout le temps exigé par la loi ; mais l'Assuré sera tenu de présenter le Remplaçant à l'autorité chargée de l'admettre ou de donner une procuration spéciale à cet effet ; et si, malgré ses efforts, M. (nom du marchand d'hommes) ne pouvait faire admettre un Remplaçant par le conseil de révision, il paierait alors à l'Assuré une somme égale à celle portée ci-dessous en cas de bon numéro.

Article 2. — Cette obligation de remplaçement est contractée par le sieur ..... moyennant une somme de..... que M..... s'oblige à payer, à lui ou à son ordre, avec intérêt à partir de ce jour, au domicile de M..... aussitôt le conseil de révision des jeunes soldats de ladite classe, si le numéro de l'Assuré n'est pas compris dans le contigent. Si, au contraire, il est atteint, la somme de ..... ne sera payable que le jour où aura été admis, par le Conseil de révision ou d'administration, un Remplaçant, à son lieu et place.

Article 3. — Si le jeune Assuré est libéré du service militaire, par l'élévation de son numéro, exempté ou porté en déduction du contingent, pour quelque cause que ce soit, la dite somme de ..... sera définitivement acquise au dit (le nom du marchand d'hommes).

Article 4. — Si le jeune homme assuré vient à être réformé par le Conseil de révision pour inaptitude au service et que son numéro se trouve moins élevé que le dernier formant le contingent de son canton, il aura le droit à la remise de la moitié du prix stipulé, mais sous aucun prétexte il ne pourra se refuser de se présenter au conseil chargé de cet examen, car le présent deviendrait nul de plein droit, et il en serait de même, s'il ne venait faire admettre son Remplaçant avant la clôture de la liste départementale, si toutefois il n'avait donné une procuration notariée, pour y pourvoir, aussitôt après les opérations du Conseil de révision dans son canton.

Article 5. — Toute souscription faite en l'absence de l'Assureur, et qui n'aurait pas été signée de lui, mais bien par le mandataire, devra lui être envoyée à son adresse et chargée à la poste, de manière à annoncer une date certaine, au moins vingt-quatre heures avant que le tirage ait lieu dans le canton de l'Assuré ; en cas contraire, elle sera considérée comme nulle et non avenue...

Fait double, sous nos seings, à..... le.....

Le marchand d'hommes est donc bien un véritable assureur, par suite des ingénieuses combinaisons qui caractérisent sa façon d'opérer. Et c'est ainsi que l'envisage la jurisprudence de l'époque, qui

eut, à maintes reprises, à se prononcer sur des contrats analogues à celui que nous venons d'analyser.

Ajoutons qu'avec l'approche du tirage au sort devient de plus en plus intense la correspondance entre le marchand d'hommes et ses sous-agents.

« Je serai là, le jour du tirage, leur écrit-il, afin de décider ceux « qui ne se sont pas encore assurés. Le lendemain du tirage, le coût « du remplacement sera, cette année (1), de 2100 francs. »

Le second rouage du Bureau d'assurances militaires est le recrutement des remplaçants, qu'on appelait pittoresquement *la traite des blancs*.

La traite est faite par les sous-agents du marchand d'hommes. Ils ont reçu de ce dernier des contrats en blanc qu'ils s'efforceront de faire signer au remplaçant, aux meilleures conditions possible.

Ci-dessous la teneur d'un de ces contrats :

Le dit Jean Camard s'oblige à remplacer, dans les armées françaises, la personne qui lui sera désignée par M. (le nom du marchand d'hommes). A cet effet, se présenter, devant tous conseils compétents, pour être admis au dit remplacement. Se rendre au premier ordre verbal ou par écrit qui lui sera donné par le sieur.... ou par tout autre qu'il appartiendra, au corps qui lui sera désigné et à se conformer, une fois incorporé, à tous règlements, lois et arrêtés établis par la législation actuellement existante sur le recrutement de l'armée, de manière à ce que la personne remplacée ne puisse aucunement être recherchée ni inquiétée à cet égard par le gouvernement, et soit entièrement libérée de tout service militaire.

Pour prix du remplacement ainsi promis, et celui-ci s'effectuant de la manière convenue, le dit sieur promet, et s'oblige à payer et faire avoir au dit Jean Camard, en bonnes espèces d'or ou d'argent, et non autrement, à son domicile, la somme de *douze cent quarante francs* payable savoir : *deux cent quarante francs* le jour de l'admission par le conseil à ce commis, et les *mille francs* restant, aussitôt après l'expiration de l'année de responsabilité, et sur la remise d'un certificat en forme délivré par les autorités compétentes et attestant la présence sous les drapeaux du dit Camard. En sus, le sieur s'oblige de nourrir le dit Camard, à partir de ce jour, jusqu'à celui de l'admission, et de payer tous frais de voyage qu'il ferait faire à ce dernier.

Il est entendu entre parties que si le dit Camard venait, par désertion ou toute infraction aux lois militaires, à compromettre le remplacement par lui promis de manière que le gouvernement pût réclamer un autre remplaçant, le présent demeurera comme nul et non avenu, et le sieur Camard sera tenu de rembourser au sieur.... toutes les sommes qu'il aura reçues d'avance, et de l'indemniser, à dire d'experts, de tous dommages et intérêts que le dit sieur.... aura éprouvés, par le fait du dit Camard, à remplir ses engagements.

Fait double et de bonne foi...

(1) Année 1842.

Dans les villes, le rabatteur du marchand d'hommes racole le plus souvent sa clientèle en courant les tavernes et les maisons de débauche. Il endort les volontés, surprend les signatures, en faisant boire. Il ne recrute que la lie du peuple.

Dans les campagnes, il se faufile dans les études d'huissiers et de notaires, pour essayer de se renseigner sur la situation de leurs clients. Il s'abouche avec les marchands de biens et les agents d'affaires véreux. En leur promettant des pots-de-vin, il en fait ses complices.

Tel commerçant de village devient-il gêné dans ses échéances ; tel agriculteur est-il arriéré dans ses fermages ; tel propriétaire rural hypothèque-t-il son bien, le rabatteur ira le trouver au moment opportun, et lui démontrera, avec de belles paroles, que, pour éviter la faillite, la saisie et la vente forcée, il n'a qu'à envoyer son gas à la caserne.

Et le gas signe le contrat de remplacement. Et le père touche quelques écus. Le solde servira à payer les échéances que le rabatteur s'est fait fort de lui obtenir.

Après *l'année d'expérience*, des intérêts vexatoires, des commissions usuraires, des comptes d'apothicaire n'empêcheront pas, un beau dimanche, le pauvre domaine familial d'être banni, à son de tambour, à la sortie de la grand'messe. Et le gas, cependant, soldat consciencieux, aura gagné les galons de premier soldat, et sera parti à la conquête de l'Algérie, sous les ordres de Bugeaud ou de d'Aumale.

Vite, l'opinion publique se révolte contre le marchand d'hommes, et, en 1855, se posa la question de suppression des remplacements militaires.

A la Chambre, le débat s'élargit. Combien y a-t-il, dans les classes moyennes, de jeunes gens adonnés à de longues études, à de longs travaux préparatoires, et auxquels la longue durée du service militaire fermerait toute carrière ? Que deviendraient l'agriculture, le commerce, l'industrie, les professions libérales ? A combien de désertions, de fraudes dans le tirage au sort, le service obligatoire ne donnerait-il pas lieu ?

En présence de ces considérations, le gouvernement se contenta de présenter aux Chambres une simple loi moralisatrice des remplacements militaires. Pour supprimer le marchand d'hommes, il les plaça dans les mains mêmes de l'Etat. Ce sera lui seul, désormais, qui les consentira, à prix d'argent, et les remplaçants seront choisis parmi les anciens soldats, qui, en contractant un nouvel engagement, bénéficieront d'une partie de la prime.

Tel fut le sens et l'esprit de la loi du 26 avril 1855.

Alors, la caserne se peupla de briscards. Il en fut ainsi jusqu'à la loi du 1er février 1868, qui revint purement et simplement à l'an-

cienne institution des remplaçants. Un moment éclipsée, l'ère du marchand d'hommes retrouva alors sa vogue d'autrefois.

Soudain, la guerre de 1870 vint enseigner à la France une nouvelle et plus juste conception de l'impôt du sang, et, en 1872, la loi sur le recrutement personnel et obligatoire décrocha définitivement l'enseigne du dernier marchand d'hommes.

E. HERPIN.

LA VIE ANECDOTIQUE

La mèche de M. Whistler. — Les Archives de la Parole. — Chez le peintre L. D.

M. Joussein, barbier du Sénat, qui eut l'occasion de coiffer le peintre anglais Whistler, m'en a parlé.

En ce temps-là, Whistler, qui avait les cheveux blancs, se les faisait teindre et, afin de conserver une apparence encore plus juvénile, il voulait qu'on réservât sur le front une mèche qui devait rester blanche.

Et je propose aux astronomes qu'ainsi que la chevelure de Bérénice **la mèche de M. Whistler** soit mise au nombre des constellations.

§

Les Archives de la parole ont parlé, le 27 mai à 17 heures, pour la première fois à propos d'une *audition de poèmes symbolistes dits par les poètes eux-mêmes et enregistrés aux Archives.*

Cela se passait à la Sorbonne, salle V, escalier Saint-Jacques, 2e étage. L'audition était précédée d'une conférence de Jean Royère après laquelle on écouta les poèmes, tandis que M. Ferdinand Brunot, le savant directeur des Archives de la Parole, servait d'opérateur. Voici le programme de cette séance :

1re PARTIE.

Pierre Louys.....	*Pour le tombeau de Jean Second.*
Jean Royère.....	*Thrène.*
Henri Aimé.....	*Harpe du soir.*

2e PARTIE.

Gustave Kahn.....	*Les bonnes dames.*
Henri Hertz.....	*La promenade avec Dieu.*
André Spire.....	*Nudité.*

3e PARTIE.

André Fontainas.....	*Décembre.*
Paul Fort.....	*La voix des Bœufs.*
Guillaume Apollinaire.....	*Sous le pont Mirabeau* et *Marie.*
René Ghil.....	*Chant dans l'espace.*

4e PARTIE.

Maurice de Faramond..... *Esther devant Assuérus.*
Emile Verhaeren..... *Le vent.*

C'est en étendant parfois à l'excès l'expression de *poèmes symbolistes* que Jean Royère a pu grouper des poètes comme René Ghil, André Spire, Henri Hertz et moi-même avec Pierre Louys par exemple. N'importe! La fête fut tout intime. J'aperçus dans la salle : Henri Hertz, André Spire, René Ghil, Maurice de Faramond, André Billy, André Arnyvelde, Barzun, Albert Mockel, Mme Henriette Sauret, Mme Louise Faure-Favier, Mme Stella Croissant.

La voix de Pierre Louys est si sourde que nous ne comprenions qu'avec peine ce que disait la longue mélodie de ses alexandrins. On comprit mieux Royère et Henri Aimé.

Mais Gustave Kahn fut le premier que l'on entendît vraiment. On ne comprit pas mal Henri Hertz qui rougissait dans cette barbe célèbre qui lui part du bout du nez, et quant à André Spire, ce fut comme pour Gustave Kahn, on le comprit parfaitement.

On saisit beaucoup mieux ce que disait Fontainas que ce qu'avait dit Pierre Louys, mais, en définitive, les voix de l'un et de l'autre sont si sourdes que c'est bien celles que l'on a le moins comprises.

Le poème de Paul Fort fit une grande impression. On regretta son absence.

J'entendis très bien mes deux poèmes, mais j'ignore si les autres auditeurs les ont compris aussi bien que moi.

Et j'eus encore une fois l'étonnement que j'avais éprouvé le jour où Mme Ferdinand Brunot enregistra ma parole.

Après l'enregistrement, on fit redire mes poèmes à l'appareil et je ne reconnus nullement ma voix.

D'ailleurs, comme je fais mes poèmes en les chantant sur des rythmes qu'a notés mon ami Max Jacob, j'aurais dû les chanter comme fit René Ghil, qui fut avec Verhaeren le véritable triomphateur de cette séance. Le chant vertigineux de René Ghil, on eût dit des harpes éoliennes vibrant dans un jardin d'Italie, ou encore que l'Aurore touchait la statue de Memnon et surtout l'hymme télégraphique que les fils et les poteaux ne cessent d'entonner sur les grandes routes.

Après cette musique aérienne, qui vibrait si bien dans l'espace, l'accent guttural de Maurice de Faramond chanta plus sourdement le destin de la princesse juive devant le roi perse, mais la voix vibrante de Verhaeren, parole claire et juvénile, éclata encore comme un joyeux chant de coq.

§

La scène se passe **chez le peintre L.-D.**, un artiste qui expose à *la Nationale*. Ce peintre a la manie de voiler les objets qu'il y a

chez lui. Il venait, dans sa saison d'hiver, de tirer le portrait de Mme de R..., qui, visitant un jour l'atelier, s'arrêta devant un grand voile derrière lequel paraissait se dissimuler un tableau dont on voyait un peu le cadre.

« Qu'y a-t-il derrière ce voile, demande Mme de R...? Je parie que c'est encore une cochonnerie. »

Alors le peintre tire le voile et la dame s'aperçoit elle-même.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

LA CURIOSITÉ

Collection du marquis de Biron : dessins du XVIIIe siècle, peintures, sculptures, cadres et meubles. — Collection Ch. Fairfax Murray : tableaux anciens.

Tous ceux qui visitèrent avec attention la **collection du marquis de Biron**, dispersée chez Georges Petit du 9 au 11 juin, en garderont un durable souvenir. Cette collection présentait des documents nombreux, vraiment susceptibles de contenter le goût de l'étude et de procurer en même temps de pures jouissances d'art. Il faut admirer sans réserves la compétence et le soin avec lesquels le marquis de Biron sut former une collection aussi riche, aussi importante, aussi variée. Plus de 400 numéros figuraient au catalogue et on peut dire que chaque pièce est une pièce de choix. En outre, la vente qui vient d'avoir lieu aura, paraît-il, une suite au mois de novembre prochain.

Je disais, dans ma dernière chronique, que l'argent hésitait à se montrer, mais, en Curiosité, quand il s'agit d'œuvres remarquablement belles, l'argent cesse d'être timide. Amateurs et marchands jetèrent à profusion les billets de mille au cours des trois vacations de cette première vente Biron. A peu près toutes les estimations furent dépassées et on atteignit avec aisance le total de 2.085.785 fr. Il y eut des luttes épiques entre amateurs, marchands et experts eux-mêmes. Si chacun n'obtint pas tout ce qu'il désirait, du moins chacun s'en alla avec quelque chose, car une grande variété est à noter dans les noms des adjudicataires. Les commissaires-priseurs et les experts eurent donc fort à faire. Il est vrai qu'ils pouvaient se remplacer de temps à autre. L'habitude est maintenant prise de voir, dans les grandes ventes, MM. Lair-Dubreuil et Henri Baudoin se passer le marteau. Chaque étude ayant ses experts attitrés, il est naturel que MM. Paulme, Lasquin, Féral et Mannheim se succèdent à la table de l'expertise.

Me Lair-Dubreuil monte le premier sur l'estrade. Je le connais depuis ses débuts, qui sont déjà lointains. Ne croyez pas toutefois que ce commissaire-priseur soit un homme chenu et cassé. Il débuta tout jeune dans la carrière et il paraît encore tout jeune, la taille droite et souple, la poitrine en avant, les cheveux châtain clair, la mous-

tache dorée, le teint chaud, la mise soignée. M. Lair-Dubreuil, au surplus, connaît le secret de ne pas vieillir. Le tiendrait-il de ces femmes élégantes et charmantes qui se pressent à ses vacations ? Non pas qu'il cherche à leur plaire : il leur plaît naturellement, malgré des allures un peu brusques et des gestes parfois péremptoires qui dénotent de la vigueur, de l'énergie, de la décision. Ces qualités, au reste, font de lui un excellent commissaire, capable d'imposer l'ordre et, en même temps, d'exciter les convoitises et de pousser aux enchères. Il gagne, dit-on, beaucoup d'argent. Convenons que ce n'est pas sans peines ni fatigues ! Songez à ces longues heures passées dans des salles trop chaudes ; et il y faut parler sans cesse, répéter les mêmes phrases, les crier parfois, les souligner de gestes. Et quelle attention il importe de déployer pour épier le mouvement de chacun, l'interpréter, l'aider à s'affirmer, tirer une adhésion à une enchère comme on tire un gros poisson avec une ligne de pêche !

Me Henri Baudoin est plus jeune dans la carrière que Me Lair-Dubreuil ; il est aussi plus jeune d'années. Très brun, le teint pâle, la moustache noire et fine, il a un peu l'air, au prime abord, d'un beau « ténébreux », mais je me hâte dire qu'il n'en a pas la suffisance insupportable. Et même, il paraît plutôt timide, sans doute sans l'être ; il a le sourire facile et aimable et personne ne sait saluer une femme mieux que lui. M. Henri Baudoin, depuis qu'il a succédé à Me Chevalier, a beaucoup progressé en assurance, en expérience, en maîtrise. Sans être encore l'égal de M. Lair-Dubreuil, il a plus de grâce que lui. Il préside ses vacations en homme du monde ; M. Lair-Dubreuil préside les siennes en fonctionnaire distingué.

MM. Paulme et Lasquin sont les fidèles collaborateurs de M. Lair-Dubreuil. Ils se ressemblent comme le jour ressemble à la nuit. Le jour n'allant pas sans la nuit, Paulme ne va pas sans Lasquin. L'un est petit, mince, un peu effacé, mais il connaît à merveille son affaire : au premier coup d'œil il voit juste et il juge exactement. Il n'y a jamais grand écart entre les prix de ses estimations et ceux des adjudications. Lasquin, au contraire, est grand, plutôt honorablement dodu. Où il est, on le voit. Cela ne l'empêche pas d'être modeste et toujours dispos à vous donner un renseignement, mais Lasquin officie surtout dans les petites ventes.

M. Féral et les frères Mannheim sont les lumières de l'étude Baudoin. M. Féral expertise les tableaux, MM. Mannheim les objets d'art. Les habitués de l'Hôtel Drouot surnomment M. Féral « le Paon ». C'est en effet un grand et bel homme, toujours élégant. S'il « fait la roue », j'imagine que c'est sans le savoir. Et s'il se trompe dans ses expertises, je suis sûr que c'est de bonne foi.

Des deux frères Mannheim l'un est petit et vif, l'autre est grand et d'aspect mélancolique. Tous deux sont serviables et compétents,

continuant la tradition de leur père. Dans les grandes ventes, c'est surtout l'aîné qui prise les objets et, comme Paulme, il a le coup d'œil juste.

Dans la vente Biron, la science de nos meilleurs experts put donc se donner libre carrière.

Voici d'abord deux jolis dessins de Boucher, à la pierre noire. Ils représentent des *Amours soutenant une corbeille*. MM. Agnew, de Londres, les acquièrent pour 11.500 fr. sur demande de 6.000 fr. M. Stettiner paie 23.500 fr. une *Bacchante*, du même artiste, dessin à la pierre noire avec rehauts de pastel et de craie. Un lavis de bistre, par Fragonard, *les Jardins de la villa Négroni à Rome*, revient à M. Paulme pour 24.000 fr. sur demande de 20.000 fr. Une sépia du même artiste, *Fête galante*, estimée 25.000 fr., monte à 29.500 fr. et échoit à M. Arnold Seligmann. Ce dessin avait fait 42 fr. en 1860 et 10.000 fr. en 1898. M. Lapauze, conservateur du Petit Palais, acquit pour 30.000 fr. deux dessins d'Ingres, *M. Lavergne* et *Mme Lavergne*. On adjugea à M. Fix Masseau pour 9.000 fr. sur demande de 6.000 un admirable dessin de Prudhon : *Etude pour « l'Ame brisant les liens qui l'attachent à la terre »*. Un dessin de Rembrandt, *Scène biblique*, lavis de bistre sur trait de plume, donna lieu à de chaudes enchères. M. Kleinberger l'emporta à 15.000 fr. sur demande de 10.000 francs.

Les peintures comprenaient quelques délicieux morceaux, notamment une étude de Sir Thomas Lawrence, *Portrait de jeune femme*. Rien de plus séduisant que cette esquisse au dessin sûr et aux couleurs joyeuses. Le modèle ouvre de grands yeux noirs et soyeux auxquels on est tenté de sourire, et ses joues sont des pêches dans lesquelles on aimerait mordre. Je comprends que M. Paulme, homme de goût et collectionneur raffiné en même qu'expert prudent, ait poussé cette esquisse à 46.000 fr., prisée 40.000. On remarquait aussi sept petits tableaux d'Hubert Robert. Tous étaient plus charmants et plus parfaits les uns que les autres.

Cependant, l'un était surtout impressionnant par sa finesse, son coloris, ses jeux de lumière, *le Parc de Saint-Cloud*. Estimé 30.000 fr., M. Demotte le fit monter à 50.000

Dans les sculptures, deux œuvres retenaient particulièrement l'attention : une terre cuite, de Clodion, mais non signée, *le Centaure et la Bacchante*, adjugée 25.000 fr. à M. Fix Masseau, et une autre terre cuite, *le Maréchal de Lowendal*, adjugée 39.000 fr. à M. Arnold Seligmann.

La collection Biron offrait un rare ensemble de cadres en bois sculpté ou en bronze doré, dont quelques-uns étaient vraiment admirables comme richesse d'ornements et comme fraîcheur de dorure. M. Demotte pousse le n° 124 à 4.500. fr., M. Williamson le n° 199 à

3.410 fr., M. Wildenstein le n° 333 à 10.000 fr., et M. Paulme le n° 334 à 14.700 francs.

Les meubles furent également très disputés. MM. Graat et Madoulé payèrent 141.600 fr., sur demande de 150.000, un grand bureau plat en bois de rose et bois satiné, avec des bronzes soigneusement ciselés. Ce bureau, dû à l'ébéniste P. Garnier, est surmonté d'un côté d'un cartonnier. M. Founès poussa à 46.100 fr. un bureau de dame en acajou avec bronzes ciselés et dorés. Il est vrai que ce meuble porte la signature de Riesener. Une grande psyché, époque empire, par Jacob Desmalter, mais non signée, en plaquage de racine, avec ornements en bronze ciselé et doré, fit 32.000 fr. et revint à M. Lévy.

Un collectionneur de Londres, M. **Fairfax Murray**, vendait, le 15 juin, chez Georges Petit, l'ensemble de ses tableaux anciens pour la somme de 1.668.800 fr. *Le portrait présumé du frère de Rembrandt*, par Rembrandt, dont M. Féral, l'expert, demandait 300.000 fr., fut adjugé 315.000 par Me Henri Baudoin, à M. Rahir, en lutte avec MM. Linzeler et Kleinberger. Sur demande de 100.000 fr., M. Féral poussa à 185.000 fr. *l'Annonciation*, par Solario, payée 56.500 fr. à New-York en 1910. M. Henri Baudoin, agissant pour le compte d'un amateur parisien, fit monter à 190.509 fr. un tableau de Boucher, *Jeune femme étendue sur un sofa*. M. Baudoin se trouva en lutte avec M. Lapauze, qui voulait acheter l'œuvre pour le Petit Palais, et avec MM. Féral et Williamson.

La saison d'été des grandes ventes est maintenant close.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Henri Dubéchot : *Enfers psychiques et enfers sociaux : l'Explication;* Berger-Levrault. » »

Rouxel : *La Grande pitié de l'église de France*, lettre très ouverte à M. Maurice Barrès ; chez l'auteur, à Nantes. 1 »

G. de Tromelin : *Réalité et variété des races d'esprits qui peuplent le monde invisible;* Drubay. 1 »

Histoire

Grillot de Givry : *La Survivance et le mariage de Jeanne d'Arc;* Albin Michel. 0 75

Frédéric Gibert : *Les Pays d'Albanie et leur histoire*. Avec 2 c. ; Rosier. 5 »

Gabriel Louis-Jaray : *Au Jeune royaume d'Albanie;* Hachette. 3 50

Dauphin Meunier : *Louise de Mirabeau, marquise de Cabris, 1752-1807 ;* Emile-Paul. 5 »

Henry Wickham Steed : *La Monarchie des Habsbourg*. Trad. de M. Firmin Roz ; Colin. 4 »

Littérature

André Bellessort : *Sur les grands chemins de la poésie classique;* Perrin. 3 50

J.-J. Bertrand : *L. Tieck et le théâtre espagnol;* Rieder. 4 »

Jean de Bonnefon : *Verba et Voces*. Pensées recueillies par M. Gil Robin dans les livres de M. Jean de Bonnefon ; Soc. d'Editions. » »

Lucien Foulet : *Le Roman de Renard ;* Champion. 13 »

Louis Guimbaud : *Victor Hugo et Juliette Drouet.* Dessins inédits de V. Hugo, Pradier, Gavarni, etc.; Blaizot. 6 »

La Bruyère : *Textes choisis* et commentés par Emile Magne; Plon. 1 50

Maurice Maeterlinck : *La Sagesse et la Destinée* (Œuvres de Maurice Maeterlinck, II) ; Mercure de France. 7 »

René Martineau : *Un vivant et deux morts : Léon Bloy, Ernest Hello, Villiers de l'Isle-Adam;* Bibl. des lettres franç. 3 50

Camille Piton : *Paris sous Louis XV,* 5e série ; Mercure de France. 3 50

Louis Richard-Mounet : *Paul Claudel;* Figuière. » »

Maurice Simart : *Les Poètes du XIXe siècle ;* Miscellanées. 3 »

Laurent Tailhade : *De Célimène à Diafoirus.* Frontispice de Casimir Destrem ; Messein. 2 »

Richard Wagner : *Parsifal,* festival scénique sacré en 3 actes, texte français et allemand en regard, trad. en prose de J.-G. Prodhomme, avec introduction et analyse de l'œuvre, Soc. d'édit. Muller. 1 »

Richard Wagner ; *Tristan et Isolde,* drame musical en 3 actes, texte français et allemand en regard, trad en prose de J.-G. Prodhomme, avec introduction et analyse de l'œuvre ; Soc. d'Edit. Muller. 1 »

Philosophie

L. Dugas : *L'Amitié antique ;* Alcan. 5 »

Antoine Gay : *L'Honneur, sa place dans la morale ;* Alcan. 5 »

Paul Nayrac : *Physiologie et psychologie de l'attention.* Préface de M. Th. Ribot ; Alcan. » »

Poésie

René Bardet : *Le Jardin de Plaisance.* Préface de Henri de Régnier ; Lemerre. 3 50

Alfred Blanchet : *Pipeaux bressans ;* Grasset. 3 50

Claude Breton : *Poèmes Soudanais ;* Sansot. 3 50

Maurice Chateau : *Le Premier livre des idylles ;* Edition nouvelle, Limoges. 6 »

François Dellevaux : *La Maison des époux ;* Fayard. 3 50

Roger Eng : *Le Voyage ;* Figuière. 3 50

Paul Fort : *Les Nocturnes ;* Figuière. 3 50

Abel Léger : *D'après l'antique ;* Figuière, 3 »

Jean Le Roy : *Le Prisonnier des mondes ;* Mansi. » »

Jean Lombard : *Poésies, suivies de proses.* Préface de Paul Lombard ; Messein. 3 50

Narcisse Pascault : *Les Heures perdues ;* Mignot. 3 50

Aleissandre Peyrou : *Lou Pouèmo di soulitudo.* Avec traduction française. Préface de Frédéric Mistral ; Nouvelle Edition, Marseille. 3 »

Léon Riotor : *Jeanne de Beauvais ;* Figuière. 3 50

Georges Springael : *Nuages d'aube ;* le Falot. 1 25

Francis Vielé-Griffin : *Voix d'Ionie ;* Mercure de France. 3 50

Publications d'Art

Louis Aubert : *Les Maîtres de l'estampe japonaise.* Avec 55 pl. h. t., Colin. 10 »

Jeanne Duportal : *Etude sur les livres à figures édités en France de 1601 à 1660.* Avec 45 pl. h. t.; Champion. 25 »

Questions coloniales

Pierre Khorat : *Scènes de la pacification marocaine ;* Perrin. 3 50

Questions médicales

Dr Toulouse : *Comment conserver sa santé ;* Hachette. 3 50

Questions militaires

Henry Barby : *Le Guerre serbo-bulgare :* Brégalnitsa ; Grasset. 3 50

Questions religieuses

Etienne Giran : *Sébastien Castellion et la Réforme calviniste.* Avec une préface de Ferdinand Buisson ; Hachette. 5 »

Roman

George Auriol : *La Lucarne ;* Fasquelle. 3 50

L'Auteur de *Paludes : Les Caves du Vatican.* Tomes I et II ; Nouv. Revue française. 15 »

Henri Barbusse : *Nous autres..;* Fasquelle. 3 50

Marguerite Baulu : *L'Abbaye des Dunes;* Plon. 3 50

René Bonnamy : *La Chanteuse ;* Figuière. 1 50

Marie-Anne de Bovet : *Le Fils de l'autre ;* Lemerre. 3 50

Francis Carco : *Jésus-la-Caille:* Mercure de France. 3 50

Henry Coüannier : *La Fausse princesse;* Le Croquis. » »

André Delacour : *Le Trait d'union;* Crès. 3 50

Maurice Duplay : *Leur bel amour ;* Fayard. 3 50

Henri Duvernois : *Faubourg Montmartre ;* Flammarion. 3 50

Claude Farrère : *Dix-sept histoires de marins ;* Ollendorff. 3 50

Gabriel Franay : *Nigelle ;* Colin. 3 50

Amédée Guiard : *Antoine Ramon ;* Duvivier, Tourcoing. 3 50

Pierre Guitet-Vauquelin : *L'Amour exige ;* Mignot. 3 50

Edmond Haraucourt : *Daâh le premier homme ;* Flammarion. 3 50

Francis Jammes : *Pomme d'Anis.* Avec des illust. en coul. de Henri Georget ; Mercure de France. 3o »

Eugène Joliclerc : *Les Pèlerins de l'amour ;* Lemerre. 3 50

Odette Keun : *Les Maisons sur le Sable;* Sansot. 3 50

Vicomte de La Loyère : *L'Effort perdu.* Préface de Léon de Tinseau ; Sansot. 3 50

William Lindsey : *Le Manteau parti.* Trad. par Henry-D. Davray ; Mercure de France. 3 50

Georges de Lys : *L'Herbe qu'on foule ;* Leclerc. 3 50

Robert de Machiels : *Les Aventures singulières de Nicolas Jonquille ;* Fayard. 3 50

Gaston Mercier : *Le Feu sous la cendre;* Grasset. 3 50

Elisabeth Mongis : *Histoire laïque ;* Figuière. 3 50

Jacques de Morgan : *Alaric ;* Plon. 3 50

Martial Piéchaud : *Le Retour dans la nuit ;* Grasset. 3 50

Edgar Poe : *Histoires étranges et merveilleuses.* Trad. de l'anglais par M. D. Calvocoressi ; Mercure de France. 3 50

Michel Provins : *Les Conjugaux ;* Ollendorff. 3 50

J.-H. Rosny jeune : *La Carapace ;* Calmann-Lévy. 3 50

Maurice Strauss : *Adam Worth, mémoires d'un voleur de qualité ;* Rouff. 0 20

Ernest Tisserand : *Un Cabinet de portraits ;* Nouv. Revue française. 3 50

Sciences

A. Berget : *Les Problèmes de l'atmosphère.* Avec 27 fig. dans le texte ; Flammarion. 3 50

A. Van Gennep : *Religions, Mœurs et Légendes,* 5e série ; Mercure de France. 3 50

Sociologie

Pierre Bonnet : *Après la fièvre, problèmes contemporains ;* Plon. 3 50

Comment sauver la France ; Alliance nat. 0 15

Manuel Devaldès : *La Brute prolifique ;* le Malthusien. 0 10

Manuel Devaldès : *La Famille néo-malthusienne ;* le Malthusien. 0 10

Manuel Devaldès : *L'Individualité féminine ;* le Malthusien. 0 10

Franc Gaulois : *La Fin de la Prusse et le démembrement de l'Allemagne ;* Soc. univ. Edition. Art et Verité, Genève. 2 »

René Le Nepveu de Carfort : *La Guerre légitime ;* Berger-Levrault. 2 »

Edouard Millaud : *Le Journal d'un parlementaire.* Publié et annoté par Louis Payen et José de Bérys. T. II ; Oudin. 3 50

Edward-Alsworth Ross : *La Chine qui vient.* Trad. franç., par Florian Marie Delhorbe. Avec 28 illust. ; Payot. 3 50

Vindex : *Pour élire un bon député ;* Soc. univ. Edition Art et Vérité, Genève. » »

Théâtre

Quilicus Albertini : *Sainte-Hélène,* pièce en 5 actes, en vers ; Stock. 2 »

Pierre Louis De Allegri : *L'Invincible,* pièce en 3 actes ; Stock. 3 50

Varia

A Lamartine (1833-1913). Préface de Maurice Barrès, suivie d'une étude de Louis Barthou sur « la politique rationnelle » et de Trois Sonnets de Jean-Louis Vaudoyer; Plon. » »

J.-L. Courcelle-Seneuil : *Héraclès, les Egéens sur les côtes occidentales de l'Europe vers le XVIe siècle avant notre ère;* Leroux. » »

Voyages

Gonzague de Reynold : *Cités et Pays Suisses,* 1re série; Payot. 3 50

Léandre Vaillat : *Le Cœur et la Croix de Savoie;* Perrin. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. E. Wickersheimer. — Une lettre de M. Paul Duchon. — Féminisme et Botanique. — Les secrétaires de Sainte-Beuve. — La poésie contemporaine aux Etats-Unis.— Ronsard, chevalier du Christ de Portugal.— Le Faust historique. — Les Frères ennemis.— Pégase... indécent. — Féderation de la Presse périodique française. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. E. Wickersheimer.

Paris, le 21 juin 1914.

Monsieur le rédacteur en chef du *Mercure de France,*

Je viens de lire la note que vous avez bien voulu insérer dans votre estimable publication et vous en remercie. Mais voulez-vous me permettre de dissiper une équivoque : c'est que vous paraissez croire que « l'auteur, pour le service militaire, se rallie au système du général Pedoya ».

Ce qui a pu vous faire illusion, c'est que je traite le général Pedoya avec courtoisie, ainsi qu'il convient lorsqu'on discute les idées d'un homme qui a consacré sa vie au service du pays. Je n'en suis que plus à l'aise pour combattre son système, que je trouve des plus dangereux. J'ai même eu soin de démontrer en quoi il est totalement inapplicable, et c'est pourquoi, et pour bien d'autres raisons encore qu'il serait trop long de développer et qui en coûteraient à ma modestie, je tiens beaucoup à ce que le lecteur ne se contente pas du titre que vous trouvez suffisamment suggestif, mais veuille bien me lire de bout en bout. Si le talent de l'auteur ne lui donne pas satisfaction complète, peut-être en trouvera-t-il suffisamment dans la conviction avec laquelle ont été traitées quelques questions qui intéressent l'existence même de la patrie et de la République.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur en chef, l'assurance de ma considération distinguée,

E. WICKERSHEIMER.

§

Une lettre de M. Paul Duchon.

Cusset (Allier), le 21 juin 1914.

Monsieur le directeur du *Mercure de France,*

Le ton de la lettre du Dr Ch. Pélissier, parue dans le *Mercure* du 16 juin, m'oblige, en ma qualité de parent et d'héritier des droits de Blanchot de Brenas, à faire appel à votre équité et à votre courtoisie pour vous de-

mander d'insérer cette courte réponse qui mettra, je l'espère, tout le monde d'accord.

M. Pélissier conteste à Blanchot de Brenas la propriété du *Curé de Cucugnan* publié dans *la France littéraire* du 30 juillet 1859, parce qu'il en aurait pris le sujet dans un conte populaire dont un authentique curé du village de Cucugnan aurait fait en chaire une paraphrase, et le poète narbonnais Hercule Birat un poème (en 1860). Ces faits, fussent-ils prouvés, ne changeraient rien aux droits d'auteur de Blanchot de Brenas, car la propriété littéraire ne dépend pas de l'invention du sujet ou idée première, mais bien de sa mise en œuvre par la composition détaillée, par la mise en scène et la façon de conter. C'est précisément en cela que Blanchot de Brenas a créé une œuvre qui lui appartient.

Roumanille, au contraire, a pris à Blanchot de Brenas non seulement son sujet de conte — comme le voudrait M. Pélissier — mais son récit tout entier. Dans la lettre qu'il écrivit à l'auteur le 3 mars 1868, Roumanille en fait explicitement l'aveu en ces termes : « Ah! Monsieur! l'herbe tendre, et, je pense, quelque diable aussi me poussant, je traduisis, *con amore*, tout ce que je pus traduire. Pouvais-je trouver mieux?... Eh bien ! me dis-je, pour mettre notre bonne foi à couvert et sauver au besoin l'honneur du *Cascarelet*, nommons *le traducteur coupable*, celui qui donnera *à l'auteur* (infailliblement l'auteur réclamera) toutes franches et loyales explications. »

Quant à Daudet ! Je me contenterai d'un seul exemple. Je lis, signée en 1859, par Blanchot de Brenas, cette phrase finale : « Et le bon curé a rêvé ces jours-ci que, suivi de tous ses paroissiens — y compris même les damnés du premier songe — il gravissait en splendide procession, au milieu des cierges et des enfants de chœur, le chemin constellé de la Cité de Dieu. » Et je lis, signée en 1866 par Alphonse Daudet, cette phrase finale qui termine un plagiat constant : « Et le bon pasteur, M. Martin, heureux et plein d'allégresse, a rêvé l'autre nuit que, suivi de tout son troupeau, il gravissait en resplendissante procession, au milieu des cierges allumés, d'un nuage d'encens qui embaumait et des enfants de chœur qui chantaient Te Deum,le chemin éclairé de la Cité de Dieu. »

Alors je crie au voleur! Et M. Pélissier, qui est certainement un homme juste, fera comme moi. Peut-être même demandera-t-il qu'à l'avenir le nom du *bon coumpaire*, en français, du *bon compagnon*, figure au bas du conte célèbre et charmant.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

PAUL DUCHON.

§

Féminisme et Botanique. — Il ne manquait plus rien au Conseil National des Femmes Françaises pour assurer son succès depuis que madame Séverine en fait partie et depuis qu'elle parle avec l'éloquence entraînante que nous connaissons, il ne lui manquait plus rien qu'un emblème : il l'a.

A l'une des dernières réunions des déléguées suffragistes, l'éminente oratrice — c'est de Séverine qu'il s'agit — a proposé l'adoption de la prime-

vère comme enseigne fédéral. Inutile d'ajouter que la proposition fu accueillie avec enthousiasme et à l'unanimité. La primevère, cette fleur printanière, parut le symbole tout indiqué des temps nouveaux aux dames déléguées, qui s'attendrirent. Pour être suffragette, on n'en cultive pas moins dans son cœur l'éternelle petite fleur bleue, laquelle, dans cette occasion, est jaune.

Or, si, avant d'émettre son poétique vœu, madame Séverine avait ouvert un quelconque ouvrage de botanique, elle aurait pu lire ceci, ou à peu près: « La primevère, du latin *primula veris*(coucou des prés), de la famille des primulacées, est une fleur jaune, éphémère qui se plaît dans les terrains légers et croît en abondance dans les prés au mois d'avril. Le cultivateur soigneux détruit la primevère, car les bestiaux ne la mangent pas et elle occupe la place des bonnes herbes. La primevère fut douée par les anciens d'une merveilleuse efficacité contre l'agitation des nerfs. Le docteur Roques, dans son *Traité des plantes usuelles*, conseille aux personnes sujettes aux attaques de nerfs de cueillir quelques-unes de ces fleurs et de les faire sécher à l'ombre dans une boîte hermétiquement fermée. Quand vous souffrez des nerfs, prenez du thé de primevère, dînez légèrement, et cette médecine simple vous épargnera peut-être des remèdes plus sérieux. » Certain traité conseille aux époux qui ont à se plaindre de l'exaltation nerveuse de leurs épouses, exaltation se traduisant par des cris et une grande puissance verbale, de faire absorber aux sujets atteints une forte infusion concentrée de fleurs de primevères. « Vous verrez, dit-il, au bout d'une heure ou deux, la plus bavarde devenir silencieuse, et la plus forcenée s'assoupir doucement. »

Certes, madame Séverine s'est vouée sérieusement à la cause féministe et on ne peut supposer qu'en piquant à son corsage la petite primevère d'argent elle ait voulu faire une « bonne blague » à ses sœurs suffragettes. Pourtant ceux qui ont vu souvent passer un éclair de malice dans ses beaux yeux gris savent qu'elle est capable d'ironie.....

§

Les secrétaires de Sainte-Beuve. — Avec Jules Troubat a disparu le dernier secrétaire de Sainte-Beuve; l'avant-dernier survivant était Jules Levallois, mort en 1903.

C'étaient deux tempéraments bien différents : Troubat, d'aspect plus fruste, plus accessible aux enthousiasmes et aux indignations, et en même temps plus apte aux fonctions bureaucratiques; Levallois, plus fin, plus sceptique, plus indépendant aussi : il n'avait pu rester longtemps auprès de Sainte-Beuve, car il était trop épris de liberté.

La fonction de secrétaire de Sainte-Beuve était en effet fort absorbante : le matin, travail chez le maître jusqu'à l'heure du déjeuner; l'après-midi, courses chez les imprimeurs, les éditeurs, les amis; le soir, lecture à haute voix de sept à neuf. Le critique n'accordait que l'après-midi du dimanche et un seul jour de congé par an, le 1er janvier.

Néanmoins il était bon et ses collaborateurs, à l'exception d'un seul, lui restèrent dévoués et défendirent avec énergie sa mémoire. Il y eut plus d'une fois des polémiques très vives entre eux et les partisans de Hugo,

surtout à propos du *Livre d'Amour*, dans lequel Sainte-Beuve avait chanté, de façon transparente, ses amours avec Adèle Hugo.

— Ce livre nous a gênés, — disait Troubat peu avant sa mort, — lors des attaques virulentes d'un ancien secrétaire. J'en ai brûlé moi-même quatre-vingts exemplaires. J'ai eu tort. J'ai compris qu'il valait mieux le réimprimer et laisser le public juge. C'est ce que j'ai fait, en y joignant des notes inédites.

A. D.

§

La poésie contemporaine aux Etats-Unis.

Paris, 20 juin 1914.

Mon cher Directeur,

A propos de ma dernière chronique, consacrée à la poésie courante en Amérique (voir le *Mercure* du 16 mai), j'ai reçu la lettre suivante d'un des poètes qui s'y trouve nommé, M. Nathan Haskell Dole, et qui est non seulement un versificateur gracieux, mais encore un romancier, essayiste, critique et traducteur, — un écrivain abondant dans presque tous les genres de la littérature. De plus, sa femme se spécialise dans la traduction des grands auteurs français et son frère a produit plus d'une vingtaine de volumes. Voici cette lettre intéressante et caractéristique.

Bien à vous,

THÉODORE STANTON

Glen Road, Jamaica Plain; Boston, Massachusetts,
30 mai 1914.

Mon cher monsieur Stanton,

Au City Club de Boston fut donné il y a quelques semaines un dîner, en l'honneur d'Alfred Noyes, venu jusqu'ici et qui a, durant deux saisons successives, écrémé le pot au lait poétique aux Etats-Unis. Je fus appelé à prononcer à cette fête quelques mots comme représentant de la littérature simple sinon pure. Je pourrais dire très sincèrement à cette occasion avoir observé une recrudescence d'intérêt pour la poésie dans ce pays. En voici un exemple. M. Mitchell Kennerley, autrefois représentant américain de John Lane de Londres, après de multiples épisodes ajoutés à son expérience de la vie, y compris celui d'avoir épousé une millionnaire, fait son entrée dans l'arène des éditeurs et annonce son intention de publier au moins un volume de poésie par semaine. Si nous considérons qu'au moins deux millions de personnes, comme les fourmis durant la saison où elles se courtisent, donnent naissance à des ailes poétiques et voudraient faire paraître un recueil de vers, le nombre de cinquante-deux volumes n'est pas une moisson exagérée. Mais à l'exception de la collection des *Badger Poets* et ceux publiés par MM. Sherman, French et Cie, à leurs propres frais, un grand progrès est à noter lorsqu'on voit un éditeur prêt à tant risquer.

Ceci est une des pailles qui nous indique la direction du courant. En voici une autre. A Chicago, oui à Chicago, une centaine d'idéalistes ont souscrit 100 dollars annuellement durant cinq ans pour fonder *Poetry*, une revue consacrée à la poésie et à laquelle je vois que vous avez fait fréquemment allusion dans votre dernière chronique. La directrice, Miss Harriet Monroe, qui place Poe comme poète mille fois au-dessus de Longfellow, ainsi qu'elle me l'écrivit il y a peu de temps, de même qu'on placerait Hugo Wolf au-dessus de Mendelssohn, est engagée dans une délicieuse controverse littéraire avec Ella Wheeler Wilcox, qui a comme poète une certaine vogue populaire de ce côté de l'Atlantique.

J'espère que je sais discerner la vertu là où elle existe, et l'or de la poésie dans toutes ses anciennes formes, modernes ou originales. Mais je crois que les bases sur lesquelles repose la poésie sont la sincérité, la simplicité et une technique parfaite. La poésie est « la beauté dansant en cadence ». L'imagination est essentielle,

mais ce n'est pas une erreur minime que d'être obscur, et beaucoup de nos vers modernes — et ceci est également vrai de la musique — s'évertue terriblement à cacher une absence d'idée sous une masse de verbosité.

Je nommerai deux poètes où l'originalité s'allie avec la beauté à une pensée claire et vigoureuse : ce sont George Edward Woodberry et Edwin Arlington Robinson. Roosevelt donna une certaine vogue à Robinson il y a quelques années, et il méritait tout le bien qui fut dit de lui. Il est presque pathétique de modestie et de réserve.

Josephine Preston Peabody, mariée à un brillant et sarcastique hébreux de l'université de Harvard — Professeur Lionel Simeon Marks — a ce défaut dominant d'obscurité ; mais il y a de la beauté dans ses œuvres et elle est elle-même tout à fait jolie. Elle gagna le prix offert pour la célébration Shakespearienne et vient de faire paraître un volume ; mais je ne l'ai pas vu.

Anna Hempstead Branch a écrit également des choses vraiment belles et originales, mais je crois qu'elle succombe parfois à la tentation d'essayer de produire des effets d'étrangeté.

MM. Houghton Mifflin publient les œuvres de ces deux Saphos.

Je crois que le meilleur poète féminin en ce moment est Hyacinth Stoddart. Elle a cependant publié très peu de chose, — une pièce de théâtre, *Cordia*, qui parut il y a quelques années dans *Poet Lore ;* mais elle a produit une grande quantité d'œuvres poétiques de tout premier ordre. Son mari, M. George J. Smith, est un des quatre inspecteurs de l'instruction publique de la ville de New-York.

Que pourais-je dire de Bliss Carman ? Ce furent Richard Hovey et lui qui publièrent voici dix ou douze ans, peut-être même plus longtemps, *Songs from Vagabondia*. Il est impossible de dire ce que Hovey aurait pu produire s'il avait vécu. Mais il y avait dans ses œuvres une certaine crudité qui, à mon avis, ne permettait point qu'on les considère comme de tout premier ordre. Je ne pourrais jamais le placer au-dessus du poète de *Keramos*, de même que je ne puis comparer Poe, malgré ses lignes exquises de poésie pure, à Longfellow, l'auteur de ces sonnets au Dante, les plus beaux sonnets qu'a produits l'Amérique, en dépit de Mme Whiton Stone, qui se considérait être la seule personne sachant écrire des sonnets parfaits ou Lloyd Mifflin avec sa masse de volumes qui en sont tout remplis. Mais Carman n'a guère accompli tout ce qu'il promettait. J'ai cru un moment qu'il deviendrait notre premier écrivain.

Nous avons encore à Louisville, dans le Kentucky, Madison Cawein, qui a publié beaucoup de volumes et qui aurait été beaucoup plus grand s'il n'avait pas été si grand, c'est-à-dire si volumineux. Il me semble qu'il lui manque la suprême inspiration ; mais il est sympathique et bon garçon.

J'ai reçu une lettre il y a quelques semaines d'un poète Californien nommé Dunbar, qui a écrit sur la vie des mineurs dans l'Alaska et qui me dit que son livre a un succès d'argent remarquable.

On a fondé à New-York, voici peu de temps, l'American Poetry Society, qui a essuyé pas mal de ridicule ainsi qu'il est naturel. Parmi ses membres fondateurs se trouvent Miss Branch, Richard E. Burton, Witter Bynner, Will Carleton, Bliss Carman, Cawein, John Vance Cheney, Theodosia Garrison, Richard Le Gallienne, Percy Mac Kaye, Edwin Markham, auteur de *The Man with the Hoe* ; Curtis Hidden Page, cet infatigable producteur de paille et de blé ; Lizette Woodworth Reese, Cale Young Rice, qui est vraiment admirable dans ses meilleures compositions, mais qui sont mélangées à de terribles fadaises ; George Santayana, Clinton Scollard, Frank Dempster Sherman, Harriet Prescott Spofford, Charles Hanson Towne, dont Kennerley publia récemment un volume ; J. T. Trowbridge, qui, à l'âge de 87 ans, est encore un habitant d'Arlington dans cet état, le doyen des lettres américaines ; Ridgely Torrence, qui n'a pas encore rempli tout ce qu'il promet ; George Sylvester Viereck, juif érotique et erratique et qui s'intitule lui-même le plus grand des poètes contemporains ; Ella Wheeler Wilcox, et George E. Woodberry.

La Société se réunit au National Arts Club et ses réunions sont parfois très amusantes. Ils se prennent si diablement au sérieux que cela excite en moi, lorsque je les entends pérorer, tout l'esprit moqueur d'un Méphisto. Ils lisent des poèmes originaux et les critiquent, ce qui est du reste une excellente chose.

Oh ! il y a des boisseaux de poètes en Amérique. Je braque mon petit télescope sur le firmament poétique et ils éclatent à ma vue comme ces étoiles cachées des

Pléiades. Il y a une véritable renaissance et c'est là la grande chose ; un bon travail en sera le résultat.

Dans tout ce que je viens d'énumérer, je n'ai fait qu'effleurer toute cette multitude qui se trouve devant moi. Mais après tout, n'est-il pas vrai qu'un poète vit, non pas d'après l'abondance de ses productions, mais grâce à quelques lignes ? Les deux vers de Poe :

« Cette grandeur qui fut la Grèce,
Et cette gloire qui fut Rome »

furent un éclair d'inspiration. Il vaut mieux produire, comme T. B. Aldrich, quelques petits bijoux presque parfaits que toute cette immensité de poussière où Wordsworth s'est plu à cacher ses joyaux.

J'aimerais donner une série de conférences en Angleterre et en France aussi, si on me permettait de parler en anglais, sur la poésie américaine d'aujourd'hui. Ce serait une occasion pour montrer qu'un bon travail est en train de se faire.

Bien à vous,

NATHAN H. DOLE.

§

Ronsard, chevalier du Christ de Portugal. — L'année même où Camoëns naquit en Portugal, Pierre de Ronsard venait au monde, près de Vendôme, et, vingt jours avant la Saint-Barthélemy, le poète préféré de Charles IX publiait les quatre premiers chants de sa Franciade, tandis que Camoëns parvenait enfin à faire imprimer ses Lusiades, dont le succès en Europe fut considérable.

Il y a, dans cette coïncidence de dates, un rapprochement assez curieux à signaler, d'autant plus que les deux grands génies latins reçurent simultanément le titre de Prince des Poètes de leur temps.

Mais si Pierre de Ronsard mourut comblé de gloire et d'honneurs, Camoëns eut une fin tragique et misérable. Autant Charles IX se plut à protéger Ronsard, autant D. Sébastien, le jeune roi exalté qui allait périr au Maroc en consommant la ruine du Portugal, après avoir rêvé d'un grand empire africain, s'intéressait peu aux belles-lettres.

Il faillit pourtant devenir le beau-frère de Charles IX, car des négociaciations diplomatiques très sérieuses avaient été entamées entre la cour de Portugal et celle de France. Il s'agissait de marier D. Sébastien avec Marguerite de France.

Pendant cette période de tentatives matrimoniales, Charles IX s'avisa d'écrire au Cardinal-Infant de Portugal une lettre autographe pour lui demander de bien vouloir accorder à Pierre de Ronsard, son poète favori, l'ordre du Christ.

Voici cette lettre, qui est inédite :

Très excellent et très illustre Prince, notre très cher et très aimé cousin. Ayant entendu la singulière affection que notre aimé et féal conseiller aulmonier ordinaire Maître Pierre de Ronsard gentilhomme vendomoys a au service de grandeur et prospérité de l'Ordre de la Croix de Christ et pour mieux s'y employer et parvenir au rang des Chevaliers du dit ordre nous escripvons présentement à notre très cher et très aimé bon frère et cousin le Roi de Portugal, en faveur du dit de Ronsard à ce que son bon plaisir soit le y vouloir recevoir ; et sachant combien vous pouvez pour lui en ceste endroit nous avons bien voulu prier comme nous faisons bien affectueusement vouloir moy au dit de Ronsard ceste grâce envers notre dit bon frère de laquelle nous sommes assuré qu'il l'en trouvera digne pour estre personnaige très excellent en sçavoir et qui nous a faitz de grands et signalés services à l'honneur de nous nous est grandement recommendé, vous assurant que nous receverons à singulier plaisir la faveur qu'il vous plaira lui impartir en notre considération et dont nous nous souviendrons quand en pareil cas d'aulcune chose

nous vouldrez requérir, priant Dieu très excellent et très illustre Prince vous avoir en sa sainte garde. Escript à Soissons le XIIII[e] jour de novembre 1570. Charles. Au Cardinal de Portugal (*Archives de la Torre de Tombo à Lisbonne*).

A cette époque, l'on attachait encore un grand prix à cet ordre fameux de chevalerie.

Inutile d'ajouter que Pierre de Ronsard fut aussitôt nommé Commandeur du Christ, et l'ambassadeur de Portugal, en mission extraordinaire à Paris, remit lui-même les insignes de l'Ordre au fondateur de la Pléiade, au moment où le Tasse, un autre grand poète latin, se trouvait précisément à la cour de France.

Ronsard l'avait accueilli avec sympathie et cordialité, et tous deux s'entretinrent de l'illustre Portugais, *il colto e buon Luigi*, à qui précisément le Tasse venait de dédier un magnifique sonnet.

§

Le Faust historique. — En réponse aux documents que publiait l'an passé sur *Faust étudiant* M. K. Schottenloher, un autre érudit allemand, M. F. Babinger, fait observer qu'il ne faut pas confondre Georges Faust et Jean Faust, qui ont réellement existé tous deux. M. Schottenloher n'a parlé que de Georges, alors que c'est Jean le Docteur Faust de la légende et des fameuses marionnettes qui ont inspiré celui de Gœthe. D'après M. Babinger, on peut fixer les époques respectives de leur plus grande activité, de 1505 à 1530 pour Georges, tandis que Johann faisait surtout parler de lui de 1530 à 1548. Et rien n'empêche de supposer que c'étaient le père et le fils, ainsi que Gœthe le fait dire à son personnage dans le passage où il parle à son *famulus* du « sombre gentilhomme dont il tenait l'art de la magie », et qu'il appelle son père. Le poème sans doute concorde avec l'histoire et les dates n'ont rien qui les infirment.

§

Les Frères ennemis. — C'est ainsi que l'on désignait souvent à Munich les deux Pinacothèques. Elles appartenaient, avant que l'Etat ait racheté la seconde au roi, à deux administrations différentes et étaient vraiment contradictoires en tout.

Le plus nouveau des deux bâtiments s'appelle la Pinacothèque ancienne et le plus ancien la nouvelle; l'une contient les collections héréditaires de la famille régnante et appartient à l'Etat; l'autre, qui abrite les achats de l'Etat aux expositions modernes, dépendait jusqu'à présent de la liste civile; l'une ne reconnaît que les fêtes légales, l'autre observait les fêtes royales; l'une est strictement surveillée, l'autre à la merci des effractions; l'une est un modèle d'organisation intérieure, l'autre très mal disposée pour recevoir de la peinture.

C'est à quoi le rachat va remédier. Le roi a cédé le Musée pour la somme d'un million de mark qui représente le prix de l'édifice et du terrain, à l'époque où Louis Ier fit construire.

§

Pégase... indécent. — Ce fut sans nul doute un prélat immoral ce Guidobald comte Thun, prince-archevêque de Salzbourg : il avait commandé

au sculpteur Kaspar Grossen un Pégase en bronze, dressé sur ses deux pieds de derrière en un mouvement superbe d'étalon ailé. Personne ne dit rien alors ; mais depuis que la statue, oubliée dans un coin de Musée, a été tout récemment déterrée par le comité d'embellissement de la ville et installée au parc Mirabell, la vertu austère de notre temps s'émut. Des cartes anonymes préviennent coup sur coup le Comité et la Mairie que ce cheval se présente au public de façon inconvenante, et que c'est intolérable. Puis, comme personne ne bronche, un de ces quatre matins la pauvre bête apparaît ignominieusement châtrée. Et hardiment aussi, puisque le courageux et anonyme champion de la morale — (a-t-il au moins la satisfaction d'être châtré, celui-là ?) — a dû non seulement encourir le risque des pénalités possibles, mais traverser l'eau du bassin, gravir les rochers du socle et fracasser l'airain honteux au péril de sa vie : il a de la chance que la force de ses coups de marteau n'aient pas fait écrouler sur lui la statue. Du moins la pudeur autrichienne est sauve.

§

Fédération de la Presse périodique française. — On nous annonce la fondation à Paris (32, rue du Renard), sous le titre de *Fédération de la Presse périodique française*, d'une Union nationale des syndicats et associations de Presse périodique qui a pour but la défense des intérêts généraux corporatifs et la création d'œuvres collectives de mutualité et d'assistance. Son bureau et son conseil ont été ainsi constitués : président, M. Paul Bluysen, député; vice-présidents, MM. Coutaud, Mazand et Scellier; secrétaire général, M. Charles Pruvot; adjoints, MM. Georges Bailly et Toussaint-Martel; trésorier général, M. Paul Blondel; adjoints, MM. Jean Billaud et Tessier; syndics, MM. Caquet et Dugas; membres, MM. Will Darvillé, Dr Lucien Graux, Guézard, Louis Keller, Villamaux et Wilmoth. — Statuts et renseignements au secrétariat : 4, rue Michel-Peter, Paris.

§

Publications du « Mercure de France ».

VOIX D'IONIE. *Le Délire de Tantale. Pasiphaé. Galatée. Les Noces d'Atalante. La Sagesse d'Ulysse*, par Francis Vielé-Griffin. Vol. in-18, 3.50. (15 hollande à 10 fr.)

PARIS SOUS LOUIS XV, *Rapports des Inspecteurs de Police au Roi*, annotés par Camille Piton, suivis d'un Index des noms cités, Ve série. Vol. in-18, 3.50.

JÉSUS-LA-CAILLE, roman, par Francis Carco. Vol. in-18, 3.50 (10 Hollande à 10 fr.; 5 Japon à 15 fr.)

ŒUVRES DE MAURICE MAETERLINCK. *La Sagesse et la Destinée*, 1 vol. de la Bibliothèque choisie, à 7 francs (25 vélin d'Arches à 20 fr.).

HISTOIRES ÉTRANGES ET MERVEILLEUSES, par Edgar Poe, traduites par M.-D. Calvocoressi. Vol. in-18, 3.50.

RELIGIONS, MŒURS ET LÉGENDES, *Essais d'Ethnographie et de Linguistique*, Ve série, par Arnold van Gennep. Vol. in-18, 3.50.

LE MANTEAU PARTI, roman, par William Lindsey, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18, 3.50.

POMME D'ANIS, par Francis Jammes. Vol. in-4° carré 0,26×0,20, illustré en couleurs par Henri Georget, tiré à 350 exemplaires numérotés, savoir : 50 ex. sur papier impérial, nos 1 à 50 ; 300 ex. sur vélin d'Arches, nos 51 à 350. Cette édition, qui ne sera pas réimprimée, est établie comme celle de *Clara d'Ellébeuse*, qui est complètement épuisée.

§

Le Sottisier universel.

En revenant, nous mangeâmes des victuailles populaires et des boissons tièdes. — LOUIS THOMAS, *Yette*, page 66.

Pendant près de trois quarts d'heure, l'aviateur se livra au-dessus de Bucarest à des évolutions savantes et hardies, et ce ne fut que quand la nuit, de ses doigts de cirage, commença à refermer les portes de l'Occident, qu'il se décida à atterrir. — *La Politique* (Bucarest), 28 mai.

Chez les uns [de ces organismes], c'est à l'état adulte qu'ils flottent, leurs larves restent fixées au fond ; chez les autres, inversement, les larves sont immobiles, et les adultes nagent. — *Larousse mensuel*, juin, page 150.

Dans son art, sa poésie et ses paradoxes, Wilde a suivi plus fidèlement que n'importe quel autre écrivain moderne, plus fidèlement même que Gœthe, le développement intellectuel des auteurs grecs du vie siècle avant Jésus-Christ. Comme ceux-ci, Wilde s'efforça de s'affranchir de toute influence chrétienne. — *Le Courrier Européen*, 23 mai.

Cette semaine encore, Pierre Girieud hantait la butte héroïque, contenant sa personne dans un vêtement ample, laissant s'égarer sur les ruines familières ses yeux nostalgiques dont il ramenait à la surface, par instant, les fresques animées. — *Les Ecrits français*, 5 mai.

Coquilles et drôleries.

Sur le prix Langlois (1.200 fr.), Mme Marc Logé obtient 300 francs pour nous avoir fait connaître *le Japon* de Lafcadio Hearn. — *L'Intransigeant*, 14 juin.

Les héritiers littéraires de Sully-Prudhomme, dont la valeur est de 1.000 francs... — *L'Intransigeant*, 14 juin.

M. Léon Bourgeois, l'entretien avec le président terminé, passait par le jardin, et gagnait une petite porte près de l'avenue Marigny. La personne qui l'accompagnait hélait le premier fiacre qui passait, M. Léon Bourgeois s'y plissait et le tour était joué... — *Paris-Midi*, 12 juin.

Roald Amundsen partit comme passager avec le capitaine Sem-Jacobsen sur l'appareil de ce dernier qui, pris dans un remords, fut plaqué sur le sol. — *Les Nouvelles*, 16 juin.

MERCVRE

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

Le Livre d'occasion

PREMIÈRES ÉDITIONS DE LÉON BLOY

Voici un très grand écrivain, par le style comme par la passion. Comment son génie n'est-il pas aveuglant pour tous les yeux ? Mais non ! C'est autour de lui « l'ombre et le silence », qu'il n'avait pourtant pas demandés. Il y a quelques jours encore, le critique du *Temps*, M. Paul Souday, écrasait de son mépris Jehan Rictus ensemble avec l'auteur du *Desespéré*. N'y a-t-il pas des insultes qui glorifient ?

Léon Bloy est un maître de l'invective. On comprend qu'il ait suscité bien des haines. Mais ce qu'il fait ne peut laisser personne indifférent. Il sera l'un des écrivains qui témoigneront pour notre siècle dans l'avenir.

Nous pouvons d'ailleurs constater, au moyen de notre procédé habituel, qu'il intéresse dès maintenant une élite intelligente qui aime le livre et qui se passionne pour l'œuvre d'avenir. Les premières éditions de Léon Bloy, en effet, gagnent chaque jour en valeur et nul ne peut dire où leurs prix s'arrêteront.

La liste suivante parle éloquemment :

Propos d'un entrepreneur de démolitions. Paris, Tresse, 1884, in-12, papier de Hollande, se vendent 90 francs.

Le Pal, hebdomadaire. Paris, 1885, 4 nos in-12, brochés, collection complète, 5 francs.

Christophe Colomb devant les taureaux. Paris, Savine, 1890, 4 francs.

La Chevalière de la mort. Gand, Typographie A. Siffer, 1891, in-8°, édition tirée à 100 exemplaires, 57 francs.

Le Salut par les Juifs. Paris, Demay, 1892, in-8, 7 francs.

Un ensemble de : *Le Mendiant ingrat*, à Bruxelles, chez Deman, 1893, in-8° et des quatre volumes suivants édités au « Mercure de France », exemplaires in-12, sur papier de Hollande : *Mon Journal*, — *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, — *l'Invendable*. — et *le Vieux de la Montagne*, s'est vendu 77 francs. On y avait joint le manuscrit autographe d'un article de Rachilde (Mme Vallette), sur « *Le Mendiant ingrat* ».

Sueur de sang (*1870-1871*). Paris, Dentu, 1893, in-12, sur papier de Hollande, vaut 55 francs.

Ici on assassine les grands hommes. Paris, Mercure de France, 1895, 27 francs.

La Femme pauvre. Paris, Mercure de France, 1897, in-12, exemplaire sur papier de Hollande, 88 francs.

Le Fils de Louis XVI, avec un portrait de Louis XVII. Paris, Mercure de France, 1900, exemplaire sur papier de Chine, 35 francs.

Je m'accuse... Vignettes et culs-de-lampe de Léon Bloy. Paris, édition de « La Maison d'Art », 1900, exemplaire sur papier de Japon, 25 francs.

Exégèse des lieux communs. Paris, Mercure de France, 1902, exemplaire sur papier de Hollande, 38 francs.

Les Dernières colonnes de l'Eglise. Paris, Mercure de France, 1903, exemplaire sur papier de Hollande, 33 francs.

Enfin, la *Vie de Mélanie, bergère de la Salette*, écrite par elle-même en 1900. Paris, Mercure de France, 1911, exemplaire sur papier de Hollande, s'est vendu 40 francs.

Et les ventes futures enregistreront, qu'on en soit sûr, des prix encore plus élevés.

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du Mercure de France, *26, rue de Condé, Paris.*

OFFRES

G. Beranger, 40, rue de Vaugirard, Paris-VIe.

Francisque Michel : Recherches sur les étoffes de soie, avec lettre autographe de l'auteur, tiré à 250 exemplaires. Paris, Chapelet, 1852, deux vol. Reliure de Bell et Niedrer.

COLLECTION PRÉCIEUSE

De livres curieux consacrés aux femmes et à l'amour

Dernières nouveautés parues :

Petite Dactylo	1 vol.	**10 fr.**	**La Villa des Angoisses**	1 vol.	**5 fr.**
Miss	—	**5 fr.**	**Journal d'une masseuse**	—	**3 50**
Quinze ans	—	**5 fr.**	**Corruptrice**	—	**3 50**
Esclave amoureuse	—	**5 fr.**	**La Vénus Pervertie**	—	**3 50**

Envoi franco contre mandat adressé à **J. FORT**, *éditeur, 71-73, faubourg Poissonnière, Paris*

Il sera envoyé comme **prime** deux beaux volumes ornés de jolies vignettes et de belles eaux fortes à tout acheteur d'un des volumes ci-dessus.

Catalogue envoyé gratis sur demande.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

Viâ DIEPPE ET NEWHAVEN PAR LA GARE SAINT-LAZARE

Services rapides tous les jours et toute l'année (Dimanches et Fêtes compris).

Départs de Paris-Saint-Lazare : à 10 h. (1re et 2e cl.) *viâ* Pontoise et à 21 h. 20 (1re, 2e et 3e cl.), *viâ* Rouen, grande économie.

PRIX DES BILLETS

Billets simples valables 7 jours : 1re classe, 49 fr. 45. — 2e classe, 36 fr. 20. — 3e classe, 24 fr. 25.
Billets d'aller et retour valables 1 mois : 1re classe, 85 fr. 15. — 2e classe, 61 fr. 15. — 3e classe, 42 fr.
Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours ainsi qu'à Brighton.

Demandez le Catalogue 73 envoyé **franco** ainsi que le prospectus spécial du

" TERPI "

pour relier soi-même

toutes publications, tous fascicules, etc.

Maison TERQUEM, 19, rue Scribe, PARIS

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON A LA MÉDITERRANÉE

FACILITÉS DONNÉES PAR LA COMPAGNIE P.-L.-M.

Pour le départ des grandes vacances

Pour éviter aux voyageurs, au moment des départs pour les grandes vacances, un long stationnement devant les guichets de la gare de Paris, la Compagnie P.-L.-M. vient d'organiser, comme en 1913, dans ses dix bureaux de ville (rue St-Lazare, 88 ; rue des Petites-Ecuries, 11 ; rue de Rambuteau, 6 ; rue de Rennes, 45 ; rue St-Martin, 252 ; rue Dieu, 7 (Bureau de Paris-République); rue Ste-Anne, 6 ; rue Tirquetonne, 64 ; rue de Longchamp, 20 et rue Bernouilli, 3 (Bureau de Paris-Rome), un *Service spécial d'enregistrement des bagages*, qui fonctionnera en 1914, aux dates suivantes :

Vendredi 3 Juillet	Samedi 25 Juillet
Samedi 4 —	Vendredi 31 —
Vendredi 10 —	Samedi 1er Août
Samedi 11 —	Vendredi 7 —
Vendredi 17 —	Samedi 8 —
Samedi 18 —	Jeudi 13 —
Vendredi 24 —	Vendredi 14 —

MM. les voyageurs munis de leur billet, — qu'ils pourront, du reste, obtenir par l'intermédiaire des Bureaux de ville, — devront présenter leurs bagages aux dates ci-dessus de *8 heures du matin à 2 heures de l'après-midi.*

Les colis enregistrés seront transportés gratuitement du Bureau de ville à la gare de Paris P.-L.-M. et seront expédiés le même jour par un des trains au choix du voyageur, partant de la gare de Paris P.-L.-M entre 6 heures du soir et minuit.

MM. les voyageurs étant ainsi, à l'avance, en possession de leur billet et de leur bulletin de bagages seront débarrassés de tout souci et pourront gagner leur train dans la soirée par un moyen de transport économique.

Pour renseignements détaillés, voir les affiches et demander le prospectus spécial à la gare de Paris P.-L.-M. et dans les Bureaux de ville.

CHEMINS DE FER DU MIDI

Route des Pyrénées

SERVICE D'AUTO-CARS

La Compagnie des Chemins de fer du Midi vient d'organiser de nouveaux services d'auto-cars qui fonctionneront régulièrement à partir du 25 juin et pendant toute la saison d'été.

Partant de BIARRITZ et aboutissant à CERBÈRE après avoir passé à MAULEON, CAUTERETS, LUCHON, AX-LES-THERMES et FONT-ROMEU ces services permettront aux touristes de parcourir sans fatigue et dans les conditions les plus agréables la route admirable des Pyrénées sur une étendue de plus de 800 kilomètres. Les auto-cars traverseront à des altitudes dépassant parfois 2.000 mètres les cols les plus impressionnants et les vallées les plus pittoresques. Des arrêts ont été prévus dans les principales stations climatériques et thermales et les sites les plus merveilleux de la chaîne des Pyrénées.

Des services annexes desserviront Gavarnie, les Gorges de l'Aude et le Pays Basque espagnol.

Des renseignements complets sont offerts aux touristes dans les services commerciaux de la Compagnie du Midi, 54, boulevard Haussmann, dans son agence située 16, boulevard des Capucines et dans les gares du réseau.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

VILLE DE PARIS

A adj. sur 1 ench., ch. not., 7 juillet 1914.

2 LOTS de TERRAIN R. BEAUBOURG, angle R. Grenier-St-Lazare. Ses 157m50 et 148m75. M. à pr. : 500 fr. le m. Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, r. Pyramides.

---

2 MONS à Paris, r. Alexandre-Dumas, 105, R. de la Réunion, 17. R. br. : 6.700 fr.. 3.330 fr. M. à pr. : 60.000 fr., 40.000 fr. Adj. 7 juillet, Me VALLÉE, not., 204, boulevard Voltaire.

Vente au Palais, le 8 juillet 1914, à 2 heures.

NUE-PROPRIÉTÉ d'un immeuble, sis à Champagnier et Jarris (Isère), comprenant : château et dép. et trois fermes. Cont. totale : 98 ha. 17 a. 85 ca. Mise à pr. : 150.000 fr. S'adresser : CHAISEMARTIN et CORTOT, av. à Paris ; DUFOUR, not., à Paris ; CARIGNON, not. à Jarris.

Vente au Palais, à Paris, le 9 juillet 1914.

PROPRIÉTÉ à SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (S.-et-Oise), rue Schnapper, 2, 2 *bis*, 2 *ter*. Mise à prix : 93.334 francs. — S'adresser à Mes CASTAIGNET, GIEULES, Ch. MARTIN et BRUNET, avoués à Paris.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le 4 juillet 1914, à 2 heures, en trente lots : Maison à Paris,

RUE WASHINGTON, Nos 32 ET 34 (8e arrond.). Rev. br. : 56.064 fr. env. Contenance : 1.147 m. env. M. à pr. : 600.000 fr. Propr. de campagne, sise à Craonne (Aisne). M. à pr. : 15.000 f. Deux Maisons sises même lieu ; M. à p. : 1.800 fr. et 4.000 fr. 24 pièces de terre et bois sis terroirs de Craonne, Pontavert, Bouconville (Aisne). Mise à prix 20 à 700 fr. **DOMAINE DE GRAND-PRÉ,** comprenant : 84 ha. 02 a. 96 ca. de bois à Grandpré (Ardennes). M. à p. : 100.000 fr. ; 26 ha. 53 a. 41 ca. de terre et bois, sis même lieu. M. à p. : 8.000 fr. S'adresser à Paris, à Mes PÉRONNE, 3, place Saint-Michel et TUAL, avoués et à Mes Raoul DUMANCHE et CHERRIER, notaires

---

Vente au Palais, le 8 juillet 1914, à 2 heures.

1° Immeuble à Paris, 46, **AVENUE DU TROCADERO.** Cont. 493 m. 23 env. Revenu brut : 35.333 fr. 90 cent. environ. Mise à prix : 350.000 francs ; — 2° Villa Bagatelle à **VILLERS-S.-MER** (Calvados). Conten. : 616 m. 78 ca. environ. M. à pr. : 25.000 francs. S'adresser à Me DE FORGES et PLAIGNAUD, à Paris ; MICHELEZ, notaire à Paris ; AMIOT, notaire à Chatou, et pour visiter la Villa Bagatelle à Me DUPREZ, architecte à Villers-sur-Mer.

Vente au Palais, le 11 juillet 1914.

I. **PROPRIÉTÉ** communes d'Asnières et de Pienlourt (Eure), comprenant : 1° le **CHATEAU DE SAINT-GERVAIS ;** 2° la ferme du Château ; 3° la ferme du Grand-Lieu ou de l'Église ; 4° la ferme de Saint-Gervais ou du Parc ou encore de la Cotellerie. Contenance env. 162 ha. 75 a. 78 ca. Mise à prix..... 115.000 francs ;

II. La **FERME DE CLÉRANVILLE,** sise communes d'Asnières et de Saint-Pierre de Cormeilles (Eure). Cont. env. 43 ha. 71 a. 68 ca. Mise à prix : 80.000 fr. S'adresser à Paris, à Mes ROCHE, DE LAUMOIS, avoués ; et MOISY, notaire, et à Cormeilles (Eure), à Me THIRON, notaire, et à M. PANET, architecte.

Terrain à Boulogne-Billancourt, r. Thiers, 92. Ce : 4.444 m. M. à pr. : 115.000 francs. Adj., 21 juil. ; Mes FLEURY et ROCAGEL, 182, rue Rivoli.

Etude de Me Gustave BRUNET, avoué à Paris, 95, rue des Petits-Champs. — VENTE au Palais, le 18 juillet 1914, à 2 h., en deux lots ; 1er lot :

Maison sise à Paris, R. ST-ANTOINE, 86, et 2, rue Caron. Ce : 100 m. 39. Revenu brut : 11.600 fr. environ. M. à pr. : 125.000 fr. ; 2e **Maison sise à Paris, RUE LOUIS-BLANC, 30.** Ce : 397 m. M. à pr. : 150.000 fr. S'adresser, pour renseignements, à Mes BRUNET, THOREL, DELIHU, avoués, et VIGIER, notaire.

VENTE au Palais, le 18 juillet 1914, 2 heures.

1° **Maison à Paris, RUE SAINT-MAUR, 207.** Revenu : 8.000 francs. M. à pr. : 80.000 francs ; 2° **Maison à Paris, RUE DES PYRÉNÉES, 328.** Revenu : 21.000 fr. Mise à prix : 200.000 fr ; 3° **Maison à Paris, rue des Rigoles, 75.** Rev. : 11.500 fr. Mise à prix : 120.000 fr. ; 4e **Terrain à Nemours**, en vigne, à la Croix de Mission. Mise à pr. : 20 fr. S'adresser Mes BETHOUT, ARON, Joseph CHARTIER, avoués, et THÉRET, notaire.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : 500 MILLIONS

Siège social : 54 et 56, rue de Provence

Succursale-Opéra : 25 à 29, Boulevard Haussmann.

Succursale : 134, rue Réaumur (Place de la Bourse), à PARIS

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe. — **Ordres de bourse** (France et étranger) ; **Souscriptions sans frais ; — Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.) ; — **Escompte et encaissement d'Effets de commerce et de Coupons** Français et Etrangers ; — **Mise en règle et garde de titres ; — Avances sur titres ; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages ; — Virements et Chèques** sur la France et l'étranger ; — **Lettres et Billets de crédit circulaires ; — Change de Monnaies étrangères. — Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis **5 fr.** par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension).

106 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue ; 1031 agences en province ; 7 agences en Afrique : Alger, Oran, Tunis, Souss, Sfax, Tanger et Casablanca ; 3 agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad Street. — Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street) et St-Sébastien (Espagne) ; correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE

Société Française de Banque et de Dépôts : *Bruxelles, Anvers, Ostende.*

BULLETIN FINANCIER

Enfin voici l'emprunt français définitivement voté! Il s'agit, on le sait, d'un emprunt de 805 millions du type 3 1/2 o/o amortissable en vingt-cinq ans. M. Noulens a fixé au 1er juillet prochain la date de l'émission.

L'article 8 stipule que le prix des rentes attribuées sera effectué comme il suit pour chaque somme de 7 fr.: le jour de la souscription (1er terme) 20 fr.; à la répartition (2e terme) 42 fr.; le 16 septembre 1914 (3e terme) 60 fr.; le 16 novembre 1914 (4e et dernier terme) 60 fr. Total : 182 fr.

Bien qu'un amendement de M. Jules Roche, qui tendait à faire déclarer par l'Etat que l'emprunt projeté serait exempt pendant sa durée d'impôts supérieurs à la taxe de 4 o/o, à laquelle il est soumis dès son origine, ait été rejeté, d'importantes ventes d'arbitrage ont ramené notre 3 o/o à 83,40 ex-coupon.

Cette émission de 805 millions ne constitue qu'une première tranche, qui sera suivie de deux autres. M. Aimond écrit dans son rapport : « En dernière analyse, c'est 2 milliards 500 millions au moins qu'il faudra se procurer par une émission de rentes. »

La nouvelle d'un attentat contre le tzar détermina quelques ventes de fonds russes qui ne tardèrent pas à se relever vigoureusement : Russe 4 o/o 1901, 86,95; Consolidé 4 o/o, 89,75; 4 1/2 o/o 1909, 98,60; 5 o/o 1906, 102,20; 3 o/o 1891, 73,45.

La tension gréco-turque affecte les fonds balkaniques, qui sont assez éprouvés. En Albanie, les nouvelles ne sont ni meilleures ni pires, et il faut se résigner à ne pas comprendre grand'chose à ce qui se passe au Mexique, où les chefs constitutionnalistes sont tantôt réconciliés et tantôt ennemis...

L'Hellénique 5 o/o 1881 ne perd pas moins de 17 francs à 285; le Roumain 4 o/o 1898 passe de 88,40 à 86,75; l'Ottoman unifié 4 o/o est lourd à 81,50. La tenue des fonds bulgares est satisfaisante, malgré les difficultés qui semblent s'opposer à la conclusion d'un emprunt en Allemagne. On dit que M. Tontcheff, ministre des Finances, prépare un projet de loi instituant l'impôt progressif sur le revenu. Le Bulgare 5 o/o 1902 est à 85,50. — Le Serbe est sans changement à 82 fr.

Les transactions ont été un peu plus actives sur les actions de nos grandes compagnies de chemin de fer, qui, à l'exception du Midi, ont enregistré pour la 21e semaine de l'année en cours une plus-value dans les recettes par rapport à la période correspondante de 1913: Orléans 1313; Est 905; Nord 1725; Midi 1108; Lyon 1240.

Une très sensible amélioration s'est dessinée au groupe de nos établissements de Crédit : Banque de Paris, 1535; Banque de l'Union parisienne, 865; Crédit Mobilier, 522; Banque française pour le Commerce et l'Industrie, 268; Crédit Lyonnais, 1615; Société Générale, 970; Crédit français, 345; Comptoir National d'Escompte, 1030; Crédit Foncier 889.

La tendance est également meilleure au groupe bancaire étranger : Banque russe du Commerce et de l'Industrie, 817; Banque Ottomane, 615.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
LE NUMÉRO..... *net*	1.25	LE NUMERO.....	1.50
UN AN.....	25 fr.	UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	14 »	SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	8 »	TROIS MOIS.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.